

La forteresse noire

Wilson, Paul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

F. Paul
WILSON

La forteresse noire

Thriller fantastique

Fléuve
Noir

COLLECTION TERREUR

dirigée par Patrice Duvic

PAUL WILSON

LA FORTERESSE NOIRE



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original de l'ouvrage :
The Keep

Traduit de l'américain
par Jacques Guiod

© 1981, by F. Paul Wilson.
© Presses de la Cité, 1982, pour la traduction française.
ISBN : 2-266-05563-1

Pour Al Zuckerman

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier Rado L. Lencek, professeur de langues slaves à l'université de Columbia, pour l'enthousiasme dont il a su faire preuve devant la requête bien étrange qui lui a été soumise. L'auteur a de plus une dette toute naturelle envers Howard Phillips Lovecraft, Robert Ervin Howard et Clark Ashton Smith.

Paul Wilson
Avril 1979 -Janvier 1981

PROLOGUE

VARSOVIE, POLOGNE

Lundi 28 avril 1941

8 heures 15

Un an et demi plus tôt, il y avait eu un autre nom sur la porte, un nom polonais, et puis aussi un titre et le nom d'un département ou d'un bureau du gouvernement polonais. Mais la Pologne n'appartenait plus à ses habitants, et le nom avait été grossièrement effacé à grands coups de peinture noire. Erich Kaempffer fit halte devant la porte et tenta de se souvenir du nom. Pas vraiment par intérêt, plutôt pour faire travailler sa mémoire. Une plaque d'acajou dissimulait les traînées noirâtres mais quelques taches apparaissaient encore çà et là. Des mots y étaient inscrits :

SS-Oberführer W. Hossbach

RSHA — Division de la Race et du Repeuplement

District de Varsovie

Il chercha à se tranquilliser. Que pouvait bien lui vouloir Hossbach ? Pourquoi cette convocation matinale ? Il se reprochait de réagir de la sorte mais aucun membre de la SS, quelle que fût sa position, pas même un officier à l'ascension aussi rapide que la sienne, ne pouvait être appelé à se rendre « sur-le-champ » au bureau de son supérieur sans éprouver une légère appréhension.

Kaempffer prit son souffle, dissimula son angoisse et poussa la porte. Le caporal qui servait de secrétaire au général Hossbach attira son attention. L'homme était nouveau, et Kaempffer vit que le soldat ne le reconnaissait pas. C'était bien compréhensible — Kaempffer avait passé l'année précédente à Auschwitz.

— Sturmbannführer Kaempffer ! lança-t-il au caporal, qui pénétra dans le bureau pour en ressortir immédiatement.

— L'Oberführer Hossbach va vous recevoir, Herr Major.

Kaempffer passa devant le caporal et entra dans la pièce, où il trouva Hossbach assis au bord de son bureau.

— Ah, Erich ! Bonjour ! dit Hossbach avec une bonne humeur qui lui était inhabituelle. Du café ?

— Non, merci, Wilhelm.

Il en avait eu très envie jusqu'à cet instant mais le sourire de Hossbach l'avait mis sur ses gardes ; et, maintenant, son estomac vide se nouait.

— Comme vous voudrez. Enlevez tout de même votre manteau, mettez-vous à l'aise.

C'était le mois d'avril mais il faisait encore froid à Varsovie. Kaempffer se débarrassa lentement de son pardessus d'officier SS ainsi que de sa casquette, qu'il accrocha soigneusement au portemanteau, obligeant ainsi Hossbach à l'observer et, peut-être, à constater leurs différences physiques. Corpulent, la cinquantaine, Hossbach perdait ses cheveux. Kaempffer avait dix ans de moins, un corps musclé et une chevelure d'un blond juvénile. Et surtout, il avait le vent en poupe.

— A propos, félicitations pour votre promotion et votre nouvelle affectation. La position de Ploiesti est capitale.

— Oui, fit Kaempffer d'un ton neutre. J'espère me montrer digne de la confiance de Berlin.

— J'en suis persuadé.

Kaempffer savait que les vœux de Hossbach étaient aussi creux que les promesses faites aux Juifs polonais. Comme tout officier SS, Hossbach aurait voulu Ploiesti pour lui tout seul. Les possibilités d'avancement et l'intérêt personnel qu'il y avait à commander le principal camp de Roumanie étaient énormes. Et il était impossible de croire à la sincérité de vœux au sein de cette monstrueuse bureaucratie créée par Heinrich Himmler, où il fallait toujours avoir un œil tourné vers la nuque vulnérable de celui qui vous précédait et l'autre vers l'individu qui marchait derrière vous.

Kaempffer profita du silence pesant pour détailler les murs et réprima un sourire amusé lorsqu'il remarqua les carrés et les rectangles de couleur plus vive laissés par les nombreux brevets et citations du précédent occupant. Hossbach n'avait pas fait repeindre la pièce. C'était typique d'un homme qui voulait faire croire qu'il était bien trop occupé par les problèmes des SS pour s'intéresser à des brouilles telles que la peinture d'un mur. Kaempffer, quant à lui, n'avait pas besoin d'afficher aussi grossièrement sa dévotion à la SS. Il consacrait chaque heure de veille à l'amélioration de sa position dans cette organisation.

Il fit semblant d'étudier la grande carte de Pologne, hérissée d'épingles de couleurs représentant les concentrations d'indésirables. Le bureau de Hossbach à la RSHA avait connu une année difficile ; c'est par son intermédiaire que la population juive de Pologne avait été dirigée vers le « centre de réinstallation » proche du nœud

ferroviaire d'Auschwitz. Kaempffer imagine son futur bureau de Ploiesti : sur le mur s'étalerait une carte de Roumanie, où il planterait ses propres épingles. Ploiesti... l'attitude amicale de Hossbach ne présageait rien de bon. Quelque chose ne tournait pas rond et Hossbach allait profiter des derniers jours où il était encore le supérieur de Kaempffer pour le confronter à ce problème.

— Est-ce que je peux vous être utile à quelque chose ? demanda finalement Kaempffer.

— Pas à moi, mais au Commandement Suprême. Il y a un petit problème en ce moment en Roumanie. Rien d'important, vraiment.

— Ah ?

— Oui. Un petit détachement stationné dans les Alpes au nord de Ploiesti a subi quelques pertes – certainement de la part des partisans locaux – et l'officier désirerait abandonner sa position.

— Cela regarde l'armée. Les SS n'ont rien à voir là-dedans.

— Si, dit Hossbach, qui se saisit d'une feuille de papier posée sur son bureau. Le Commandement Suprême a transmis cette affaire au bureau de l'Obergruppenführer Heydrich. Et il me semble approprié que je vous la transmette à mon tour.

— Pourquoi, approprié ?

— L'officier concerné est le capitaine Klaus Woermann, celui que vous m'aviez signalé il y a un an environ à la suite de son refus d'adhérer au Parti.

Kaempffer se sentit quelque peu soulagé.

— Et comme je serai en Roumanie, c'est à moi qu'il revient de régler cette affaire.

— Exactement. Votre année à Auschwitz ne devrait pas seulement vous avoir appris à diriger efficacement un camp mais aussi à mater les partisans. Je suis certain que vous n'en aurez pas pour longtemps.

— Je peux voir ce papier ?

— Certainement.

Kaempffer prit la feuille et en lut les deux lignes. Puis il les relut.

— Il a été convenablement décodé ?

— Oui. J'en ai trouvé le texte assez étrange et j'ai fait procéder à un nouveau décodage. C'est tout à fait correct.

Kaempffer lut une nouvelle fois le message :

*Demande réaffectation immédiate.
Quelque chose extermine mes hommes.*

Curieux message. Il avait connu Woermann pendant la Grande Guerre et avait toujours vu en lui un individu particulièrement obstiné. Aujourd'hui, alors que la guerre faisait à nouveau rage,

l'officier de la Reichswehr Woermann avait à plusieurs reprises refusé de rejoindre le Parti en dépit des pressions incessantes qu'il subissait. Il n'était pas homme à abandonner une position, stratégique ou autre, après l'avoir adoptée. Les choses devaient aller très mal pour qu'il demande une nouvelle affectation.

Mais c'était le choix des termes qui troublait le plus Kaempffer. Il savait que le message devait passer entre de multiples mains avant d'atteindre le Commandement Suprême et qu'il ne pouvait se perdre dans les détails.

Tout de même... Le mot « exterminer » impliquait une volonté toute humaine. Pourquoi l'avait-il donc fait précéder de « quelque chose » ? Une chose – un animal, un poison, un cataclysme – peut tuer mais elle ne peut pas « exterminer ».

— Je pense ne pas avoir besoin de vous rappeler que la Roumanie est un État allié et non pas un territoire occupé, dit Hossbach, et qu'il faudra par conséquent faire preuve d'une certaine finesse.

— J'en suis pleinement conscient.

Il faudrait également faire preuve d'une certaine finesse avec Woermann. Kaempffer avait un vieux compte à régler avec lui.

Hossbach s'efforça de sourire, mais cela ressembla plus à un rictus.

— Tout le monde à la RSHA, y compris le général Heydrich, suivra de près la façon dont vous traiterez ce problème... avant de vous consacrer aux tâches plus importantes qui vous attendent à Ploiesti.

L'hésitation de Hossbach et l'importance qu'il donna au mot « avant » n'échappèrent pas à Kaempffer. Ce petit tour dans les Alpes se transformait grâce à Hossbach en une épreuve du feu. Kaempffer devait rejoindre Ploiesti dans une semaine ; s'il ne résolvait pas l'affaire Woermann avec suffisamment de diligence, on dirait peut-être de lui qu'il n'est pas homme à prendre en main le camp de réinstallation de Ploiesti. Et les candidats à ce poste ne manquaient pas.

Conscient de l'urgence de la situation, il se leva puis enfila son manteau et mit sa casquette.

— Je ne pense pas qu'il y aura de problèmes. Je pars sur-le-champ avec deux escouades d'einsatzkommandos. Nous y serons ce soir si l'on peut m'arranger un transport aérien et une correspondance ferroviaire.

— Excellent ! dit Hossbach, qui rendit son salut à Kaempffer.

— Deux escouades suffiront à mater quelques résistants.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

— Elles suffiront largement, j'en suis certain.

Mais le SS-Sturmbannführer Kaempffer n'entendit pas la réplique de son supérieur. D'autres mots lui venaient alors à l'esprit : « *Quelque chose extermine mes hommes.* »

COL DE DINU, ROUMANIE

28 avril 1941

13 heures 22

Le capitaine Klaus Woermann s'approcha de la fenêtre sud de la chambre située dans le donjon et cracha au-dehors.

Du lait de chèvre – *pouah* ! Pour faire du fromage, à la rigueur, mais pas comme boisson !

Woermann regarda le liquide blanchâtre se dissiper en gouttelettes qui s'écrasèrent sur les rochers, une bonne trentaine de mètres plus bas, et se mit à penser à une chope de bonne bière allemande. Il y avait toutefois une chose qu'il désirait plus que de la bière : quitter enfin cette antichambre de l'Enfer.

Il n'en était hélas pas question. Pas pour le moment, du moins. Il cambra les reins, en un geste typiquement prussien. Il était plus grand que la moyenne et sa charpente solide jadis couverte de muscles tendait à s'affaïsser. Ses cheveux brun foncé étaient coupés très court ; il avait de grands yeux, bruns également, un nez légèrement busqué à la suite d'un accident survenu dans sa jeunesse, et une bouche capable de sourire à belles dents. Sa tunique grise laissait entrevoir un embonpoint naissant. Il se tapota le ventre. Trop de saucisses. Quand il se sentait frustré ou mécontent, il avait l'habitude de grignoter entre les repas. Des saucisses, la plupart du temps. Et plus il était mécontent, plus il grignotait. Et il commençait à prendre du poids.

Le regard de Woermann se posa sur le minuscule village roumain qui somnolait au soleil, de l'autre côté de la gorge, dans un autre monde. Puis il s'arracha à la fenêtre et arpenta la pièce – une pièce délimitée par des blocs de pierre incrustés pour la plupart d'étranges croix de cuivre et de nickel. Quarante-neuf croix pour cette seule pièce. Il en était sûr, il les avait comptées à plusieurs reprises au cours des trois ou quatre dernières journées. Il passa devant un chevalet supportant une peinture presque achevée puis devant un bureau de fortune avant de se diriger vers l'autre fenêtre, celle qui surplombait la petite cour intérieure du donjon.

En bas, les hommes qui n'étaient pas de service formaient de petits groupes ; quelques-uns parlaient à voix basse mais la plupart étaient silencieux. Tous évitaient les ombres qui s'allongeaient. Une autre nuit allait tomber. Un autre homme allait mourir.

Un soldat était assis dans un coin, seul. Il taillait au couteau une

pièce de bois. Woermann observa l'objet qui prenait forme sous les doigts du sculpteur – une croix ! Comme s'il n'y en avait pas assez autour d'eux !

Les hommes avaient peur. Tout comme lui. Quel changement en moins d'une semaine. Il les revoyait franchir triomphalement le portail du Donjon en fiers soldats de la Wehrmacht, cette armée qui avait conquis la Pologne, le Danemark, la Norvège, la Hollande et la Grande-Bretagne ; cette armée qui, après avoir rejeté à la mer à Dunkerque les survivants de l'armée britannique, avait soumis la France en trente-neuf jours. Rien que ce mois-ci, la Yougoslavie avait été écrasée en douze jours et la Grèce en vingt et un. Rien ne pouvait leur résister. Ils étaient de la race des vainqueurs.

Mais tout cela, c'était la semaine dernière. C'est incroyable ce que six morts atroces pouvaient avoir de conséquences sur les conquérants du monde. Cela le préoccupait. En moins d'une semaine, l'univers s'était resserré, jusqu'à ce qu'il n'existe plus rien pour ses hommes et lui-même que ce château en miniature, ce mausolée de pierre. Ils s'étaient attaqués à une chose qui défiait tous leurs efforts, une chose qui tuait et disparaissait, et ne s'en revenait que pour tuer à nouveau. Et, peu à peu, le cœur leur manquait.

Ils... Woermann prit conscience qu'il ne se comptait plus parmi eux depuis quelque temps. Les combats l'avaient oublié près de la ville de Poznan, là-bas, en Pologne... les SS étaient arrivés et il avait vu de ses propres yeux la façon dont ils traitaient les « indésirables » traînant dans le sillage de la Wehrmacht. Il avait protesté. En conséquence, il n'avait plus assisté à aucun combat. Et depuis, il n'éprouvait plus aucune fierté à appartenir au nombre des conquérants du monde.

Il s'éloigna de la fenêtre pour revenir au bureau. Il ne s'intéressa pas aux photographies encadrées de sa femme et de ses deux fils mais relut le message décodé.

Le SS-Sturmbannführer Kaempffer arrive aujourd'hui avec détachement d'einsatzkommandos. Conservez position actuelle.

Pourquoi donc un major SS ? C'était une position régulière de l'armée. Les SS n'avaient rien à voir avec le donjon ou la Roumanie. Mais il y avait tant de choses qu'il ne comprenait pas dans cette guerre... Et surtout Kaempffer ! Un soldat pourri, même si c'était un SS exemplaire. Pourquoi ici ? Et pourquoi des einsatzkommandos, ces unités d'extermination à tête de mort ? Ces gros bras des camps de concentration, spécialisés dans le massacre des civils désarmés, il avait pu contempler leur œuvre devant Poznan. Que venaient-ils donc faire ici ?

Des civils désarmés... il se répéta plusieurs fois ces mots, et un petit sourire commença de plisser les coins de sa bouche.

Qu'ils viennent donc, ces SS. Woermann était désormais convaincu qu'un « civil désarmé » était à l'origine de toutes les morts survenues dans le donjon. Mais ce n'était pas du tout le genre de malheureux auquel les SS étaient habitués. Oui, qu'ils viennent. Qu'ils goûtent enfin à la terreur qu'ils prennent tant de plaisir à répandre. Qu'ils apprennent à croire à l'incroyable.

Woermann, lui, croyait. Une semaine plus tôt, il aurait éclaté de rire. Mais aujourd'hui, alors que le soleil se rapprochait de l'horizon, il croyait encore plus fermement... et il avait peur.

Tout s'était déroulé en moins d'une semaine. Il y avait eu des questions laissées sans réponses lors de leur arrivée au donjon, mais il n'avait pas eu peur. Une semaine. Pas plus, vraiment ? Il lui semblait que des éternités s'étaient écoulées depuis le jour où il avait pour la première fois posé les yeux sur le donjon...

I

ADDITIF : Le complexe de raffineries de Ploiesti possède une protection naturelle relativement bonne au nord. Le col de Dinu, qui assure le franchissement des Alpes de Transylvanie, constitue la seule menace par voie de terre, encore qu'elle soit d'ordre mineur. Ainsi qu'on l'explique plus en détail dans une autre partie du rapport, la faible densité de la population et les conditions climatiques printanières locales permettent théoriquement à des unités blindées de passer inaperçues par le sud-ouest des steppes russes avant de traverser les contreforts sud des Carpates pour emprunter ensuite le col de Dinu et déboucher à une trentaine de kilomètres au nord de Ploiesti, sans rien d'autre que du terrain plat entre elles et les champs pétrolifères.

L'importance capitale du pétrole fourni par Ploiesti exigerait l'installation d'un détachement au col de Dinu tant que l'Opération Barbarossa n'aura pas pleinement abouti. Comme nous l'avons déjà dit dans le rapport, l'ancienne forteresse plantée au milieu du col constituerait un excellent poste d'observation.

ANALYSE POUR LA DÉFENSE DE PLOIESTI, ROUMANIE

Soumise au Commandement Suprême de la Reichswehr, 1^{er} avril
1941

COL DE DINU, ROUMANIE

Mardi 22 avril

12 heures 8

Pensif, Woermann contemplait les parois à pic qui se dressaient à plus de trois cents mètres de part et d'autre du col. Le soleil devait parcourir 30 degrés d'arc avant d'apparaître au-dessus de la paroi orientale ; il décrivait alors 90 degrés dans le ciel, puis disparaissait à l'ouest.

Les parois du col de Dinu étaient incroyablement escarpées, aussi proches de la verticale qu'une montagne peut l'être sans se

déséquilibrer, avec des dalles sombres, déchiquetées, des corniches étroites, des précipices et, parfois, des amoncellements de pierres éboulées. Le gris et le brun de l'argile et du granite étaient parfois entrecoupés de taches verdâtres. Des arbres rabougris, tordus par le vent, s'accrochaient tant bien que mal à la roche comme des montagnards trop fourbus pour poursuivre leur ascension ou rebrousser chemin.

A l'arrière de son command-car, Woermann entendait le grondement des deux camions qui transportaient ses hommes ainsi que le bruit plus métallique du véhicule chargé d'armes et de vivres. Les quatre engins rampaient le long de la paroi occidentale, où une corniche rocheuse faisait office de route. Le col de Dinu était étonnamment étroit ; la largeur du défilé était en moyenne de huit cents mètres dans toutes les Alpes de Transylvanie – la dernière région explorée d'Europe. A une quinzaine de mètres en contrebas, à la droite de Woermann, le fond du défilé, plus vert et plus lisse, comportait un sentier en son centre. Il aurait été infiniment plus agréable de l'emprunter mais les ordres précisaient que les véhicules ne pourraient atteindre leur destination depuis le fond du défilé. Il fallait donc s'en tenir à la route de la corniche.

La route ! Woermann émit un ronflement. Cela n'avait rien d'une route : un sentier, une piste, peut-être, mais sûrement pas une route !

Soudain, le soleil disparut. Il y eut un roulement de tonnerre, un éclair puis à nouveau la pluie. Woermann se mit à jurer. Encore un orage. Le temps ici était épouvantable. Des trombes d'eau ne cessaient de s'abattre entre les parois rocheuses ; les torrents grondaient dans la montagne et puis, tout à coup, l'orage s'arrêtait aussi brutalement qu'il avait éclaté.

Qui pourrait bien avoir envie de vivre ici ? se demanda-t-il. Les cultures chétives subvenaient tout juste aux besoins. Les chèvres et les moutons s'en tiraient assez bien, ils se nourrissaient des herbes drues qui poussaient au fond du défilé. Mais de là à choisir de vivre dans un tel endroit !

Woermann découvrit le donjon quand la colonne éparpilla un petit troupeau de chèvres arrêtées dans un virage particulièrement serré. Il lui fit tout de suite une impression étrange quoique assez favorable. La bâtisse avait la forme d'un château mais sa petite taille interdisait de lui attribuer ce nom ; c'est pour cela qu'on la qualifiait de *donjon*. Elle n'avait pas de nom, ce qui était plutôt curieux ; elle était censée être vieille de plusieurs siècles mais on eût pu croire que la dernière pierre datait d'hier. En fait, sa réaction initiale fut qu'ils s'étaient trompés de route. Il ne pouvait décemment pas s'agir de la forteresse séculaire et désertée qu'ils avaient mission d'occuper.

Il fit stopper la colonne, consulta la carte et confirma que c'était

bien là son nouveau poste de commandement. Il se tourna à nouveau vers l'édifice pour mieux le détailler.

Une immense dalle rocheuse saillait de la paroi occidentale du défilé ; elle était entourée d'une gorge profonde où coulait un ruisseau glacé qui semblait jaillir de l'intérieur même de la montagne. Le donjon reposait sur cette dalle. Hautes d'une bonne douzaine de mètres, ses parois de granite lisse se fondaient totalement dans l'arrière-plan rocheux – c'était là l'œuvre d'un homme pour qui la nature n'avait pas de secrets. Ce qui était le plus étonnant dans cette petite forteresse, c'était la tour unique dont les créneaux surplombaient d'une cinquantaine de mètres la gorge rocheuse. C'était cela, le donjon. Une survivance des temps passés. Une vision agréable, aussi, en ce qu'elle leur assurait des quartiers secs pendant le temps où il leur faudrait surveiller le défilé.

Mais étrange, tout de même, à cause de son air récent.

Woermann adressa un signe de tête à son voisin et replia la carte. Il s'appelait Oster et était sergent – le seul sergent placé sous le commandement de Woermann. Oster faisait aussi office de chauffeur. Il tendit le bras gauche et la voiture repartit, imitée par les trois autres véhicules. La route – ou plutôt la piste – s'élargit pour aboutir bientôt à un minuscule village niché contre la paroi faisant face au donjon.

Ils suivirent la piste jusqu'au centre du village, et Woermann décida également de rebaptiser cet amoncellement de cabanes aux murs de plâtre qui ne ressemblait en rien à un village, au sens où les Allemands entendaient ce mot. Les maisons étaient toutes de plain-pied, à l'exception de celle située le plus au nord qui avait un premier étage orné d'une enseigne. Il ne lisait pas le roumain mais il eut le sentiment que c'était une sorte d'auberge. Woermann se demanda à quoi elle pouvait bien servir – qui pourrait avoir envie de venir ici ?

La piste s'arrêtait au bord de la gorge, à quelques centaines de mètres du village. Une chaussée de bois soutenue par des colonnes de pierre franchissait le précipice large d'une soixantaine de mètres et constituait le seul lien entre le donjon et le reste du monde. Les seules autres façons d'y pénétrer seraient d'escalader les parois à pic du précipice en contrebas ou de descendre en rappel sur plus de trois cents mètres.

L'œil avisé de Woermann évalua immédiatement la valeur stratégique du donjon. Un excellent poste de garde. On pourrait découvrir tout le défilé depuis la tour, et une cinquantaine de bons soldats pourraient repousser tout un bataillon de Russes depuis les murailles du donjon. A supposer que les Russes décident un jour d'emprunter le col de Dinu, mais qui était-il pour oser interroger le Commandement Suprême ?

Mais Woermann posait aussi un autre regard sur le donjon. Celui

de l'artiste, de l'amateur de paysages... De l'aquarelle ou de la peinture à l'huile, qui pourrait reproduire le plus fidèlement cette sombre vigilance ? Le mieux était d'essayer les deux, et il aurait tout le temps au cours des mois à venir.

— Eh bien, sergent, dit-il à Oster quand ils se furent arrêtés au bord de la chaussée. Qu'est-ce que vous pensez de notre nouvelle demeure ?

— Pas grand-chose, mon capitaine.

— Faudra vous y faire. Vous y passerez certainement le restant de la guerre.

— Oui, mon capitaine.

Woermann décela une certaine sécheresse dans les réponses d'Oster. Il se tourna vers le sergent, petit homme sombre qui avait à peine plus de la moitié de l'âge de Woermann.

— De toute façon, il n'y en a plus pour très longtemps. J'ai appris en partant que la Yougoslavie s'était rendue.

— Vous auriez dû nous le dire, mon capitaine, cela nous aurait remonté le moral !

— Est-ce qu'il a besoin d'être remonté à ce point ?

— On aimerait tous mieux être en Grèce à l'heure qu'il est.

— De la viande séchée, des vins épais, des danses de sauvages... cela ne vous plairait pas.

— Mais *pour se battre*, mon capitaine !

— Oh, ça...

Woermann avait remarqué que son esprit facétieux s'était manifesté de plus en plus souvent au cours de l'année précédente. Ce n'était pas un trait de caractère très enviable pour un officier allemand, et plus spécialement pour lui qui avait refusé de s'inscrire au parti nazi, mais c'était sa seule défense contre la frustration croissante qu'il éprouvait devant l'évolution de la guerre et de sa propre carrière. Le sergent Oster n'était pas assez vieux pour le comprendre, mais il apprendrait avec le temps.

— Et puis, sergent, les combats seraient terminés quand vous arriveriez. Je leur donne une semaine pour se rendre.

— Nous croyons pourtant que nous pourrions en faire plus pour le Führer qu'en restant dans ces montagnes.

— Vous ne devriez pas oublier que c'est par la volonté de votre Führer que vous vous trouvez ici, répliqua Woermann, satisfait de constater qu'Oster n'avait pas prêté attention au « *votre* Führer ».

— Bien sûr, mon capitaine, mais quelle est notre mission ?

— Le Commandement Suprême considère le col de Dinu comme le lien direct entre les steppes de Russie et les champs pétrolifères que nous avons vus à Ploiesti, dit-il, comme s'il récitait une leçon. Si les relations entre la Russie et le Reich devaient un jour se détériorer, les

Russes pourraient décider d'attaquer par surprise à Ploiesti. Sans pétrole, la mobilité de la Wehrmacht serait gravement compromise.

Oster écouta patiemment ces explications qu'il avait déjà entendues à plus de dix reprises et qu'il avait lui-même fournies à ses hommes. Woermann savait toutefois qu'il n'était pas convaincu. Comment aurait-il pu l'être, d'ailleurs ? Oster était à l'armée depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il était tout à fait anormal de placer un officier vétéran à la tête de quatre escouades d'infanterie sans lui adjoindre un officier moins gradé, puis de stationner tout le monde dans un coin perdu des montagnes d'un État allié. C'était un travail digne d'un officier frais émoulu.

— Mais les Russes ont leur propre pétrole, mon capitaine, et nous avons signé un traité avec eux.

— Voyons, que je suis bête ! Un traité ! Personne ne rompt plus les traités !

— Vous ne pensez pas que Staline oserait trahir le Führer !

Woermann se mordit les lèvres pour taire la réplique qui lui était venue à l'esprit : *A moins que votre Führer ne le trahisse en premier.* Oster n'aurait pas compris. Comme la plupart des jeunes gens nés après la guerre, il identifiait totalement les intérêts du peuple allemand avec la volonté d'Adolf Hitler. Cet homme l'inspirait, l'enflammait littéralement. Mais Woermann se sentait trop âgé pour une telle adoration. Il avait fêté ses quarante et un ans le mois dernier. Il avait vu Hitler discourir dans les brasseries, entrer à la Chancellerie, accéder à la divinité. Et il ne l'avait jamais aimé.

Bien sûr, Hitler avait donné son unité au pays, il l'avait entraîné sur la route de la victoire et du respect, et aucun bon Allemand ne pouvait le lui reprocher. Mais Woermann ne lui avait jamais fait confiance. Un Autrichien qui s'entoure de Bavarois – rien que des Méridionaux. Un Prussien tel que Woermann ne pouvait souffrir ce genre d'individus. Et puis, Woermann avait vu leur sale besogne à Poznan.

— Faites descendre les hommes, lança-t-il à Oster, sans répondre à la question qu'il lui avait posée. Inspectez la chaussée pour voir si les véhicules peuvent passer. Je vais aller jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Woermann parcourut la chaussée, dont les planches lui parurent assez solides, mais il vaudrait tout de même mieux décharger les camions et les faire traverser l'un après l'autre.

Les lourdes portes de bois du donjon étaient grandes ouvertes, de même que la plupart des volets des fenêtres. Le donjon semblait prendre l'air. Woermann dépassa les portes et foula les cailloux de la cour. Tout était calme. Il remarqua alors une autre partie du donjon, apparemment taillée dans le roc, et qu'il n'avait pu apercevoir depuis

la chaussée.

Il pivota lentement sur lui-même. La tour se dressait au-dessus de lui, les murailles grises l'entouraient de toutes parts. Et il avait l'impression de se trouver entre les pattes d'une monstrueuse créature endormie, une créature qu'il n'osait pas réveiller.

C'est alors qu'il vit les croix. Les murs de la cour étaient marqués de centaines, de milliers de croix, qui avaient toutes la même taille, la même forme étrange : le montant devait mesurer vingt-cinq centimètres environ ; aplati au sommet, il partait en pointe vers la base ; la partie transversale faisait une vingtaine de centimètres et l'extrémité de chaque bras s'incurvait légèrement vers le haut. Le plus étrange était toutefois l'emplacement des bras par rapport à la partie verticale : un tout petit peu plus haut, et les croix auraient eu l'air de T majuscules.

Woermann leur trouva quelque chose de curieux... de troublant. Il passa la main sur la surface lisse d'une des croix. Le montant était de cuivre, la partie transversale de nickel. Et le tout était soigneusement incrusté dans le bloc de pierre.

Il regarda à nouveau autour de lui. Il manquait quelque chose au paysage. Des oiseaux. Aucun pigeon ne perchait sur les murailles du donjon. En Allemagne, les châteaux étaient envahis de nuées de pigeons qui nichaient dans la moindre anfractuosité. Mais là, il n'y avait pas un oiseau sur les murailles, sur les fenêtres, sur la tour.

Il perçut un bruit et se retourna brusquement, la main sur la crosse de son Luger. Le gouvernement roumain était peut-être allié du Reich mais Woermann savait pertinemment qu'il n'en allait pas de même pour toute la population. Le Parti National Paysan, par exemple, était fanatiquement anti-allemand ; son existence était illégale mais il était toujours actif. Des groupuscules se dissimulaient peut-être dans les Alpes, dans l'attente d'abattre quelques Allemands.

Le bruit se répéta, plus fort cette fois-ci. Des pas venaient de l'escalier, à l'arrière du donjon, et Woermann vit apparaître un homme d'une trentaine d'années vêtu d'un *cojoc* en peau de mouton. Il ne remarqua pas l'officier. Il tenait à la main une palette couverte de mortier ; il s'accroupit, le dos tourné à Woermann, et entreprit de reboucher les fissures de la porte.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? s'écria Woermann, dont les ordres laissaient entendre que le château était désert.

Le maçon se releva brusquement ; la colère disparut de son visage quand il se rendit compte qu'il était en présence d'un Allemand. Il murmura quelque chose d'inintelligible, très certainement en roumain. Woermann comprit alors qu'il lui faudrait un interprète ou apprendre les rudiments de cette langue pour faciliter son séjour en ce lieu.

— Parlez allemand ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme secoua la tête, indécis et effrayé à la fois. Il leva l'index pour lui faire signe d'attendre et cria un mot qui ressemblait à « Papa ! ».

Des volets claquèrent et un homme plus âgé arborant sur la tête une *caciula* de laine apparut à l'une des fenêtres de la tour. Woermann serra plus fort son Luger quand les deux Roumains échangèrent quelques mots. Puis le vieil homme cria en allemand :

— J'arrive tout de suite.

Woermann hocha la tête. Rassuré, il se dirigea vers les croix pour les examiner de nouveau. Du cuivre et du nickel... tout à fait l'aspect de l'or et de l'argent.

— Il y a seize mille huit cent sept croix incrustées dans les murs du donjon, dit derrière lui une voix à l'accent rugueux.

— Vous les avez comptées ? fit Woermann en se retournant.

L'homme devait avoir une bonne cinquantaine d'année et il existait une certaine ressemblance entre lui et le maçon. Ils portaient tous deux les mêmes vêtements de paysan ; le vieux avait en plus un chapeau de laine.

— ... ou est-ce une chose que vous racontez aux touristes ?

— Je m'appelle Alexandru, dit-il en s'inclinant profondément. Mon fils et moi-même travaillons ici. Et nous ne recevons jamais de touristes.

— Eh bien, cela va changer. Mais, dites-moi, je croyais que le donjon était inoccupé.

— Il l'est le soir, quand nous repartons au village.

— Où est le propriétaire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, fit Alexandru en haussant les épaules.

— Qui vous paye, alors ?

Woermann commençait à être exaspéré par cet individu qui ne cessait de hausser les épaules et prétendre qu'il ne savait rien.

— C'est l'aubergiste. Deux fois par an, quelqu'un vient lui donner de l'argent, inspecter le donjon et laisser des recommandations. L'aubergiste nous paye tous les mois.

— Vous n'avez pas d'ordres plus précis ?

— Non, dit Alexandru, qui se redressa pour parler d'un air calme et digne. Nous faisons tout ici. Nous avons pour instructions de maintenir le donjon en excellent état. Tout ce qu'il y a à faire, nous le faisons. Mon père a travaillé ici toute sa vie, et son père avant lui, et tous ses ancêtres. Mes fils prendront le relais.

— Vous passez tout votre temps à entretenir ces bâtiments ? Je n'arrive pas à y croire !

— Le donjon est plus grand qu'il n'en a l'air. Il y a des pièces à

l'intérieur des murailles, dans les soubassements, dans le flanc de la montagne. Il y a toujours à faire.

Le regard de Woermann parcourut les murs tristes puis la cour plongés dans la pénombre bien que ce fût le début de l'après-midi. Qui avait construit ce donjon ? Et qui payait pour son entretien ? C'était absurde. L'idée lui vint alors que, à la place du constructeur, il aurait placé le donjon de l'autre côté du défilé pour qu'il fût mieux exposé à la chaleur et à la lumière du soleil. Tel qu'il était situé, la nuit devait s'abattre très tôt sur le donjon.

— Très bien, dit-il à Alexandru. Vous reprendrez vos travaux après notre installation. Vos fils et vous-même devrez toutefois vous présenter aux sentinelles en arrivant et en repartant.

Le vieux secoua la tête.

— Vous ne pouvez rester ici.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que c'est interdit.

— Par qui ?

— Ça a toujours été comme ça, dit Alexandru en haussant les épaules. Nous devons entretenir le donjon et veiller à ce que personne n'y pénètre.

— Et, bien entendu, vous y êtes toujours parvenus, dit Woermann, amusé par le sérieux de son interlocuteur.

— Non, pas toujours. Des voyageurs y ont séjourné contre notre gré. Nous n'avons pu les en empêcher, nous ne sommes pas payés pour nous battre. Mais ils ne sont jamais restés plus d'une nuit. Parfois même moins.

Woermann sourit. Il s'y attendait : un château abandonné, aussi petit fût-il, se devait d'être hanté.

Cela fournirait au moins un sujet de conversation à ses hommes.

— Qu'est-ce qui les fait fuir ? Des gémissements, des spectres qui traînent leurs chaînes ?

— Non, il n'y a pas de fantômes ici.

— Quoi, alors ? insista Woermann, amusé. Il y a eu des morts, des crimes horribles, des suicides ? Nous avons des centaines de châteaux en Allemagne, et il n'y en a pas un seul qui ne possède sa légende.

— Personne n'est mort ici, monsieur, dit Alexandru en secouant la tête. Pas que je sache, du moins.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui fait fuir les visiteurs ?

— Ce sont les rêves, monsieur. De mauvais rêves, toujours les mêmes, à ce que je crois... On est prisonnier d'une pièce minuscule sans porte, sans fenêtre, sans lumière... c'est le noir le plus total, et il fait froid... très froid... et puis, il y a quelque chose dans le noir avec vous... quelque chose qui est encore plus froid... quelque chose qui a

faim.

Woermann ne put s'empêcher de frissonner en entendant ces paroles. Il avait eu envie de demander à Alexandru s'il avait lui-même passé la nuit dans le château mais les yeux du Roumain lui avaient déjà répondu. Oui, Alexandru avait passé une nuit dans le donjon. Une seule nuit.

— Attendez ici que mes hommes aient franchi la chaussée, dit Woermann en se reprenant. Ensuite, vous me ferez visiter.

Alexandru paraissait totalement désespéré mais il parvint à dire avec beaucoup de dignité :

— Herr Capitaine, il est de mon devoir de vous informer qu'aucun locataire n'est admis dans le donjon.

Woermann sourit, sans dérision ni condescendance. Il comprenait le devoir et respectait ceux qui s'y tenaient.

— Votre avertissement a été entendu mais vous vous trouvez en présence de l'armée allemande : son pouvoir est infiniment supérieur au vôtre et vous devez par conséquent vous écarter. Considérez-vous comme dégagé de vos obligations.

Cela dit, Woermann fit demi-tour et se dirigea vers le portail.

Il n'avait toujours pas vu d'oiseaux. Est-ce qu'ils rêvaient, eux aussi ? Est-ce qu'ils nichaient une seule nuit avant de s'en aller à tout jamais ?

Le command-car et les trois camions traversèrent la chaussée et se rangèrent dans la cour sans le moindre incident. Les hommes suivirent à pied pour déposer leur paquetage individuel puis s'en retournèrent chercher le matériel et la nourriture, les générateurs et les armes antitanks.

Le sergent Oster supervisa le déchargement et Woermann accompagna Alexandru pour effectuer une visite rapide des lieux. Il ne cessait de s'étonner des croix de bronze et de nickel disposées à intervalles réguliers dans les blocs de pierre. Et les pièces elles-mêmes... il semblait y en avoir partout, dans les murailles qui ceignaient la cour, sous la cour, à l'arrière, dans la tour de garde. La plupart étaient de petite taille, mais toutes étaient absolument vides.

— Il y en a quarante-neuf en tout, si l'on compte les suites de la tour, dit Alexandru.

— C'est un drôle de nombre, non ? Pourquoi pas cinquante ?

— Qui peut le dire ? fit Alexandru en haussant une nouvelle fois les épaules.

Woermann serra les dents. *S'il recommence à hausser les épaules...*

Ils parcoururent le mur de rempart qui partait en diagonale du donjon avant de revenir vers la montagne. Il remarqua trois croix incrustées dans le parapet. Une question lui vint à l'esprit : « Je ne me souviens pas d'avoir vu des croix sur le mur extérieur. »

— Il n'y en a qu'à l'intérieur. Tenez, regardez les blocs de pierre : il n'y a pas un gramme de mortier. Et tous les murs du donjon sont construits selon ce procédé. C'est un art que nous avons perdu.

Woermann se moquait bien des blocs de pierre. Il s'intéressait davantage aux remparts.

— Vous dites qu'il y a des pièces là-dessous ?

— Les deux tiers se trouvent dans la muraille, avec une meurtrière qui donne sur l'extérieur et une porte qui s'ouvre sur un couloir menant à la cour.

— Excellent, cela fera des chambrées parfaites. Voyons la tour à présent.

La tour de guet était d'une conception assez inhabituelle. Ses cinq niveaux se composaient chacun d'une suite de deux pièces et d'une petite terrasse. Un escalier de pierre en zigzag grimpait le long du mur nord.

Woermann reprit son souffle et se pencha sur le parapet bordant le sommet de la tour pour observer le long ruban du défilé montagneux. Il savait à présent où placer ses armes antitanks. Il ne faisait pas vraiment confiance aux Panzerbuchse 38 de 7,92 mm qu'on lui avait donnés mais il ne pensait pas avoir à s'en servir. De même pour les mortiers. Il les mettrait tout de même en batterie.

— Il est difficile de passer par là sans se faire remarquer, dit-il à voix basse, comme pour lui-même.

— Sauf au printemps, avec le brouillard épais qui envahit le défilé toutes les nuits.

Woermann prit note de sa remarque. Les hommes de garde devraient ouvrir l'œil mais aussi épier le moindre bruit.

— Où sont les oiseaux ? demanda-t-il enfin.

— Je n'en ai jamais vu dans le donjon, dit Alexandru. Jamais.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre ?

— Le donjon lui-même est bizarre, Herr Capitaine, avec toutes ses croix. J'ai cessé de me poser des questions à l'âge de dix ans. Il est là, c'est tout.

— Qui l'a construit ? demanda Woermann, qui se détourna aussitôt pour ne pas voir le vieux hausser les épaules.

— Demandez à cinq personnes et vous aurez cinq réponses, toutes différentes. Certains prétendent qu'il s'agit des anciens seigneurs de Valachie ; pour d'autres, c'est un Turc méfiant ; pour d'autres encore, un pape. Vous savez, l'imagination prend facilement le relais de la vérité au bout de cinq siècles.

Des coups de marteau attirèrent alors leur attention, et Alexandru s'élança vers le couloir du rempart sud. Woermann le suivit.

— Herr Capitaine, ils enfoncent des pointes entre les blocs de

pierre ! s'écria-t-il, en se tordant les mains. Arrêtez-les, ils vont abîmer les murs !

— Ne soyez pas ridicule ! Ce ne sont que des clous bien ordinaires, et ils n'en mettent que tous les trois ou quatre mètres. Nous avons deux générateurs et les hommes font courir des fils. L'armée allemande ne vit pas à la lueur de torches.

Un peu plus loin, ils découvrirent un soldat à genoux qui grattait un bloc de pierre avec sa baïonnette. Alexandru était hors de lui.

— Et celui-là, est-ce qu'il est en train de faire courir des fils ? dit-il d'une voix rauque.

Woermann s'approcha silencieusement du soldat. Une sueur froide le couvrit quand il se rendit compte que le soldat essayait de détacher une croix de la pointe de sa lame.

— Qui vous a confié cette tâche, soldat ?

Le soldat sursauta et lâcha sa baïonnette. Livide, il se releva pour affronter son officier.

— Répondez-moi ! cria Woermann.

— Personne, mon capitaine.

— Quelle était votre mission ?

— Faire courir les fils, mon capitaine.

— Et pourquoi avez-vous désobéi ?

— Je n'ai pas d'excuse, mon capitaine.

— Écoutez, soldat, je ne suis pas votre sergent instructeur. Et j'aimerais savoir pourquoi vous vous comportez en vandale alors que vous êtes un soldat allemand. Répondez !

— C'est à cause de l'or, mon capitaine, dit-il d'une voix pitoyable. J'ai entendu dire que ce château cachait le trésor des Papes. Et puis, il y a toutes ces croix, mon capitaine... on dirait de l'or et de l'argent, et j'étais en train de...

— Vous avez désobéi, soldat. Quel est votre nom ?

— Lutz, mon capitaine.

— Eh bien, soldat Lutz, vous avez gagné votre journée. Non seulement vous aurez appris que ces croix sont faites de cuivre et de nickel au lieu d'être en or et en argent, mais vous aurez également droit à prendre le premier tour de garde pendant toute cette semaine. Vous vous présenterez au sergent Oster quand vous en aurez fini avec ces fils.

Lutz rengaina sa baïonnette et s'éloigna. Alexandru, blafard, tremblait.

— Il ne faut jamais toucher aux croix ! dit le Roumain. Jamais !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il en a toujours été ainsi. Rien ne doit changer dans le donjon. C'est pour cela que nous y travaillons. C'est pour cela que vous ne devez pas rester ici !

— Au revoir, Alexandru, dit Woermann, désireux de clore cette discussion, quoiqu'il partageât l'opinion du vieux Roumain.

Il s'en alla mais la voix plaintive retentit à nouveau :

— Je vous en prie, Herr Capitaine ! Dites-leur de ne jamais toucher aux croix ! Dites-leur de ne jamais y toucher !

Woermann résolut d'obéir à ses conseils. Pas pour lui faire plaisir, mais à cause de la terreur sans nom qui s'était emparée de lui lorsqu'il avait vu le soldat Lutz tenter d'arracher la croix avec sa baïonnette. Ce n'était pas une simple gêne, plutôt une frayeur glacée, morbide, qui lui avait noué l'estomac. Et il était bien incapable de dire pourquoi.

Mercredi 23 avril

3 heures 20

Il était très tard quand Woermann se glissa enfin dans le sac de couchage posé à même le sol. Il s'était réservé le troisième étage de la tour, situé au-dessus des remparts mais pourtant facile d'accès. La pièce de devant lui servirait de bureau, celle de derrière, plus petite, de logement individuel. Les deux fenêtres de devant – simples ouvertures rectangulaires, dépourvues de carreaux mais pas de volets – lui permettaient de découvrir le défilé et le village ; celles de l'arrière donnaient sur la cour du donjon.

Les volets de bois demeurèrent ouverts toute la nuit. Il avait éteint la lumière et regardé par la fenêtre. Une fine couche de brouillard ondulait sur la gorge éclairée par la lueur d'étoiles innombrables. Il les contemplait et parvenait presque à comprendre l'émotion puissante qui se dégageait des ciels des tableaux de Van Gogh. Le silence n'était rompu que par le faible ronronnement des générateurs installés dans la cour. Le temps n'existait plus, et Woermann se laissait griser, jusqu'à ce qu'il se rendît compte qu'il était accablé de fatigue.

Le sommeil fut toutefois long à venir, et son esprit battait la campagne : la soirée était fraîche mais pas assez pour faire du feu dans les cheminées... d'ailleurs, il n'y avait pas de bois... l'été serait bientôt là, la chaleur ne serait pas un problème... l'eau non plus, il y avait des citernes dans les caves, alimentées par un ruisseau souterrain... le sanitaire pose toujours des problèmes... et puis, combien de temps allaient-ils rester là ?... Pouvait-il permettre aux hommes de dormir demain matin, après la journée épuisante qu'ils venaient de vivre ?... Alexandru et ses fils pourraient peut-être leur fabriquer des sortes de lits... surtout s'ils devaient passer l'automne et l'hiver au donjon... si la guerre devait s'éterniser...

La guerre... elle lui paraissait si lointaine, à présent. Il pensa une nouvelle fois à démissionner de l'armée. Le jour, il parvenait à repousser cette idée mais c'était maintenant la nuit, et elle s'imposait à lui.

Il ne pourrait le faire tant que son pays serait en guerre. Et, surtout, tant qu'il serait stationné dans ces montagnes perdues et qu'il serait soumis aux caprices des soldats-politiciens de Berlin. Ce serait se livrer totalement à eux, et il savait ce qu'ils avaient en tête : Inscrivez-vous au Parti ou nous vous tiendrons à l'écart des combats ; Inscrivez-vous au Parti ou vous continuerez à jouer les chiens de garde dans les Alpes de Transylvanie ; Inscrivez-vous au Parti ou donnez votre démission.

Peut-être démissionnerait-il après la guerre. Ce printemps marquait son vingt-cinquième anniversaire dans l'armée. Au train où les choses allaient, un quart de siècle lui semblait bien suffisant. Il pourrait voir Helga tous les jours, passer du temps avec ses fils, consacrer son talent de peintre aux paysages de Prusse.

Et pourtant... l'armée avait été sa vraie famille pendant si longtemps, il ne pouvait s'empêcher de croire qu'elle écraserait un jour tous ces Nazis. S'il pouvait tenir jusqu'à ce jour...

Il ouvrit les yeux et contempla les ténèbres. En face de lui, le mur était plongé dans l'obscurité mais il pouvait presque sentir les croix qui y étaient insérées. Il n'était pas croyant mais leur présence avait quelque chose de réconfortant.

Et cela lui rappela l'incident de l'après-midi. Malgré tous ses efforts, Woermann ne pouvait chasser totalement la terreur qui s'était emparée de lui quand il avait vu le soldat – comment s'appelait-il, au fait ? Lutz ? — chercher à dégager la croix.

Lutz... le soldat Lutz... cet homme était un fauteur de troubles... Oster aurait tout intérêt à le surveiller de près...

Il s'enfonça dans le sommeil en se demandant si le cauchemar d'Alexandru le réveillerait.

II

LE DONJON

Mercredi 23 avril

3 heures 40

Le soldat Hans Lutz était installé sous une ampoule électrique, figure solitaire perchée sur une île de lumière perdue dans un fleuve d'ombre. Le dos appuyé à la pierre froide des caves du donjon, il tirait sur sa cigarette. Il avait ôté son casque, dévoilant ainsi ses cheveux blonds et son visage juvénile où tranchait le dessin plus dur des yeux et de la bouche. Lutz était épuisé et ne souhaitait qu'une chose, se glisser dans son sac de couchage pour quelques heures d'oubli. En fait, il se serait bien endormi sur place si la cave avait été un tout petit peu plus chaude.

Mais c'était une chose qu'il ne pouvait se permettre. Assurer la première garde pendant toute la semaine était déjà pénible — Dieu sait ce qu'il adviendrait de lui s'il se faisait prendre en train de dormir. Et le capitaine Woermann était bien du genre à vérifier par lui-même si Lutz faisait son devoir. Il devait donc rester éveillé.

C'était bien sa chance que le capitaine l'ait surpris cet après-midi ! Lutz avait remarqué ces étranges croix dès l'instant où il était entré dans la cour. Au bout d'une heure, la tentation avait été la plus forte. Elles ressemblaient trop à de l'or et de l'argent, il fallait qu'il vérifie par lui-même. Et maintenant, il était dans les ennuis jusqu'au cou.

Il avait du moins réussi à satisfaire sa curiosité : il ne s'agissait ni d'or ni d'argent ; mais cela ne valait tout de même pas une semaine de garde.

Il tenta de se chauffer les mains en les rapprochant du bout incandescent de sa cigarette. *Mein Gott !* qu'il faisait froid. Plus froid qu'à l'extérieur, sur les remparts où Ernst et Otto montaient la garde. Lutz était descendu à la cave en sachant pertinemment qu'il y ferait frais, et que cette fraîcheur le tiendrait éveillé ; en fait, il espérait que cela lui fournirait l'occasion d'effectuer une nouvelle reconnaissance.

Car Lutz n'arrivait pas à se défaire de l'idée selon laquelle ce

donjon aurait abrité le trésor des Papes. Les indices étaient trop nombreux, trop évidents. A commencer par les croix. Bien sûr, elles n'avaient pas la symétrie et la force des croix de Malte, mais c'était tout de même des croix. Et elles semblaient faites d'or et d'argent. De plus, aucune pièce n'était meublée, ce qui signifiait que personne ne souhaitait vivre ici, mais tout était parfaitement entretenu. Une organisation avait payé pendant des siècles pour que tout demeure impeccable. *Pendant des siècles !* Il ne connaissait qu'une seule organisation qui fût capable et désireuse d'agir de la sorte : l'Église catholique.

Le donjon ne pouvait donc servir qu'à une seule chose : protéger le trésor du Vatican.

Ce trésor qui dormait quelque part – derrière les murs, sous les planchers – il le trouverait.

Lutz observa le mur de pierre du couloir. Les croix y étaient particulièrement nombreuses et, comme dans le reste du donjon, elles se ressemblaient toutes... à l'exception peut-être de celle de gauche, sur la première rangée... il y avait quelque chose de différent dans la façon dont elle reflétait la lumière. Une illusion optique ? Une patine différente ?

Ou un autre métal ?

Lutz posa contre le mur le fusil automatique Schmeisser qu'il tenait sur les genoux puis il dégaina sa baïonnette et traversa le couloir à quatre pattes. Il comprit qu'il avait fait une découverte importante à l'instant même où la pointe de la baïonnette toucha le métal jaune du montant de la croix : ce métal était tendre... tendre et jaune comme seul l'or peut l'être.

Ses mains se mirent à trembler quand il enfonça le bout de la lame entre la pierre et la croix. Bientôt, il ne put plus progresser. La pierre l'en empêchait. Il était donc parvenu derrière la croix. Avec un peu de chance, il l'extirperait d'une seule pièce.

Il fit jouer la baïonnette pour desceller la croix quand, subitement, la lame parut pénétrer dans le métal. Il travailla avec plus de précision mais la croix dérapa sous la pointe.

La pierre vacillait.

Lutz retira sa baïonnette et observa le bloc. Il ne présentait pourtant rien de spécial : une soixantaine de centimètres de longueur, quarante-cinq de hauteur et probablement trente de largeur. Il était dépourvu de ciment, comme tous les autres blocs de pierre du donjon, mais il se trouvait maintenant à un bon centimètre des blocs voisins. Lutz se leva alors pour évaluer la distance qui le séparait de la porte située à gauche ; une fois arrivé, il entra dans la pièce et mesura à nouveau. Les calculs n'étaient pas très compliqués, mais le nombre des pas n'était pas le même dans l'un et l'autre cas.

Il existait un grand espace vide derrière le mur.

Le cœur battant, Lutz pesa de tout son poids sur la pierre mais il ne parvint pas à l'écartier du mur. Et, quoique cette idée lui déplût, il dut admettre qu'il lui était impossible d'effectuer seul ce travail. Il allait devoir demander de l'aide à quelqu'un.

Otto Grunstadt, le soldat de garde sur les remparts, lui parut tout indiqué. Il était toujours intéressé par quelques marks facilement gagnés. Là, c'était une véritable fortune qui les attendait. Le trésor des Papes dormait derrière cette pierre branlante. Lutz en était persuadé.

Il abandonna son Schmeisser et sa baïonnette pour s'élancer dans l'escalier.

— Grouille-toi, Otto !

— Je ne suis pas très chaud, tu sais, dit Grunstadt, qui courait derrière lui. C'est mon tour de garde, et si je me fais pincer...

— Ça ne prendra qu'une minute ou deux. Tiens, c'est par là.

Muni d'une lampe à kérosène qu'il avait trouvée dans la réserve, Lutz avait littéralement tiré Grunstadt de son poste. Il n'avait cessé de lui parler de richesses fabuleuses, de la chance de ne plus jamais travailler. Et Grunstadt avait cédé, comme un papillon attiré par la lumière.

— Tu vois ? dit Lutz, le doigt tendu vers la pierre. Tu vois comment elle est décalée ?

Grunstadt s'agenouilla pour examiner le bord abîmé de la croix. Il prit la baïonnette de Lutz, dont il appuya le tranchant sur le métal jaune du montant.

— C'est bien de l'or, fit-il doucement.

Lutz voulut le presser mais il dut se résoudre à le laisser agir à sa guise. Il le regarda éprouver de la pointe de la baïonnette toutes les croix voisines.

— Elles sont toutes en cuivre. C'est la seule à valoir quelque chose.

— Il y a surtout que le bloc remue librement, s'empressa d'ajouter Lutz. Il y a derrière un espace de deux mètres de large. Quant à la hauteur...

Grunstadt sourit. Sa décision était prise.

— Allez, au boulot.

Ils s'acharnèrent tous les deux sur le bloc de pierre mais celui-ci ne bougeait pas assez au gré de Lutz. Au bout de quinze minutes d'effort, il n'était qu'à trois petits centimètres du mur.

— Écoute, fit Lutz, haletant, ça va nous prendre toute la nuit à ce train-là, et nous n'aurons pas fini avant le prochain tour de garde. Essayons de soulever un peu plus le centre de la croix. Je vais tenter quelque chose.

Aidés de leurs deux baïonnettes, ils parvinrent à ménager au centre de la croix un espace suffisamment large pour que Lutz y glissât son ceinturon.

— Maintenant, on peut y aller !

Les pieds calés contre le mur, ils se mirent à tirer des deux mains sur le ceinturon. Lentement, la pierre avança en grinçant. Quand elle fut totalement sortie, ils la repoussèrent sur le côté et Lutz chercha une allumette.

— Tu es prêt à être riche ?

Il alluma la lampe à kérosène, régla la flamme et commença de ramper dans l'ouverture. Il se retrouva dans un puits étroit légèrement incurvé vers le haut... et ne mesurant pas plus d'un mètre vingt.

Le puits se terminait par un bloc de pierre identique à celui qu'ils venaient de dégager. Lutz en approcha la lampe. Une croix y était incrustée, une croix qui semblait également faite d'or et d'argent.

— Passe-moi la baïonnette, dit-il à Grunstadt, qui s'empressa de la lui donner.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est bouché.

Lutz se sentit accablé. Déplacer le bloc qui faisait obstruction était tout à fait impossible. Il faudrait pour cela abattre tout le mur, et il ne s'en sentait pas la force, quel que fût le nombre de nuits que Grunstadt et lui-même pourraient y consacrer. Il ne savait plus très bien quoi faire mais il pouvait tout au moins satisfaire sa curiosité quant au métal de cette nouvelle croix. Si le montant était en or, il aurait la certitude d'être sur la bonne piste.

Lutz réussit à approcher la baïonnette de la croix et à l'appuyer contre le métal. Celle-ci s'y enfonça doucement. Mais ce n'était pas tout. La pierre bascula légèrement. Étonné, Lutz poussa de la main et découvrit qu'elle ne faisait pas plus de trois centimètres d'épaisseur. Une bouffée d'air glacé, fétide, le frappa en plein visage. Les poils ras de sa nuque se hérissèrent.

Malgré lui, il se mit à frissonner. De froid. Mais pas de n'importe quel froid.

Il réprima son émotion et continua de ramper en brandissant la lampe devant lui, au niveau du sol. La flamme baissa quand il engagea la lampe dans la nouvelle ouverture ; elle ne vacilla pas, elle ne lécha pas non plus les parois du verre, de sorte que l'on ne pouvait imputer ce phénomène à une quelconque turbulence de l'air. La flamme mourait, tout simplement. Lutz pensa aussitôt à la présence d'un gaz nocif mais il n'éprouvait ni piquements de nez, ni irritation des yeux.

Il n'y avait peut-être pas assez de kérosène. Il ramena la lampe vers lui, et la flamme recouvra toute son intensité. Et puis, il pouvait entendre le kérosène clapoter dans le réservoir. Étonné, il avança une

nouvelle fois la lampe, et la flamme diminuait de nouveau. Plus il tendait le bras, plus la flamme dépérissait, pour bientôt ne plus éclairer du tout.

— Otto ! cria-t-il sans se retourner. Passe le ceinturon autour de mes chevilles et tiens bon. Je vais voir ce qu'il y a.

— On pourrait peut-être attendre demain... quand il fera jour.

— Tu es devenu fou ? Tout le monde sera au courant, ils voudront tous leur part du magot, même le capitaine ! On aura fait tout le travail et il ne nous restera plus rien !

— Ça ne m'emballe plus beaucoup, tu sais, fit Grunstadt d'une voix blanche.

— Arrête de parler comme une vieille femme ! cria Lutz.

Il se sentait suffisamment mal à l'aise pour ne pas avoir à subir les jérémiades d'Otto. Mais la fortune était là, à portée de sa main, et il n'allait pas laisser quoi que ce soit l'en écarter.

— Noue mon ceinturon et tiens bon ! Je n'ai pas envie de tomber dans un trou !

— D'accord, dit l'autre à contrecœur, mais dépêche-toi !

Lutz attendit l'instant où il sentit le ceinturon serré autour de sa cheville gauche puis il reprit sa reptation, précédé de sa lampe. Il passa la tête, puis les épaules par l'ouverture. La flamme était devenue minuscule... comme si toute lumière était bannie de cet endroit.

Lutz avança encore un peu, et la flamme mourut. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il n'était pas seul.

Quelque chose de froid et de sombre s'était éveillé à ses côtés, quelque chose qui avait faim. Il se mit à trembler sans pouvoir se maîtriser. La terreur lui faisait mal au ventre. Il voulut faire demi-tour, reculer, mais il était pris au piège, comme si le puits s'était refermé sur lui pour le faire prisonnier de ténèbres si totales qu'il n'y avait plus ni haut ni bas. Le froid l'envahit, et la peur l'enlaça, au point de le rendre fou. Il ouvrit la bouche pour appeler Otto, mais le froid s'insinua en lui et sa voix n'exprima plus que la terreur la plus totale.

Dehors, la ceinture que tenait Grunstadt se mit à vibrer et à se tordre au rythme des jambes de Lutz. Il y eut un cri, émis peut-être par une voix humaine, mais si lointain, si rempli de terreur et de désespoir que Grunstadt ne put croire qu'il s'agissait de son ami. Le cri s'acheva en un immonde gargouillement horrible à entendre. Puis ce fut le silence. Les jambes de Lutz ne s'agitaient plus.

— Hans ?

Il n'y eut pas de réponse.

Pris de panique, Grunstadt tira sur le ceinturon jusqu'à ce qu'il pût attraper Lutz par les bottes. Il les agrippa et ramena son camarade dans le couloir.

Grunstadt lança un hurlement quand il découvrit ce qu'il venait

de rapporter. Son cri se répercuta dans le couloir des caves, augmentant sans cesse de volume au point que les murailles commencèrent de trembler.

Paralysé, Grunstadt vit le mur dans lequel Lutz s'était engouffré se gonfler lentement. Des fissures apparurent dans les blocs de granite. Dans le couloir, les ampoules électriques perdirent de leur intensité puis, quand elles furent pratiquement éteintes, le mur explosa dans une ultime convulsion, couvrant Grunstadt d'éclats de pierre et libérant une chose d'un noir inconcevable, une chose qui se jeta sur lui et l'enveloppa tout entier.

L'horreur venait de commencer.

III

TAVIRA, PORTUGAL

Mercredi 23 avril

2 heures 35 GMT

Le rouquin s'éveilla en sursaut. Le sommeil l'avait abandonné, subitement, et il ne comprit d'abord pas pourquoi. La journée avait été rude – la mer était grosse, les filets s'étaient engagés —, il s'était couché à l'heure habituelle et aurait dû dormir jusqu'aux premières lueurs. Malgré cela, après quelques heures, il était debout, alerte. Pourquoi ?

Et puis, il comprit tout.

Le visage dur, il frappa à deux reprises le sable frais sur lequel reposait son lit. Il y avait de la colère dans son geste, mais aussi une certaine résignation. Il avait espéré que ce moment ne viendrait jamais, il s'était répété qu'une telle chose était impossible mais, maintenant qu'elle était là, il comprit qu'elle avait toujours été inévitable.

Il se leva puis, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon, se mit à arpenter la chambre. Il avait un visage lisse, égal, mais le teint olivâtre de sa peau jurait avec la couleur rousse de ses cheveux ; ses épaules couturées de cicatrices étaient puissantes, sa taille svelte. Il se déplaçait avec une grâce féline à l'intérieur de la petite cabane, ramassant des vêtements pendus à des crochets et des objets personnels posés sur la table voisine de la porte, tout en réfléchissant à l'itinéraire qu'il emprunterait pour se rendre en Roumanie. Il jeta ensuite ses affaires sur le lit, les enveloppa dans la couverture rouge et ficela le tout.

Il enfila une veste et un pantalon vague puis mit sur son épaule la couverture et prit une petite bêche avant de sortir dans les dunes. Il n'y avait pas de lune, et l'air frais de la nuit avait un goût salé. Les vagues de l'Atlantique roulaient en sifflant sur le rivage. Il se dirigea vers l'intérieur de la dune et se mit à creuser. A plus d'un mètre de profondeur, la bêche heurta quelque chose de dur. Le rouquin s'agenouilla pour déblayer le sable de ses mains. En quelques

mouvements nerveux, il extirpa du trou une boîte protégée par de la toile cirée ; elle avait une forme étrange, et mesurait près d'un mètre cinquante de longueur, vingt-cinq centimètres de largeur et seulement trois centimètres d'épaisseur. Il s'arrêta un instant pour la contempler. Il en était presque venu à penser qu'il n'aurait plus jamais à la rouvrir. Il la posa alors à côté de lui et continua de creuser pour découvrir une ceinture à porte-monnaie étonnamment lourde et enveloppée elle aussi d'une toile cirée.

Il passa la ceinture à sa taille, sous sa chemise, et prit la boîte sous son bras. La brise du littoral gonflait ses cheveux. Il parcourut la dune jusqu'à l'endroit où Sanchez avait amarré son bateau, suffisamment loin du bord, pour que la marée ne l'emporte pas. Un homme consciencieux, ce Sanchez. Et un bon patron. Le rouquin avait eu du plaisir à travailler pour lui.

Il fouilla dans le compartiment avant du bateau à la recherche des filets qu'il jeta sur le sable. Ils y furent bientôt rejoints par la boîte à outils, d'où il avait préalablement retiré un marteau et des clous. Il s'approcha du pieu auquel était retenu le bateau et sortit de sa ceinture quatre pièces d'or de cent couronnes autrichiennes. Sa ceinture renfermait bien d'autres pièces d'or, de tailles et de nationalités différentes : roubles russes, schillings autrichiens, dollars américains, ducats tchèques, et bien d'autres encore. Il allait devoir dépendre de cet or pour réussir à traverser la Méditerranée en pleine guerre.

En quelques coups de marteau, il transperça les pièces et les fixa au pieu. Elles permettraient à Sanchez de se payer un nouveau bateau. Meilleur que celui-ci.

Il détacha l'amarre, tira le bateau sur la vague, sauta dedans et se saisit des avirons. Dès qu'il eut franchi les brisants et hissé la voile unique, il mit le cap à l'est, sur Gibraltar, et s'autorisa un dernier regard vers le petit village qui avait été le sien au cours de ces dernières années. Les villageois ne l'avaient jamais accepté mais ils avaient su reconnaître ses qualités de travailleur. Le travail était une chose qu'ils respectaient, et c'était le travail qui lui avait permis de rester mince après de trop nombreuses années passées à la ville.

Oui, la vie était rude, ici, mais il aurait préféré travailler deux fois plus dur que de devoir se rendre là où il allait. Ses poings se serraient quand il pensait à la rencontre qu'il allait devoir faire. Mais personne d'autre ne pouvait y aller à sa place.

Il ne pouvait se permettre aucun retard. Il lui fallait atteindre la Roumanie aussi vite que possible et parcourir pour cela 2 300 milles en Méditerranée.

Mais, dans un coin de son esprit, somnolait l'idée selon laquelle il n'arriverait peut-être pas à temps... qu'il était peut-être même déjà

trop tard. Et c'était là une éventualité trop horrible pour qu'il l'envisageât sérieusement.

IV

LE DONJON

Mercredi 23 avril

4 heures 35

Woermann s'éveilla en sueur en même temps que tous les autres occupants du donjon. Ce n'était pas à cause des longs hurlements de Grunstadt — Woermann était bien trop loin pour les entendre. Non, quelque chose d'autre l'avait arraché de son sommeil... l'impression qu'il se déroulait des événements affreux...

Après un instant de trouble, Woermann enfila sa tunique et son pantalon puis il dévala l'escalier de la tour. Les hommes quittaient les dortoirs et se rassemblaient dans la cour pour écouter ces hurlements qu'on eût dit venus d'ailleurs. Il dépêcha trois hommes vers la porte menant aux caves. Au moment où il arriva en haut des marches, deux des hommes revinrent vers lui, blêmes, tremblants.

— Il y a un cadavre en bas, dit l'un deux.

— Qui est-ce ? demanda Woermann, en les repoussant pour se rendre compte par lui-même.

— Je crois que c'est Lutz, mais je n'en suis pas très sûr. Il n'a plus de tête !

Un cadavre en uniforme l'attendait dans le couloir central. Il reposait sur le ventre, à moitié enfoui sous un éboulis de pierre. Décapité. En fait, la tête n'était pas tranchée, comme lors d'une exécution à la hache ou à la guillotine, mais *arrachée*, de sorte que des artères et une vertèbre tordue saillaient de la chair déchiquetée du cou. Un autre soldat était assis non loin de là, les yeux écarquillés mais vides fixés sur le trou dans le mur. Woermann s'approcha de lui mais, soudain, le soldat poussa un long cri modulé qui lui glaça le sang.

— Soldat, qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Woermann, mais l'autre ne réagit pas.

Woermann l'empoigna alors par les épaules et le secoua, mais il paraissait ne pas se rendre compte de la présence de son supérieur. Il semblait s'être réfugié en lui-même pour échapper au reste du monde.

Les autres hommes pénétrèrent dans le couloir pour voir ce qui s'était passé. Woermann s'arma de courage et se pencha sur le corps décapité afin de fouiller les poches. Le portefeuille contenait une carte d'identité au nom du soldat Hans Lutz. Il avait déjà vu des cadavres, des victimes de la guerre, mais celui-ci était différent. Il le troublait plus que tout autre. Les morts des champs de bataille étaient, en quelque sorte, impersonnels ; celui-ci ne l'était pas. La mort avait frappé, horrible, mutilatrice, de façon purement gratuite. Et une question prenait forme dans son esprit : Est-ce ce qui arrive quand on cherche à s'emparer d'une des croix du donjon ?

Oster le rejoignit avec une lampe. Quand elle fut allumée, Woermann la tint devant lui et s'engagea prudemment dans la brèche. La flamme n'éclairait que des murs nus. Son souffle se changeait en buée au contact de l'air. Il faisait froid, trop froid, cela sentait le moisi... et il y avait aussi des relents de putréfaction qui lui donnèrent envie de reculer. Mais ses hommes l'observaient, et il ne le put pas.

Il découvrit l'endroit d'où provenait l'air froid : un grand trou irrégulier dans le sol, qui s'était visiblement effondré en même temps que le mur. Dessous, l'obscurité était totale. Woermann approcha sa lampe de l'ouverture. Des marches de pierre couvertes de gravats s'enfonçaient sous terre. Une grosse pierre d'allure sphérique attira son attention. Il dirigea sa lampe vers elle et réprima un cri quand il comprit de quoi il s'agissait. La tête du soldat Hans Lutz, les yeux grands ouverts et la bouche ensanglantée, le contemplait fixement.

BUCAREST, ROUMANIE

Mercredi 23 avril

4 heures 55

— Magda !

Il fallut que la voix de son père retentisse pour que Magda s'interroge sur ce qu'elle était en train de faire.

Elle leva les yeux et vit son reflet dans le miroir de la coiffeuse. Ses cheveux châtain foncé tombaient en cascade sur ses épaules et dans son dos. Un tel spectacle lui était inhabituel. D'ordinaire, sa chevelure était soigneusement dissimulée sous un fichu, à l'exception de quelques mèches folles qui s'en échappaient. Elle ne la défaisait jamais pendant la journée.

Il y eut un instant de confusion. Quel jour était-ce ? Et quelle heure était-il ? Magda se tourna vers la pendule. Cinq heures moins cinq. Impossible ! Elle était déjà debout depuis un bon quart d'heure. La pendule avait dû s'arrêter pendant la nuit. Et pourtant, le mécanisme émettait toujours son discret tic-tac. Étrange...

En deux pas, elle fut près de la fenêtre. Sombre et tranquille, Bucarest dormait toujours.

Magda se regarda et constata qu'elle portait toujours sa chemise de nuit de flanelle bleue ; serrée à la gorge et aux poignets, elle flottait librement jusqu'à terre. Et ses seins s'épanouissaient sans vergogne sous l'étoffe tiède, débarrassés de la contrainte des sous-vêtements qui les retenaient prisonniers durant la journée. Elle s'empressa de croiser les bras.

Magda constituait un mystère pour sa communauté. A trente et un ans, Magda était toujours célibataire, en dépit de la régularité de son visage, de la pâleur de sa peau, de l'éclat de ses yeux. Magda l'étudiante, la fille dévouée, l'infirmière. Magda la vieille fille.

La voix de son père la tira de ses rêveries.

— Magda ! Qu'est-ce que tu fais ?

— J'emporte des vêtements chauds, papa !

Sur le lit, une valise était à moitié pleine, et les mots lui étaient

montés automatiquement aux lèvres.

— Viens ici, je vais réveiller tout l'immeuble avec mes cris, dit son père au bout d'un instant.

Magda se dirigea dans le noir vers la pièce où se trouvait son père. Situé au rez-de-chaussée, l'appartement comportait quatre pièces – deux chambres contiguës, une petite cuisine avec un poêle à bois et une pièce un peu plus grande qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de bureau. Elle regrettait amèrement leur vieille maison mais ils avaient dû emménager ici six mois plus tôt pour faire des économies et avaient vendu les meubles désormais superflus. Ils avaient fixé le mezuzah familial sur le montant intérieur de la porte plutôt qu'à l'extérieur. Cela semblait assez sage, étant donné les mœurs de l'époque.

Un ami bohémien de son père avait gravé un petit *patrin* à l'extérieur. Ce petit cercle signifiait « ami ».

La lampe de chevet était allumée ; une chaise roulante était rangée dans un coin de la pièce. Le père reposait entre les couvertures blanches de son lit comme une fleur entre les pages d'un livre. Il leva une main tordue, gantée de coton comme à son habitude, et gémit de douleur. Magda lui prit la main et en massa soigneusement chaque doigt, dissimulant la douleur qu'elle éprouvait à le voir décliner un peu plus chaque jour.

— Pourquoi emportes-tu des vêtements ? lui demanda-t-il.

Ses yeux brillants tranchaient avec le teint jauni de son visage.

— Nous partons tous les deux, répondit-elle avec un sourire.

— Où donc ?

A nouveau, le trouble s'empara d'elle. Où allaient-ils au juste ? Elle se rendit compte qu'elle n'en avait pas la moindre idée. Rien qu'une vision de pics neigeux où soufflent des vents glacés.

— Dans les Alpes, papa.

Les lèvres du père s'écartèrent en un sourire qui tendit la peau parcheminée du visage.

— Tu as dû faire un rêve, ma chérie. Nous ne partons nulle part. Je ne pourrai plus jamais aller aussi loin. C'était un rêve, un beau rêve, peut-être, mais rien de plus. Retourne te coucher.

Magda s'étonna de voir son père se résigner aussi facilement, lui qui avait toujours été un combattant. La maladie détruisait tout en lui mais l'heure n'était pas à la discussion. Elle lui tapota la main.

— Je crois que tu as raison. Ce n'était qu'un rêve, fit-elle, avant de l'embrasser sur le front et d'éteindre la lumière.

De retour dans sa chambre, Magda contempla la valise à moitié remplie. Elle avait cru qu'ils s'en allaient loin d'ici, mais ce n'était qu'un rêve. D'ailleurs, qu'aurait-ce pu être d'autre ?

Et pourtant, l'impression était toujours là... la certitude aveugle

qu'ils partiraient bientôt vers le nord. Les rêves ne laissaient pas des sensations aussi nettes. Et celui-ci avait quelque chose de désagréable... comme le contact de doigts glacés courant sur ses bras.

Elle glissa la valise sous le lit, sans en enlever les vêtements chauds qu'elle y avait rangés... il faisait encore froid dans les Alpes, à cette époque de l'année.

VI

LE DONJON

Mercredi 23 avril

6 heures 22

Ce n'est que plusieurs heures plus tard que Woermann put boire une tasse de café au mess en compagnie du sergent Oster. Le soldat Grunstadt avait été transporté dans une pièce où il demeurerait seul. Des camarades l'avaient installé dans son sac de couchage après l'avoir dévêtu et lavé. Il avait apparemment souillé ses vêtements avant de sombrer dans le délire.

— A mon avis, dit Oster, le mur s'est effondré et l'un des gros blocs de pierre a dû tomber sur le cou de Lutz et lui arracher la tête.

Woermann comprit qu'Oster s'efforçait de paraître calme et réfléchi mais qu'il était en réalité aussi affecté que les autres.

— Cette explication en vaut une autre, mais cela ne nous dit toujours pas ce qu'ils étaient en train de faire, et pourquoi Grunstadt se trouve dans cet état.

— C'est le choc nerveux.

— Cet homme a été au feu, dit Woermann, en secouant la tête, il a vu des choses bien pires. Votre réponse est incomplète, il y a autre chose.

Il était parvenu à reconstituer les événements de la nuit. Le bloc de pierre avec la croix d'or et d'argent à moitié détachée, le ceinturon autour de la cheville de Lutz, le puits dans le mur... tout indiquait que Lutz avait rampé dans l'ouverture pour découvrir un trésor.

Mais il n'y avait rien qu'une petite pièce vide... semblable à une minuscule cellule... ou à une cache. Et il ne comprenait pas à quoi elle pouvait servir.

— Ils ont dû faire ébouler le mur en ôtant le bloc du bas, dit Oster.

— J'en doute, fit Woermann, qui avala un peu de café – pour se réchauffer mais aussi pour se stimuler. Je suis d'accord pour le sol de la cave, qui s'est écroulé dans les sous-sols. Mais pas le mur du couloir...

Il revit la façon dont les pierres étaient éparpillées dans le couloir, comme soufflées par une explosion. Et il n'avait aucune explication à cela. Il reposa sa tasse. Les explications pouvaient attendre.

— Allons, il y a du travail.

Il se dirigea vers son bureau et Oster appela par radio la garnison de Ploiesti, ainsi qu'il devait le faire deux fois par jour. Le sergent avait reçu l'ordre de ne parler que d'une mort accidentelle.

Le ciel était bas. A la fenêtre de ses appartements, Woermann contemplait la cour plongée dans l'obscurité. Le donjon avait changé. Il y régnait un malaise, désormais. Hier, ce n'était rien de plus qu'une vieille bâtisse. Aujourd'hui, c'était autre chose. Les ombres semblaient plus épaisses qu'avant, plus sinistres également.

Il mit cela sur le compte de la surprise causée par la mort de Lutz et sur l'angoisse née de la nuit. Mais quand le soleil apparut finalement au-dessus des montagnes, dévorant les ombres et réchauffant les murailles de pierre du donjon, Woermann eut le sentiment que la lumière ne pouvait chasser le mal. Elle ne pouvait que l'enfouir momentanément.

Les hommes sentaient la même chose, c'était évident, mais il était bien décidé à ce qu'ils gardent le moral. Il enverrait Alexandru chercher une charrette pleine de bois. Il fallait construire des tables et des lits. Le donjon résonnerait bientôt des coups sourds des marteaux.

Il s'approcha de la fenêtre donnant sur la chaussée. Alexandru était là, avec ses deux garçons. Tout irait très bien désormais.

Il observa alors le minuscule village, dont la partie supérieure était éclairée par le soleil alors que l'autre partie baignait toujours dans l'obscurité. Il savait qu'il lui faudrait peindre le village tel qu'il apparaissait en cet instant. Il recula de quelques pas : entouré de blocs de pierre, le village ressemblait à un joyau. Ce contraste était frappant. Et il se mit immédiatement à l'ouvrage.

La journée s'écoula rapidement. Woermann assista à l'ensevelissement du cadavre de Lutz. Le corps et la tête tranchée furent placés dans le trou de la cave et recouverts de terre. La température y était particulièrement fraîche, et il ne semblait pas y avoir trace de vermine. Le corps pourrait y reposer en paix avant d'être rapatrié.

Dans des circonstances normales, Woermann aurait eu la tentation d'explorer le sous-sol – la caverne souterraine aux parois sombres et luisantes aurait pu constituer le sujet d'une intéressante peinture – mais il en alla tout autrement cette fois-ci. Il se disait qu'il faisait trop froid, qu'il pourrait attendre l'été. Mais ce n'était que de faux prétextes. Quelque chose le poussait à fuir cette caverne.

Au fur et à mesure que les heures passaient, il devenait de plus

en plus évident que Grunstadt créait un problème majeur. Il n'y avait aucun signe d'amélioration. Il conservait la position dans laquelle on le plaçait et son regard se perdait dans le vide. Il émettait de petits gémissements et hurlait parfois à s'en briser la voix. De plus, il recommençait à se souiller. Il n'absorbait aucun aliment et, à ce rythme-là, il ne pourrait survivre plus d'une semaine. Grunstadt devrait accompagner Lutz s'il ne sortait pas de lui-même.

Woermann s'intéressa de très près au moral de ses hommes et fut satisfait de la façon dont ils accomplissaient les travaux qui leur étaient confiés. Il fallait organiser un système de latrines, fabriquer des tables et des chaises.

Quand le repas du soir fut achevé, personne ne souhaita s'attarder au mess, ne fût-ce que pour fumer une cigarette. Chacun regagna son sac de couchage, à l'exception des hommes de garde.

Woermann modifia légèrement les tours de garde pour que la sentinelle chargée de la cour s'occupe également du couloir menant à la chambre de Grunstadt. Ses cris et ses gémissements auraient empêché qui que ce soit de dormir dans un rayon de plus de trente mètres, mais les hommes aimaient bien Otto et se sentaient tenus à veiller sur lui.

Vers minuit, Woermann était toujours éveillé en dépit d'une terrible envie de dormir. Avec la nuit s'était manifesté un pressentiment qui l'empêchait de se détendre. Il éprouva finalement un désir impérieux de se lever et d'aller inspecter les postes de garde.

Sa tournée l'entraîna dans le couloir de Grunstadt et il décida d'y jeter un coup d'œil. Il tentait de deviner ce qui avait bien pu le prostrer de la sorte. Il regarda dans la pièce. Une lampe à kérosène brûlait dans un coin.

Le soldat était assez calme, il respirait régulièrement mais suait à grosses gouttes. Parfois, il gémissait. Bientôt, il allait hurler à nouveau, et Woermann voulait être loin quand cela se produirait.

Il se préparait à sortir dans la cour quand le cri retentit. Seulement, il n'avait rien de commun avec les autres. C'était un cri sursaut, comme si Grunstadt s'était réveillé en sursaut pour se voir brûler ou percer d'un millier de dagues – un cri reflétant une douleur physique autant qu'émotionnelle. Et puis, subitement, il cessa, comme une radio dont on a accidentellement défait la prise.

Woermann demeura un instant paralysé ; ses nerfs et ses muscles refusaient de lui obéir ; un effort surhumain lui permit de s'élancer dans le couloir. Il pénétra dans la pièce. Il y faisait froid, bien plus froid que la première fois, et la lampe à kérosène était éteinte. Il chercha dans ses poches une allumette, la ralluma et se tourna vers Grunstadt.

Mort. Les yeux grands ouverts fixaient le plafond ; la bouche

bâillait, les lèvres étaient retroussées sur les dents, comme immobilisées au milieu d'un hurlement de terreur. Et le cou... la gorge avait été arrachée. Il y avait du sang sur le lit et sur les murs.

Les réflexes de Woermann s'imposèrent. Avant même de s'en rendre compte, il s'empara de son Luger et scruta la pièce pour découvrir l'agresseur. Mais il ne vit personne. Il courut jusqu'à la meurtrière, passa la tête et balaya du regard les murailles. Il n'y avait pas de corde, pas le moindre signe de fuite. Il observa de nouveau la pièce. C'était impossible ! Personne n'avait pu arriver par le couloir, et personne n'était reparti par la fenêtre. Et pourtant, Grunstadt avait été assassiné.

Un bruit de pas dans le couloir le tira de ses pensées. Les gardes avaient entendu le cri perçant, ils seraient là dans un instant. Quel soulagement... Woermann dut reconnaître qu'il était terrorisé. Il n'aurait pu rester seul une seconde de plus dans cette pièce.

Jeudi 24 avril

Woermann fit placer le cadavre de Grunstadt auprès de celui de Lutz puis il veilla à ce que les hommes travaillent toute la journée à construire des tables et des lits. Il faisait de son mieux pour croire qu'un groupe de partisans anti-allemands était à l'œuvre dans la région, mais il ne parvenait pas vraiment à s'en convaincre. Le meurtrier n'aurait pu s'introduire dans la pièce sans le croiser, et il n'avait vu personne. A moins que l'assassin pût voler comme une mouche, ou traverser les murs...

Il annonça que la garde serait doublée et qu'il y aurait des sentinelles auprès des chambrées afin de surveiller ceux qui seraient en train de dormir.

Les coups de marteau résonnèrent toute la journée. Dans l'après-midi, il trouva un peu de temps à accorder à son tableau. Pendant ce temps-là, au moins, il ne pensa pas à Grunstadt et ne revit pas son visage. Le soir venu, il cessa de peindre. Il avait représenté les murs de la chambre et laissé un emplacement pour la fenêtre, un peu à droite du centre du tableau.

Il réussit à s'endormir. Après une nuit troublée et une seconde nuit sans sommeil, son corps épuisé s'effondra sur le sac de couchage.

Le soldat Rudy Schreck montait la garde avec beaucoup de sérieux, sans quitter du regard Wehner qui patrouillait de l'autre côté de la cour. En début de soirée, deux hommes pour une cour aussi petite avaient paru un peu superflus ; mais, maintenant que la nuit avait accru son emprise sur le donjon, Schreck était satisfait de

trouver quelqu'un à portée de voix. Wehner et lui avaient établi une tactique : ils parcourraient le périmètre de la cour à moins d'un mètre des murailles, dans le même sens, à un demi-tour l'un de l'autre. Ils ne seraient jamais ensemble mais la surveillance serait meilleure.

Rudy Schreck n'avait pas peur. Il se sentait mal à l'aise, oui, mais il n'avait pas peur. Il était vif et savait parfaitement se servir de l'arme automatique accrochée à sa bretelle – celui qui avait tué Otto la nuit d'avant n'aurait pas la moindre chance avec lui. Il aurait pourtant aimé que la cour fût plus éclairée. Les quelques ampoules diffusant ça et là des lacs de lumière ne parvenaient pas à percer la nuit. Les deux coins de la cour situés à l'arrière étaient tout particulièrement sombres.

La nuit était fraîche. Pour ne rien arranger, le brouillard s'était infiltré par le portail et flottait autour de lui, parsemant de gouttelettes d'humidité la surface métallique de son casque. Schreck se passa la main sur les yeux. Il était las. Las de tout ce qui touchait à l'armée. La guerre l'avait déçu. Quand il s'était engagé deux ans plus tôt, à dix-huit ans, c'était la tête pleine d'images de combats sans merci, de champs de bataille où s'affrontent des ennemis. C'est ce qu'avaient toujours raconté les livres d'histoire. Mais la vraie guerre, ce n'était pas cela. La guerre, c'était plutôt l'attente, la boue, le froid, l'humidité. Rudy Schreck en avait assez de la guerre. Il avait envie de revenir chez lui, à Tresya. C'est là que l'attendaient ses parents et une fille nommée Eva, qui aurait pu écrire plus souvent. Il voulait retrouver la vie qui était sienne, une vie où il n'y avait ni inspections, ni uniformes, ni sergents. Ni tours de garde.

Il s'avancait vers la partie arrière de la cour, du côté nord. Les ombres paraissaient plus épaisses que jamais... bien plus épaisses que la dernière fois. Schreck ralentit le pas. C'est idiot, se dit-il. Ce n'est qu'un jeu de lumière. Il n'y a pas de quoi paniquer.

Et pourtant... il ne voulait pas y aller. Il voulait éviter ce coin de la cour. Il inspecterait les autres mais pas celui-ci.

Schreck s'obligea pourtant à marcher droit devant. Après tout, ce n'était qu'une ombre.

Il était adulte, trop vieux en tout cas pour avoir peur du noir. Il s'enfonça dans la zone d'ombre, à moins d'un mètre du mur... et soudain, il fut perdu. Des ténèbres froides, gluantes, se refermèrent sur lui. Il fit volte-face pour ressortir mais ne vit rien d'autre que la nuit. Un peu comme si le reste du monde s'était évanoui. Schreck s'empara de son Schmeisser et se prépara à faire feu. Il tremblait de froid tout en suant à grosses gouttes. Il voulait croire que c'était une blague, que Wehner avait éteint les lumières pour l'affoler. Mais les sens de Schreck rejetaient cette hypothèse. L'obscurité était trop totale, elle s'écrasait contre lui, s'infiltrait en lui.

Quelqu'un s'approchait. Schreck ne pouvait ni le voir ni l'entendre mais quelqu'un était là. Tout près.

— Wehner ? dit-il doucement, d'une voix qui s'efforçait de rester ferme. C'est toi, Wehner ?

Ce n'était pas Wehner. Schreck le comprit quand la présence se rapprocha. C'était quelqu'un – quelque chose – d'autre. Une corde épaisse s'enroula soudain autour de ses chevilles. Peter Schreck fut déséquilibré, il se mit à hurler et à faire feu de tous côtés jusqu'à ce que les ténèbres marquent, pour lui, la fin de la guerre.

Woermann fut réveillé en sursaut par une rafale de Schmeisser. Il bondit jusqu'à la fenêtre dominant la cour. Un des gardes s'élançait vers l'arrière. Où donc était l'autre ? Il avait bien posté deux gardes dans cette cour ! Il allait se détourner de la fenêtre pour emprunter l'escalier quand il aperçut quelque chose sur la muraille. Une masse pâle... semblable à...

C'était un corps... la tête en bas... un corps nu pendu par les pieds à une corde. De la fenêtre de la tour, Woermann pouvait voir le sang qui jaillissait de la gorge et coulait sur le visage. Un de ses soldats, armé, en mission, avait été massacré et pendu comme un poulet à l'étal d'un boucher.

La peur qui, jusqu'à cet instant, avait rôdé autour de Woermann, l'enserrait désormais dans sa poigne glacée.

Vendredi 25 avril

Trois cadavres au sous-sol. Le commandement de Ploiesti avait été mis au courant de ce nouveau décès mais n'avait fait aucune remarque.

Il y eut pas mal de mouvement dans la cour, ce jour-là, mais pas beaucoup de travail accompli. Woermann décida que les sentinelles iraient par deux. Il paraissait incroyable qu'un partisan pût attaquer par surprise un garde vif et alerte, mais cela s'était pourtant passé ainsi. Cela ne se reproduirait plus.

L'après-midi, il se consacra à nouveau à sa toile, échappant ainsi à l'atmosphère pesante qui s'était abattue sur le donjon. Il ajouta quelques taches d'ombre à la grisaille des murs et entra dans le détail des bords de la fenêtre. Il avait choisi de ne pas reproduire les croix, qui risquaient de détourner l'attention du village, véritable sujet de sa peinture. Il travailla comme un automate, ne pensant qu'aux coups de pinceau qu'il donnait et oubliant ainsi la terreur qui le guettait.

La nuit tomba. Woermann ne cessa de se lever pour aller regarder dans la cour, comme si ce geste mécanique pouvait conserver

en vie ceux qui montaient la garde. Jusqu'au moment où il ne vit plus qu'une seule sentinelle dans la cour. Au lieu de l'interpeller, il préféra mener une enquête discrète.

— Où est votre compagnon ? demanda-t-il à la sentinelle dès qu'il fut dans la cour.

— Il était fatigué, mon capitaine, bredouilla le soldat. Je lui ai dit d'aller se reposer.

Une appréhension noua l'estomac de Woermann.

— J'avais donné l'ordre de doubler les sentinelles ! Où est-il, à présent ?

— Dans la cabine du premier camion, mon capitaine.

Woermann courut jusqu'au véhicule et ouvrit la portière. Le soldat qui s'y trouvait ne bougea pas.

Woermann le tira par le bras.

— Réveillez-vous !

Le soldat commença de pencher vers lui, tout doucement d'abord, puis il s'abattit lourdement. Woermann le reçut contre lui. Sa tête pendant en arrière révéla une gorge ouverte, déchirée. Woermann laissa tomber le corps à terre puis recula brusquement, les dents serrées pour ne pas crier son horreur.

Samedi 26 avril

Ce matin-là, Woermann fit interdire à Alexandru et à ses fils de franchir le portail. Il ne les soupçonnait pas de complicité, mais le sergent Oster lui avait dit que les hommes étaient nerveux, et il ne voulait pas provoquer un incident qui pourrait devenir tragique.

Il apprit bientôt que les hommes désiraient une sécurité renforcée.

En fin de matinée, une rixe avait éclaté dans la cour. Un caporal avait ordonné à un simple soldat de se défaire de son crucifix. Le soldat avait refusé, les deux hommes s'étaient battus, leurs camarades s'en étaient mêlés. Certains avaient parlé de vampires après le premier décès, et l'on s'était moqué d'eux. Mais chaque nouvelle mort avait renforcé cette croyance, et les sceptiques étaient aujourd'hui minoritaires. Après tout, on était en Roumanie, dans les Alpes de Transylvanie.

Woermann savait qu'il devait étouffer dans l'œuf toutes ces rumeurs. Il rassembla les hommes dans la cour et leur parla pendant une demi-heure. Il les entretint du devoir du soldat allemand qui doit rester brave devant le danger et demeurer fidèle à sa cause, et surtout de la peur qui ne devait pas s'insinuer en eux de crainte de les mener à la défaite.

— Dernier point, dit-il, maintenant que son auditoire était plus calme, vous devez abandonner toute explication surnaturelle. Des hommes sont à l'origine de chacune de ces morts, et nous les découvrirons. Il est désormais clair qu'il doit exister un certain nombre de passages secrets dans ce donjon, permettant ainsi aux tueurs d'entrer et de repartir sans être vus. Nous passerons le restant de la journée à essayer de les débusquer. Et la moitié de vous assurera la garde ce soir. Il faut que ces histoires cessent une fois pour toutes !

Ses paroles semblaient avoir remonté le moral de ses hommes. En fait, il avait presque réussi à se convaincre lui-même.

Il passa donc la journée à déambuler dans le donjon, encourageant ses hommes et les regardant mesurer les sols et les murs afin d'y découvrir une cache ou un passage secret. Mais ils ne trouvèrent rien. Il effectua personnellement une reconnaissance de la caverne du sous-sol. Elle paraissait s'enfoncer dans le sein de la montagne, et il décida d'en repousser l'exploration systématique. Le moment n'en était pas venu, et le fond de la caverne indiquait que personne n'avait foulé cet endroit depuis des siècles. Il donna toutefois l'ordre de poster quatre sentinelles à l'entrée de la caverne, au cas où quelqu'un chercherait à s'y réfugier.

Woermann parvint à s'isoler une heure en fin d'après-midi pour dessiner les contours du village. C'était la seule façon d'oublier la tension croissante et omniprésente. Le trouble l'abandonnait quand il frottait son fusain sur la toile. Il lui faudrait trouver un peu de temps le lendemain matin pour ajouter des couleurs à son dessin, car c'était la vision du village au lever du soleil qu'il souhaitait rendre.

Le soleil se cacha derrière les montagnes, et la lumière qui s'enfuit l'obligea à interrompre son travail. L'angoisse et les pressentiments l'assaillirent aussitôt. Lorsque le soleil brillait, il lui était aisé de croire que des humains tuaient ses hommes, et les histoires de vampires le faisaient sourire. Mais la nuit tombante lui remettait en mémoire l'horreur qui s'était insinuée en lui quand il avait tenu dans ses bras le cadavre du soldat égorgé.

Une nuit sans victime. Rien qu'une nuit et je serai peut-être vainqueur de cette chose. Ce soir, une moitié de mes hommes gardera l'autre moitié, et je parviendrai peut-être à tourner les événements à mon avantage.

Une nuit. Rien qu'une nuit sans victime.

Dimanche 27 avril

Le jour se leva, clair, lumineux, comme devrait l'être tout dimanche. Woermann s'était endormi dans son fauteuil ; il se réveilla

aux premières lueurs, un peu engourdi. Il lui fallut quelques secondes pour admettre que la nuit s'était écoulée d'une seule traite, sans hurlements ou coups de feu. Il enfila ses bottes et descendit dans la cour pour s'assurer qu'il y avait autant d'hommes vivants ce matin que la veille au soir. Une inspection rapide des sentinelles le rassura : aucune mort n'avait été signalée.

Woermann se sentait dix ans de moins. Il avait réussi ! Il était parvenu à empêcher le tueur de frapper ! Mais les dix années fondirent sur lui quand il vit le visage inquiet du soldat qui courait vers lui.

— Mon capitaine, on a un problème avec Franz – je veux dire le soldat Ghent. Il ne s'est pas levé.

Woermann se sentit à nouveau totalement accablé.

— Vous l'avez touché ?

— Non, mon capitaine, je... j'ai...

— Conduisez-moi auprès de lui !

Il suivit le soldat vers la chambrée du mur sud. Le dénommé Ghent était allongé dans son sac de couchage, la tête tournée vers la porte.

— Franz ! appela son compagnon quand ils entrèrent. Voilà le capitaine !

Ghent ne remua pas.

Mon Dieu, je vous en prie, faites qu'il soit malade, ou même qu'il soit mort d'une crise cardiaque, se dit Woermann en s'approchant du lit. Faites qu'il ne soit pas égorgé.

— Soldat Ghent !

Il n'y avait pas le moindre mouvement, pas même le soulèvement imperceptible de la couverture posée sur un homme qui dort. Plein d'appréhension, Woermann se pencha sur lui.

La couverture était tirée à hauteur du menton. Woermann ne la rabattit pas. Il n'en avait pas besoin. Les yeux vitreux, la peau terne et la tache de sang qui grossissait sur l'étoffe l'avaient déjà renseigné sur le spectacle qui s'offrirait à lui.

— Les hommes sont au bord de la panique, mon capitaine, dit le sergent Oster.

Woermann appliquait la couleur sur la toile en petites touches nerveuses. La lumière du matin éclairait le village et il devait profiter au maximum de cet instant. Il était sûr qu'Oster le croyait fou, et peut-être l'était-il vraiment. Le carnage était atroce mais la peinture était devenue son obsession.

— Cela ne m'étonne pas. Je suppose qu'ils veulent descendre au village pour tuer quelques habitants. Mais ce n'est pas cela qui...

— Je vous demande pardon, mon capitaine, mais ce n'est pas à

cela qu'ils pensent.

— Ah bon ? A quoi, alors ? fit Woermann en posant son pinceau.

— Ils pensent que les hommes qui ont été tués ont saigné moins que de coutume. Ils croient aussi que la mort de Lutz n'est pas due à un accident... et qu'il a été tué de la même façon que les autres.

— Qu'ils ont saigné... ? Ah, je vois, encore ces histoires de vampire !

— Oui, mon capitaine, et ils croient que Lutz l'a libéré en ouvrant le puits derrière le mur de la cave.

— Je ne suis pas de leur avis, dit Woermann, qui se consacra de nouveau à son tableau pour ne pas montrer son visage à Oster.

Il lui fallait être ferme devant ses hommes et s'en tenir aux choses réelles, naturelles.

— Je pense, quant à moi, que Lutz a été tué par la chute d'un bloc de pierre, poursuivit-il. Je crois aussi que les quatre autres morts n'ont rien de commun avec l'accident de Lutz, et qu'ils ont saigné tout à fait normalement. Il n'y a pas de buveur de sang dans les parages, sergent !

— Mais les gorges...

Woermann hésita. Oui, les gorges. Elles n'avaient pas été tranchées par un couteau ou une cordelette d'acier. Elles avaient été arrachées. Ignominieusement.

Mais par quoi ? Par des dents ?

— Le tueur, quel qu'il soit, essaye de nous faire peur. Et il y réussit. Voilà donc ce que nous allons faire : ce soir, tout le monde montera la garde, y compris moi-même. Tout le monde se déplacera par couple. Notre surveillance sera si étroite que même un papillon ne pourra entrer dans le donjon sans se faire remarquer !

— Mais, mon capitaine, on ne peut pas faire ça tous les soirs !

— Non, mais nous le ferons ce soir et demain soir si nécessaire. Et nous découvrirons le coupable.

— Oui, mon capitaine, fit Oster en se redressant.

— Dites-moi, sergent, demanda alors Woermann, il vous est arrivé de faire des cauchemars depuis notre arrivée au donjon ?

L'homme secoua la tête.

— Et les soldats ?

— Non. Mais vous, mon capitaine, vous en avez fait ?

— Non.

Woermann secoua la tête pour faire comprendre à Oster que l'entretien était terminé. Non, il n'avait pas fait de cauchemars. La réalité quotidienne lui suffisait.

— Je vais appeler Ploiesti, dit Oster en quittant la chambre.

Woermann se demanda si l'annonce de ce cinquième décès ferait réagir Ploiesti. Oster avait déjà signalé quatre morts, et il n'y avait pas

eu la moindre proposition d'aide ou d'abandon du donjon. Visiblement, ils se moquaient bien de ce qui se passait ; ce qui importait, c'était que quelqu'un surveillât le défilé. Woermann devrait bientôt prendre une décision à propos des corps ; mais il voulait surtout passer une nuit paisible, sans victime, avant de les faire rapatrier. Une nuit, rien qu'une seule.

Il se remit à son tableau mais la lumière avait changé. Il nettoya ses pinceaux. Il n'espérait pas vraiment capturer le tueur ce soir mais, du moins, personne ne mourrait. Et cela serait excellent pour le moral. Une idée atroce s'imposa alors à lui : et si le tueur était l'un de ses hommes ?

Lundi 28 avril

Il était plus de minuit. Le sergent Oster avait compté les hommes et personne ne manquait. Les lampes supplémentaires installées dans la cour et au sommet de la tour rendaient les hommes plus confiants. Leur demander de veiller toute la nuit était véritablement draconien mais cela risquait de marcher.

Woermann se pencha par la fenêtre donnant sur la cour. Oster était à sa table, les hommes allaient par couple, les générateurs fonctionnaient parfaitement. Des feux avaient été placés sur la montagne. Le portail était gardé, de même que l'ouverture de la caverne souterraine.

Le donjon était à l'abri.

Woermann se rendit compte qu'il était le seul homme de toute la garnison à ne pas être accompagné. Mais c'était le prix à payer quand on est un officier.

Il remarqua alors que l'ombre s'épaississait à la jonction de la tour et du mur sud. L'ampoule qui y était accrochée baissa d'intensité puis s'éteignit. Il pensa que les générateurs avaient lâché, mais toutes les autres lampes n'avaient même pas faibli. L'ampoule était défectueuse, rien de plus.

Un des gardes en poste près du mur sud l'avait également remarquée. Woermann fut tenté de lui dire d'appeler son partenaire, mais il n'en fit rien. L'autre soldat se trouvait près du parapet, il ne pouvait y avoir aucun danger.

Il regarda donc le soldat s'enfoncer dans l'ombre – une ombre particulièrement épaisse. Woermann détourna les yeux au bout d'une quinzaine de secondes mais son attention fut à nouveau attirée par un hurlement étouffé suivi d'un bruit métallique – le bruit d'une arme qui tombe à terre.

Woermann scruta l'ombre, les mains crispées sur le rebord de la

fenêtre, mais il ne vit rien.

L'autre soldat avait également entendu le bruit métallique et il se dirigea vers l'endroit d'où il provenait.

Woermann vit un point rouge s'allumer dans la nuit.

La lampe fonctionnait de nouveau. Puis il vit le premier soldat. Il gisait sur le dos, bras tendus, jambes repliées. Sa gorge était déchiquetée. Et ses yeux aveugles, accusateurs, le fixaient, lui, Woermann.

L'autre soldat cria au secours mais Woermann se rejeta en arrière contre le mur de sa chambre, tentant de réprimer la bile qui lui montait aux lèvres. Tout mouvement, toute parole lui était interdite.

Il s'abattit sur la table qu'on lui avait confectionnée deux jours plus tôt et se saisit d'un crayon. Il fallait que ses hommes s'éloignent de cet endroit, il fallait qu'ils partent du donjon, du col de Dinu si nécessaire. Aucun moyen de défense n'était envisageable contre ce dont il venait d'être le témoin. Et puis, il ne contacterait pas Ploiesti. Ce message atteindrait directement le Commandement Suprême.

Mais que lui écrire ? Il chercha son inspiration dans les croix qui le narguaient mais en vain. Comment lui faire comprendre les événements sans passer pour un fou furieux ? Comment lui expliquer qu'ils devaient quitter le donjon parce qu'une chose surnaturelle les menaçait, une chose qui se moquait totalement de la puissance de l'armée allemande ?

Il jeta des phrases sur le papier, les rayant l'une après l'autre. L'idée d'abandonner sa position lui déplaisait souverainement mais ce serait provoquer le malheur que de passer une autre nuit dans cet endroit. Il n'aurait plus aucun contrôle sur les hommes. Et, à ce rythme-là, il n'aurait bientôt plus personne à commander.

Commander... sa bouche se tordit lorsqu'il prononça ce mot. Il n'assurait plus le commandement de ce donjon. Une chose noire, horrible, s'en chargeait désormais.

VII

LES DARDANELLES

Lundi 28 avril

2 heures 44

Ils voguaient au milieu du détroit quand il sentit le batelier s'approcher de lui.

Le voyage n'avait pas été de tout repos. Après Gibraltar, le rouquin avait rejoint Marbella, où il avait loué le canot à moteur de dix mètres de long sur lequel il se trouvait à présent. C'était une embarcation élancée, surbaissée, équipée de deux gros moteurs. Son propriétaire n'était pas un marin d'eau douce : le rouquin savait reconnaître un vrai loup de mer quand il en rencontrait un.

Le propriétaire avait âprement discuté son tarif jusqu'au moment où il avait appris qu'il serait payé en dollars-or, la moitié au départ et l'autre moitié quand ils débarqueraient sur le littoral de la mer de Marmara. Le propriétaire avait également insisté pour s'adjoindre un équipage, mais le rouquin avait refusé : à lui seul, il constituerait tout l'équipage.

Ils naviguaient depuis six jours, sans interruption, et filaient vingt nœuds en moyenne ; ils se relayaient à la barre toutes les huit heures, et ne s'arrêtaient que pour faire le plein dans des anses discrètes où le capitaine paraissait bien connu. Le rouquin réglait toutes les dépenses.

Et maintenant, alerté par le ralentissement du canot, il attendait que Carlos, le propriétaire, descende et tente de le tuer. Carlos avait attendu le moment propice depuis leur départ de Marbella mais l'occasion ne s'était jamais présentée. Le terme du voyage approchait, et Carlos n'avait plus que ce soir pour s'emparer de la ceinture à portemonnaie. Le rouquin savait que c'était cela qui l'intéressait. A plusieurs reprises, Carlos l'avait frôlé pour s'assurer qu'il la portait toujours.

Le capitaine semblait de plus très intrigué par la boîte à la forme étrange qui ne quittait jamais le rouquin.

La porte donnant sur le pont arrière s'ouvrit doucement, laissant

pénétrer un peu d'air frais. La silhouette de Carlos apparut brièvement puis la porte se referma.

Le rouquin entendit le bruit caractéristique d'une lame d'acier qu'on tire d'un fourreau de cuir. Ce périple plutôt agréable allait s'achever lamentablement. Carlos avait été un bon compagnon, il l'avait guidé avec art dans les eaux trop bleues de Sardaigne, dans le détroit qui sépare la Sicile de la Tunisie, dans les Cyclades, dans la mer Égée, enfin. Et ils se trouvaient à présent dans les Dardanelles, chenal étroit qui fait communiquer la mer Égée avec la mer de Marmara.

Quel dommage que cela doive se terminer ainsi...

Il vit la lame d'acier briller au-dessus de sa poitrine. Sa main gauche saisit le poignet avant même que la lame eût bougé, et sa main droite immobilisa l'autre poignet de Carlos.

— Eh bien, Carlos...

— Donne-moi ton or !

— Tu en aurais eu encore plus si tu me l'avais demandé. Pourquoi veux-tu me tuer ?

— Je voulais seulement trancher ta ceinture, dit Carlos, qui sentait les mains du rouquin le serrer plus fermement. Je ne te voulais pas de mal.

— La ceinture est autour de ma taille, et ton couteau à hauteur de ma poitrine.

— Il fait si sombre ici.

— Pas autant que tu le dis. Mais admettons...

Il relâcha son étreinte.

— Combien veux-tu ?

— Je veux tout ! s'écria Carlos, dont la main armée plongeait pour la seconde fois vers la poitrine du rouquin.

Mais ce dernier lui avait de nouveau bloqué le poignet.

— Tu n'aurais pas dû faire cela, Carlos.

Lentement, sans faiblir un seul instant, le rouquin tordit le poignet de Carlos vers sa poitrine. Les os craquèrent, le couteau n'était plus qu'à quelques centimètres de la cage thoracique du capitaine.

— Non, je t'en prie ! *Non !*

— Je t'ai laissé une chance, Carlos, mais tu n'as pas su en profiter.

Les gémissements de Carlos se changèrent en un hurlement de douleur quand son adversaire augmenta sa pression, obligeant la lame à s'enfoncer dans son cœur.

Son corps se contracta puis s'affaissa. Le rouquin le laissa tomber sur le plancher de la cabine.

Il demeura un instant immobile et écouta les battements de son propre cœur. Il aurait voulu éprouver un quelconque remords. Cela

faisait longtemps qu'il n'avait pas tué quelqu'un. Il aurait dû ressentir quelque chose. Non. Carlos l'aurait tué de sang-froid. Il n'avait eu que ce qu'il méritait. Et le rouquin avait autre chose en tête ; tout ce qu'il désirait, c'était atteindre la Roumanie.

Il se leva de sa couchette, ramassa la longue boîte et monta sur le pont pour reprendre la barre. Les moteurs tournaient au ralenti – il les poussa au maximum.

Les Dardanelles. Il y était déjà venu mais pas en pleine guerre, pas la nuit à toute vitesse. Les eaux où se reflétaient les étoiles formaient une étendue grisâtre, qui contrastait avec la traînée sombre des côtes. A cet endroit, le détroit ne devait pas avoir plus d'un kilomètre et demi de largeur. Mais le rouquin naviguait d'instinct, sans feux de position.

Il savait très bien ce qui pouvait l'attendre dans ces eaux. La radio annonçait que la Grèce était vaincue, et peut-être était-ce la vérité. Les Allemands pouvaient tenir les Dardanelles, à moins que ce ne fût les Russes ou les Anglais. Il se devait de les éviter. Son voyage n'avait pas été préparé ; il n'avait pas de papiers expliquant sa présence en ce lieu. Et le temps jouait contre lui.

La mer de Marmara n'était plus qu'à une vingtaine de milles. Il irait alors jusqu'au bout de ses réservoirs puis il accosterait et se rendrait par les terres jusqu'à la mer Noire. Même s'il avait assez de carburant, il ne pourrait prendre le risque de passer le Bosphore. Les Russes devaient y grouiller comme des mouches autour d'une charogne.

Il essaya de forcer un peu plus les moteurs mais ils étaient déjà à leur puissance maximale.

Il regrettait de ne pas avoir des ailes.

VIII

BUCAREST, ROUMANIE

Lundi 28 avril

9 heures 50

Magda jouait de la mandoline avec beaucoup d'élégance ; sa main droite grattait les cordes et les doigts de sa main gauche couraient sur le manche sans la moindre hésitation. Ses yeux ne quittaient pas une partition manuscrite : c'était peut-être la plus belle mélodie tzigane qu'elle eût jamais jetée sur le papier.

Elle se trouvait dans une roulotte aux couleurs vives, aux environs de Bucarest ; l'espace vital restreint était encore réduit par les étagères chargées d'herbes et d'épices exotiques, les coussins multicolores entassés çà et là, les lampes et les chapelets d'ail pendus au plafond. Magda croisait les jambes afin de soutenir sa mandoline mais sa jupe de laine grise dévoilait à peine ses chevilles. Elle portait un tricot gris sur un chemisier blanc ; un foulard dissimulait le brun de ses cheveux. Mais la rigueur de sa tenue ne parvenait pas à effacer l'éclat de son regard ou le rouge de ses joues.

Magda s'abandonnait à la musique. Elle l'entraînait un instant hors d'un monde toujours plus hostile. *Ils* étaient là, ceux qui haïssaient les Juifs. Ils avaient dépouillé son père de son poste à l'Université, ils les avaient obligés à quitter leur demeure, ils avaient renversé le roi Carol — Magda ne l'aimait pas beaucoup mais c'était tout de même son roi — et avaient mis à sa place le général Antonescu et la Garde de Fer. Mais personne ne pouvait lui prendre la musique.

— C'était bien ? demanda-t-elle après que la dernière note eut retenti.

La vieille femme assise de l'autre côté de la petite table de chêne lui sourit, plissant la peau sombre qui entourait ses yeux de Tzigane.

— Presque. Mais le milieu fait comme ça...

La femme posa sur la table un paquet de cartes et prit un *naiou* de bois. Pareille à une faunesse, elle en approcha les tuyaux de bois de ses lèvres et se mit à jouer. Magda l'accompagna jusqu'au moment critique, puis elle corrigea sa partition.

— Je crois que ça y est, dit-elle, satisfaite. Merci, Josefa, merci infiniment.

Magda lui tendit la feuille de papier réglé et observa la vieille femme parcourant la page. Josefa était la *phuri dai*, la devineresse de cette tribu de Tziganes. Papa avait souvent évoqué sa beauté passée ; aujourd'hui, sa peau se fanait, des fils d'argent parsemaient ses cheveux noir comme du jais, son corps s'affaissait. Seul son esprit demeurait intact.

— Voilà donc ma chanson, dit Josefa, qui ne lisait pas la musique.

— Oui, la voici immortalisée.

Josefa lui rendit la partition.

— Peut-être, mais je ne la jouerai pas toujours ainsi. Je la joue comme ça aujourd'hui ; le mois prochain, je la jouerai peut-être autrement. Elle s'est beaucoup transformée avec les années, tu sais.

Magda sourit et rangea la partition dans un classeur. Avant même de commencer de réunir des chansons, elle avait su que la musique des Tziganes accordait une large place à l'improvisation. C'était tout à fait logique – la vie des Tziganes était une improvisation permanente : pas de maisons mais des roulottes, pas de langage écrit, rien qui puisse les emprisonner. C'était peut-être pour cela que Magda tentait de saisir un peu de leur vitalité et de la garder à tout jamais entre les pages d'un livre de musique.

— Je vais devoir m'en aller, dit Magda. Je reviendrai peut-être l'année prochaine pour voir ce que tu y auras ajouté.

— Ton livre sera déjà publié.

— Je crains que non.

— Comment cela ?

Magda rangea sa mandoline pour se donner une contenance. Elle aurait voulu se taire mais il lui était impossible de ne pas répondre. Sans lever les yeux, elle dit :

— Je vais devoir trouver un nouvel éditeur.

— L'autre ne veut plus de ton recueil ?

Magda était embarrassée. Le jour où elle avait appris que l'éditeur rompait le contrat avait été l'un des plus pénibles de son existence.

— Il a changé d'avis. Il dit qu'il n'est plus opportun de publier un recueil de mélodies tziganes.

— Surtout lorsque celle qui l'a compilé est juive, ajouta Josefa.

Magda releva la tête puis baissa de nouveau les yeux. Elle ne voulait pas parler de cela.

— Comment vont les affaires ? fit-elle.

— Très mal, dit Josefa, qui posa le *naiou* et prit le paquet de jeu de tarots.

Elle portait des vêtements voyants, à la mode des Tziganes : chemisier à fleurs, jupe à rayures, foulard de coton blanc. Tout un arc-en-ciel de couleurs. Ses doigts commencèrent de battre les cartes.

— Je ne vois plus que quelques anciens clients. Les nouveaux ne viennent pas depuis que j'ai supprimé mon enseigne.

C'était un détail que Magda avait remarqué en arrivant ce matin. Au-dessus de la porte de derrière, la pancarte marquée « Doamna Josefa : connaissez votre avenir » avait disparu. De même que le dessin représentant les lignes de la main et les signes cabalistiques peints sur les fenêtres. Elle avait entendu dire que les tribus de Tziganes avaient reçu de la Garde de Fer l'ordre de demeurer sur place et de ne pas « porter atteinte aux citoyens ».

— Ainsi, les Tziganes sont rejetés à leur tour ?

— Nous autres, Roms, sommes toujours rejetés, quels que soient le lieu et le temps. Nous y sommes habitués. Mais vous, les Juifs... On raconte qu'il se passe des choses terribles en Pologne, fit-elle en secouant la tête.

— Nous savons aussi cela, dit Magda, qui réprima un haussement d'épaules. Et nous avons aussi l'habitude d'être rejetés.

Quelques-uns le sont. Pas elle. Elle ne pourrait jamais l'accepter.

— Je crois que la situation va empirer, dit Josefa.

— C'est pareil pour les Roms, répliqua Magda, qui se rendit compte qu'elle était agressive malgré elle.

Le monde était devenu un lieu de terreur. Son arme à elle avait été le refus : les choses qu'on lui racontait ne pouvaient être vraies – ce qu'on faisait aux Juifs, ce qu'on faisait aux Tziganes dans les régions rurales, la stérilisation forcée, les camps de travail. Ce n'était que des rumeurs, des contes lugubres. Et pourtant...

— Je ne suis pas inquiète, dit Josefa. Coupe un Tzigane en dix morceaux, tu ne l'auras pas tué – tu auras seulement dix Tziganes.

Magda était certaine que, dans des circonstances semblables, un Juif ne survivrait pas. A nouveau, elle tenta de dévier la conversation.

— C'est un jeu de tarots ? fit-elle en montrant les cartes qu'elle ne connaissait que trop bien.

— Tu veux connaître ton avenir ?

— Non, je ne crois pas à tout ça.

— A dire vrai, je n'y crois pas toujours moi-même. La plupart du temps, les cartes ne disent rien, parce qu'il n'y a rien à dire. Alors, nous improvisons, comme en musique. Quel mal y a-t-il à cela ? Je ne fais pas le *hokkane baro*. Je dis seulement aux filles des *gadjés* qu'elles vont trouver un bon mari et aux hommes que leurs affaires seront fructueuses. Rien de plus.

— Rien de précis, donc.

Josefa souleva ses maigres épaules.

— Le tarot fait parfois des révélations. Tu veux essayer ?

— Non, vraiment, je ne veux pas, dit Magda, qui avait le pressentiment d'un avenir plutôt sombre.

— Je t'en prie, accepte-le comme un cadeau de ma part.

Magda hésita. Elle ne voulait pas offenser la vieille femme. Et puis, le tarot n'apprenait rien de précis, c'était Josefa en personne qui le disait.

— Bon, d'accord.

Josefa posa le paquet de cartes sur la table.

— Coupe.

Magda s'exécuta puis Josefa distribua les cartes tout en bavardant.

— Comment va ton père ?

— Pas très bien. Il ne peut pratiquement plus se lever.

— Quelle tristesse. C'est rare de trouver un *gadjo* qui sait *rokker*. L'ours de Yoska n'a rien fait pour son rhumatisme ?

— Non, fit Magda en secouant la tête, et c'est bien pire qu'un rhumatisme.

Papa avait tout essayé pour que ses jambes cessent de se tordre ; il avait même laissé l'ours du petit-fils de Josefa lui marcher sur le dos, mais ce vénérable remède des Tziganes s'était révélé aussi inutile que les derniers « miracles » de la médecine moderne.

— C'est un homme bon, dit Josefa. Quel dommage qu'un homme qui sait tant de choses sur son pays soit empêché... de le voir...

— Que se passe-t-il ? demanda Magda, qui avait remarqué le trouble de Josefa. Tu as quelque chose ?

— Hein ? Oui, je vais bien, mais ce sont ces cartes...

— Tu vois quelque chose de mauvais ?

Magda se refusait à croire que des cartes puissent dévoiler l'avenir mais elle sentait pourtant son estomac se nouer.

— C'est à cause de la manière dont elles se partagent. Je n'ai jamais rien vu de tel. Les cartes neutres sont disséminées mais toutes celles qu'on peut considérer comme bonnes sont ici, à droite, fit-elle en les désignant. Et les mauvaises sont à gauche. C'est très étrange.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne sais pas. Je vais appeler Yoska – elle cria le nom de son petit-fils —, Yoska connaît parfaitement le tarot, il me regarde faire depuis qu'il est tout petit.

Un beau jeune homme très brun d'une vingtaine d'années pénétra dans la roulotte. Il avait un sourire éclatant, un corps musclé et des yeux très noirs qui se posèrent sur Magda. Celle-ci détourna le regard car elle se sentait nue en dépit de ses lourds vêtements. Il était plus jeune qu'elle mais cela ne l'avait jamais gêné. A plusieurs reprises, il lui avait avoué ses désirs. Et toujours, elle l'avait repoussé.

Il s'assit à la table, à côté de sa grand-mère. Son front se plissa quand il étudia les cartes puis il déclara :

— Il faut battre le jeu, couper et distribuer à nouveau.

Josefa hochla la tête et procéda une nouvelle fois à l'opération, en silence, cette fois-ci. Magda se surprit à guetter les cartes qu'elle plaçait sur la table. Elle ignorait tout du tarot et devait faire confiance à l'interprétation que lui fourniraient Josefa et son petit-fils. Elle comprit qu'il se passait quelque chose quand elle vit leurs yeux.

— Qu'en penses-tu, Yoska ? dit la vieille femme à voix basse.

— Je ne sais pas... une telle concentration de bien et de mal... une démarcation aussi nette...

Magda avait la bouche sèche.

— Vous voulez dire que c'est comme tout à l'heure ?

— Oui, dit Josefa, mais les côtés sont inversés. Le bien est maintenant à gauche, et le mal à droite. Je crois que cela indique un choix. Un choix très grave.

La colère s'empara alors de Magda. Ils se moquaient d'elle. Et c'était une chose qu'elle ne pouvait supporter. Elle prit son classeur et sa mandoline et se leva.

— Je m'en vais ! Je ne suis pas une de ces *gadjés* faciles à abuser !

— Non, je t'en prie ! Encore une fois ! dit la vieille femme en tendant la main vers elle.

— Je suis désolée, mais il faut vraiment que je parte.

Elle se hâta d'atteindre la porte de derrière. Son attitude n'était pas des plus polies mais c'était plus fort qu'elle. Ces cartes étranges et l'expression de surprise qu'elle avait lue sur le visage des deux Tziganes lui donnaient l'irrépressible envie de quitter la roulotte. Bientôt, elle retrouverait Bucarest, ses allées rectilignes et son pavé solide.

IX

LE DONJON

Lundi 28 avril

19 heures 10

Les serpents étaient arrivés.

Les hommes de la SS, surtout les officiers, évoquaient pour Woermann des serpents. Et le SS-Sturmbannführer Erich Kaempffer ne faisait pas exception à la règle.

Woermann ne pourrait jamais oublier le jour où, quelques années avant la guerre, un *Hohere SS-und Polizeiführer* — nom ronflant pour désigner un chef de la police locale – avait donné une réception dans le district de Rathenow. Officier décoré de l'armée allemande et personnalité locale, le capitaine Woermann y avait été invité. Il n'avait pas envie de s'y rendre mais Helga avait si rarement l'occasion d'assister à une réception officielle qu'il n'avait pas eu le cœur de l'en priver.

Le long d'un des murs de la salle de réception était installé un terrarium de verre où un serpent d'un mètre de long ne cessait de se lover et de se dérouler. C'était l'animal favori du maître de maison. A trois reprises, il avait convié tous ses hôtes à le voir avaler un crapaud. Woermann s'était contenté d'un rapide coup d'œil pendant le premier repas – il avait vu le crapaud descendre lentement dans le gosier du serpent, agitant frénétiquement les pattes pour tenter de s'échapper.

Cette vision avait suffi pour rendre sinistre une soirée déjà pesante. En quittant la salle, Helga et lui avaient longé le terrarium : le serpent avait encore faim, il se tordait en tous sens et semblait réclamer un quatrième crapaud.

Woermann repensait à ce serpent en regardant Kaempffer déambuler dans ses appartements, tourner autour du chevet, marcher de la porte à la fenêtre. Si l'on excepte la chemise brune, Kaempffer était tout de noir vêtu – veste, pantalon, cravate, ceinturon de cuir, étui de revolver, cuissardes. L'insigne d'argent représentant la tête de mort, les deux S pareils à des éclairs et les galons d'officier étaient les seules taches brillantes d'un uniforme d'un noir absolu...

comme des écailles luisantes sur la peau d'un serpent à tête blonde.

Il remarqua que Kaempffer avait vieilli depuis leur dernière rencontre, survenue il y a deux ans à Berlin. *Mais pas autant que moi*, se dit Woermann. Le major SS avait deux ans de plus que lui mais il était plus mince et paraissait plus jeune. Ses cheveux blonds ne dissimulaient pas le moindre fil gris. Un bel exemple de la perfection aryenne.

— Vous n'avez amené qu'une escouade, dit Woermann. Votre message en mentionnait deux. Je croyais quant à moi que vous seriez venu avec un régiment au grand complet.

— Non, Klaus, fit Kaempffer d'un ton condescendant. Une seule escouade suffira largement pour résoudre vos petits problèmes. Mes einsatzkommandos excellent à ce genre de choses. Mais j'ai tout de même pris deux escouades parce que ce château ne constitue qu'une étape.

— Dans ce cas, où est l'autre escouade ? Elle cueille des fleurs ?

— Oui. dans un certain sens, dit Kaempffer avec un hideux sourire.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Kaempffer ôta sa casquette, son manteau, qu'il jeta sur le bureau de Woermann, puis il s'approcha de la fenêtre donnant sur le village.

— Vous allez bientôt comprendre...

Woermann rejoignit le SS à contrecœur. Kaempffer n'était là que depuis vingt minutes et il se comportait déjà en commandant de la place. Précédant son groupe d'extermination, il avait franchi la chaussée de bois sans la moindre hésitation, en dépit des piles de bois qui s'étaient affaissées au cours de la semaine précédente. La jeep du major et le camion qui la suivait étaient passés sans encombre. Après avoir débarqué et ordonné au sergent Oster de s'occuper de l'installation de ses hommes, il s'était présenté dans le bureau de Woermann avec toute l'arrogance d'un nouveau messie.

— On dirait que vous avez fait votre chemin depuis la Grande Guerre, dit Woermann, alors qu'ils regardaient le village paisible en contrebas. La SS semble vous convenir.

— Je préfère la SS à l'armée régulière, si c'est ce que vous voulez dire. Elle est plus efficace.

— C'est ce qu'on dit, oui.

— Je vous montrerai comment l'efficacité peut résoudre des problèmes, Klaus. Et c'est en résolvant des problèmes qu'on finit par gagner la guerre. Tenez, regardez...

Il tendit la main vers le village. Woermann remarqua bientôt un mouvement aux abords du village. Un groupe d'hommes. Quand ils parvinrent à la chaussée, Woermann comprit qu'il s'agissait de dix villageois avançant sous la menace de la seconde escouade

d'insatzkommandos.

— Vous êtes devenu fou ! Ce sont des citoyens roumains ! Nous sommes en territoire allié ! s'écria Woermann, outré, bien qu'il se fût attendu à quelque chose de la sorte.

— Des soldats allemands ont été tués par un ou plusieurs citoyens roumains. Et cela m'étonnerait que le général Antonescu proteste auprès du Reich pour la mort de quelques péquenots.

— Leur mort ne résoudra rien !

— Oh, je n'ai pas l'intention de les tuer tout de suite : ils feront d'excellents otages. Les gens du village ont été prévenus : ces dix-là seront fusillés si un autre soldat allemand doit mourir. Et il en sera de même toutes les fois qu'un Allemand mourra. J'appliquerai cette méthode tant que le problème ne sera pas réglé, même s'il faut rayer le village de la carte.

Woermann se détourna. C'était donc cela l'Ordre Nouveau, l'Allemagne Nouvelle, l'éthique de la Race des Seigneurs. C'était ainsi que la guerre serait gagnée.

— Cela ne marchera pas, dit Woermann.

— Oh si, fit Kaempffer, dont l'arrogance était insupportable, parce que ça a toujours marché. Ces partisans ne tiennent que grâce au soutien de leurs compagnons de beuverie. Ils sont très forts pour jouer les héros – jusqu'au jour où leurs amis sont exécutés, leurs femmes et leurs enfants déportés. Ils redeviennent alors de braves paysans bien tranquilles.

Woermann voulait trouver le moyen de sauver ces villageois parce qu'il savait qu'ils n'étaient pour rien dans la mort de ses hommes.

— Cette fois-ci, c'est différent.

— Je ne le crois pas, Klaus, et je me permets de penser que mon expérience en ce domaine est bien supérieure à la vôtre.

— Bien sûr... Auschwitz, n'est-ce pas ?

— J'ai beaucoup appris auprès du commandant Hess.

— Ah, vous aimez apprendre ? fit Woermann, en lui jetant sa casquette. Eh bien, je vais vous montrer *quelque chose de nouveau* ! Venez avec moi !

Sans lui laisser le temps de le questionner, Woermann entraîna Kaempffer dans l'escalier puis dans la cour, avant d'emprunter un autre escalier qui menait à la cave. Il s'arrêta devant la brèche et alluma une lampe puis il conduisit Kaempffer dans les sous-sols caverneux.

— Il fait froid ici, dit Kaempffer en se frottant les mains.

— C'est là que nous gardons les corps. Il y en a six en tout.

— Vous ne les avez pas fait rapatrier ?

— J'ai pensé que les rapatrier un par un ferait mauvais effet...

les Roumains pourraient jaser. Je voulais les emmener avec moi mais, comme vous le savez, ma demande de réaffectation a été rejetée.

Il fit halte devant les six corps recouverts de draps.

— Voici le soldat Remer, dit-il en découvrant la tête et les épaules de la dernière victime. Regardez sa gorge.

Kaempffer était impassible.

Woermann remit le drap en place puis fit de même avec le cadavre suivant, tenant sa lampe de façon que Kaempffer vît parfaitement la gorge déchirée. Il présenta ainsi tous les corps, gardant le plus mutilé pour la fin.

— Et enfin, le soldat Lutz...

Kaempffer ne put réprimer un petit cri de surprise. Mais l'étonnement de Woermann était encore plus grand : la tête de Lutz avait été disposée à *l'envers* – le sommet du crâne reposait entre les épaules, et le cou tranché était dirigé vers l'extérieur.

Woermann s'empressa de retourner la tête et se jura de découvrir celui qui s'était montré aussi peu respectueux envers les restes d'un camarade. Il remonta ensuite le drap et se planta devant Kaempffer.

— Est-ce que vous comprenez maintenant pourquoi cela ne sert à rien de prendre des otages ?

Le major ne répondit pas immédiatement. Il préféra se diriger vers l'escalier et retrouver un peu de chaleur. Woermann savait qu'il était plus troublé qu'il ne voulait bien le laisser paraître.

— Ces hommes n'ont pas seulement été tués, dit finalement Kaempffer, ils ont été mutilés !

— C'est exact ! L'homme ou *la chose* qui a fait cela doit être complètement dément, et la vie de dix villageois n'y changera rien !

— Pourquoi dites-vous « ou la chose » ?

Woermann soutint le regard de Kaempffer.

— Je n'en suis pas très sûr. Tout ce dont je suis certain, c'est que le tueur va et vient librement. Aucune mesure de sécurité ne semble devoir l'arrêter.

— Ce n'est pas un problème de sécurité, dit Kaempffer qui avait recouvré tout son aplomb en réintégrant les appartements de Woermann. La seule réponse valable, *c'est la peur*. Il faut que le tueur ait peur de tuer, qu'il se rende compte du prix que les autres vont payer pour son geste. La peur est notre meilleure protection, toujours.

— Et si le tueur est un homme comme vous, s'il se moque de la vie des autres villageois ?

Kaempffer ne répliqua pas, et Woermann développa son argument :

— L'arme de la peur n'aura pas d'effet sur ceux de votre trempe. Conservez-la pour Auschwitz, quand vous y retournerez.

— Je ne retournerai pas en Pologne, Klaus. Quand j'aurai rempli ma mission ici – ce qui ne devrait me prendre qu'un jour ou deux —je me rendrai à Ploiesti.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez y faire : il n'y a pas de synagogues à brûler, rien que des raffineries de pétrole.

— C'est cela, persiflez, dit Kaempffer, les dents serrées, profitez-en aujourd'hui parce que vous n'en aurez plus l'occasion lorsque le projet Ploiesti sera en route.

Woermann s'installa à son bureau. Kaempffer le fatiguait, et ses yeux se portèrent sur le portrait de son fils cadet, Fritz, qui venait d'avoir quinze ans.

— Je ne vois toujours pas ce que vous pourriez faire à Ploiesti.

— Les raffineries ne m'intéressent pas, je les laisse au Commandement Suprême. Ce serait plutôt les voies ferrées...

— Les voies ferrées ? fit Woermann, qui contemplait toujours la photo de son fils.

— Oui, c'est à Ploiesti qu'on trouve le plus important nœud ferroviaire de Roumanie, et c'est ce qui fait de cette ville le site idéal d'un camp de réinstallation.

— Vous voulez dire... comme à Auschwitz ? dit Woermann, qui fut brutalement tiré de sa rêverie.

— Exactement ! C'est pour cela que le camp d'Auschwitz a été construit là où il est. Il est capital d'avoir un bon réseau ferroviaire pour assurer le transport jusqu'aux camps des représentants des races inférieures. Le pétrole part par train de Ploiesti pour toutes les régions de Roumanie, et les wagons en reviendront chargés de tous les Juifs, Tziganes et autres déchets humains qui souillent ce pays !

— Mais nous ne sommes pas en territoire occupé ! Vous ne pouvez pas...

— Le Führer ne veut pas que l'on néglige les indésirables de Roumanie. Il est vrai qu'Antonescu et la Garde de Fer ôtent aux Juifs les postes de responsabilité mais le Führer a un plan autrement plus vigoureux. Nous l'appelons à la SS la « Solution Roumaine ». Le Reichsführer Himmler s'est mis d'accord avec le général Antonescu pour que les SS montrent aux Roumains comment s'y prendre. Et c'est moi qui ai été choisi pour cette mission : je serai commandant du camp de Ploiesti.

Atterré, Woermann était bien incapable de répondre.

— Klaus, est-ce que vous savez combien il y a de Juifs en Roumanie ? poursuivit Kaempffer. Sept cent cinquante mille, selon les dernières estimations. Peut-être même un million ! Nous aurons bientôt des chiffres officiels, je vais m'y employer. Mais il y a pire encore, le pays regorge littéralement de Tziganes et de Francs-Maçons, sans parler des Musulmans ! Deux millions d'indésirables en tout !

— Si j'avais su, dit Woermann, en se prenant la tête dans les mains, je n'aurais jamais mis les pieds dans cet égout !

— Riez si vous voulez, Klaus, mais Ploiesti aura une importance capitale. Aujourd'hui, nous transférons à Auschwitz les Juifs de Hongrie, et cela nous fait perdre beaucoup de temps, d'énergie et de carburant. Je peux vous dire que la plupart seront conduits en Roumanie dès que le camp de Ploiesti sera opérationnel. Et moi, son commandant, je deviendrai l'un des hommes les plus illustres de la SS et de tout le III^e Reich ! Ce sera alors à mon tour de rire !

Woermann était prostré. Toutes ces théories l'écoeuraient. Mais que pouvait-il faire dans un univers contrôlé par des fous, lui, l'officier d'une armée qui leur permettait de mettre leurs projets insensés à exécution ? Il regarda Kaempffer arpenter la pièce, et l'image du serpent s'imposa à nouveau à lui.

— Je ne savais pas que vous peigniez, dit le major, qui s'arrêta devant le chevalet, comme s'il le découvrait pour la première fois. Si vous aviez passé autant de temps à traquer le tueur qu'à travailler à cette peinture morbide, plusieurs hommes auraient peut-être...

— Morbide ! Il n'y a rien de morbide dans cette peinture !

— L'ombre d'un corps pendu à un nœud coulant, vous trouvez que ce n'est pas morbide ?

— De quoi parlez-vous ? fit Woermann, qui s'était levé brutalement.

— Là... sur le mur, dit Kaempffer, le doigt tendu.

Woermann examina la toile. Il ne voyait rien. Les ombres du mur étaient telles qu'il les avait peintes quelques jours plus tôt. Il n'y avait rien qui pût... Woermann retint son souffle. Sur la gauche de la fenêtre qui laissait apercevoir le village... cette fine ligne verticale se terminant par une forme plus sombre... *on pouvait y voir un pendu...* Il se souvenait vaguement d'avoir peint cette ligne et cette masse sombre mais il n'avait jamais eu l'intention de donner cette touche sinistre à son œuvre.

Mais Kaempffer pensait déjà à autre chose.

— C'est une chance que vous ayez achevé votre tableau, Klaus. Dès que je me serai installé, je ne vous laisserai plus un seul instant de libre.

Woermann s'attendait à l'entendre dire cela, et sa réponse était toute prête :

— Vous ne vous installerez pas dans mes appartements.

— Pardon, *mes* appartements. Vous semblez oublier que je suis votre supérieur, *capitaine* !

— La hiérarchie des SS ! fit Woermann en ricanant. Mais elle ne vaut rien du tout ! Mon sergent vaut au moins quatre soldats de votre trempe ! Sans parler de l'homme !

— Prenez garde, capitaine ! Cette croix de Fer que vous avez reçue à la dernière guerre ne vous donne pas tous les droits !

Woermann sortit de sa tunique la croix de Malte noire à bords d'argent et la brandit devant Kaempffer.

— Vous ne l'avez pas, vous, et vous ne l'aurez *jamais* ! Pas la vraie, tout au moins, celle qui n'a pas une ridicule petite swastika en son milieu !

— Assez !

— Non, je ne me tairai pas ! Vous autres, les SS, vous tuez des civils sans défense – des femmes, des enfants ! Moi, j'ai reçu cette médaille pour avoir affronté des hommes qui savaient se battre ! dit Woermann, dont la voix baissa subitement. Et nous savons tous les deux à quel point vous détestez un ennemi capable de riposter.

Kaempffer s'approcha si près de Woermann que leurs nez se touchaient presque. Ses yeux bleus étincelaient sous l'emprise de la colère.

— La Grande Guerre, mais c'est du passé, tout cela. C'est *celle-ci*, la Grande Guerre. L'autre, la vôtre, tout le monde l'a oubliée, à tout jamais !

Woermann sourit, heureux d'avoir poussé Kaempffer dans ses derniers retranchements.

— Non, on ne l'a pas oubliée, on ne l'oubliera jamais ! De même que l'on n'oubliera pas votre courage à Verdun !

— Je vous préviens, je vais vous...

Il ne put achever sa phrase. Woermann avait ouvert toute grande la porte du bureau.

— Sortez !

— Vous n'avez pas le droit de...

— Sortez !

Ils se dévisagèrent longuement puis Kaempffer détourna la tête. Tous deux connaissaient la vérité sur le SS-Sturmbannführer Kaempffer. Sans dire un mot, il prit son manteau et sa casquette et quitta la pièce. Woermann referma calmement la porte derrière lui.

Il retourna à son bureau et se replongea dans la contemplation de la photo de Fritz. Plus il voyait des hommes de la trempe de Kaempffer, plus il s'inquiétait pour Fritz. Il ne s'en était pas fait autant quand Kurt, l'aîné, avait été envoyé en France. Mais Fritz...

Les Nazis allaient le façonner à leur image. Fritz avait été invité à rejoindre les *Hitlerjugend*, les Jeunesses Hitlériennes. Woermann avait été choqué d'entendre, au cours de sa dernière permission, son fils parler de la Race des Seigneurs et accorder au Führer une place qui avait jadis été celle de Dieu. Les Nazis lui volaient son fils pour le changer en serpent, comme Kaempffer. Et Woermann n'y pouvait rien.

Il ne pouvait pas davantage avoir le moindre contrôle sur

Kaempffer. Si le major SS décidait de faire exécuter des paysans roumains, rien ne pourrait l'en dissuader. Kaempffer avait été envoyé par le Commandement Suprême. La seule solution aurait été de le faire arrêter, mais la notion même d'insubordination écœurait Woermann. Tout son héritage prussien se révoltait à cette idée. Depuis un quart de siècle, l'armée représentait tout pour lui. La défier aujourd'hui était impensable.

Impuissant. Voilà comment il se sentait. Et il repensa à cette clairière des environs de Poznan, en Pologne. C'était un an et demi auparavant, les combats venaient de s'achever. Ses hommes avaient établi leur bivouac quand des rafales d'armes automatiques avaient retenti non loin de là. Les membres des einsatzkommandos alignaient au bord d'un fossé des Juifs de tous âges, hommes et femmes, enfants. Ils les exécutaient, les corps roulaient dans la boue, puis d'autres condamnés leur succédaient. Le sang poissait la terre, l'air puait la cordite, et l'on entendait les gémissements de ceux à qui l'on ne prenait même pas la peine de donner le coup de grâce.

Il s'était senti impuissant, et il éprouvait la même sensation aujourd'hui. Il était incapable de considérer cette guerre comme une guerre de soldats, incapable d'arrêter cette chose qui exterminait ses hommes, incapable d'empêcher Kaempffer de tuer les villageois.

Et puis, à quoi bon se révolter ? Tout allait de mal en pis. Il était né avec le siècle, un siècle d'espoir et de promesses. Et il se trouvait maintenant pris dans une guerre qu'il ne comprenait pas.

Et pourtant, cette guerre, il l'avait désirée. Il y avait vu une occasion de chasser les vautours qui se repaissaient de sa Patrie. Son heure était venue, il avait participé à plusieurs grandes victoires. Et la Wehrmacht paraissait ne jamais devoir interrompre sa marche en avant.

Dans ce cas, pourquoi ce malaise ? Pourquoi trouvait-il mauvais de vouloir tout quitter pour revenir à Rathenow et y retrouver Helga. sa femme ? Pourquoi regrettait-il de s'être réjoui que son père, officier de carrière, lui aussi, fût mort à la Grande Guerre sans assister à toutes les atrocités commises au nom de sa Patrie ?

Malgré cela, il s'accrochait à son poste. Parce qu'il se répétait pour la centième fois, pour la millième fois, que l'armée allemande écraserait finalement les Nazis. Les politiciens allaient et venaient, mais l'armée serait toujours l'armée. S'il tenait bon, l'armée allemande serait un jour victorieuse d'Hitler et de ses barbares.

En attendant ce jour, il se prit à espérer que la menace de Kaempffer contre les villageois portât ses fruits et qu'il n'y eût pas de nouvelle victime. Pourtant, s'il devait y en avoir une... si un autre soldat allemand devait mourir, Woermann savait qui il souhaitait que cela fût.

LE DONJON

Mardi 29 avril

1 heure 18

Allongé dans son sac de couchage, le major Kaempffer ne dormait pas : l'attitude irrespectueuse de Woermann le hantait. Le sergent Oster, au moins, lui avait été utile. Comme la plupart des membres de l'armée régulière, il réagissait avec une obéissance craintive devant l'uniforme noir et l'insigne à la tête de mort. Il n'en allait malheureusement pas de même pour le capitaine. Il faut dire que Kaempffer et Woermann s'étaient connus bien avant la création de la SS.

Le sergent s'était empressé de trouver des chambrées pour les hommes des einsatzkommandos et avait émis l'idée d'enfermer les villageois prisonniers dans un couloir en cul-de-sac creusé au sein même de la montagne ; quatre pièces donnaient sur ce couloir, qui débouchait sur la cour par le moyen d'un autre couloir perpendiculaire au premier. Oster avait veillé à ce qu'une série d'ampoules électriques interdise pratiquement à qui que ce soit de surprendre les gardes des einsatzkommandos.

Le sergent Oster avait réservé au major Kaempffer une double chambre au deuxième étage du donjon. Il lui avait d'abord proposé la tour mais Kaempffer avait refusé ; s'installer au premier ou au deuxième étage aurait été pratique mais il se serait trouvé *sous* Woermann, ce qui lui était insupportable. Le quatrième étage était en revanche trop fatigant à atteindre. La partie arrière du donjon lui plaisait mieux. Kaempffer avait une fenêtre donnant sur la cour, un lit emprunté à l'un des hommes de Woermann et une lourde porte de chêne pourvue d'une serrure de sûreté.

Une lampe était posée à même le sol. Kaempffer découvrit les croix. Il semblait y en avoir partout. Il aurait aimé demander à Oster de quoi il s'agissait mais il s'en garda bien pour préserver son image de personne omnisciente. Cette supériorité du chef était l'une des bases de la mystique SS. Peut-être poserait-il la question à

Woermann – le jour où il parviendrait à lui adresser à nouveau la parole.

Woermann... il ne pouvait le chasser de son esprit. C'était bien la dernière personne au monde avec qui Kaempffer voulait partager un logis. Woermann l'empêchait de jouer pleinement à l'officier SS, parce qu'il voyait au-delà de l'uniforme, et se remémorait un gamin de dix-huit ans, apeuré. Verdun... ce jour-là avait été le tournant de leur vie...

... les Anglais qui enfoncent les lignes allemandes au cours d'une attaque surprise, le feu qui couche Kaempffer, Woermann, la compagnie tout entière, les hommes qui meurent, le mitrailleur abattu, les Anglais qui chargent... il faut se replier, se regrouper, c'est la seule chose à faire, mais il n'y a pas d'ordre du commandant de la compagnie, il est probablement tué... le soldat Kaempffer est le seul survivant... non. il y a Woermann, un volontaire de seize ans, trop jeune pour se battre... il fait signe au gosse de se replier avec lui, mais Woermann secoue la tête et rampe jusqu'à la mitrailleuse... il se met à tirer, un peu au jugé, tout d'abord, puis avec plus de précision... Kaempffer s'enfuit, il sait que les Anglais descendront le gosse d'ici peu.

Mais Woermann ne s'est pas fait descendre par les Anglais. Il a tenu jusqu'à l'arrivée des renforts. Il est monté en grade et a reçu la croix de Fer. A la fin de la Grande Guerre, il était *Fahnenjunker*, élève-officier, et il a réussi à faire partie de la minuscule armée autorisée par le traité de Versailles.

Fils d'un employé de bureau d'Augsburg, Kaempffer se retrouva à la rue à la fin de la guerre. Apeuré, sans le sou, il était l'un des milliers de vétérans de cette guerre perdue. Ces hommes n'étaient pas des héros mais des gêneurs. Il s'engagea alors dans cette organisation nihiliste qu'était le *Freikorps Oberland* ; puis ce fut le Parti Nazi en 1927, et la SS en 1931 quand il eut fait la preuve de son *volkisch*, son pedigree de bon Allemand.

C'est à la SS qu'il apprit les techniques de la terreur et de la douleur, mais il y apprit également les techniques de survie ; comment surveiller discrètement les faiblesses de ses supérieurs tout en dissimulant les siennes propres à ses subordonnés. Il parvint finalement à devenir le premier assistant de Rudolf Hess, champion de l'extermination du peuple juif.

Il apprit si bien qu'il fut élevé au grade de *Sturmbannführer* et qu'on lui demanda de mettre sur pied le camp de réinstallation de Ploiesti.

Il n'avait qu'une hâte : commencer son travail à Ploiesti. Mais les tueurs invisibles des hommes de Woermann lui barraient la route. Il fallait donc s'en débarrasser. On ne pouvait pas appeler cela un problème ; ce n'était rien de plus qu'un petit incident de parcours.

Il se devait de le résoudre rapidement afin de laisser un

Woermann totalement désespéré.

Une solution rapide empêcherait également Woermann de révéler l'incident de Verdun : tout le monde le prendrait alors pour un jaloux qui cherche à se venger de la manière la plus basse.

Il éteignit la lampe. Oui... la solution devait être trouvée rapidement. Mais une chose le troublait, toutefois : le fait que Woermann eût peur. Qu'il fût littéralement terrorisé. Car Woermann n'était pas homme à s'effrayer facilement.

Il ferma les yeux et essaya de dormir. Le sommeil l'enveloppa ainsi qu'une couverture. Et brusquement, la couverture lui fut arrachée. Il s'éveilla en sursaut, avec la chair de poule et la peur au ventre. Il y avait quelque chose de l'autre côté de la porte. Il n'entendit rien, ne vit rien. Et pourtant, il savait qu'il y avait là une chose dégageant une telle aura de haine glacée et de pure cruauté qu'il pouvait la sentir malgré le bois et la pierre qui l'en séparaient. Une chose qui se déplaçait dans le couloir, passait devant sa porte, s'éloignait...

Son cœur ralentit, progressivement. Et il parvint bientôt à se convaincre qu'il avait fait un cauchemar, un de ces rêves particulièrement violents qui vous tirent du premier sommeil.

Le major Kaempffer se leva et se débarrassa gauchement de son caleçon long. Sa vessie s'était vidée au cours du cauchemar.

Les soldats Friedrich Waltz et Karl Flick, membres de la première unité à tête de mort placée sous le commandement du major Kaempffer, frissonnaient dans leur uniforme noir. Ils étaient las et s'ennuyaient. Ce n'était pas du tout le type de garde auquel ils étaient accoutumés. A Auschwitz, ils avaient des miradors et des guérites où ils pouvaient s'asseoir et boire du café pendant que les prisonniers croupissaient dans leurs baraques. On ne leur avait demandé que fort rarement de monter la garde aux portes du camp ou le long des barbelés.

Bien sûr, ils étaient à l'abri, mais ils avaient aussi froid que leurs prisonniers. Ce n'était pas juste.

Le soldat rejeta son Schmeisser derrière le dos et se frotta les mains. Ses doigts étaient engourdis malgré les gants. Il était assis à côté de Waltz, à l'angle des deux couloirs. De là, ils pouvaient surveiller la prison et le couloir débouchant sur la cour envahie par la nuit.

- Je deviens fou, dit Waltz. On devrait faire quelque chose.
- Quoi ?
- Si on leur faisait faire un peu de *Sachsengruss* ?
- Ce ne sont pas des Juifs.
- Ce ne sont pas non plus des Allemands.

Flick réfléchit. Le *Sachsengruss*, ou salut saxon, avait été sa méthode favorite pour briser les nouveaux arrivants à Auschwitz : pendant des heures, il les obligeait à tomber à genoux, les mains croisées derrière la nuque. Une personne robuste aurait souffert le martyre en moins d'une demi-heure. Flick s'était toujours amusé de voir le visage des prisonniers quand ils sentaient leur corps commencer à les trahir. Ceux qui s'écroulaient d'épuisement étaient soit abattus sur place, soit roués de coups jusqu'à ce qu'ils reprennent l'exercice. Waltz et lui ne pouvaient pas tuer de Roumains mais ils pouvaient au moins se distraire un peu. Bien que cela fût tout de même quelque peu hasardeux.

— On ferait mieux de laisser tomber, dit Flick. On n'est que deux. Imagine qu'il y en ait un qui se mette à jouer les héros.

— On les sortira deux par deux. Allez, Karl, on va rigoler !

— Bon, d'accord, fit Flick en souriant.

Évidemment, ce ne serait pas aussi hilarant que le jeu auquel ils s'adonnaient souvent à Auschwitz, quand Waltz et lui-même organisaient des concours pour déterminer le nombre d'os qu'ils pourraient briser à un prisonnier avant qu'il ne s'effondre. Mais un peu de *Sachsengruss* pourrait toujours les divertir.

Flick fouilla dans sa poche pour trouver la clef de la pièce où étaient enfermés les prisonniers. Il y avait quatre chambres mais ils avaient préféré les regrouper dans une seule. Il pensait déjà à leur regard apeuré quand ils comprendraient qu'il ne céderait jamais à leurs supplications.

Il était tout près de la porte quand la voix de Waltz l'arrêta :

— Attends un instant, Karl.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Flick, qui fit volte-face.

— Il y a une des ampoules qui est en train de lâcher. Tiens, celle-là, la première...

— Et alors ?

— Elle s'éteint, dit-il en parcourant le couloir. Tiens, la deuxième aussi !

Sa voix avait monté d'un ton. Il arma son Schmeisser et fit signe à Flick.

— Viens par ici !

L'autre lâcha la clef et se saisit de son arme pour rejoindre son compagnon. La troisième ampoule mourut à l'instant où il atteignit le croisement des couloirs. Il ne pouvait voir au-delà des ampoules qui s'étaient éteintes. On eût dit que le couloir avait été englobé par des ténèbres impénétrables.

— Je n'aime pas ça, dit Waltz.

— Moi non plus, mais je ne vois personne. C'est peut-être le générateur ou un fil qui joue, répondit Flick, qui ne croyait pas à ses

propres arguments et cherchait seulement à contrôler la peur qui l'envahissait.

Ce fut bientôt le tour de la quatrième ampoule. L'obscurité commençait à quatre mètres d'eux.

— Allons par là, dit Flick, en montrant le couloir du fond.

Il entendait les prisonniers murmurer dans leur cellule. Ils ne voyaient rien mais sentaient qu'il se passait des choses étranges.

Flick se serra contre Waltz. Le froid le pénétrait et les ampoules s'éteignaient les unes après les autres dans le couloir donnant sur la cour. Il aurait voulu tirer mais il n'y avait personne. Rien que l'obscurité.

L'obscurité qui s'abattit sur lui, glaçant ses os et troublant sa vision. Pendant un instant qui parut durer une éternité, le soldat Karl Flick devint la victime de cette terreur aveugle qu'il aimait tant inspirer aux autres et éprouva cette douleur déchirante qu'il prenait habituellement tant de plaisir à provoquer. Puis il ne sentit plus rien.

La lumière revint progressivement dans le couloir en commençant par l'arrière. On n'entendait que les gémissements des femmes, les murmures des hommes enfermés dans la cellule et qui n'éprouvaient plus la panique qui les avait soudainement possédés. L'un d'eux s'approcha de la porte et colla un œil à un interstice. Son champ de vision se limitait à une partie du mur et du couloir du fond.

Il n'y avait personne. Le sol était nu, à l'exception de taches de sang vermillon et luisant. Sur le mur, le sang avait été étalé pour former des lettres qui ne lui étaient pas tout à fait étrangères et des mots dont il ignorait tout. Des mots semblables à des chiens qui hurlent dans la nuit, sans cesse présents mais toujours hors de portée.

L'homme s'éloigna de la porte et rejoignit ses camarades entassés au fond de la pièce.

Il y avait quelqu'un à la porte.

Kaempffer ouvrit tout grands les yeux ; il craignait que ne se reproduise le cauchemar qui l'avait déjà une fois tiré du sommeil. Non. Il ne sentait aucune présence malveillante de l'autre côté de la porte. C'était un homme qui se trouvait là...

— Qui est là ? dit Kaempffer, en tirant son Luger.

Pas de réponse.

Ce fut alors le bruit d'une main qui cherche à manœuvrer le loquet. Kaempffer pensa un instant allumer sa lampe mais il choisit de rester dans le noir. La silhouette de l'intrus se détacherait parfaitement sur le fond lumineux du couloir.

— Présentez-vous !

On se désintéressa du loquet. Ce furent alors des craquements et

des grincements, comme si une masse énorme s'appuyait contre la porte pour l'enfoncer. Kaempffer était en sueur, il tremblait. La massive porte de chêne venait de bouger de quelques centimètres. Les gonds cédaient, lentement, puis la porte s'ouvrit brutalement.

Deux silhouettes se découpaient sur la lumière du couloir. Kaempffer vit à leurs casques qu'il s'agissait de soldats allemands ; leurs bottes montantes étaient celles d'hommes des einsatzkommandos. Cette révélation aurait dû le calmer mais il n'en fut rien. Pourquoi avaient-ils forcé sa porte ?

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Ils ne répondirent pas mais s'avancèrent vers le lit où il gisait, paralysé. Leur démarche avait quelque chose de mécanique, de grotesque. Kaempffer crut un instant que les soldats allaient lui marcher dessus mais ils s'arrêtèrent au bord du lit. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent ni ne saluèrent.

— Que voulez-vous ?

Il aurait dû être furieux mais la peur étouffait sa colère. Malgré lui, il cherchait à se réfugier sous les couvertures.

— Parlez-moi ! fit-il, suppliant.

Toujours pas de réponse. Il tendit la main et trouva la lampe posée à terre. Ses doigts maladroits hésitèrent sur l'interrupteur puis il fit la lumière.

Les soldats Flick et Waltz se tenaient devant lui, immobiles, le visage livide, les yeux révulsés. Une barre rouge, horrible, laissait entrevoir la chair déchiquetée de leur cou.

Paralysé, Kaempffer tentait vainement de hurler sa terreur.

Les deux soldats se mirent alors à vaciller. Sans bruit, presque avec grâce, ils s'abattirent sur le lit, clouant l'officier sous des centaines de livres de chair morte.

Kaempffer luttait frénétiquement pour se dégager des deux cadavres quand il entendit une voix lointaine émettre un long hululement d'effroi.

Il lui fallut quelque temps pour se rendre compte que cette voix était la sienne.

— Alors, vous y croyez, *maintenant* ?

— Croire à quoi ?

Kaempffer refusait de regarder Woermann et préférait s'intéresser au verre de kummel qu'il tenait à deux mains. Il en avait vidé la moitié d'une seule traite et buvait maintenant le reste avec lenteur. Peu à peu, il reprenait contrôle de soi. Heureusement qu'il se trouvait chez Woermann et non chez lui...

— Les méthodes SS ne résoudre pas ce problème.

— Les méthodes SS résolvent *tous* les problèmes.

— Pas celui-ci.

— J'ai à peine commencé, et je n'ai pas encore tué de villageois !

Tout en disant cela, Kaempffer savait pertinemment qu'il venait de vivre une situation devant laquelle l'expérience des SS se révélait impuissante. Il n'y avait pas de précédents, personne à qui il eût pu demander conseil. Il y avait dans ce donjon quelque chose qui était bien au-delà de la peur et de l'emprisonnement. Quelque chose qui se servait de la peur comme d'une arme. Il ne s'agissait pas d'un groupe de résistants ou d'un fanatique du Parti National Paysan. C'était une chose qui n'avait pas de nationalité, pas de race, pas de rôle à jouer dans cette guerre.

Les prisonniers du village devraient toutefois mourir à l'aube. Il ne pouvait les laisser partir – ç'aurait été admettre sa défaite, et les SS et lui-même en auraient perdu la face. C'était absolument impensable. Tant pis si la mort des paysans n'aurait aucun effet sur la... chose qui tuait ses hommes. Ils devaient mourir.

— Ils ne mourront pas, dit Woermann.

— Quoi ? fit Kaempffer, qui leva finalement les yeux de son verre de kummel.

— Les villageois – je vais les laisser partir.

— Comment osez-vous !

La colère. A nouveau, il se sentait vivre. Il quitta sa chaise.

— Vous me remercirez plus tard quand vous n'aurez pas à expliquer l'extermination systématique d'un village roumain. Parce que c'est ce qui va se passer. Je vous connais, vous et vos semblables. Vous ne pouvez pas vous arrêter parce que ce serait reconnaître que vous avez commis une faute. C'est pour cela que je veux vous empêcher de commencer. Vous pourrez me coller votre échec sur le dos. J'accepterai le blâme et nous nous trouverons une nouvelle affectation.

Kaempffer se rassit. Il était pris au piège. Avouer son échec à ses supérieurs de la SS entraînerait la fin de sa carrière.

— Je n'abandonne pas, dit-il à Woermann, devant qui il voulait paraître obstiné dans le courage.

— Il n'y a pas de solution. On ne peut se battre contre ça !

— Eh bien moi, je me battraï !

— Comment ? fit Woermann en se penchant en arrière. Vous ne savez même pas contre quoi vous vous battez, comment pouvez-vous choisir vos armes !

— Si, avec des fusils, des mortiers, des...

Kaempffer ne put s'empêcher de reculer quand Woermann s'approcha tout près de lui.

— Écoutez-moi, Herr Sturmbannführer ! Ces hommes étaient

morts avant d'entrer dans votre chambre. Morts ! On a trouvé leur sang dans le couloir. Ils sont morts dans votre prison de fortune et malgré cela, ils ont marché dans le couloir, ils ont forcé votre porte et se sont affalés sur vous. Qu'est-ce que vous pouvez faire contre ça ?

Kaempffer frissonna à ce souvenir.

— Ils ne sont morts qu'après être entrés dans ma chambre ! Ils ont eu le courage de venir me trouver malgré leurs blessures ! s'écria-t-il, machinalement, sans en croire un seul mot.

— Ils étaient morts, mon ami, dit Woermann d'un ton qui n'avait rien d'amical. Vous n'avez pas examiné les corps, vous étiez trop occupé à nettoyer votre pantalon ! Moi, je les ai examinés, de même que j'ai vu tous ceux qui ont péri dans ce foutu donjon. Croyez-moi, vos deux soldats sont morts sur le coup. Les veines du cou ont été arrachées, de même que la trachée-artère. Même si vous étiez Himmler en personne, ils n'auraient pu vous prévenir !

— Eh bien, on les a portés !

Même si cela ne correspondait pas à ce qu'il avait vu, il se devait de trouver une explication logique. Les morts ne marchaient pas, c'était impossible !

Woermann se cala à nouveau sur sa chaise et le regarda avec un tel dédain que Kaempffer eut l'impression d'être nu devant lui.

— C'est à la SS que vous avez appris à vous mentir à vous-même ?

Kaempffer ne répliqua pas. Il n'avait pas besoin de procéder à un examen des corps pour savoir qu'ils étaient morts avant de surgir dans sa chambre. Il l'avait su dès l'instant où il avait braqué sa lampe sur leur visage.

Woermann se leva et marcha jusqu'à la porte.

— Je vais dire aux hommes que nous partons à l'aurore.

— *Non !* hurla littéralement Kaempffer d'une voix suraiguë.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de rester ici ? demanda Woermann, étonné.

— Je dois remplir ma mission.

— Mais c'est impossible, vous comprenez ? Impossible !

— Je modifierai mes méthodes, c'est tout !

— Il faut être complètement fou pour vouloir rester ici !

Mais je ne veux pas rester, pensait Kaempffer, je suis comme les autres, je veux partir ! Dans d'autres circonstances, il aurait donné lui-même l'ordre de lever le camp. Mais c'était aujourd'hui une chose impossible. Il devait régler ce problème avant de gagner Ploiesti. S'il bâclait son travail, des dizaines d'officiers SS se rueraient comme des chiens sur le poste de commandant du camp de Ploiesti. Il devait réussir. Un échec équivaldrait à le rejeter dans quelque bureau de l'arrière tandis que les SS prendraient les rênes du monde.

Il avait besoin de Woermann. Il fallait qu'il l'aide pendant quelques jours, tant qu'il n'aurait pas trouvé de solution. Ensuite, il le ferait passer en cour martiale pour avoir libéré les prisonniers.

— A votre avis, Klaus, de quoi s'agit-il ? demanda-t-il doucement. Les meurtres – qui est le coupable ?

— Je n'en sais rien, fit Woermann, troublé, en reprenant place sur sa chaise. Et pour l'instant, cela ne m'intéresse pas vraiment. J'ai huit cadavres à la cave et nous devons veiller à ce qu'il n'y en ait pas un de plus, c'est tout.

— Écoutez, Klaus, vous êtes ici depuis une semaine... vous avez dû vous faire une idée.

Continue de parler, se disait-il, tant que tu parleras, tu n'auras pas à revenir dans ta chambre.

— Les hommes pensent qu'il s'agit d'un vampire.

Un vampire ! Ce n'était pas du tout le genre de conversation qu'il recherchait mais il s'efforça de conserver un ton paisible et amical.

— Vous êtes d'accord avec eux ?

— Il y a une semaine – il y a même trois jours —je vous aurais répondu non. Maintenant, je n'en suis plus très sûr. Je ne suis plus sûr de rien. Si c'est *vraiment* un vampire, il ne ressemble pas à ceux que décrivent les romans fantastiques. Ou à ceux que montrent les films. La seule chose dont je sois sûr, c'est que le tueur n'est pas humain.

Kaempffer essaya de rassembler ses souvenirs. Il avait vu le film muet *Nosferatu* ainsi qu'une version sous-titrée en allemand du film américain *Dracula*. A l'époque, la notion même de vampire lui avait semblé absurde. Mais aujourd'hui... Bien sûr, aucun comte slave drapé dans sa cape ne rôdait dans les couloirs du donjon, mais il y avait tout de même huit cadavres dans la cave. Il ne pouvait quand même pas demander à ses hommes de s'armer de pieux et de maillets !

— Il faut remonter à la source, dit-il finalement.

— Où cela va-t-il nous mener ?

— Pas où, mais à *qui*. Je veux connaître le propriétaire de ce château. Il a été construit dans un but bien précis, et le parfait état dans lequel il se trouve doit avoir une raison.

— Alexandru et ses fils ne savent pas de qui il s'agit.

— C'est ce qu'ils disent.

— Pourquoi nous mentiraient-ils ?

— Tout le monde ment. Il faut bien que quelqu'un les paie.

— L'aubergiste reçoit de l'argent qu'il confie à Alexandru.

— Eh bien, nous interrogerons l'aubergiste.

— Vous pourriez également lui demander de traduire les mots tracés sur le mur.

Kaempffer sursauta.

— Quels mots ? Quel mur ?

— Dans le couloir où vos hommes sont morts. On a écrit quelque chose sur le mur avec leur sang.

— En roumain ?

— Je n'en sais rien, fit Woermann en haussant les épaules. Je n'arrive même pas à reconnaître les lettres.

Kaempffer bondit de sa chaise. Voilà une situation qu'il pouvait prendre en main !

— Je veux voir l'aubergiste !

L'homme s'appelait Iuliu.

Il était assez corpulent et devait avoir une bonne cinquantaine d'années. Son crâne était à moitié chauve, et il portait une épaisse moustache. Ses joues n'étaient pas rasées depuis trois jours au moins. Apeuré, il attendait en chemise de nuit dans le couloir donnant sur la cellule des autres villageois.

On se croirait revenu à la bonne époque, se disait Kaempffer, dissimulé dans l'ombre. L'attitude pitoyable de l'aubergiste lui rappelait ses premières années à la SS de Munich, quand il s'amusait à tirer du lit des boutiquiers juifs pour les voir trembler devant leur famille.

Seulement, l'aubergiste n'était pas juif.

Mais cela n'avait pas d'importance pour le major. Juif, Franc-Maçon, Tzigane ou aubergiste roumain, tout cela, c'était la même chose : ce qui était intéressant, c'était le comportement de la victime quand elle comprenait qu'il n'y avait plus pour elle aucune sécurité possible en ce monde.

Il laissa l'aubergiste grelotter dans le couloir, à l'emplacement même où les hommes avaient été tués. Les soldats avaient rapporté de l'auberge une sorte de gros livre de comptes. Iuliu observait les taches de sang puis le visage impassible des soldats qui l'avaient sorti du lit. Kaempffer était, quant à lui, bien incapable de regarder le sang qui souillait les murs et le couloir. Il revoyait alors les gorges arrachées, les cadavres qui s'étaient affalés sur lui.

Le major Kaempffer commençait à avoir froid aux mains en dépit des gants épais qui les protégeaient. Il fit un pas en avant et apparut en pleine lumière devant Iuliu. L'homme recula, surpris de se trouver devant un officier SS en uniforme.

— Qui possède ce donjon ? demanda tout de suite Kaempffer.

— Je n'en sais rien, Herr Offizier.

Son accent était épouvantable mais cela valait tout de même mieux qu'avoir recours à un interprète. Il gifla Iuliu, sans animosité particulière, par pure routine.

— Qui possède ce donjon ?

— Je n'en sais rien !

Il lui administra une autre gifle.

— *Qui !*

L'aubergiste cracha du sang et se mit à pleurer. Il allait bientôt craquer.

— Je ne sais pas, gémit-il.

— Qui te donne l'argent pour payer les personnes chargées de l'entretien ?

— Un messenger.

— Qui l'envoie ?

— Je ne sais pas. Il ne l'a jamais dit. Une banque, certainement. Il vient deux fois par an.

— Tu dois bien signer un reçu ou toucher un chèque. Qui l'a rédigé ?

— Je signe en bas d'une lettre. Elle est à l'en-tête de la Banque Méditerranéenne de Suisse, à Zurich.

— Sous quelle forme se présente l'argent ?

— En or, en pièces d'or de vingt lei. Je paie Alexandru, qui paie ses fils. On a toujours fait comme ça.

Kaempffer observa Iuliu qui s'essuyait les yeux. Il connaissait maintenant un nouveau maillon de la chaîne. Il demanderait au bureau central de la SS d'enquêter en Suisse, à la Banque Méditerranéenne, pour savoir qui adressait des pièces d'or à l'aubergiste. Il connaîtrait alors le possesseur du compte en banque, puis le nom du propriétaire du donjon.

Et ensuite, que ferait-il ?

Il n'en savait rien, mais c'était la seule façon de procéder pour le moment. Il se tourna et découvrit les lettres de sang sur le mur. Le sang, celui des soldats Flick et Waltz, avait pris une teinte brunâtre. Les lettres elles-mêmes avaient des formes curieuses ; quelques-unes étaient reconnaissables mais l'ensemble était absolument incompréhensible. Il devait pourtant vouloir dire quelque chose...

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en montrant l'inscription.

— Je n'en sais rien, Herr Offizier ! dit Iuliu, en essayant de se soustraire au regard bleu et glacial de Kaempffer. Je vous en supplie... croyez-moi !

Kaempffer vit tout de suite que l'homme disait la vérité mais cela n'avait aucune importance. Le Roumain serait harcelé, humilié, frappé, pour que les autres villageois comprennent en le rencontrant que les hommes en noir étaient implacables. Ils n'auraient alors qu'un seul désir : coopérer.

— Tu mens ! cria-t-il, en recommençant de gifler Iuliu. C'est du roumain, et je veux savoir ce que cela signifie !

— Cela *ressemble* à du roumain, Herr Offizier, dit Iuliu, qui

tremblait de plus belle, mais ce n'en est pas. Je n'y comprends rien.

Cela concordait avec les informations que Kaempffer avait pu glaner dans le dictionnaire. Il s'était mis à l'étude du roumain et de ses dialectes dès qu'il avait entendu parler du projet de construction d'un camp à Ploiesti. Sa connaissance du daco-roumain était encore assez limitée mais il viendrait un jour où, en pratiquant leur propre langue, les villageois ne pourraient plus lui cacher quoi que ce soit.

Bien sûr, les trois autres dialectes roumains étaient assez dissemblables de celui-ci, mais les mots tracés sur le mur ne semblaient pas appartenir à l'un d'eux. Il fallait toutefois que Iuliu sache ce qu'est la souffrance...

Sans regarder Iuliu et les quatre membres des einsatzkommandos, Kaempffer dit, d'un ton détaché :

— Enseignez-lui l'art de la traduction.

Il y eut un coup sourd suivi d'un râle, puis de nouveaux coups, accompagnés de raclements sur le sol. Kaempffer n'avait pas besoin de voir pour savoir que les hommes rouaient Iuliu de coups de pied après lui avoir assené un violent coup de crosse de fusil dans le creux de l'estomac. Aucune partie sensible de son individu ne serait épargnée par leurs bottes ferrées.

— Cela suffira ! dit une voix, qu'il reconnut être celle de Woermann.

Kaempffer se retourna brusquement. C'était là de l'insubordination caractérisée, un défi porté à son autorité ! Il ouvrit la bouche pour réprimander Woermann, quand il remarqua que le capitaine avait la main posée sur la crosse de son revolver. Il n'oserait pas s'en servir, mais cependant...

— Cet homme a refusé de coopérer, dit-il assez platement.

— Et vous croyez peut-être que c'est en le traitant de la sorte que vous en tirerez quelque chose ? C'est vraiment très intelligent !

Woermann repoussa les quatre hommes et s'approcha de Iuliu qui gisait à terre, immobile. Il jaugea du regard chacun des membres des einsatzkommandos.

— Est-ce ainsi que les soldats allemands se comportent pour la plus grande gloire de la Patrie ? Je suis sûr que vos parents seraient fiers de vous voir frapper un vieillard sans défense. Quelle preuve de bravoure ! Vous devriez les inviter un jour. A moins que vous ne les ayez également frappés lors de votre dernière permission ?

— Je vous préviens, capitaine... commença Kaempffer, mais Woermann s'était penché vers l'aubergiste.

— Que pouvez-vous nous dire sur ce donjon que nous ne sachions déjà ?

— Rien, fit Iuliu, toujours étendu à terre.

— Est-ce qu'il y a des légendes à son sujet, des contes de bonne

femme ?

— J'ai toujours vécu ici, je n'ai jamais rien entendu.

— Et des morts dans le donjon, il y en a déjà eu ?

— Jamais.

Le visage de l'aubergiste s'éclaira subitement, comme s'il venait de découvrir le moyen de mettre fin à ce cauchemar.

— Il y a peut-être quelqu'un qui pourrait vous aider. Si je peux consulter mon registre...

Woermann hocha la tête et Iuliu rampa jusqu'au gros volume dont il tourna fébrilement les pages.

— J'y suis ! Il est venu trois fois en dix ans avec sa fille, et il était chaque fois plus malade. C'est un grand professeur de l'université de Bucarest, un spécialiste de l'histoire de cette région.

— La dernière fois, quand était-ce ? fit Kaempffer, intéressé.

— Il y a cinq ans, dit Iuliu, craintif.

— Que voulez-vous dire par « chaque fois plus malade » ? demanda Woermann.

— La dernière fois, il lui fallait deux cannes pour marcher.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Woermann, en s'emparant du registre.

— C'est le professeur Theodor Cuza.

— Espérons qu'il est encore en vie, dit Woermann, en lançant le registre à Kaempffer. Je suis sûr que les SS ont à Bucarest des amis qui pourront le retrouver. Il vaudrait mieux ne pas perdre de temps.

— Je ne perds jamais de temps, capitaine, dit Kaempffer, qui tentait de recouvrer un peu de son autorité. Mes hommes vont fouiller ce château pierre par pierre pendant que je me renseignerai sur cette Banque Méditerranéenne. Si la banque ou le professeur ne nous apprennent rien, le donjon n'aura quant à lui plus aucun secret pour nous.

— Cela vous occupera, tout au moins. Je demanderai au sergent Oster de se mettre à votre disposition pour assurer la coordination des travaux.

Il aida Iuliu à se remettre debout et le poussa dans le couloir en disant :

— Je vais donner l'ordre aux sentinelles de vous laisser partir.

Mais l'aubergiste, au lieu de s'en aller, revint vers le capitaine pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Et Woermann éclata de rire.

Kaempffer sentit la colère monter en lui. Il ne pouvait supporter qu'on se moque de lui, et c'était ce que les deux hommes étaient en train de faire.

— Est-ce vraiment si drôle, capitaine ?

— Le professeur Cuza, dit Woermann, qui cessa de rire mais

dont le sourire moqueur ne s'effaça pas... le professeur Cuza, l'homme
qui va peut-être nous aider à rester en vie... c'est un Juif !

BUCAREST

Mardi 29 avril

10 heures 20

Les coups frappés à la porte ébranlaient toute la maison.

— Ouvrez !

Magda hésita un instant puis elle posa une question dont elle connaissait déjà la réponse :

— Qui est là ?

— Ouvrez immédiatement !

Vêtue d'un gros pull-over et d'une jupe longue, les cheveux défaits, Magda s'approcha de la porte puis interrogea du regard son père assis dans son fauteuil roulant, près du bureau.

— Il vaudrait mieux les laisser entrer, dit-il avec une sérénité qu'elle savait composée.

Magda tira le loquet de la porte et recula vivement. La porte s'ouvrit toute grande devant deux membres de la Garde de Fer, l'équivalent roumain des sections d'assaut allemandes.

— C'est la maison des Cuza ? dit l'un d'eux, sur un ton qui ne supportait aucune contradiction.

— Oui, fit Magda en revenant vers son père. Que voulez-vous ?

— Nous cherchons Theodor Cuza. Où est-il ?

— C'est moi, dit Papa.

Magda avait posé sa main sur le dossier de son fauteuil. Elle tremblait un peu. Elle avait toujours redouté cet instant, qui était pourtant arrivé. Ils allaient être emmenés dans un camp, où son père ne passerait même pas la nuit...

Les deux gardes observèrent Papa puis celui qui avait pris la parole sortit un papier de son ceinturon. Il le lut et regarda à nouveau le professeur.

— Vous ne pouvez être Cuza. Il a cinquante-six ans. Vous êtes trop vieux !

— C'est pourtant moi.

Les hommes se tournèrent vers Magda.

— C'est vrai ? C'est bien l'ancien professeur de l'université de Bucarest ?

Morte de peur, Magda était incapable de prononcer un mot. Elle se contenta de hocher la tête.

— Que voulez-vous de moi ? dit alors son père.

— Nous devons vous emmener à la gare et vous conduire à la correspondance de Campina où vous rencontrerez des représentants du III^e Reich. Ensuite...

— Des Allemands ? Mais pourquoi ?

— Vous n'avez pas à poser de questions ! Ensuite...

— Cela veut dire qu'ils n'en savent rien eux-mêmes, murmura-t-il, si doucement que seule Magda l'entendit.

— Ensuite, reprit le garde, vous serez emmené au col de Dinu.

La surprise de Papa était égale à celle de Magda mais il se ressaisit rapidement.

— J'aimerais vous obliger, messieurs, dit-il en tendant ses pauvres mains, car peu d'endroits au monde sont plus fascinants que le col de Dinu. Mais, comme vous le voyez, je suis infirme.

Les deux gardes demeurèrent silencieux. Ils fixaient le vieil homme, et Magda devinait leurs pensées. Papa n'avait plus que la peau sur les os, et on lui eût aisément donné quatre-vingts ans. Le papier mentionnait pourtant un homme de cinquante-six ans.

— Vous allez venir avec nous !

— C'est impossible ! s'écria Magda. Vous allez le faire mourir !

Les deux hommes se regardèrent. Ils devaient amener le professeur Cuza au col de Dinu. Le plus rapidement possible. Et vivant. Mais le vieillard qui se trouvait en face d'eux ne semblait même pas capable d'atteindre la gare.

— J'y arriverai peut-être, si vous autorisez ma fille à m'accompagner, dit doucement Papa.

— Mais tu ne peux pas faire ça !

— Magda... ces hommes veulent m'emmener, et il faut que tu viennes avec moi. Il le faut !

Sa voix était plus ferme, ses yeux plus durs. Elle ne parvenait pas à comprendre ce qu'il avait en tête mais elle se devait de lui obéir.

— Oui, Papa.

Sa voix se radoucit :

— Est-ce que tu sais quelle direction nous allons prendre, ma chérie ?

Il voulait lui dire quelque chose, ouvrir une porte de son esprit. Et elle se souvint du rêve qu'elle avait fait une semaine auparavant, de la valise qu'elle avait cachée sous le lit.

— Le nord !

Les deux hommes de la Garde de Fer étaient assis sur la banquette de l'autre côté du couloir central du wagon ; ils parlaient à voix basse, quand ils ne tentaient pas de percer du regard les vêtements épais de Magda. Papa était installé près de la fenêtre. Bucarest était déjà loin, et il leur faudrait parcourir en tout près de cent kilomètres. Pourvu que cela ne fût pas trop pour lui...

— Est-ce que tu sais pourquoi je t'ai fait venir ? demanda-t-il d'une voix sèche.

— Non, Papa, et je ne vois pas non plus pourquoi tu y vas. Tu aurais bien pu refuser. Il aurait suffi pour cela que leurs supérieurs te voient.

— Ils s'en moquent bien ! Et puis, je ne suis pas exactement le cadavre vivant que je parais.

— Ne parle pas comme ça !

— Il y a longtemps que je ne mens plus, Magda. Je sais que j'ai autre chose que des rhumatismes articulaires, qu'il n'y a pas d'espoir et que le temps m'est compté. C'est pour cela que je veux l'utiliser au maximum.

— Ce n'est pas une raison pour accepter d'aller au col de Dinu !

— Pourquoi cela ? C'est un endroit qui m'a toujours plu, et il me serait agréable d'y mourir. Ils ont besoin de moi, là-bas, et il est inutile de refuser. Mais sais-tu au moins pourquoi j'ai voulu que tu m'y accompagnes ?

Magda réfléchit. Son père était aussi son maître, il jouait les Socrate et ses questions amenaient son interlocuteur à découvrir par lui-même les réponses. Elle trouvait souvent cette méthode ennuyeuse et s'efforçait d'aboutir le plus rapidement possible au résultat. Mais aujourd'hui, elle se sentait trop nerveuse pour se concentrer.

— Pour te servir d'infirmière, bien entendu, lança-t-elle.

Elle regretta aussitôt ses paroles mais son père semblait ne pas les avoir entendues ; il était trop préoccupé par ce qu'il avait à lui dire pour s'offenser d'une telle remarque.

— Oui, fit-il en baissant la voix, c'est ce qu'ils croiront. Mais cela te donnera surtout la chance de quitter ce pays ! Tu profiteras de la première occasion pour franchir les collines !

— Non, Papa !

— Écoute-moi ! dit-il en s'approchant d'elle. Cette chance ne se représentera jamais plus. Nous sommes souvent allés dans les Alpes, et tu connais bien le col de Dinu. L'été sera bientôt là, tu pourras te cacher et fuir vers le sud.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas – n'importe où ! Va en Amérique, en Turquie, en Asie ! N'importe où, mais ne reste pas en Europe !

— Une femme, voyager seule en temps de guerre, dit Magda

d'une voix qui s'efforçait de ne pas paraître trop sinistre...

— Tu dois essayer !

— Papa, que se passe-t-il ?

Il regarda longuement par la fenêtre avant de lui dire d'une voix mourante, à peine audible :

— C'en est fini pour nous. Ils vont nous effacer à tout jamais de ce continent.

— Mais qui ça, nous ?

— Nous, les Juifs ! Il n'y a plus d'espoir pour nous en Europe.

— Ne sois pas si...

— C'est la vérité ! La Grèce vient de se rendre ! Te rends-tu compte qu'ils n'ont pas perdu une seule bataille depuis qu'ils ont envahi la Pologne, il y a un an et demi ? Personne n'a pu leur résister plus de six semaines. Rien ne peut les arrêter ! Et le dément qui les dirige veut rayer notre race de la surface de la Terre. Tu sais ce qui se passe en Pologne : ce sera bientôt la même chose chez nous. La fin des Juifs de Roumanie n'a été retardée que parce que le traître Antonescu et la Garde de Fer sont à couteaux tirés mais ils vont bientôt oublier leurs griefs respectifs.

— Tu te trompes. Papa, dit vivement Magda. Le peuple roumain ne le permettra pas.

Il posa sur elle des yeux étonnamment vifs.

— Tu crois cela ? Regarde-nous, regarde ce qui s'est déjà passé. Est-ce que quelqu'un a protesté quand le gouvernement a entrepris la « roumanisation » des biens et des affaires appartenant aux Juifs ? L'un de mes chers collègues de l'université a-t-il seulement demandé pourquoi j'ai été renvoyé ? Personne ne s'intéresse à nous, *personne* !

Il se tourna à nouveau vers la fenêtre. Magda aurait voulu trouver des paroles susceptibles de l'apaiser mais les mots ne venaient pas. Elle savait que des larmes auraient coulé sur ses joues si la maladie ne l'avait rendu incapable de pleurer. Il avait toutefois repris la maîtrise de soi quand il s'adressa de nouveau à elle.

— Et nous voici à présent dans ce train, sous la garde de fascistes roumains qui vont nous livrer à des fascistes allemands. Nous sommes perdus !

Elle se prit à contempler la nuque de son père. Qu'il était devenu cynique et amer ! Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Il avait une maladie qui le rongait lentement, une maladie qui déformait ses membres et ses doigts, desséchait sa peau pour la transformer en une sorte de parchemin, le privait de salive au point qu'il ne pouvait presque plus déglutir. Quand à sa carrière... après des années passées à l'université où il faisait autorité en matière de folklore roumain et où il était le numéro deux du département d'Histoire, il avait été chassé sans le moindre ménagement. Bien sûr,

on avait prétexté sa maladie, mais il savait que c'était uniquement parce qu'il était juif.

Depuis, sa santé avait décliné, on lui avait interdit de poursuivre ses recherches historiques et on l'avait expulsé de sa maison. Mais, par-dessus tout, il savait que la machine implacable qui broyait les autres peuples allait bientôt s'en prendre à la Roumanie.

Oui, il est amer ! se disait-elle, mais il a le droit de l'être.

Et moi aussi, j'ai le droit de l'être. C'est ma race et mon héritage qu'ils veulent détruire. Avant de s'en prendre à ma vie.

Non, pas sa vie. C'était impossible. Elle ne l'accepterait jamais. Mais ils avaient certainement anéanti l'espoir d'être plus que la secrétaire et l'infirmière de son père. Le revirement soudain de l'éditeur de musique en était la preuve irréfutable.

Pourquoi n'ai-je pas le droit de laisser mon empreinte en ce monde, aussi discrète soit-elle ? Mon recueil de chansons... je ne demande pas à ce qu'il soit célèbre mais un jour, peut-être, dans cent ans, quelqu'un l'ouvrira et jouera l'une de mes mélodies... Et quand la chanson sera terminée, il refermera le livre et verra mon nom sur la couverture. Oui, ce musicien saura que Magda Cuza a existé.

Elle soupira. Elle n'abandonnerait pas si facilement. La situation était assez mauvaise, et elle irait certainement en empirant. Mais l'espoir demeurerait.

Le train passait devant un campement de Tziganes. Les roulottes aux couleurs vives étaient disposées autour d'un feu de bois. L'étude du folklore roumain avait permis à Papa de connaître les Tziganes, qui l'avaient autorisé à partager leurs traditions orales.

— Regarde, dit-elle, dans l'espoir de lui réchauffer le cœur, des Tziganes !

— Je les vois, fit-il, sans enthousiasme. Dis-leur adieu, car eux aussi sont condamnés.

— Assez, Papa !

— C'est la vérité, pourtant. Les Roms sont un cauchemar pour les autorités, et ils seront éliminés. Ce sont des esprits libres, qui aiment les foules, le rire et l'oisiveté. La mentalité fasciste ne peut le tolérer. Ils sont nés sous la roulotte de leurs parents et n'ont ni travail ni adresse permanente. Leur nom même change, car ils en ont trois en vérité : un pour les *gadjés*, un deuxième qu'ils utilisent entre membres d'une même tribu, et un troisième secret, que leur mère leur chuchote à l'oreille à leur naissance pour confondre le Diable au cas où il viendrait les chercher. Les Tziganes constituent une véritable abomination pour la mentalité fasciste.

— Peut-être, dit Magda, mais nous ? Pourquoi sommes-nous une abomination ?

— Je ne sais pas, et je crois que personne ne le sait. Nous

sommes de bons citoyens, nous sommes industriels, nous payons nos impôts. Peut-être est-ce tout simplement notre lot. Non, je n'en sais rien, de même que je ne sais pas pourquoi nous devons nous rendre au col de Dinu. La seule chose intéressante, c'est le donjon, mais il ne passionne que les férus d'histoire. Pas les Allemands.

Il s'appuya contre le dossier et ferma les yeux. Bientôt, il dormit, en ronflant doucement. Le train laissa derrière lui les cheminées et les citernes de Ploiesti puis dépassa Floresti. Magda passa tout ce temps à se demander ce que leur réservait l'avenir et pourquoi les Allemands voulaient rencontrer son père au col de Dinu.

Les plaines s'étiraient, et Magda s'abandonna à la rêverie. Elle avait épousé un homme beau, aimable, intelligent. Ils étaient très riches et s'achetaient des livres et des objets anciens ; leur maison ressemblait à un véritable musée. Et cette maison se dressait dans un pays lointain où personne ne leur reprocherait d'être Juifs...

Un pauvre sourire se dessina sur les lèvres de Magda. Il était bien trop tard pour que tout ceci fût autre chose qu'une rêverie. A trente et un ans, aucun homme ne voudrait l'épouser et lui donner des enfants.

Elle n'était plus bonne qu'à servir de maîtresse. Et cela, elle ne l'accepterait jamais.

Pourtant, il y avait eu quelqu'un, une douzaine d'années plus tôt... Mihail, un des étudiants de Cuza. Ils étaient très attirés l'un par l'autre, mais la mère de Magda était morte, et elle avait dû la remplacer auprès de Papa. Mihail avait été écarté. Elle pensait à lui, parfois. Depuis, il avait pris une autre femme, et il avait eu trois enfants. Magda, elle, restait seule.

Les collines succédèrent bientôt aux plaines et le train aborda la première montée. Le soleil brillait au-dessus des Alpes. Dans quelques instants, ils arriveraient à Campina. Magda aida son père à enfiler un pull-over. Ensuite, elle arrangea son fichu et se rendit à l'extrémité du wagon, où avait été rangé le fauteuil roulant. Le plus jeune des deux gardes l'y suivit. Pendant tout le voyage, elle avait senti son regard posé sur son corps, dont il essayait de découvrir les véritables contours par-delà les plis lourds du vêtement.

Magda se pencha pour remettre en place les coussins du fauteuil quand une main se plaqua sur ses fesses avant de tenter de s'insinuer entre ses jambes. Une nausée gonfla en elle mais elle se retourna brusquement en se retenant pour ne pas enfoncer ses ongles dans les yeux du garde.

— Je croyais que ça te plairait, dit-il en la prenant par l'épaule. Tu n'es pas mal pour une Juive, et je suis sûr que tu cherches un homme, un vrai.

Magda le dévisagea. Il n'avait rien d'« un homme, un vrai ». Il

avait à peine plus de dix-huit ans et sa lèvre supérieure s'ornait d'une moustache si claire qu'on eût dit une ombre de maquillage. Il se frotta contre elle et la poussa vers la porte.

— Allons dans la prochaine voiture, c'est le fourgon à bagages.

— Non, fit-elle, impassible.

Il la poussa plus rudement.

— Grouille-toi !

Sans cesser de le regarder, elle dit :

— Vous ne pouvez pas trouver de fille qui veuille de vous ?

— Oh si ! fit-il, en clignant de l'œil.

— Dans ce cas, pourquoi forcez-vous les autres ?

— Tu me remercieras après, dit-il en ricanant.

Magda ne savait plus que faire. Elle pensa un instant le frapper et crier, mais les freins du wagon se mirent à grincer.

Le train entra en gare de Campina.

— On n'a plus le temps, dit-il en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Dommage.

Sauvée. Magda ne dit rien. Elle en aurait pleuré de bonheur.

Le jeune garde se redressa et tendit la main en direction du quai.

— Je crois que tu m'aurais trouvé très doux comparé à eux.

Magda se pencha à son tour. Elle vit quatre hommes en uniforme noir et se sentit défaillir. Elle avait trop entendu parler des SS pour ne pas les reconnaître au premier coup d'œil.

KARABURUN, TURQUIE

Mardi 29 avril

18 heures 2

Debout sur la digue, le rouquin regardait les dernières lueurs du soleil projeter l'ombre de la pile loin au-dessus de la mer. La mer Noire. Quel nom ridicule. Elle était bleue et ressemblait à un océan. Tout autour de lui, de petites maisons de brique et de stuc s'entassaient jusqu'au bord de l'eau ; leurs toits de tuiles rouges avaient à présent la même couleur que le soleil couchant.

Il ne lui avait pas été très difficile de se procurer un bateau. La pêche était assez bonne mais les hommes étaient très pauvres...

Il ne s'agissait plus d'une embarcation longue et souple mais d'un sardinier aux flancs couverts de sel. Ce n'était pas exactement ce qu'il recherchait, mais c'était tout de même mieux que rien.

La barque à moteur l'avait conduit tout près de Silivri, à l'ouest de Constantinople – on disait Istanbul, maintenant, n'est-ce pas ? Il se souvint que le régime en place avait changé le nom de la ville une dizaine d'années plus tôt. Il allait devoir s'y faire, mais les vieilles habitudes étaient tenaces. Il avait tiré le bateau à sec, déchargé sa longue caisse, puis repoussé la barque vers la mer de Marmara. Un pêcheur ou un navire officiel la retrouverait un jour, avec le cadavre de son propriétaire.

Il lui avait ensuite fallu parcourir une trentaine de kilomètres dans les landes de la Turquie d'Europe. Acheter un cheval s'était révélé aussi facile que louer un bateau. Les gouvernements se succédaient, et l'argent d'aujourd'hui ne vaudrait peut-être plus rien demain ; mais la vue de l'or ouvrait toujours toutes les portes.

Il se trouvait donc au bord de la mer Noire et attendait que l'on fasse le plein du sardinier. Secouer le propriétaire n'aurait servi à rien : ces gens vivaient à leur propre rythme.

Il y avait encore plus de 250 milles jusqu'au delta du Danube ; de là, 300 kilomètres le sépareraient du col de Dinu. Sans cette guerre stupide, il aurait loué un avion et y serait déjà arrivé.

Que s'était-il passé là-bas ? Est-ce qu'on s'était battu dans le défilé ?

La radio n'avait pas mentionné de combats en Roumanie. Cela n'avait pas d'importance. Quelque chose s'était déréglé. Et il avait cru les choses immuables.

Immuables ? Il était bien placé pour savoir que c'était rarement vrai.

Il pouvait tout de même conserver l'espoir que les événements n'eussent pas dépassé le point de non-retour.

XIII

LE DONJON

Mardi 29 avril

17 heures 52

— Vous ne voyez donc pas qu'il est épuisé ? cria Magda, chez qui la peur avait cédé la place à la colère et à l'instinct de protection.

— Je me moque bien de savoir s'il va rendre l'âme, dit l'officier SS que l'on appelait le major Kaempffer. Je veux qu'il me dise tout ce qu'il sait de ce donjon.

La route de Campina au donjon avait été un véritable cauchemar. Ils avaient été poussés sans ménagement à l'arrière d'un camion et surveillés par deux membres des einsatzkommandos tandis que deux autres membres se tenaient dans la cabine. Papa avait expliqué qui ils étaient à Magda, mais elle n'avait pas besoin de ses explications pour les trouver répugnants : la façon dont ils traitaient Papa lui suffisait. Ils ne parlaient pas le roumain et s'exprimaient à coups de pied et de crosse de fusil. Magda avait toutefois décelé une certaine préoccupation par-delà leur brutalité : ils semblaient heureux d'avoir quitté le col de Dinu et n'y retournaient qu'à contrecœur.

Magda était finalement aussi fatiguée que son père quand ils atteignirent le donjon.

Le donjon... il avait changé. Il était en aussi bon état qu'auparavant mais, à l'instant même où ils franchirent le portail, Magda sentit une aura de menace, une nuance imperceptible de l'air, qui pesait sur les esprits et parcourait de frissons le cou et les épaules.

Papa la remarqua également car elle le vit lever la tête et regarder tout autour de lui comme s'il voulait identifier cette sensation.

Les Allemands paraissaient affairés, et il semblait y avoir deux types de soldats, les uns en gris et les autres en noir. Deux soldats en uniforme gris s'approchèrent de l'arrière du camion dès qu'il se fût arrêté et leur firent signe de descendre en criant : « *Schnell ! Schnell !* »

Magda leur adressa la parole en allemand, langue qu'elle comprenait et parlait assez bien :

— Il ne peut pas marcher !

Elle n'exagérait rien car Papa était au bord de l'épuisement.

Les deux hommes n'hésitèrent pas à grimper dans le camion pour transporter Papa dans son fauteuil roulant mais ils laissèrent à Magda le soin de le pousser dans la cour. Tout en suivant les soldats, Magda sentait les ombres se presser autour d'elle.

— Il y a quelque chose d'anormal ici. Papa, murmura-t-elle à son oreille. Est-ce que tu le *sens* ?

Un bref hochement de tête fut sa seule réponse.

Elle le conduisit au premier étage de la tour de guet. Deux officiers allemands les y attendaient, l'un vêtu de gris et l'autre de noir, debout près d'une table éclairée par une ampoule unique.

La soirée ne faisait que commencer.

— Tout d'abord, dit Papa qui répondit dans un allemand parfait aux demandes d'information du major, cette bâtisse n'est pas un donjon. Un donjon constituait la fortification ultime d'un château, la partie où le seigneur se réfugiait avec sa famille et ses proches. Ce bâtiment est unique. Je ne sais comment vous pourriez l'appeler : il est bien trop élaboré, trop bien construit aussi, pour être un simple poste de guet, mais il est trop petit pour tout seigneur féodal qui se respecte. On l'a toujours qualifié de « donjon », et je suppose qu'il faudra se contenter de ce nom.

— Je me moque bien de ce que vous *supposez* ! aboya le major. Ce que je veux, c'est ce que vous *savez* ! L'histoire de ce donjon, les légendes – tout !

— Cela ne peut pas attendre demain matin ? suggéra Magda. Mon père est épuisé et...

— Non, nous devons savoir *ce soir* !

Magda se tourna vers l'autre officier : il s'appelait Woermann et n'était pas encore intervenu. Elle observa ses yeux et y découvrit ce qu'elle avait déjà décelé chez tous les soldats allemands depuis l'instant où elle était descendue du train : la peur. Officiers ou hommes du rang, tous étaient terrorisés.

— A propos de quoi, exactement ? demanda Papa.

Le capitaine Woermann prit finalement la parole :

— Professeur Cuza, huit de mes hommes ont été massacrés depuis une semaine.

Le major regardait le capitaine mais celui-ci continua de parler comme s'il l'ignorait.

— Un mort par jour, sauf la nuit dernière où deux hommes ont eu la gorge tranchée.

Papa remua les lèvres. Magda espérait qu'il n'allait pas irriter les Allemands par ses propos.

— Je n'ai pas d'amis politiques, et je ne sais rien des activistes

de cette région. Je ne puis en rien vous aider.

— Nous ne pensons plus que le mobile soit politique, dit le capitaine.

— Dans ce cas, de qui s'agit-il ?

— Nous ne sommes même plus sûrs qu'il s'agisse de quelqu'un, dit le capitaine avec effort.

Ses paroles flottèrent un instant puis Magda vit la bouche de son père s'entrouvrir pour dessiner un sourire qui avait quelque chose de cadavérique.

— Vous croyez donc que le surnaturel est ici, à l'œuvre ? Quelques-uns de vos hommes se font tuer et vous vous tournez vers le surnaturel parce que vous êtes incapables de trouver le tueur ou d'accepter qu'un partisan puisse vous défier. Si vous voulez mon...

— *Silence, Juif !* hurla le major SS, fou de rage. Si je ne vous ai pas encore fait fusiller, vous et votre fille, c'est parce que vous êtes un expert de cette région et de son folklore. Vous demeurerez vivants tant que vous me serez utiles. Mais vous n'avez rien dit jusqu'à maintenant pour me prouver que je n'ai pas eu tort en vous faisant venir ici !

Magda vit le sourire de Papa s'évanouir quand il se tourna vers elle. Les menaces à son égard avaient frappé juste.

— Je ferai de mon mieux, dit-il gravement, mais vous devez commencer par me raconter tout ce qui s'est passé. Peut-être vous offrirai-je alors une explication plus réaliste.

— Je l'espère pour vous.

Le capitaine Woermann raconta l'histoire des deux soldats qui étaient descendus à la cave pour desceller une croix d'or et d'argent alors que toutes les autres étaient de cuivre et de nickel ; il parla du puits étroit menant à une sorte de cellule, de l'effondrement du mur, du tragique destin du soldat Lutz et de ceux qui suivirent. Le capitaine mentionna aussi les ténèbres envahissantes qu'il avait remarquées deux jours plus tôt, et termina par les deux SS qui avaient surgi dans la chambre du major Kaempffer après que leur gorge eut été sectionnée.

Magda frissonna à ce récit. Elle en aurait peut-être ri dans d'autres circonstances mais l'atmosphère du donjon et le visage des deux officiers lui ajoutaient un poids certain. Surtout, elle se rendit compte que son rêve de voyage vers le nord s'était produit à l'instant même de la mort du premier soldat.

C'était une coïncidence à laquelle elle réfléchirait plus tard. Ce qui comptait pour le moment, c'était Papa. Elle avait détaillé son visage pendant qu'il écoutait, elle avait vu la fatigue mortelle se dissiper progressivement à l'annonce de chaque nouveau trépas. Et lorsque le capitaine Woermann se fut tu, Papa n'était plus un vieillard effondré dans son fauteuil mais à nouveau le professeur Theodor Cuza,

un expert renommé à qui l'on demandait conseil.

Il prit tout son temps avant de répondre :

— Il semble évident qu'une chose a été libérée de la petite pièce dissimulée dans le mur par le premier soldat qui a trouvé la mort. A ma connaissance, il n'y a jamais eu de décès dans le donjon. Il faut dire aussi qu'il n'y a jamais eu non plus d'armée en garnison. Sans les événements des deux dernières nuits, j'aurais dit que ces morts étaient l'œuvre de patriotes roumains – il insista sur ces mots – mais je ne vois rien qui puisse expliquer la disparition subite de la lumière ou la marche de deux cadavres. C'est peut-être pour cela que nous devons envisager des causes surnaturelles.

— C'est bien pour cette raison que vous êtes ici, dit le major.

— La meilleure solution serait de quitter les lieux.

— Il n'en est pas question !

— Écoutez, messieurs, je ne crois pas aux vampires, commença Papa. Du moins, je n'y crois plus. Je ne crois pas plus aux spectres et aux loups-garous. Mais j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de spécial dans ce donjon. Son existence même est une énigme : sa forme est des plus curieuses, et nul ne sait qui l'a fait bâtir. Il est en parfait état, quoique personne n'en revendique la propriété.

— Nous nous penchons actuellement sur ce problème, dit le major Kaempffer.

— Vous voulez dire que vous avez contacté la Banque Méditerranéenne de Zurich ? Vous perdez votre temps, je m'y suis personnellement rendu. Une somme y a été déposée au siècle dernier, au moment où la banque a été fondée, et les dépenses d'entretien sont prélevées sur les intérêts de cette somme. Avant, d'autres banques dans d'autres pays remplissaient le même rôle, mais tout cela est très confus. Il est impossible de savoir qui est le premier déposant, mais l'argent est toujours là et les intérêts doivent être payés à *perpétuité*.

Le major Kaempffer abattit son poing sur la table :

— Vous ne m'êtes d'aucune utilité !

— Et pourtant, vous n'avez que moi. Mais écoutez la suite : il y a trois ans, j'ai demandé au gouvernement – celui du roi Carol – de faire du donjon un monument national. J'espérais que les propriétaires se manifesteraient. Malheureusement, le gouvernement a repoussé mon idée : le col de Dinu était, paraît-il, trop isolé et le donjon n'était lié à aucun événement historique important. Enfin, on ne voulait pas dépenser l'argent de l'État pour l'entretenir alors que des fonds privés y pourvoyaient largement. Je ne pouvais rien opposer à ces arguments, et je n'ai pas insisté. Ma santé défaillante m'a alors cloué à Bucarest. J'étais la plus grande autorité vivante sur ce donjon, j'en savais plus que quiconque – mais cela ne fait pas grand-chose.

Magda ressentait une certaine vexation à entendre son père dire

toujours « je ». Elle avait pris une part importante dans les démarches, et elle en savait autant que lui sur le donjon. Mais les circonstances lui interdisaient absolument de rafraîchir la mémoire de son père.

— Et cela ? dit Woermann, en montrant des livres et des parchemins entassés dans un coin de la pièce.

— Ce sont des livres ? fit Papa, étonné.

— Nous avons commencé de démonter les pierres du donjon, dit Kaempffer. De sorte que la chose que nous cherchons ne pourra plus se cacher nulle part.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Papa en haussant les épaules, mais prenez garde de ne pas libérer quelque chose de pire.

Magda le vit se tourner vers les livres, sans remarquer que Kaempffer s'était raidi en l'entendant prononcer cette dernière phrase – c'était là une possibilité qu'il n'avait jamais envisagée.

— Mais où avez-vous trouvé ces livres ? Il n'y avait pas de bibliothèque dans le donjon, et les villageois savent à peine lire leur nom.

— Il y avait une cachette dans la paroi d'un mur, dit le capitaine.

Magda s'agenouilla devant la pile de livres : il s'en dégagait une odeur ancienne qu'elle affectionnait tout particulièrement. Il devait y en avoir une douzaine ; certains étaient à moitié pourris, d'autres sous forme de manuscrits reliés. Elle en prit un au hasard. *Le Livre d'Eibon*. Elle sursauta. C'était impossible... c'était une plaisanterie ! Elle s'empara un à un des autres ouvrages, traduisant leur titre dans sa propre langue, et l'angoisse l'envahit. Ces livres étaient authentiques ! Elle se hâta de se relever et de revenir auprès de son père.

— Qu'y a-t-il ? demanda Papa, en découvrant l'inquiétude sur son visage.

— Ces livres ! dit-elle, incapable de dissimuler son émotion. Ils sont censés ne pas exister !

Papa approcha son fauteuil de la table.

— Montre-les-moi !

Magda se pencha et lui en tendit deux. Le premier était le *De Vermis Mysteriis*, de Ludwig Prinn ; le second, le *Culte des Goules*, du comte d'Erlette. Ils étaient très lourds et Magda frissonnait à leur contact. La curiosité anima les deux officiers qui, à leur tour, en ramassèrent.

Papa tremblait d'excitation à la vue de ces ouvrages :

— Les *Manuscrits Pnakotiques* ! La traduction par Du Nord du *Livre d'Eibon* ! Les *Sept Livres Cryptiques de Hsan* ! Et celui-ci : les *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz ! Ces livres n'ont pas de prix ! Ils ont été brûlés de par le monde et seuls leurs titres demeurent dans la mémoire des hommes, au point qu'on a même douté de leur

existence. Et voici devant nous les exemplaires ultimes !

— On a peut-être eu de bonnes raisons de les interdire, Papa ! dit Magda, qui n'aimait pas la lueur qui éclairait les yeux du vieillard.

Ces livres l'avaient bouleversée, profondément. Ils avaient la réputation de dépeindre des rites immondes et des unions avec des forces situées au-delà de la raison et de la sagesse. Savoir maintenant qu'ils étaient réels, qu'ils étaient plus que des légendes sinistres, troublait son âme.

— Peut-être, dit Papa, sans lever les yeux – il avait ôté ses gants de cuir et conservé ceux de coton pour mieux tourner les pages – mais c'était en un autre siècle. Et je ne vois pas ce que ces livres pourraient comporter que nous ne puissions affronter aujourd'hui, en plein ^{xx}e siècle.

— Que peut-il y avoir de si affreux ? dit Woermann, qui se saisit de l'exemplaire des *Unaussprechlichen Kulten*. Tenez, celui-ci est écrit en allemand.

Il le feuilleta et s'arrêta finalement sur une page. Magda eut la tentation de le mettre en garde mais elle n'en fit rien. Elle ne devait rien aux Allemands. Elle vit le visage du capitaine devenir livide, sa pomme d'Adam remonter nerveusement. Il fit claquer la couverture.

— Quel esprit pervers, quel dément a pu écrire une chose pareille ? C'est... c'est...

Il ne pouvait trouver les mots susceptibles de décrire ce qu'il éprouvait en cet instant.

— Lequel est-ce ? dit Papa. Ah, le von Juntz. Il a été publié en 1839 à Düsseldorf. Le tirage en était très limité, une douzaine d'exemplaires, pas plus...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit Kaempffer, qui s'était tenu à l'écart des autres.

— Ce donjon date du ^{xv}e siècle... c'est une chose dont je suis absolument sûr. Tous les livres lui sont antérieurs, à l'exception du von Juntz. Ce qui signifie que quelqu'un a visité ce donjon vers le milieu du ^{xix}e siècle et qu'il a déposé cet ouvrage parmi les autres.

— Je ne vois pas en quoi cela nous concerne, dit Kaempffer. En quoi cela peut-il nous aider à empêcher la mort d'un de nos hommes, ou votre propre mort ?

— Le problème se présente maintenant sous un angle différent, dit Papa. Ces livres ont été condamnés à travers les siècles comme étant mauvais. Je refuse cette notion. Je dis qu'ils ne sont pas mauvais mais qu'ils traitent du mal. Celui que je tiens était tout particulièrement visé par les interdictions : il s'agit du *Al Azif*, dans le texte arabe original.

— Oh non ! s'écria Magda, incapable de retenir son cri.

Cet ouvrage était le pire de tous.

— Si ! Je ne suis pas très doué en arabe mais j'en sais assez pour traduire le titre et le nom du poète qui l'a écrit.

Il se tourna alors vers Kaempffer.

— La réponse à votre problème se trouve peut-être dans les pages de ce livre. Je vais m'y mettre dès ce soir. Mais il me faut d'abord voir les cadavres.

— Quoi ? s'écria le capitaine Woermann, qui s'était repris.

— Je veux examiner les blessures, pour voir s'il y a quelque chose de rituel dans leur mort.

— Nous allons vous y escorter immédiatement, dit le major, qui fit appeler deux hommes des einsatzkommandos.

Magda ne souhaitait pas les accompagner mais l'idée de rester seule dans cette pièce lui déplaisait encore plus ; elle poussa donc le fauteuil de son père vers l'escalier. Là, les deux SS soulevèrent le fauteuil et le portèrent jusqu'en bas des marches. Il faisait froid dans la cave. Magda regrettait d'y être venue.

— Que pensez-vous de ces croix. Professeur ? demanda Woermann alors qu'ils s'engageaient dans le couloir. Quelle est leur signification ?

— Je n'en sais rien. Il n'y a pas la moindre légende à leur sujet. Certains disent seulement que le donjon est l'œuvre d'un pape. Mais le ^{xv}^e siècle était une époque de crise pour le Saint Empire romain, et le donjon se trouve dans une région constamment menacée par les Turcs ottomans. De sorte que la théorie papale est des plus absurdes.

— Les Turcs pourraient en être les auteurs ?

— Impossible, fit Papa, en secouant la tête. Ce n'est pas leur style architectural et la croix n'est pas un motif turc.

— Et qu'en est-il du type de croix ?

Le capitaine paraissait sincèrement intéressé par le donjon et Magda lui répondit avant Papa ; le mystère des croix la fascinait depuis des années.

— Nul ne pourrait vous renseigner. Mon père et moi-même avons compulsé d'innombrables ouvrages d'histoire chrétienne, romaine ou slave, et nous n'avons jamais découvert de croix qui ressemblât à celles-ci. Si nous leur avions trouvé un précédent historique, nous aurions peut-être pu établir un lien entre celui qui les a dessinées et le donjon. Mais nous n'avons rien trouvé. Ces croix sont uniques, comme la structure qui les abrite.

Elle aurait pu continuer ainsi très longtemps – cela l'empêchait de penser à ce qui l'attendait dans les sous-sols – mais le capitaine ne lui accordait pas beaucoup d'attention. Uniquement parce qu'elle était une femme. Les hommes étaient-ils donc tous les mêmes, en Allemagne comme en Roumanie.

— Encore une question, dit le capitaine à l'adresse de Papa.

Savez-vous pourquoi il n'y a jamais d'oiseaux dans ce donjon ?

— A dire vrai, je ne l'avais jamais remarqué.

Magda se rendit alors compte que son cerveau n'avait jamais enregistré ce phénomène... jusqu'à cet instant.

Ils étaient arrivés devant le mur éboulé. Les gravats avaient été déblayés. Magda sentit un courant d'air froid venir de l'ouverture pratiquée dans le sol, et elle chercha dans la pochette accrochée au dossier du fauteuil les gants de cuir de Papa.

— Il vaut mieux que tu les remettes, dit-elle, en lui tendant le gant de la main gauche.

— Il en a déjà ! s'écria Kaempffer, impatient.

— Ses mains sont très sensibles au froid, dit Magda en lui présentant l'autre gant. C'est une des conséquences de sa maladie.

— Et quelle est cette maladie ? demanda Woermann.

— La sclérodermie.

Magda lut l'ignorance sur le visage des deux Allemands. Papa prit alors la parole :

— Moi-même n'en avais jamais entendu parler avant d'en être atteint. En fait, les deux premiers docteurs qui m'ont examiné ont établi un mauvais diagnostic. Je n'entrerai pas dans le détail et je vous dirai seulement qu'elle n'affecte pas que les mains.

— Fort bien, mais *comment* affecte-t-elle vos mains ? demanda Woermann.

— Une baisse de température soudaine interdit la circulation du sang dans mes doigts et je risque la gangrène si je n'en prends pas le plus grand soin. C'est pour cela que je porte des gants jour et nuit. Voilà. Maintenant, je suis à vous.

Déjà entrée dans le puits. Magda se mit à frissonner.

— Il fait bien trop froid pour toi, Papa.

— Il n'est pas question de monter les corps, dit Kaempffer.

Il fit signe aux deux SS de transporter le fauteuil et son occupant dans le sous-sol. Magda se tenait tout près de son père et craignait de voir les hommes glisser sur les marches humides ; elle ne se calma que lorsqu'ils eurent déposé le fauteuil sur la terre battue.

Un des hommes roula Papa vers les huit formes recouvertes chacune d'un drap. Magda resta en arrière, car elle savait qu'elle ne pourrait supporter cette vision. Mais elle remarqua que le capitaine Woermann avait également l'air très mal à l'aise.

Un sous-sol... son père et elle-même avaient visité le donjon à plusieurs reprises, et ils n'en avaient jamais envisagé l'existence. Elle se frotta les mains pour tenter de se réchauffer. Il faisait si froid...

Elle regarda autour d'elle avec appréhension, redoutant d'apercevoir des rats. Leur nouvelle maison de Bucarest avait un grenier infesté de rats ; elle savait que sa répulsion était hors de

mesure mais elle ne pouvait se maîtriser. Ils l'emplissaient d'horreur et de dégoût... leurs mouvements furtifs, cette queue sinueuse... ils la rendaient malade.

Magda était trop loin pour entendre ce que les hommes se disaient en découvrant chaque cadavre. La voix de son père ne lui fut intelligible que lorsqu'ils revinrent vers elle, leur macabre inspection achevée.

— Il m'est impossible de trouver quoi que ce soit de rituel dans ces blessures. Si l'on excepte l'homme qui a été décapité, la mort semble avoir été causée à chaque fois par le sectionnement des principaux vaisseaux sanguins du cou. Il n'y a pas de traces de dents, animales ou humaines, bien que ces coupures n'aient pas été provoquées par un instrument. Ces gorges ont été arrachées, *déchiquetées*, si l'on peut dire, mais je ne saurais préciser comment.

Comment Papa pouvait-il prendre un ton aussi clinique pour évoquer de telles choses ?

— Une fois de plus, vous avez réussi à ne rien nous apprendre ! lança le major Kaempffer, menaçant.

— Il faut dire que vos éléments sont plutôt minces, vous ne trouvez pas ?

Le major s'éloigna sans daigner répondre. Le capitaine Woermann fit alors claquer ses doigts.

— Les mots inscrits sur le mur en lettres de sang ! Ils appartiennent à une langue inconnue !

Le regard de Papa s'alluma.

— Montrez-les-moi !

Le fauteuil fut une nouvelle fois transporté et Magda suivit le petit groupe de l'autre côté de la cour. Elle se chargea ensuite de pousser son père dans un petit couloir, jusqu'à l'inscription brunâtre portée sur le mur.

Magda remarqua que les jambages variaient en épaisseur mais qu'ils avaient à peu près tous la taille d'un doigt humain. Cette pensée la fit frissonner. Elle étudia les mots. Elle reconnut la langue dans laquelle ils étaient écrits et eût facilement pu les traduire si son esprit avait accepté de se concentrer sur autre chose que ce qui avait servi d'encre.

— Savez-vous ce que cela signifie ? demanda Woermann.

— Oui, fit Papa en hochant la tête.

Il était littéralement fasciné par l'inscription qui s'étalait devant lui.

— *Eh bien ?* dit Kaempffer.

Magda voyait fort bien que la simple idée de dépendre d'un Juif lui faisait horreur, et Papa aurait dû prendre garde de ne pas le provoquer inutilement.

— Cela veut dire : *Etrangers, quittez ma demeure !* A l'impératif.

Sa voix avait quelque chose de mécanique. Les mots le troublaient outre mesure.

Kaempffer plaqua la main contre l'étui de son revolver.

— Voilà qui est clair ! Les morts ont un mobile politique !

— Peut-être. Mais cet avertissement, cette prière – appelez cela comme vous voudrez – est rédigée en slavon. C'est une langue morte, comme le latin. Et les lettres sont tracées à l'ancienne. J'en suis absolument certain, j'ai lu suffisamment de vieux manuscrits pour vous l'affirmer.

L'esprit de Magda pouvait se concentrer sur les mots maintenant que Papa avait identifié la langue. Et elle croyait savoir ce qu'ils dégageaient de si troublant.

— Messieurs, poursuivit le professeur Cuza, votre tueur est un érudit particulièrement doué. A moins qu'il ne s'agisse d'une personne vieille d'un demi-millénaire.

XIV

— Il est clair que nous avons perdu notre temps, dit le major Kaempffer, qui déambulait en tirant sur une cigarette.

Les quatre personnages étaient revenus au niveau inférieur de la tour de guet. Magda s'appuyait contre le dossier du fauteuil de Papa, épuisée. Elle avait l'impression de se trouver au centre d'une guerre qui opposait Woermann et Kaempffer mais elle n'en comprenait pas les règles, pas plus qu'elle ne comprenait ce qui motivait les adversaires. Elle était cependant certaine d'une chose : la vie de Papa et la sienne dépendaient de l'issue de la bataille.

— Je ne suis pas d'accord, dit le capitaine Woermann, qui se tenait adossé au mur. Nous en savons plus que ce matin. Pas énormément, bien sûr, mais tout de même plus que nous n'avons été capables de...

— Cela ne suffit pas ! aboya Kaempffer. Nous ne savons rien !

— Dans ce cas, et puisque nous ne disposons d'aucune autre source d'information, je suggère d'abandonner immédiatement le donjon.

Kaempffer ne répondit pas et se contenta d'arpenter la pièce en fumant.

Papa s'éclaircit la voix pour attirer l'attention.

— Vous, le Juif, ne vous occupez pas de ça !

— Écoutons ce qu'il a à dire. C'est bien pour ça que nous l'avons fait venir, non ?

Il était de plus en plus évident pour Magda qu'une profonde hostilité régnait entre les deux officiers. Elle savait aussi que Papa s'en était rendu compte et qu'il chercherait à profiter de la situation.

— Je peux peut-être vous aider, dit Papa, en désignant la pile de livres. Ainsi que je l'ai déjà dit, la réponse se trouve peut-être dans ces volumes. S'il en est ainsi, je suis la seule personne – avec l'aide de ma fille – qui puisse la découvrir. Avec votre permission.

Kaempffer s'arrêta de marcher et regarda Woermann.

— Cela vaut la peine d'essayer, dit ce dernier. Je n'ai pour ma part pas de meilleure idée. Et vous ?

Kaempffer jeta à terre son mégot et l'écrasa méthodiquement du

talon.

— Trois jours, Juif. Vous avez trois jours pour découvrir quelque chose d'utile.

Il quitta brusquement la pièce, laissant la porte ouverte derrière lui. Woermann se tourna alors vers Magda et son père.

— Permettez-moi de vous donner un avertissement, commençait-il. Le major n'a qu'une envie, vous écraser comme ce mégot. Il a ses propres raisons pour régler rapidement ce problème, et j'ai les miennes : je ne veux plus aucun mort parmi mes hommes. Trouvez le moyen de nous faire passer une seule nuit sans victime et vous aurez fait la preuve de votre valeur. Trouvez le moyen de détruire cette chose et je pourrai vous faire ramener à Bucarest et faire veiller sur votre sécurité.

— Vous le pourrez, si vous le désirez, dit Magda.

— Oui, je le pourrai, si je le désire, répéta-t-il, le visage sombre.

Woermann demeura un instant seul après avoir ordonné qu'on portât du bois dans les appartements du premier étage. Il n'avait d'abord vu en Magda et en son père qu'un couple pitoyable – une fille accrochée à son père, et un vieillard cloué à son fauteuil. Mais, depuis, il les avait observés et entendu parler, et il avait décelé en eux des forces insoupçonnées. C'était tant mieux, car il leur faudrait un moral d'acier pour survivre à ce donjon. Si des hommes armés étaient incapables de se protéger, que pouvaient espérer un infirme et une femme sans défense ?

Il sentit soudain qu'on l'épiait. Il n'aurait pu dire comment, mais la sensation était là. Troublante en n'importe quel lieu, elle était ici particulièrement désagréable car il ne pouvait oublier ce qui s'était passé depuis une semaine.

Woermann jeta un coup d'œil dans l'escalier. Il n'y avait personne. Il regarda ensuite dans la cour. Les lumières étaient allumées, les sentinelles à leur poste.

Mais l'impression d'être observé était toujours là.

Il s'engagea alors dans l'escalier pour regagner sa chambre, avec l'espoir de laisser derrière lui le regard invisible. C'est ce qui se produisit.

Mais la terreur sous-jacente n'avait pas disparu, la terreur dans laquelle il vivait chaque nuit – la certitude que quelqu'un connaîtrait une fin atroce avant le lever du jour.

Le major Kaempffer se tenait dans l'ombre, dans la partie arrière du donjon. Il vit Woermann s'arrêter devant la tour puis s'engouffrer dans l'escalier. Kaempffer éprouva l'envie subite de le suivre – de traverser la cour à toute allure et de monter frapper à sa porte.

Il ne voulait pas rester seul ce soir. Derrière lui, l'escalier conduisait à ses appartements privés où, la nuit précédente, les deux cadavres avaient marché jusqu'à son lit. La seule idée de retourner dans cette chambre le glaçait d'horreur.

Woermann était la seule personne qui pût quelque chose pour lui ; officier, Kaempffer ne pouvait décemment pas se joindre aux hommes du rang ; pas plus qu'il ne pouvait se mêler aux Juifs.

Woermann était le remède à son angoisse. Il était également officier et il n'y avait rien de plus normal à ce qu'ils se tiennent mutuellement compagnie. Kaempffer prit avec résolution le chemin de la tour mais, au bout de quelques pas, il s'arrêta brutalement. Woermann ne le laisserait jamais franchir sa porte ; quant à lui offrir un verre de schnaps... Woermann méprisait le Parti, la SS, et tous ceux qui s'y trouvaient associés. Son attitude était incompréhensible : Woermann était un pur Aryen, qui n'avait rien à craindre des SS. Dans ce cas, pourquoi les méprisait-il tant ?

Kaempffer fit demi-tour et regagna l'arrière du donjon. Tout rapprochement avec Woermann était impossible. Cet homme était trop borné pour accepter la réalité de l'Ordre Nouveau. Il convenait donc de s'en tenir le plus éloigné possible.

Et pourtant... Kaempffer redoutait la solitude. Mais il n'y avait personne.

Lentement, craintivement, il monta vers ses appartements en se demandant quelle nouvelle horreur allait l'y attendre.

Le feu dispensait plus que de la chaleur à la pièce : il lui apportait une lumière bien supérieure à celle que pouvait diffuser l'ampoule unique sous son abat-jour conique. Magda avait étendu un sac de couchage près du feu mais son père ne semblait pas s'y intéresser. Elle ne l'avait pas vu aussi pétillant depuis des années. Mois après mois, la maladie avait sapé ses forces et les heures de sommeil avaient pris l'avantage sur l'éveil.

Ce soir, c'était un autre homme, qui dévorait avec impatience les textes disposés devant lui. Magda savait que cela ne pourrait durer. Il n'avait aucune réserve d'énergie.

Magda hésita pourtant à lui suggérer de se reposer. Lui qui avait récemment perdu tout intérêt dans l'existence était maintenant animé d'une vie nouvelle. Elle le vit poser le *De Vermis Mysteriis*, enlever ses lunettes et se frotter les yeux d'une main gantée de coton. L'instant était peut-être venu de lui conseiller de cesser ses lectures.

— Pourquoi ne leur as-tu pas parlé de ta théorie ? demanda-t-elle.

— Hein ? fit-il en levant la tête. Laquelle ?

— Tu leur as dit que tu ne croyais pas aux vampires, mais ce

n'est pas tout à fait exact, n'est-ce pas ? A moins que tu n'aies finalement renoncé à tout jamais à cette idée.

— Non, je crois toujours qu'il a pu exister *un* véritable vampire dont se sont inspirées toutes les légendes roumaines. Il y a des indices historiques mais pas de véritable preuve, ce qui m'a interdit de publier un livre à ce sujet. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi de n'en pas parler aux Allemands.

— Pourquoi ? Ce ne sont pas des spécialistes.

— Exact, mais ils pensent pour l'instant que je suis un vieux savant qui peut leur être utile. Si je leur parlais de ma théorie, ils ne verraient plus en moi qu'un vieux Juif radoteur et inutile. Et je ne connais personne dont l'espérance de vie soit plus minime que celle d'un vieux Juif inutile. N'ai-je pas raison ?

Magda hocha la tête, bien que la conversation ne s'engageât pas comme elle le souhaitait.

— Mais cette théorie... Crois-tu que ce donjon a abrité...

— Un vampire ? dit Papa avec un petit geste. Qui donc pourrait dire ce qu'est au juste un vampire ? Il y a eu tant de légendes à ce sujet qu'on ne sait plus où commence la réalité et où finit le mythe. D'un autre côté, il y a eu tellement d'histoires de vampires en Moldavie et en Transylvanie que quelque chose les a forcément engendrées. Toute légende possède en son cœur une parcelle de vérité.

Ses yeux brillaient et il s'arrêta un instant, pensif.

— Je n'ai pas à te dire qu'il se passe ici des choses anormales. Ces livres sont là pour prouver que cette bâtisse a quelque rapport avec le mal. Et cette inscription sur le mur... est-ce l'œuvre d'un dément ou la preuve que nous avons affaire à un de ces *moroi*, un de ces morts vivants ? Voilà ce qu'il nous faut découvrir.

— Mais toi, qu'en penses-tu ? le pressa-t-elle, frissonnante à l'idée que les morts-vivants pussent vraiment exister.

Elle n'avait jamais cru à leurs légendes, ils n'étaient pour elle qu'une sorte de jeu intellectuel. Mais aujourd'hui...

— Je ne peux rien te dire pour l'instant. Mais j'ai le sentiment que la réponse n'est pas loin. Ce n'est pas rationnel et pourtant... non, ce n'est pas une chose que je puisse expliquer. Mais l'impression est là. Et toi aussi, tu l'éprouves, j'en suis persuadé.

Magda hocha la tête en silence.

Papa se frotta à nouveau les yeux.

— Je n'arrive plus à lire, Magda.

— Dans ce cas, je vais t'aider à te coucher.

— Pas encore. Je suis trop las pour dormir. Joue-moi plutôt quelque chose.

— Papa...

— Je sais que tu as emporté ta mandoline.

— Papa, tu sais quel effet ma musique a sur toi.

— Je t'en prie...

Elle lui sourit, bien incapable de lui refuser quoi que ce soit.

Elle tira sa mandoline d'une valise. Elle l'avait emportée par réflexe : la musique tenait un rôle capital dans sa vie, surtout depuis que Papa avait été chassé de l'Université. Elle donnait maintenant des leçons de piano ou de mandoline à de jeunes enfants.

Elle prit place près de la cheminée et vérifia l'accord des cordes. Puis elle se lança dans une mélodie compliquée, une histoire d'amour tragique typiquement tzigane. Le second couplet terminé, elle leva les yeux vers son père.

Appuyé au dossier du fauteuil, les yeux clos, il serrait dans ses mains gantées un violon imaginaire. Ses doigts écrasaient les cordes et sa main droite faisait courir l'archet. Il avait été un bon violoniste, et ils avaient souvent joué en duo. Mais c'était avant que ses mains ne se déforment.

Et, bien que ses joues fussent sèches, Papa pleurait.

— Oh, Papa, si j'avais su... je n'aurais pas dû jouer cette chanson...

Magda était furieuse contre elle-même. Au lieu de choisir une mélodie pour mandoline seule, elle avait interprété un air qui rappelait à son père que jouer lui était désormais interdit.

Elle voulut se lever pour lui prendre la main mais n'en fit rien. La pièce ne semblait plus aussi bien éclairée.

— Ne t'en fais pas, Magda... se souvenir de l'époque où l'on jouait, cela vaut toujours mieux que ne jamais avoir joué. Et puis, j'entends toujours le son de mon violon... dans ma tête. Joue encore, je t'en prie.

Mais Magda ne bougea pas. Elle sentait un froid glacial envahir la pièce. La lumière diminuait.

Papa ouvrit les yeux et découvrit son visage.

— Magda, que se passe-t-il ?

— Le feu s'éteint !

Les flammes ne diminuaient pas d'intensité à cause d'une trop grande quantité de cendres ou d'un manque de bois ; elles semblaient rentrer dans les bûches, tout simplement. Leur éclat déclinait, mais il en allait de même pour l'ampoule unique suspendue au plafond. La pièce plongeait progressivement dans l'obscurité – une obscurité qui était plus qu'une simple absence de lumière. C'était quelque chose de physique, presque de tangible, qu'accompagnaient un froid pénétrant et une odeur âcre, une pestilence évoquant irrésistiblement les malédictions et les tombes béantes.

— Que se passe-t-il ?

— Il arrive ! Magda, reste auprès de moi !

Elle se blottit tout contre son père et serra dans sa main les doigts déformés du vieillard.

— Qu'allons-nous faire ? dit-elle à voix basse, sans même savoir pourquoi elle chuchotait.

— Je ne sais pas.

L'ombre s'épaissit quand les flammes moururent et que la lampe s'éteignit complètement. Les murs de la pièce avaient disparu ou, plutôt, ils étaient noyés dans une pénombre rougeâtre qui émanait des braises rougeoyantes.

Ils n'étaient plus seuls. Quelque chose se déplaçait dans les ténèbres. Furtivement. Quelque chose de sale, quelque chose qui avait faim.

Une brise se leva alors, qui se transforma rapidement en une véritable bourrasque – bien que la porte et les fenêtres fussent fermées.

Magda tenta de se libérer de la terreur qui l'envahissait. Elle lâcha la main de son père. Elle ne pouvait voir la porte mais elle se souvenait de son emplacement. Elle se plaça alors devant le fauteuil roulant et le poussa, dos en avant, vers la porte. Il leur suffisait d'atteindre la cour ; là, ils seraient en sécurité. Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Mais demeurer dans cette pièce, c'était attendre que la mort vienne les appeler par leur nom.

Le fauteuil roulant avait parcouru près de deux mètres dans la direction de la porte quand il se trouva immobilisé. La panique submergea Magda. Quelque chose les empêchait de passer ! Ce n'était pas un mur invisible, mais une chose bien tangible ; on eût plutôt dit que quelqu'un retenait le fauteuil et s'amusait de la voir déployer tant d'efforts.

Pendant un court instant, dans les ténèbres qui régnaient tout autour du fauteuil, elle eut l'impression de voir un visage blafard qui la regardait. Puis la vision disparut.

Le cœur de Magda battait à tout rompre et la paume de ses mains était si moite qu'elles dérapaient sur les poignées du fauteuil. Cela ne pouvait être ! C'était une hallucination ! Rien de cela n'était réel... voilà ce que son esprit lui criait. Mais son corps, lui, *croyait* ! Elle se pencha vers son père et la terreur qu'elle lut dans ses yeux n'avait d'égale que la sienne propre.

— Ne t'arrête pas !

— Je ne peux plus avancer !

Il tenta de tourner la tête pour découvrir ce qui faisait obstacle à leur fuite, mais ses vertèbres le lui refusèrent.

— Vite, près du feu !

Magda voulut tirer le fauteuil mais une poigne glacée s'abattit sur son bras.

Sa gorge étouffa un cri et elle ne parvint qu'à émettre une plainte suraigüe. Le froid qui s'infiltrait dans son bras remontait vers son épaule pour redescendre vers son cœur. Elle baissa les yeux et vit une main qui l'agrippait juste au-dessus du coude. Les doigts en étaient longs et épais, et des poils bouclés recouvraient le dos jusqu'à la naissance des ongles. Le poignet semblait se fondre dans la nuit.

Cette vision l'emplit de dégoût ; quoiqu'elle fût vêtue assez chaudement, elle se sentait nue et frissonnante. Elle chercha un visage mais n'en trouva aucun et lutta pour se dégager. Ses chaussures crissaient sur le sol mais ses pieds ne faisaient que du sur place. Et elle ne pouvait se résoudre à toucher cette main.

Les ténèbres prirent alors une autre nuance, comme si elles s'éclaircissaient. Une forme pâle et ovale s'avança vers elle, pour ne s'arrêter qu'à quelques centimètres. C'était un visage. Un visage de cauchemar.

Le front était large. De longs cheveux noirs pendaient de part et d'autre ainsi que des serpents. Une peau livide, des joues creuses, un nez busqué. Les lèvres retroussées dévoilaient des dents jaunâtres, effilées. Mais c'était surtout les yeux qui, plus que la poigne glacée sur le bras de Magda, paralysaient la jeune femme.

Les yeux. Grandes et ronds, froids et cristallins, avec des pupilles comme des trous noirs creusés dans un chaos grouillant par-delà le mur de la raison et de la réalité, des pupilles sombres comme un ciel qui n'aurait jamais connu le soleil ou les étoiles de la nuit. Les iris se dilataient, portes jumelles qui s'entrouvraient et l'attiraient irrésistiblement vers la folie...

La folie. C'était une chose si attirante. La sécurité, la sérénité, l'isolement. Que ce serait bon de franchir ces portes pour se noyer dans ces lacs de ténèbres... que ce serait...

Non !

Magda repoussa cette tentation et se débattit de nouveau. Mais... pourquoi résister ? La vie n'était que misère et maladie – un combat où l'on n'était jamais le vainqueur. Vivre, à quoi cela servait-il ?

Et pourtant, quelque chose en elle refusait de se rendre, de se soumettre, de s'abandonner au courant qui l'entraînait vers la nuit. Mais elle se sentait si lasse, et puis, quelle différence cela pouvait-il faire de céder ?

Un bruit... une musique... non, ce n'était pas une musique. Un son dans sa tête, une musique qui n'était pas... une cacophonie délirante qui ébranlait les dernières murailles de son esprit. Autour d'elle, le monde – toutes choses – disparut lentement, et il ne demeurait plus que ces yeux... ces yeux...

... elle vacilla, au bord de l'éternité...

... quand elle entendit la voix de Papa.

Magda s'y cramponna désespérément comme un nageur à la corde qu'on lui jette. Papa ne l'appelait pas, il ne parlait même pas en roumain, mais c'était bien sa voix, la seule chose familière dans ce chaos qui l'englobait.

Les yeux se détournèrent. Magda était libre. La main l'avait lâchée.

Épuisée, en sueur, haletante, elle serra contre elle ses vêtements gonflés par le vent qui soufflait toujours dans la pièce. Puis la terreur revint, plus forte que jamais, car les yeux se posaient à présent sur son père.

Mais Papa ne fléchit pas sous le regard impitoyable. Il reprit la parole dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Elle vit le sourire hideux s'effacer sur les lèvres décharnées. Les yeux rétrécirent pour ne plus former que deux fentes, comme si un esprit réfléchissait aux paroles de Papa.

Incapable d'agir, Magda contempla le visage. Elle vit la commissure des lèvres se retrousser doucement – un hochement de tête, une décision...

Le vent tomba aussi subitement qu'il s'était levé. Le visage se fondit dans la nuit.

Tout était redevenu tranquille.

Immobiles, Magda et son père se regardèrent. Le froid et l'obscurité diminuèrent peu à peu. Une bûche craqua dans l'âtre.

— Papa, comment vas-tu ? dit-elle, accrochée au fauteuil.

Mais Papa n'était préoccupé que par ses doigts gantés.

— Mon Dieu, qu'était-ce ? *Qu'était-ce ?* bredouillât-elle, comme si elle revivait toute cette scène.

Papa ne l'écoutait pas.

— Ils sont morts. Je ne sens plus rien, dit-il, en retirant lentement ses gants.

Elle poussa le fauteuil vers la cheminée, où le feu brûlait maintenant avec toute son intensité. Elle était épuisée, à bout de nerfs, mais cela était sans importance. *Pourquoi dois-je toujours être là ? Pourquoi dois-je toujours être la plus forte ?* Une fois... rien qu'une fois... elle aurait tant aimé que quelqu'un s'occupe d'elle. Mais elle chassa bien vite ces pensées. Une fille ne devait pas réagir de la sorte quand son père avait besoin d'elle.

— Tends les mains. Papa ! Il n'y a pas d'eau chaude, il faudra nous contenter des flammes !

À la lueur vacillante, elle s'aperçut que les mains de son père étaient devenues aussi livides que celles de la... *de la chose*.

Elle commença de les frotter, mais sans précipitation. Dans leur maison de Bucarest, une bouilloire chauffait en permanence sur le poêle. Toute chute soudaine de température provoquait un spasme

dans les artères : les docteurs parlaient de maladie de Raynaud. La nicotine lui faisait le même effet, et il avait dû cesser à tout jamais de fumer le cigare. La gangrène pouvait s'installer si les tissus étaient trop longtemps privés d'oxygène.

Elle le vit présenter ses mains à la flamme, les tourner en tous sens. Pour l'instant, il ne sentait encore rien, mais il souffrirait le martyr quand le sang circulerait de nouveau.

— Regarde ce qu'ils t'ont fait ! dit-elle, virulente, en voyant la peau se bleuir.

— Ça à déjà été pire, fit Papa.

— Je le sais bien, mais tout ceci aurait pu ne jamais avoir eu lieu. Qu'est-ce qu'ils essayent de nous faire ?

— De qui parles-tu ?

— Des nazis ! Ils s'amuse avec nous, nous leur servons de sujet d'expérience ! Je ne sais pas au juste ce qui vient de se produire... c'était très réaliste, mais ce n'était pas réel ! Ils nous ont hypnotisés, drogués, ils ont éteint la lumière...

— Tout ceci était bien réel, Magda, dit Papa d'une voix douce.

Et cela confirmait ce qu'elle savait au plus profond d'elle-même, ce qu'elle aurait tant aimé l'entendre nier.

Le sang afflua subitement dans les doigts du vieillard, qui émit un sifflement de douleur. Puis la chair se réveilla, et la brûlure devint insupportable.

Papa s'efforça pourtant d'achever ce qu'il voulait lui dire.

— Je lui ai parlé en slavons... je lui ai dit que nous n'étions pas ses ennemis... qu'il devait nous laisser tranquilles... et il est parti.

Il grimaça de douleur puis tourna vers Magda des yeux d'un éclat inhabituel. D'une voix basse, rauque, il poursuivit :

— C'est lui. Magda. Je le sais. *C'est lui !*

Magda ne répondit pas. Elle aussi savait.

LE DONJON

Mercredi 30 avril

6 heures 22

Le capitaine Woermann avait tenté de veiller toute la nuit mais sans y parvenir. Il s'était installé auprès de la fenêtre surplombant la cour, le Luger serré contre sa poitrine, bien qu'il doutât qu'un .9 mm pût quelque chose contre celui qui hantait le donjon. Trop de nuits sans sommeil et pas suffisamment de petites siestes avaient finalement eu raison de lui.

Il se réveilla en sursaut, ne sachant plus où il était. Il se crut un instant à Rathenow : dans la cuisine, Helga, sa femme, préparait des œufs et des saucisses, tandis que ses fils étaient partis traire les vaches. Mais ce n'était qu'un rêve.

Il bondit de la chaise quand il constata que le ciel était clair. La nuit s'était écoulée, et il était encore vivant. Une fois de plus, la mort l'avait épargné. Mais son bonheur ne fut que de courte durée, car il comprit aussitôt que quelqu'un d'autre avait péri. Il savait qu'un cadavre ensanglanté gisait dans un recoin du donjon.

Il rangea son Luger et traversa la pièce pour sortir sur le palier. Tout était calme. Il descendit l'escalier en se frottant les yeux. Comme il arrivait au niveau inférieur, la porte de l'appartement des Juifs s'ouvrit.

Magda apparut mais ne le vit pas. Elle portait un pot de métal. Perdue dans ses pensées, elle gagna la cour et tourna à droite en direction de l'escalier menant aux caves. Elle paraissait savoir parfaitement bien où elle allait : cela le troubla, puis il se souvint qu'elle était déjà venue à de nombreuses reprises au donjon. Elle avait connaissance des citernes et savait qu'elle pourrait y trouver de l'eau fraîche.

Woermann sortit dans la cour pour la regarder. Ce spectacle avait quelque chose de féérique : une femme marchant parmi les brumes de l'aube au milieu de murailles de pierre incrustées de croix de métal. Un rêve. Elle semblait très belle sous ses vêtements épais.

Ses hanches ondulaient naturellement, et cela ne pouvait que le bouleverser. Son visage était joli – ses yeux bruns, surtout. Si au moins elle avait défait ses cheveux au lieu de les retenir sous un fichu, elle aurait été splendide.

Il s'apprêtait à la suivre à la cave pour s'assurer qu'elle ne cherchait pas autre chose que de l'eau, quand le sergent Oster arriva en courant.

— Mon capitaine ! Mon capitaine !

Woermann soupira et s'apprêta à entendre les tristes nouvelles.

— Qui avons-nous perdu ?

— Personne, mon capitaine ! dit Oster en brandissant une feuille de papier. J'ai fait l'appel, tout le monde est là !

Woermann ne céda pas à la joie – il avait été trop éprouvé au cours de la semaine précédente – mais il laissa toutefois une petite place à l'espoir.

— Vous en êtes sûr ? Absolument sûr ?

— Oui, mon capitaine. A l'exception du major et des deux Juifs.

Woermann se tourna vers l'arrière du château, où se trouvaient les appartements de Kaempffer. Était-ce lui qui...

— J'ai gardé les officiers pour la fin, dit Oster, comme pour s'excuser.

Woermann hocha la tête. Eric Kaempffer avait-il été victime... Ç'aurait été trop beau. Woermann n'aurait jamais cru possible de haïr à ce point un être humain...

Il traversa la cour pour se diriger vers l'arrière du donjon. Kaempffer mort, il redeviendrait le maître incontesté des lieux, qu'il s'empresserait de quitter avant midi ; les hommes des einsatzkommandos auraient le choix de demeurer au donjon ou de le suivre, ce qu'ils feraient très certainement.

Bien sûr, Kaempffer pouvait être toujours en vie ; ce serait pour lui une grande déception, mais la situation ne serait pas entièrement négative : pour la première fois depuis leur arrivée, une nuit se serait écoulée sans voir la mort d'un soldat allemand. Et cela, c'était capital. Pour le moral des hommes. Pour le sien, aussi.

Oster courut derrière Woermann.

— Vous croyez que les Juifs sont responsables ?

— De quoi ?

— De ce qu'il n'y ait pas eu de mort cette nuit.

Woermann fit halte, leva les yeux vers la fenêtre de Kaempffer. Oster était visiblement persuadé que Kaempffer était toujours vivant.

— Pourquoi dites-vous cela, sergent ? Qu'auraient-ils pu faire ?

— Je n'en sais rien, dit Oster en fronçant les sourcils. Mais les hommes le croient, les miens, tout au moins – je veux dire, *les nôtres*. Après tout, nous avons perdu quelqu'un chaque nuit sauf la nuit

dernière. Et les Juifs sont arrivés hier soir. Peut-être ont-ils découvert quelque chose dans les livres...

— Peut-être.

Il pénétra dans la partie arrière du donjon et s'engagea dans l'escalier.

Curieux, mais assez improbable. Le vieux Juif et sa fille ne pourraient avoir trouvé de solution aussi facilement. Le vieux Juif... voilà qu'il se mettait à parler comme Kaempffer ! Quelle misère !

Essoufflé, Woermann arriva devant la porte de Kaempffer. Trop de saucisses, se dit-il en se tenant le ventre, trop de siestes aussi. Il tendit la main vers le loquet quand la porte s'ouvrit brusquement sur le major.

— Ah, Klaus ! dit-il d'un ton bourru. J'avais cru entendre du bruit.

Kaempffer ajusta la courroie de cuir noir de son étui à revolver.

— Je suis content de voir que vous êtes en pleine forme, dit Woermann.

Étonné de cette sincérité évidente, Kaempffer se tourna vers lui puis vers Oster.

— Eh bien, sergent, de qui s'agit-il, cette fois-ci ?

— Pardon ?

— Oui, qui est mort cette nuit ? C'est l'un des miens ou des vôtres ? Je veux que le Juif et sa fille soient conduits jusqu'au cadavre et qu'ils...

— Personne n'est mort cette nuit, trancha Oster.

Kaempffer leva les sourcils de surprise.

— C'est bien vrai ? Personne n'est mort ?

— Si le sergent le dit...

— Alors, nous avons réussi !

— *Nous* ? Mais dites-moi, mon cher, qu'avons-nous fait, au juste ?

— Eh bien, nous avons passé une nuit sans mort ! Je vous avais dit que nous en viendrions finalement à bout !

— Puisque vous le dites... Mais je voudrais savoir quelque chose : qu'est-ce qui a produit l'effet désiré ? Ou plus exactement, qu'est-ce qui nous a protégés la nuit dernière ? Je veux le savoir avec certitude pour que cela se reproduise la nuit prochaine.

La satisfaction de Kaempffer disparut aussi vite qu'elle avait surgi.

— Allons voir ce Juif, fit-il, en bousculant presque Oster pour passer en premier dans l'escalier.

Au moment où ils pénétraient dans la cour, Woermann crut entendre une voix de femme provenant de la cave. Il ne saisit pas les mots mais la détresse de la femme était évidente. Et ce furent bientôt

des cris de colère et de terreur.

Il courut jusqu'à l'entrée de la cave. La fille du professeur – il se souvint alors qu'elle s'appelait Magda – était coincée dans l'angle formé par les marches et le mur. Son tricot était déchiré, ainsi que son chemisier et son soutien-gorge, dévoilant ainsi le globe blanc d'un sein. Un homme des einsatzkommandos s'écrasait sur elle en dépit des coups de poing furieux dont elle le bombardait.

Woermann hésita un instant puis se précipita dans l'escalier. L'homme était tellement fasciné par la poitrine de Magda qu'il n'entendit pas Woermann arriver. Les dents serrées, il frappa de toutes ses forces le soldat au flanc gauche. Taper sur un de ces salauds lui faisait du bien, et il dut se retenir pour ne pas le rouer de coups.

Le SS émit un grognement de douleur et s'apprêta à riposter quand il se rendit compte qu'il était en présence d'un officier. Un instant, il se demanda s'il allait baisser les bras ou non.

Woermann aurait aimé que le soldat répliquât. Il avait déjà la main sur son Luger. Jamais auparavant, il ne se serait cru capable d'avoir envie de tuer un autre soldat allemand, mais quelque chose en lui le poussait à abattre cet homme et de détruire à travers lui tout ce qu'il reprochait à la Patrie, à l'armée, à sa carrière personnelle.

Mais le soldat ne bougea pas, et Woermann se sentit soulagé.

Que lui était-il donc arrivé ? Il n'avait jamais haï. Bien sûr, il avait tué des hommes à la guerre, mais il ne les avait jamais haïs. C'était une impression étrange, comme si quelque étranger s'était introduit chez lui sans qu'il pût trouver un moyen de le jeter dehors.

Le soldat remit de l'ordre dans son uniforme. Woermann se tourna vers Magda. Elle referma son chemisier puis se leva calmement. Tout à coup, elle envoya une formidable gifle à son agresseur, au point de le déséquilibrer.

Elle lui cracha en plein visage toute une bordée de mots roumains que Woermann ne comprit pas mais que l'expression de haine de ses yeux expliquait parfaitement. Puis elle passa devant Woermann, ramassa le pot à eau et s'en alla.

Woermann dut faire appel à toute sa réserve de Prussien pour ne pas l'applaudir. Il regarda le soldat qui, visiblement, ne savait s'il devait s'élancer derrière la fille ou se plier à la hiérarchie.

La fille... pourquoi lui donnait-il donc ce qualificatif ? Elle devait avoir une douzaine d'années de moins que lui mais elle avait certainement dix ans de plus que son fils Kurt — Kurt qui était déjà un homme. Peut-être parce qu'il émanait d'elle une certaine fraîcheur, une certaine innocence – une qualité très précieuse qu'il se devait de préserver, de protéger.

— Comment vous appelez-vous, soldat ?

— Leeb, mon capitaine. Einsatzkommandos.

— Vous avez l'habitude de vous livrer au viol quand vous êtes en service ?

Pas de réponse.

— Est-ce que ce que je viens de voir fait partie intégrante de votre mission ?

— C'est une Juive, mon capitaine.

Le ton de l'homme impliquait que cela suffisait à justifier toute action.

— Vous ne m'avez pas répondu, soldat ! fit Woermann, qui se sentait sur le point d'exploser. Est-ce que cette tentative de viol fait partie de vos attributions ?

— Non, mon capitaine.

Woermann arracha le Schmeisser du soldat Leeb.

— Vous êtes consigné dans votre chambrée, soldat...

— Je vous en prie !

Woermann remarqua que cette supplique ne s'adressait pas à lui mais à quelqu'un d'autre qui se trouvait derrière lui. Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir de qui il s'agissait, et préféra achever sa phrase.

— Pour avoir déserté votre poste. Le sergent Oster décidera d'une action disciplinaire. A moins, ajouta-t-il au bout d'une seconde, que le major envisage une punition particulière.

Kaempffer avait légalement le droit d'intervenir puisque les deux officiers appartenaient à des services différents ; Kaempffer était de plus ici sur ordre du Commandement Suprême, dont dépendaient en fin de compte toutes les forces armées. Il était de plus supérieur en grade à Woermann. Mais Kaempffer se sentait pris au piège : excuser le soldat Leeb reviendrait à accepter qu'un homme du rang déserte son poste. Aucun officier ne pouvait l'admettre. Kaempffer était coincé, et Woermann le savait.

— Emmenez-le, sergent, dit sèchement Kaempffer. Je m'occuperai de lui plus tard.

Woermann jeta le Schmeisser à Oster, qui escorta Leeb en haut de l'escalier.

— A l'avenir, dit Kaempffer d'un ton acide quand le sergent et le simple soldat furent hors de portée de voix, vous voudrez bien ne pas donner d'ordres ou infliger de punitions à mes hommes. Ils ne sont pas placés sous votre commandement mais *sous le mien* !

Woermann franchit quelques marches puis, quand il fut à hauteur de Kaempffer :

— Dans ce cas, gardez-les en laisse !

Le major pâlit, surpris d'un tel éclat.

— Écoutez, *monsieur l'officier SS*, poursuivit Woermann qui laissait enfin éclater sa colère et son dégoût, et écoutez-moi bien. Je

ne sais comment faire pour être bien compris. J'aurais voulu vous raisonner mais je pense que cela ne vous atteindrait pas. Je vais donc faire appel à votre instinct de conservation, puisque nous savons tous deux de quoi il s'agit. Dites-vous bien une chose : personne n'est mort cette nuit. Et la seule différence entre cette nuit et les nuits précédentes, c'est l'arrivée des deux Juifs de Bucarest. Il *faut* donc qu'il y ait un rapport entre les deux événements. C'est pour cela que je vous demande de tenir éloignées vos bêtes sauvages !

Il ne prit pas la peine d'attendre la réponse de Kaempffer et se dirigea vers la tour de guet. Au bout de quelques pas, il entendit que Kaempffer le suivait. Il s'arrêta devant la porte de la suite du premier étage, frappa et entra immédiatement. La politesse était une chose, mais il voulait ne pas se départir de son image de marque aux yeux des deux civils.

Le professeur ne leva même pas les yeux vers les deux officiers. Seul, il buvait dans une petite timbale en étain, assis devant la table chargée de livres. Woermann se demanda s'il avait bougé de toute la nuit. Son regard se porta sur les livres mais s'en détourna très rapidement : l'extrait qu'il avait parcouru la veille lui revint en mémoire... il y était décrit des préparatifs pour un sacrifice en l'honneur d'une divinité dont le nom était un enchaînement de consonnes tout à fait imprononçable. Il frissonna rétrospectivement. Comment pouvait-on lire de telles choses sans en tomber malade ?

Il jeta un coup d'œil circulaire. La fille était absente – elle se trouvait probablement dans la chambre. Cette pièce semblait plus petite que la sienne, deux étages plus haut – mais peut-être n'était-ce qu'une impression causée par l'accumulation de livres et de bagages.

— Ce qui s'est passé ce matin, est-ce là un exemple de ce que nous devons affronter toutes les fois que nous voudrions boire un peu d'eau ? dit sèchement le vieillard impassible. Ma fille doit-elle se faire agresser dès qu'elle quitte cette pièce ?

— La question a été réglée, dit Woermann. Le soldat sera puni. Et je puis vous assurer que cela ne se reproduira plus jamais.

— Je l'espère bien, répondit Cuza. Il est déjà difficile de trouver des renseignements dans ces livres quand les conditions sont optimales. Quant à travailler sous la menace... l'esprit s'y refuse.

— Il ferait mieux de ne pas refuser, Juif ! s'écria Kaempffer. Il ferait mieux de faire ce qu'on lui dit !

— Je ne parviens pas à me concentrer sur ces textes quand je suis obsédé par la sécurité de ma fille. Je pense que ce n'est pas très difficile à comprendre.

Woermann eut l'impression que le professeur cherchait un allié en lui.

— Je crains que cela ne soit inévitable, dit-il. Elle est l'unique

femme de ce qui est essentiellement une base militaire. Cette situation ne me plaît pas non plus. Ce n'est pas la place d'une femme. A moins... à moins que nous ne l'installions à l'auberge. Elle pourrait emporter quelques livres et travailler seule avant de revenir confronter ses recherches avec celles de son père.

— C'est hors de question ! s'exclama Kaempffer. Elle demeurera ici pour que nous puissions la surveiller !

Il s'approcha de Cuza et dit plus calmement :

— Une seule chose m'intéresse : ce que vous avez découvert cette nuit pour que nous restions tous en vie.

— Je ne comprends pas...

— Personne n'est mort cette nuit, dit Woermann.

Il guetta une réaction sur le visage du vieil homme. La peau tendue ne frémit pas. Seuls les yeux révélèrent en s'agrandissant une certaine surprise.

— Magda ! appela-t-il. Viens ici !

La porte de l'autre pièce s'ouvrit et la fille apparut. Elle avait l'air très calme mais la main qu'elle posa sur le chambranle de la porte tremblait légèrement.

— Oui, Papa ?

— Il n'y a pas eu de victimes cette nuit ! dit Cuza. Ce doit être une des incantations que j'ai lues !

— Cette nuit ?

La fille ne put dissimuler son trouble : le souvenir de l'horreur qu'elle avait vécue... Mais elle se tourna vers son père qui hocha doucement la tête, et son visage s'illumina.

— Merveilleux ? Je me demande de quelle incantation il s'agit.

Des incantations, se dit Woermann. Lundi dernier, une telle conversation l'aurait fait rire. Mais aujourd'hui, il était prêt à écouter tout ce qui pouvait leur sauver la vie. Tout.

— Voyons donc cette incantation, dit Kaempffer, dont les yeux reflétaient un certain intérêt.

— Certainement, fit Cuza en saisissant un lourd volume. Voici le *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn. Il est rédigé en latin. J'espère que vous lisez le latin, major ?

Kaempffer ne répondit pas et se contenta de pincer les lèvres.

— Quel dommage, fit le professeur. Enfin, je vais traduire...

— J'espère que vous ne vous moquez pas de moi, Juif !

Cuza ne se laissa pas intimider, et Woermann éprouva pour lui une certaine admiration.

— La réponse se trouve ici ! s'écria-t-il en désignant les livres. Ce qui s'est passé cette nuit le prouve assez. Je ne sais toujours pas ce qui hante le donjon mais avec un peu de temps, un peu de calme et moins d'interventions, je suis certain de pouvoir découvrir la vérité. A

présent, bonjour, messieurs.

Il chaussa ses lunettes et tira un livre vers lui. Woermann sourit devant la rage impuissante de Kaempffer, et il prit la parole avant que le major ne commît quelque bêtise.

— Je crois qu'il serait dans notre intérêt de laisser le professeur accomplir le travail pour lequel nous l'avons fait venir.

Kaempffer passa la porte. Woermann jeta un dernier coup d'œil sur le professeur et sa fille avant de l'imiter. Ces deux-là lui cachaient quelque chose. A propos du donjon ou de l'entité mystérieuse qui l'habitait, il n'aurait su le dire. D'ailleurs, cela n'avait pas grande importance. Du moment qu'il n'y avait plus de morts. Il ne savait même pas, en fait, s'il désirait connaître la vérité. Toutefois, il serait le premier à demander des comptes si la sinistre litanie des victimes devait un jour recommencer.

Le professeur Cuza repoussa le gros ouvrage dès que la porte se fut refermée. Il se frotta les doigts, l'un après l'autre, méthodiquement.

Le matin était le moment le plus pénible de la journée. Chaque partie de son corps le faisait souffrir. Les mains, tout spécialement. Ses phalanges étaient pareilles à des gonds rouillés. Toutes ses articulations refusaient de fonctionner pour effectuer le geste le plus simple. La douleur s'atténuait en fin de matinée, après qu'il eut absorbé deux doses d'aspirine ainsi que de la codéine – quand il parvenait à s'en procurer. Son corps n'était plus pour lui de la chair et du sang mais une horlogerie abandonnée sous la pluie qui aurait subi des dommages irréparables.

Et puis, il y avait cette sécheresse dans la bouche qui ne le quittait jamais. Les docteurs lui avaient expliqué qu'« il n'est pas rare que les malades atteints de sclérodermie observent une nette diminution du volume des sécrétions salivaires ». Cette observation clinique se traduisait chez lui par l'impression d'avoir une langue aussi sèche que du plâtre de Paris. Il avait toujours un peu d'eau à portée de la main et, s'il n'en buvait pas, sa voix devenait rocailleuse, presque inaudible.

Avaler des aliments lui était également pénible, comme si ses muscles refusaient de mâcher puis d'entraîner le bol alimentaire vers l'estomac.

Ce n'était pas une vie, et il avait plus d'une fois envisagé de mettre un terme à toute cette mascarade. Mais il n'avait jamais rien tenté. Peut-être parce qu'il manquait de courage ; peut-être aussi parce qu'il voulait faire face à toutes les épreuves qui l'attendaient encore.

— Tu vas bien, Papa ?

Magda se tenait près de la cheminée et frissonnait. Le froid n'en était pas à l'origine. Papa savait qu'elle avait été bouleversée par

l'apparition et qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Lui non plus, d'ailleurs. Mais se faire ensuite agresser à moins de dix mètres de son appartement...

Des sauvages ! Il aurait donné n'importe quoi pour les voir tous morts – pas seulement ceux qui logeaient au donjon mais tous ces nazis infects qui grouillaient en Europe. Il aurait souhaité les exterminer avant qu'ils ne l'exterminent. Mais que pouvait-il faire ? Un vieillard infirme incapable de défendre sa propre fille – que pouvait-il faire ?

Rien. Il aurait voulu pleurer, hurler de rage, briser des objets, abattre les murailles à l'instar de Samson.

— Tout va bien, Magda, dit-il. Ce n'est ni pire ni mieux que d'habitude. Mais il y a une chose qui me chagrine. Ta place n'est pas ici. Ce n'est la place d'aucune femme.

— Je le sais, soupira-t-elle. Mais il n'y a pas moyen de partir sans leur permission.

— Que tu es dévouée, dit-il, alors qu'une bouffée d'amour pour elle montait en lui. Mais je ne parlais pas de nous. C'est de *toi* que je parlais. Je veux que tu quittes ce donjon dès qu'il fera nuit.

— Je ne suis pas très douée pour escalader les murs, dit-elle avec un pauvre sourire. Et je ne me vois pas en train de faire du charme à la sentinelle. D'ailleurs, je ne saurais pas comment m'y prendre.

— Rappelle-toi, la sortie de secours est située juste sous nos pieds.

— C'est vrai, fit-elle, j'avais oublié.

— Comment pourrais-tu l'oublier ? C'est toi-même qui l'as découverte !

Cela s'était passé au cours de leur dernière visite. Il réussissait encore à se déplacer seul, avec l'aide de deux cannes, toutefois. Il avait envoyé Magda dans la gorge pour qu'elle trouve une pierre angulaire ou peut-être même une simple roche portant une inscription... n'importe quoi qui aurait pu lui fournir des renseignements sur le bâtisseur de ce donjon. Magda n'avait trouvé aucune inscription, rien qu'une grande dalle de pierre posée contre le mur de la tour de guet ; elle s'était appuyée contre la dalle, qui avait pivoté pour révéler une série de marches menant vers le haut.

Elle avait insisté pour explorer la base de la tour, dans l'espoir d'y découvrir quelque vieux document. Mais elle ne vit rien de plus qu'un escalier en colimaçon qui semblait muré à l'extrémité supérieure. Muré ? Non – l'escalier débouchait sur une niche située à l'intérieur même de la muraille qui séparait les deux chambres. Là, Magda trouva une autre pierre qui pivotait aisément et permettait donc d'entrer ou de sortir secrètement des appartements de la tour.

Cuza n'avait accordé aucune importance à cet escalier – après tout, chaque château, chaque donjon possédait son passage secret. Mais il y voyait aujourd'hui un moyen pour Magda de recouvrer la liberté.

— Je veux que tu empruntes l'escalier dès qu'il fera nuit et que tu marches dans la gorge en direction de l'est. Quand tu auras atteint le Danube, tu le suivras jusqu'à la mer Noire. Après quoi, tu te rendras en Turquie et...

— Sans toi ?

— Bien entendu !

— Abandonne cette idée, Papa ! Je resterai avec toi !

— Magda, tu dois obéir, c'est un ordre que te donne ton père !

— Non ! Je ne te quitterai jamais ! Je ne pourrais plus me regarder dans un miroir si je faisais une chose pareille !

Il appréciait les sentiments qu'elle éprouvait à son égard mais cela n'atténua en rien sa frustration. Il n'obtiendrait rien d'elle par l'autorité. Il décida alors de se montrer plus suppliant. Cette méthode offrait toujours d'excellents résultats. Au fil des années, par l'ordre ou par la prière, il avait toujours réussi à la faire céder. Il se reprochait parfois cette attitude dominatrice mais, après tout, elle était sa fille et lui, son père. De plus, il avait besoin d'elle. Mais aujourd'hui, le temps était venu de lui donner sa liberté pour qu'elle sauve sa vie.

— Je t'en prie, Magda, accorde cette faveur à un vieil homme qui mourra en paix s'il sait que tu as pu échapper aux Nazis.

— Et moi, je saurai que tu es resté parmi eux ? Jamais !

— Écoute-moi ! Tu pourras emporter le *Al Azif* avec toi. C'est un lourd volume, je le sais, mais tu trouveras bien un pays où tu pourras le vendre à un bon prix.

— Non, Papa ! dit-elle avec une détermination qu'il ne lui connaissait pas.

Elle se retira dans l'autre pièce et tira la porte derrière elle.

Je l'ai trop bien élevée, se dit-il. Je l'ai tenue si près de moi qu'elle ne peut plus me quitter, fût-ce au prix même de sa vie. Est-ce pour cela qu'elle ne s'est jamais mariée ? Est-ce ma faute ?

Cuza se frotta les yeux de ses mains gantées de coton et évoqua les années passées. Magda était depuis sa puberté l'objet de l'intérêt des hommes, et elle ne laissait personne indifférent. Elle se serait probablement mariée et aurait eu beaucoup d'enfants – et lui-même aurait été grand-père – si sa mère n'était morte subitement onze ans plus tôt. Magda n'était âgée que de vingt ans à l'époque mais elle avait changé du tout au tout pour assurer son rôle d'infirmière, de secrétaire, d'associée. Bientôt, les hommes la trouvèrent trop distante.

Mais il y avait des problèmes plus urgents à régler. L'avenir de Magda était des plus limités si elle ne se résignait pas à quitter le

donjon. En outre, il y avait l'apparition à laquelle ils avaient été confrontés la nuit précédente. Cuza était certain qu'elle reviendrait à la tombée du jour et ne voulait pas que Magda vécût ce moment. Il avait décelé dans ses yeux une volonté qui lui avait tordu le cœur ainsi qu'une poigne de glace, une faim indicible... non, Magda devrait être loin lorsque la nuit tomberait.

Plus que toute autre chose, il désirait rester seul pour attendre son retour. Ce serait l'apogée de sa vie – rencontrer un mythe, une créature dont on se servait depuis des siècles pour effrayer les enfants. Sans parler des adultes. Prouver enfin son existence ! Il se devait de parler à nouveau à cette chose... de la forcer à lui répondre, pour savoir enfin, de tous les mythes qui l'entouraient, lesquels étaient vrais et lesquels étaient faux.

Son cœur bondissait dans sa poitrine à la seule pensée de cette confrontation. Étrangement, il ne se sentait pas menacé par cette créature. Il connaissait sa langue et avait même réussi à communiquer avec elle la nuit dernière. Elle l'avait compris et ne leur avait pas fait de mal. Il entrevoyait la possibilité de créer une sorte de terrain d'entente spirituel. En tout cas, il ne souhaitait nullement l'empêcher d'agir ou l'anéantir – le professeur Theodor Cuza ne pouvait être l'ennemi de tout ce qui contribuerait à décimer l'armée allemande.

Il contempla la table en désordre, certain de ne rien trouver de menaçant dans ces livres tant décriés. Il comprenait à présent pourquoi on avait cherché à les détruire : ces ouvrages étaient de véritables abominations. Mais ils lui étaient fort précieux dans le petit jeu qu'il jouait avec les officiers allemands. Il devait demeurer au donjon tant qu'il n'aurait pas tout appris de l'être qui y vivait. Ensuite, les Allemands pourraient faire de lui ce qu'ils voudraient.

Mais Magda... Magda devait être en sécurité. Et puisqu'elle ne voulait pas partir d'elle-même, peut-être pourrait-il la faire chasser ? Le capitaine Woermann allait être fort utile. Il ne semblait pas particulièrement heureux de voir une femme errer parmi ses hommes. Oui, si Woermann pouvait être provoqué...

Cuza se méprisait déjà de ce qu'il allait faire.

— Magda ! appela-t-il. Magda !

Elle ouvrit la porte et passa la tête.

— J'espère que ce n'est pas pour me demander à nouveau de quitter le donjon parce que je ne...

— Non, pas le donjon, la chambre seulement. J'ai faim, et les Allemands nous ont dit que nous pourrions prendre à manger aux cuisines.

— Ils n'ont rien apporté ?

— Non, et je suis sûr qu'ils ne le feront pas. Il faut que tu ailles chercher quelque chose.

— Comment, tu veux que je traverse la cour après ce qui vient d'arriver ?

— Je suis certain que cela ne se reproduira plus...

Il détestait lui mentir mais il ne pouvait agir autrement.

— Les hommes ont reçu des consignes de leurs officiers. Et puis, tu ne seras pas dans une pièce sombre mais à l'air libre.

— Oui, mais leur façon de me regarder...

— Nous devons manger.

Sa fille le contempla longuement puis elle hocha la tête.

— Tu as raison.

Magda boutonna sa veste de laine jusqu'au dernier bouton puis elle traversa la pièce sans rien ajouter.

Cuza la regarda passer. Elle était courageuse, et elle mettait en lui toute sa confiance... une confiance qu'il était en train de trahir. Il savait ce qu'elle allait trouver au-dehors et pourtant, il l'y avait envoyée. Pour chercher à manger.

Lui qui n'avait jamais eu aussi peu faim.

DELTA DU DANUBE, ROUMANIE ORIENTALE

Mercredi 30 avril

10 heures 35

La terre était à nouveau en vue, après seize interminables heures de frustration, longues chacune comme des jours sans fin.

Le rouquin se tenait à la proue et regardait en direction des côtes. Le sardinier avait traversé l'étendue monotone de la mer Noire à un rythme régulier, bien trop lent toutefois pour son unique passager. Au moins, il ne s'était pas fait arrêter par les patrouilleurs roumains ou russes qu'il avait doublés. Cela aurait été catastrophique.

Devant lui s'étirait le delta complexe par lequel le Danube se jetait dans la mer Noire. Le littoral verdâtre et marécageux se caractérisait par d'innombrables petites baies. Accoster ne serait pas très difficile mais il perdrait beaucoup de temps à tenter de regagner les terres plus fermes de l'intérieur. Et le temps était compté !

Il fallait qu'il trouve une solution.

Il contempla le delta, puis la barre du bateau, puis à nouveau le delta. Le tirant d'eau du sardinier était assez faible, il pourrait sans dommage naviguer par trois ou quatre pieds d'eau, remonter une partie du delta à contre-courant et atteindre le Danube...

Il fouilla dans sa ceinture et en sortit deux pièces mexicaines de cinquante pesos. Leur poids total devait avoisiner les soixante-dix grammes d'or. Il les montra au Turc et, s'adressant à lui dans sa propre langue, dit :

— Kiamil ! Deux autres pièces si tu me fais remonter le courant !

Le pêcheur regarda les pièces sans dire un mot. Il avait déjà suffisamment d'or dans la poche pour devenir l'homme le plus riche du village. Du moins pendant quelque temps. Car rien ne dure éternellement, et il lui faudrait ensuite repartir hisser les filets. Deux pièces de plus n'étaient pas à négliger.

Le rouquin observa Kiamil qui, mentalement, effectuait des calculs. Il y avait beaucoup à gagner, mais les risques n'étaient pas absents : il faudrait voyager de jour, longer la rive au plus près et,

surtout, s'aventurer dans des eaux roumaines avec une embarcation immatriculée en Turquie.

C'était de la folie. Au cas où, par miracle, ils rejoindraient sains et saufs le port de Galatzi, comment ferait-il pour redescendre le fleuve ? Il serait intercepté, emprisonné. Le rouquin parviendrait toujours à se tirer d'affaire. Mais lui, Kiamil, y perdrait son bateau et peut-être même la vie.

Le jeu n'en valait pas la chandelle. Kiamil repoussa les pièces.

— Cela ne fait rien, dit le rouquin. Restons-en à notre accord d'origine. Débarque-moi n'importe où.

Le vieux Turc soupira de soulagement quand le rouquin rangea les pièces dans sa ceinture. La vue de tout cet or risquait de lui faire perdre la tête.

Le rouquin jeta sur son épaule la couverture dans laquelle était enfermé tout son bien et prit sous son bras la longue caisse de bois. Kiamil renversa le moteur quand la proue fut assez proche du rivage, et le rouquin sauta à terre.

Il se retourna pour dire adieu au Turc qui, déjà, faisait marche arrière.

— Kiamil ! cria-t-il. Tiens, attrape !

Il lui lança les deux pièces mexicaines, qu'une vieille main calleuse s'empressa d'attraper au vol.

Les oreilles pleines de bénédictions bruyantes au nom de Mahomet et de tout ce qu'il y avait de sacré dans l'Islam, le rouquin fit demi-tour et s'enfonça dans les marais. Il allait devoir affronter des nuées d'insectes, des serpents venimeux, des sables mouvants. Puis les hommes de la Garde de Fer. Mais rien ne pourrait l'arrêter ; il serait ralenti dans sa progression, tout au plus. Car ces dangers n'étaient rien en comparaison de ce qu'il savait trouver à une demi-journée de cheval en direction de l'ouest, au col de Dinu.

XVII

LE DONJON

Mercredi 30 avril

16 heures 47

Debout près de la fenêtre, Woermann regardait les hommes dans la cour. Hier encore, ils étaient mélangés, uniformes noirs et uniformes gris. Aujourd'hui, une ligne invisible séparait les membres des einsatzkommandos des soldats de l'armée régulière.

Hier, ils avaient un ennemi commun, un être qui tuait sans se soucier de la couleur de l'uniforme. Mais l'ennemi n'avait pas frappé cette nuit, et ils se comportaient aujourd'hui en vainqueurs revendiquant chacun pour soi la responsabilité de la victoire. Cette rivalité était des plus naturelles. Les einsatzkommandos se considéraient comme des soldats d'élite capables de réagir en toute circonstance. Les hommes de l'armée régulière se prenaient pour les seuls véritables combattants ; bien sûr, ils redoutaient ce que représentait l'uniforme noir des SS, mais ils ne voyaient dans les einsatzkommandos rien de plus que des policiers supérieurs à la moyenne.

Les premières failles dans l'unité s'étaient manifestées au petit déjeuner. Tout avait été normal jusqu'à ce que Magda fit son apparition. Il y avait eu quelques plaisanteries, un peu de bousculade pour s'approcher d'elle tandis qu'elle remplissait deux assiettes, une pour son père et l'autre pour elle-même. On ne pouvait même pas parler d'incident, mais le groupe s'était divisé. Les SS avaient affirmé avoir la priorité sur elle puisqu'elle était juive ; les hommes de l'armée régulière ne reconnaissaient aucune priorité à qui que ce fût. Cette fille était splendide, et le fichu ou les vêtements trop grands ne pouvaient dissimuler ses charmes. Sa féminité se lisait sur ses lèvres, sur la douceur de sa gorge, le grain de sa peau, dans l'éclat de ses yeux.

A midi, les rivalités se ranimèrent de plus belle quand elle réapparut. Deux hommes s'empoignèrent et roulèrent à terre, et Woermann demanda au sergent Oster d'intervenir avant que les

choses ne s'enveniment trop. Mais Magda était déjà partie.

Peu après le déjeuner, elle avait demandé après lui. Son père avait besoin d'un crucifix dans le cadre de ses recherches. Pourrait-il lui en prêter un ? C'était une chose possible – il lui donna une petite croix d'argent appartenant à l'une des victimes.

Et maintenant, les hommes qui n'étaient pas de service bavardaient dans la cour tandis que les autres s'affairaient à démanteler la partie arrière du donjon. Woermann se demandait comment il pourrait éviter un nouvel affrontement à l'heure du dîner. L'idéal serait peut-être de faire porter un plateau au professeur et à sa fille. Moins on la verrait et mieux ce serait...

Son regard fut attiré par la silhouette de Magda qui, hésitante tout d'abord, puis avec plus d'assurance, se dirigeait vers la cave, un seau à la main. Les hommes la regardèrent, immobiles, puis accoururent de tous les coins de la cour.

Quand elle ressortit de la cave, ils l'attendaient, regroupés en un demi-cercle compact. Il y eut des remous, des cris, des sifflets. Magda les ignore et tenta de reprendre le chemin de la tour de guet. Un des einsatzkommandos lui barra la route, mais, aussitôt, un soldat en uniforme gris le repoussa et s'empara du seau pour faire preuve de galanterie. Le SS voulut l'en déposséder et ne réussit qu'à en renverser le contenu sur le pantalon et les bottes du soldat de l'armée régulière.

Des rires fusèrent parmi les uniformes noirs, et le visage du soldat régulier devint cramoisi. Woermann devinait ce qui allait se passer mais il ne pouvait intervenir du troisième étage de la tour. Il vit le soldat en gris jeter le seau à la tête du SS. Il s'élança alors dans l'escalier, dont il dévala les marches à toute allure.

Au rez-de-chaussée, il eut tout juste le temps d'entrevoir Magda regagner ses appartements. Une véritable émeute avait éclaté dans la cour. Il dut tirer en l'air à deux reprises et menacer d'abattre ceux qui continueraient à se battre pour que les hommes retrouvent leur sang-froid.

Décidément, cette fille devait s'en aller.

Quand le calme fut revenu, Woermann confia ses hommes au sergent Oster et se rendit tout droit au premier étage de la tour. Il allait profiter de ce que Kaempffer était auprès des einsatzkommandos pour ordonner à la fille de quitter le donjon. Il fallait lui faire franchir la chaussée et la conduire à l'auberge avant que Kaempffer ne se doutât de quelque chose.

Il ne prit pas la peine de frapper à la porte.

— *Fräulein* Cuza !

Le professeur était installé devant la table ; sa fille n'était pas visible.

— Que lui voulez-vous ?

— *Fräulein* Cuza ! cria-t-il à nouveau, sans daigner répondre à la question qui lui était posée.

— Oui ? fit-elle, anxieuse, sur le pas de la porte.

— Je veux que vous fassiez vos bagages pour partir immédiatement à l'auberge. Vous avez deux minutes, pas une seconde de plus.

— Mais je ne peux pas abandonner mon père !

Il ne céderait pas et espérait que son visage ne le trahirait pas. L'idée de séparer le père de la fille ne lui plaisait pas – il était clair que le professeur avait besoin de soins et que sa fille lui était toute dévouée – mais ses hommes passaient en premier et l'influence qu'exerçait Magda sur eux était particulièrement néfaste. Le père demeurerait au donjon et la fille irait habiter à l'auberge. Discuter ne servait à rien.

Woermann la vit adresser un regard suppliant à son père mais le vieil homme ne bougea pas. Elle retourna alors dans sa chambre.

— Il ne vous reste plus qu'une minute et demie, dit Woermann.

— Une minute et demie pour quoi faire ? dit une voix derrière lui.

Woermann fit face au SS.

— Mon cher major, j'étais justement en train de dire à *Fräulein* Cuza de faire ses bagages pour partir à l'auberge.

Kaempffer ouvrit la bouche pour répondre mais le professeur l'en empêcha :

— Je vous l'interdis ! Je ne permettrai pas que l'on m'enlève ma fille !

Kaempffer se tourna vers le professeur, aussi surpris de cette rébellion que Woermann.

— Vous *interdisez* quoi, vieux Juif ? Il faudrait peut-être que vous compreniez enfin que vous n'avez rien à interdire ! *Rien !*

Le vieil homme courba la tête, résigné.

Satisfait du résultat produit par son éclat, Kaempffer s'adressa à Woermann :

— Veuillez à ce qu'elle parte sur-le-champ ! Elle nous a déjà causé trop d'ennuis !

Stupéfait, Woermann vit le major quitter la pièce aussi vivement qu'il y était entré. Le professeur avait relevé la tête et ne semblait plus vouloir se soumettre.

— Pourquoi n'avez-vous pas protesté avant l'arrivée du major ? lui demanda Woermann. J'ai eu l'impression que vous vouliez faire partir votre fille.

— Peut-être, mais j'ai changé d'avis.

— C'est ce que j'ai vu. Et vous l'avez fait de la manière la plus provocante qui soit. Est-ce que vous manipulez toujours les gens ?

— Mon cher capitaine, dit Cuza avec infiniment de sérieux, personne ne s'occupe d'un infirme. Les gens voient le corps dévasté par l'accident ou la maladie, et ils en déduisent automatiquement que l'esprit qui l'habite est tout aussi infirme. « Il ne peut pas marcher, il ne peut donc rien avoir d'intelligent à nous communiquer. » Un infirme tel que moi apprend bien vite à faire naître dans l'esprit des hommes une idée à laquelle il a déjà pensé mais aussi à leur faire croire qu'ils en sont à l'origine. Ce n'est pas de la manipulation mais de la persuasion.

Magda sortit de la chambre, une valise à la main, et Woermann comprit qu'elle aussi avait été manipulée — « persuadée » — par le professeur. Il comprenait à présent le sens des innombrables déplacements de Magda à la cave ou dans la cour. Mais il ne s'en formalisa pas outre mesure puisqu'il s'était toujours opposé à la présence d'une femme au donjon.

— Vous serez libre de vos mouvements à l'auberge, dit-il. Je suis certain que vous comprendrez que toute tentative de fuite de votre part aurait des conséquences fâcheuses pour votre père. Je fais confiance à la dévotion que vous lui portez, et à votre honneur.

Le père et la fille échangèrent un regard.

— Ne craignez rien, capitaine, je n'ai pas l'intention de l'abandonner.

Il vit le professeur serrer les poings de rage.

— Tu devrais emporter ce livre avec toi, dit Cuza, qui tendit à sa fille le gros volume intitulé *Al Azif*. Étudie-le ce soir, nous en discuterons demain.

— Tu sais bien que je ne comprends pas l'arabe, dit-elle avec un sourire ironique. Je préfère celui-ci.

Elle prit sur la table un livre de petite taille, puis elle se pencha vers son père pour l'embrasser sur le front. Elle regarda ensuite Woermann dans les yeux.

— Prenez soin de mon père, capitaine. Je n'ai que lui.

Machinalement, sans réfléchir à ce qu'il disait, Woermann répliqua :

— Ne craignez rien, je m'occuperai de tout.

Il se maudit intérieurement. Il n'aurait jamais dû dire une chose pareille. Cela allait à l'encontre de toute son éducation prussienne. Mais il y avait quelque chose dans ses yeux qui le poussait à faire ce qu'elle voulait. Il n'avait pas de fille mais, s'il en avait eu une, il aurait aimé qu'elle se conduisît avec lui comme Magda avec son père.

Non... il n'avait rien à redouter d'elle, elle ne s'enfuirait pas. Mais le professeur était un malin qu'il faudrait avoir à l'œil...

Le rouquin menait sa monture dans les collines proches de

l'entrée sud du défilé de Dinu. Dans sa hâte, il ne remarquait même pas que le paysage verdoyait. Le soleil déclinait et les roches devenaient plus hautes, plus arides aussi. Le chemin qu'il empruntait ne devait pas mesurer plus de quatre mètres de large. Après cet étrangement, il trouverait le défilé de Dinu. Le trajet serait alors des plus aisés, même dans le noir. Il connaissait bien la route.

Il se réjouissait déjà d'avoir évité les nombreuses patrouilles circulant dans la région quand il vit deux soldats armés de fusils à baïonnette. Il fit faire halte à sa monture tout en réfléchissant à la façon dont il les aborderait. Ne voulant pas d'histoires, il décida de jouer les humbles.

— Où vas-tu si vite, chevrier ?

Le plus âgé des deux avait pris la parole. Il avait un visage grêlé, une épaisse moustache. Le plus jeune se mit à rire au mot « chevrier », comme si ce terme sous-entendait quelque chose de dépréciatif.

— Je me rends à mon village. Mon père est malade. Je vous en prie, laissez-moi passer.

— Chaque chose en son temps. Où vas-tu, au juste ?

— A côté du donjon.

— Le donjon ? Je n'en ai jamais entendu parler. Où se dresse-t-il ?

Cela répondait au moins à l'une des questions que se posait le rouquin. Ces hommes auraient eu connaissance du donjon s'il avait été impliqué dans quelque action militaire.

— Pourquoi m'arrêtez-vous ? demanda-t-il, faussement étonné. Ça ne va pas ?

— Les gens comme toi n'ont pas le droit d'interroger les membres de la Garde de Fer, dit le moustachu. Mets pied à terre, qu'on te voie de plus près.

Ainsi donc, ils n'appartenaient pas à l'armée mais à la Garde de Fer. Se rendre au donjon serait plus difficile qu'il ne l'avait prévu. Le rouquin descendit de cheval et garda le silence pendant que les hommes l'observaient.

— Tu n'es pas d'ici, lui dit le moustachu. Fais-moi voir tes papiers.

C'était ce que le rouquin avait le plus redouté pendant tout son périple.

— Je ne les ai pas sur moi, monsieur, dit-il avec une politesse extrême. Je suis parti si précipitamment que je les ai oubliés. Je peux aller les chercher si vous le désirez.

Les soldats échangèrent un regard. Un voyageur sans papiers n'avait aucun droit – ils pouvaient donc en user avec lui comme bon leur semblait.

— Pas de papiers ? répéta le moustachu en commençant de

donner des coups de crosse dans l'estomac du rouquin. Dans ce cas, comment pouvons-nous savoir que tu n'apportes pas des armes aux partisans réfugiés dans les collines ?

Le rouquin ne répliqua pas et feignit la souffrance ; se montrer stoïque aurait eu pour conséquence de déchaîner la colère de son interlocuteur.

— Fouille-le ! dit alors le moustachu à son compagnon.

Ses mains glissèrent sur le corps de l'étranger puis ses gestes se firent plus nerveux quand il sentit la ceinture. Il lui ouvrit la chemise et défit la ceinture. La vue des pièces d'or galvanisa le courage des membres de la Garde de Fer.

— Où as-tu volé cela ? demanda le moustachu en frappant de nouveau le rouquin.

— C'est à moi. C'est tout mon bien. Mais vous pouvez le garder. Laissez-moi passer, c'est tout ce que je vous demande.

Le rouquin pensait vraiment ce qu'il disait : l'or ne lui servait plus à rien désormais.

— Ne t'en fais pas, nous allons le garder. Mais montre-nous d'abord ce que tu caches là-dedans, dit le moustachu en désignant la longue boîte.

— N'y touchez pas ! s'écria le rouquin, pour qui la comédie avait assez duré.

Il y avait quelque chose de menaçant dans sa voix, et les deux soldats se figèrent. Le moustachu parla à voix basse, frémissant de rage, puis il éclata :

— Tu ne vas pas...

Mais le rouquin s'était jeté sur lui et emparé de son arme. Il n'eut pas le temps de réagir. La crosse du fusil s'écrasa contre sa mâchoire puis contre sa gorge. L'autre voulut intervenir mais le rouquin fut là aussi plus prompt : retournant son arme, il enfonça la baïonnette dans la poitrine du jeune homme qui s'effondra à terre.

Le moustachu était encore vivant mais son larynx brisé bloquait la respiration. Les yeux exorbités, les mains crispées sur son cou, il s'écroula sur le cadavre de son compagnon.

Le rouquin n'éprouvait rien, ni regret ni triomphe, comme lorsqu'il avait tué Carlos, le batelier. Il ne voyait pas en quoi le monde serait appauvri par la disparition de deux membres de la Garde de Fer. Il savait aussi que ce serait lui qui serait couché à présent à terre, blessé ou mort, s'il avait attendu un peu plus longtemps pour passer à l'action.

Le rouquin boucla sa ceinture et dissimula les cadavres ainsi que les armes dans les rochers. Puis il reprit le chemin du donjon.

Magda arpentait la petite chambre éclairée à la bougie et se

frottait sans cesse les mains. De la fenêtre de l'auberge, elle apercevait le donjon. Il faisait déjà nuit, et les nuages sombres venus du sud occultaient complètement la lune.

Elle redoutait l'obscurité... et la solitude. Bien sûr, Lidia, la femme de Iuliu, n'était pas très loin, mais elle ne pourrait rien pour elle si la créature du donjon décidait de franchir la gorge pour l'attaquer.

Iuliu s'était montré très aimable, voire obséquieux, ce qui l'étonnait un peu. Il avait toujours été courtois mais il semblait maintenant la couvrir littéralement.

Magda pouvait voir la fenêtre éclairée du premier étage de la tour. Papa s'y trouvait seul. Elle lui en avait terriblement voulu quand elle s'était rendu compte de la façon dont elle avait été manipulée. Mais les heures s'écoulaient, et la colère céda la place à l'inquiétude. Comment ferait-il pour se défendre tout seul ?

Elle s'appuya contre la fenêtre et observa les quatre murs de plâtre de la chambre. La pièce était assez réduite et le mobilier sommaire : un petit placard, une coiffeuse avec un miroir, un tabouret et un grand lit moelleux. Sa mandoline était posée sur le lit, et elle n'y avait pas touché depuis son arrivée. De même qu'elle n'avait pas ouvert les *Cultes des Goules*. Elle n'avait emporté ce livre que pour donner le change aux Allemands et n'avait nullement l'intention de l'étudier.

Elle eut envie de sortir quelques instants. Elle éteignit deux des bougies et laissa la troisième allumée. Elle ne voulait pas que la chambre fût totalement plongée dans l'obscurité. Elle ne pourrait plus jamais rester dans le noir après l'étrange rencontre de la nuit dernière.

Un escalier de bois poli la conduisit au premier étage. Elle y trouva l'aubergiste adossé à un pilier, l'air pitoyable.

— Ça ne va pas, Iuliu ?

Il sursauta, la regarda un instant dans les yeux, puis se prostra à nouveau.

— Votre père... il va bien ?

— Pour l'instant, oui. Pourquoi ?

Il se couvrit les yeux et laissa échapper un flot de paroles :

— C'est ma faute si vous êtes ici. Je suis un misérable... Mais ils voulaient tout savoir sur le donjon et, moi, je ne pouvais répondre à leurs questions. Alors, j'ai pensé au professeur qui connaît tant de choses. Je ne savais pas qu'il était si malade et je ne croyais pas qu'ils vous auraient fait venir avec lui. Mais j'ai dû céder ! Ils m'ont frappé...

Magda sentit la colère monter en elle : Iuliu n'avait pas le droit de parler de Papa aux Allemands ! Puis elle reconnut que, dans des circonstances semblables, elle n'aurait pas agi autrement. Du moins, elle comprenait à présent pourquoi on avait fait venir Papa au donjon,

et pourquoi l'aubergiste se montrait si révérencieux.

— Vous me haïssez, n'est-ce pas ? dit-il, le regard suppliant.

Magda s'avança vers lui et posa la main sur son épaule.

— Non, vous n'avez pas voulu nous nuire.

— J'espère que tout se passera bien pour vous.

— Je l'espère aussi.

Lentement, elle suivit le chemin qui menait à la gorge. Les cailloux crissaient sous ses pas. Il était minuit et il faisait froid. Le brouillard s'était levé et enveloppait le donjon. La lumière provenant de la cour rendait l'air phosphorescent, et le donjon ressemblait à quelque paquebot de luxe dérivant sur un océan de brume.

Et la peur s'insinua en elle.

La nuit dernière... Elle revit les yeux dans le noir, elle sentit la poigne glacée sur son bras. Elle effleura de ses doigts la tache grisâtre qu'elle y avait laissée. Non, ce n'était pas un rêve. C'était un cauchemar devenu réalité. Une créature qu'elle avait toujours cru née de l'imagination des hommes était en fait bien réelle, et elle rôdait dans ce donjon de pierre. Ce donjon où Papa demeurait seul. Et elle savait qu'il l'attendait. Papa espérait que l'être lui rendrait à nouveau visite, et elle ne serait pas à ses côtés pour l'aider. Ils avaient été épargnés la nuit dernière mais une telle chance pouvait-elle se reproduire ?

Et puis, si la créature désirait subitement traverser la gorge et s'en prendre à elle ? Jamais elle ne pourrait supporter une nouvelle entrevue !

Tout cela était irréel, se dit-elle dans un sursaut. Les morts vivants n'existaient pas !

Et pourtant...

Un bruit de sabots interrompit le cours de ses pensées. Elle tourna la tête et vit vaguement un cheval et son cavalier galoper vers la chaussée menant au donjon. Au tout dernier instant, l'homme arrêta sa monture. Malgré la pénombre, Magda remarqua une longue boîte attachée aux flancs du cheval. Puis le cavalier mit pied à terre.

Sans savoir exactement pourquoi, elle se dissimula derrière des broussailles et observa l'homme qui regardait le donjon. Les événements des derniers jours l'avaient rendue méfiante envers tous ceux qu'elle ne connaissait pas.

Grand et musclé, il ne portait pas de coiffure et ses cheveux roux flottaient au vent. Sa respiration était rapide mais il n'était pas essoufflé. Elle le vit suivre du regard les sentinelles du donjon, comme s'il les comptait. Son attitude tout entière était celle d'un homme tendu, frustré, voire étonné.

Il demeura longtemps silencieux et immobile. Magda commençait à avoir des crampes mais elle n'osait pas esquisser le

moindre mouvement. Enfin, il s'en revint auprès de son cheval. Ses yeux parcouraient le rebord de la gorge et, subitement, s'immobilisèrent en direction de Magda. Elle retint son souffle et sentit son cœur cogner contre sa poitrine.

— Eh, vous ! Venez ici ! cria-t-il d'une voix puissante où perçait l'accent propre au dialecte mégléno-roumain.

Magda ne bougea pas. Comment pouvait-il la voir derrière ces broussailles, avec cette obscurité ?

— Montrez-vous ou je vais vous chercher !

Magda ramassa une lourde pierre puis se releva pour s'approcher de l'homme. Elle ne permettrait à qui que ce soit de l'attirer une fois de plus où elle ne voulait pas aller.

— Pourquoi vous cachez-vous ?

— Parce que je ne sais pas qui vous êtes, dit Magda d'une voix qui se voulait pleine de défiance.

— C'est normal, dit l'autre en hochant la tête.

Magda le sentait tendu mais elle savait qu'elle n'était pas responsable de cette tension. Cela la calma quelque peu.

Il fit un geste en direction du donjon.

— Que se passe-t-il là-dedans ? Pourquoi éclaire-t-on le donjon comme une attraction pour touristes ?

— Ce sont les soldats allemands.

— Je me disais bien que ces casques avaient l'air allemand. Mais pourquoi sont-ils ici ?

— Je n'en sais rien, et je crois bien qu'ils ne le savent pas eux-mêmes.

A nouveau, il observa le donjon, et elle l'entendit murmurer quelque chose comme « Les imbéciles ! ». Il semblait ne pas s'intéresser à elle et porter toute son attention sur le donjon. Magda eut envie de lâcher la pierre qu'elle tenait, mais elle n'en fit rien.

— Pourquoi vous intéresse-t-il autant ? demanda-t-elle.

— Je suis un touriste et j'ai voulu revoir ce lieu que j'avais déjà visité.

Elle sut immédiatement que c'était un mensonge. Il valait mieux qu'elle retourne à l'auberge. Elle craignait de rester dans le noir avec un homme qui mentait aussi effrontément.

— Où allez-vous ?

— Je regagne ma chambre. Il fait si froid.

— Je vous accompagne.

— Je trouverai bien le chemin toute seule, dit Magda, mal à l'aise.

Il ne parut pas l'entendre, à moins qu'il ne tînt pas compte de ses paroles. Il tira sa monture et marcha à ses côtés. Devant eux, l'auberge ressemblait à une grosse boîte éclairée de l'intérieur.

— Vous pouvez jeter cette pierre, lui dit-il. Vous n'en aurez pas besoin.

Magda ne put dissimuler sa surprise. Comment cet homme pouvait-il voir dans le noir ?

— Je suis seule à pouvoir en juger.

Il dégageait une odeur forte, un mélange de sueur d'homme et de cheval qu'elle trouvait désagréable. Aussi pressa-t-elle le pas pour le distancer. Il ne chercha pas à la rattraper.

Magda se débarrassa de la pierre à la porte de l'auberge et pénétra dans le hall. La salle à manger était plongée dans l'obscurité. A gauche, Iuliu s'appuyait sur son bureau et se préparait à souffler une bougie.

— Attendez un instant, dit-elle en passant près de lui. Je crois que vous avez un nouveau client.

— Ce soir ?

— Tout de suite.

Radieux, il ouvrit le registre et déboucha l'encrier. Cette auberge avait toujours appartenu à la famille de Iuliu. Certains prétendaient même qu'elle avait été construite pour les maçons chargés d'édifier le donjon. Les voyageurs y étaient plus que rares, et Iuliu et sa famille tiraient la majorité de leurs revenus de la commission qu'ils recevaient du mystérieux visiteur qui apportait l'argent nécessaire à l'entretien du donjon. Le reste provenait de la vente de la laine des moutons dont s'occupait le fils de Iuliu.

Deux chambres louées le même jour : une véritable aubaine !

Magda se rendit à l'étage mais ne rentra pas tout de suite dans sa chambre. Elle voulait entendre ce que l'étranger dirait à Iuliu. Elle s'étonna d'ailleurs de cette soudaine curiosité : en plus de son odeur, cet homme avait quelque chose d'arrogant et de condescendant qui lui déplaisait au plus haut point.

Il pénétra dans l'auberge et sa voix résonna dans le hall.

— Ah, l'aubergiste, vous êtes encore debout ! Envoyez quelqu'un prendre soin de mon cheval et le mettre à l'écurie. C'est ma deuxième monture de la journée et je l'ai littéralement crevée. Ho ! Vous m'entendez ?

— Oui, oui, monsieur, balbutia Iuliu.

— Vous pourrez vous en charger ?

— Oui, tout de suite, je vais appeler mon neveu.

— Je voudrais aussi une chambre.

— Il nous en reste deux. Signez ici, je vous prie.

— Je veux celle qui donne directement sur... celle qui donne sur le nord.

— Hum... je vous demande pardon, monsieur, mais il faut inscrire votre nom de famille. « Glenn » ne suffit pas, dit Iuliu d'une

voix tremblante.

— Est-ce qu'un autre Glenn habite ici ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un de la région porte ce nom ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, Glenn fera l'affaire.

— Très bien, monsieur. Mais je dois vous prévenir que la chambre nord est occupée. En revanche, celle qui donne à l'est est libre.

— Eh bien, j'échangerai avec la personne de la chambre nord. Je paierai le supplément.

— Il s'agit d'une dame, monsieur, et je ne crois pas qu'elle acceptera.

— Demandez-le-lui ! ordonna l'homme d'un ton impérieux.

Magda entendit Iuliu monter l'escalier et elle alla l'attendre dans sa chambre. L'attitude de l'étranger la révoltait. Mais comment avait-il pu effrayer Iuliu à ce point ?

On frappa à la porte. Iuliu était très pâle et tordait nerveusement les pans de sa chemise. De grosses gouttes de sueur tombaient de sa moustache.

— *Domnisoara* Cuza, bredouilla-t-il, il y a ici un étranger qui désire votre chambre. Pourriez-vous la lui céder, s'il vous plaît ?

Iuliu pleurnichait comme un enfant et Magda le plaignait sincèrement, mais elle n'en abandonnerait pas sa chambre pour autant.

— Il n'en est pas question !

— Mais il le faut !

— J'ai dit *non*, Iuliu, et je ne changerai pas d'avis !

— Dans ce cas, pourriez-vous... le lui dire vous-même ?

— Que craignez-vous de lui ? Et puis, qui est-ce au juste ?

— Je n'en sais rien, et je n'ai pas très envie... commença-t-il d'une voix mourante... dites-le-lui vous-même, je vous en supplie !

Sa première réaction fut de laisser Iuliu se débrouiller tout seul puis elle pensa qu'elle tirerait un certain plaisir de cet affrontement. Cela faisait deux jours qu'on la contrecarrait, cette discussion lui permettrait d'agir enfin à sa guise.

— D'accord, j'y vais.

Elle descendit l'escalier. L'homme se tenait près de l'âtre ; il s'appuyait nonchalamment sur la longue boîte qu'elle avait déjà remarquée accrochée aux flancs du cheval. Elle le voyait pour la première fois en pleine lumière et dut revenir sur son jugement premier. Certes, il avait l'air sombre et son odeur était assez forte, mais ses traits étaient égaux, son nez aquilin et ses pommettes saillantes. Ses cheveux avaient la couleur de la flamme ; ils étaient

peut-être un peu trop longs, un peu trop fous aussi, mais ce devait être la conséquence du long voyage qu'il avait entrepris. Ses yeux d'un bleu très clair retinrent un instant son attention. La seule note discordante était la couleur olivâtre de sa peau.

— Ce ne pouvait être que vous, dit-il.

— Je garde ma chambre.

— Je vous la demande, dit-il très sérieusement.

— Vous pourrez l'avoir quand je serai partie.

Il s'avança vers elle.

— Il est capital qu'elle soit exposée au nord. Je...

— Et moi, j'ai mes raisons pour désirer conserver cette chambre, l'interrompit-elle. Par conséquent, je ne déménagerai pas.

Ses yeux se mirent à briller et Magda pensa avoir dépassé les bornes. Mais l'homme se calma et un léger sourire releva le coin de sa bouche.

— Il est évident que vous n'êtes pas d'ici.

— Je viens de Bucarest.

— C'est bien ce que je pensais.

Magda décela dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à du respect. Non, cela n'avait pas de sens. Pourquoi me regarderait-il ainsi, moi qui l'empêche d'accéder à ses désirs ?

— Vous avez bien réfléchi ? dit-il.

— Oui.

— Dans ce cas, soupira-t-il, je prendrai la chambre donnant à l'est.

Iuliu dévala l'escalier.

— Fort bien, monsieur. Votre chambre est située à droite, en haut de l'escalier. Je vais porter votre...

Il tendit la main vers la longue boîte mais Glenn arrêta son geste.

— Je la porterai moi-même. Mais vous pouvez vous occuper de la couverture roulée sur mon cheval. Soignez aussi ma monture, c'est une brave bête !

Il jeta un coup d'œil en direction de Magda avant de s'élancer dans l'escalier.

— Et préparez-moi un bain !

— Oui, monsieur ! fit Iuliu, qui serra chaleureusement les mains de Magda tout en lui murmurant : Merci.

Moins effrayé que tout à l'heure, il sortit de l'auberge pour se rendre auprès du cheval.

Magda demeura seule un instant et considéra la chaîne étrange des événements qui s'étaient déroulés pendant la soirée. Elle aurait aimé poser toutes sortes de questions à propos de cette auberge, mais là-bas, au donjon, d'autres questions plus terribles...

Le donjon ! Elle avait failli oublier Papa ! Elle se précipita à la fenêtre de sa chambre et regarda au-dehors. Dans la tour de guet, la lumière des appartements de Papa était toujours aussi vive.

Rassurée, elle s'étendit sur le lit. Un lit... un vrai lit, large et moelleux. Tout irait peut-être bien cette nuit. Elle sourit. Non, c'était impossible, il fallait qu'il se passe quelque chose. Elle ferma les yeux et tenta d'évoquer des choses agréables... Papa pourrait s'en retourner avec elle à Bucarest, il échapperait à tout jamais aux Allemands et à la créature hideuse...

Un bruit dans le hall la tira de ses rêveries. Elle constata que l'unique bougie avait diminué de moitié. Elle courut à la fenêtre. Dans la chambre de Papa, la lumière était toujours aussi intense.

Des pierres crissèrent sur le chemin menant à la chaussée. Elle aperçut un homme. Glenn... Avec des mouvements de chat, il se dissimula dans les broussailles où elle s'était elle-même cachée et regarda le donjon. La brume qui montait de la gorge baignait ses pieds mais lui, sentinelle fidèle, observait toujours.

Magda sentit la colère poindre en elle. Que faisait-il là ? Cet emplacement était le *sien*. Si au moins elle avait eu le courage de descendre protester... Mais elle n'osait pas. Glenn était dangereux. Pas pour elle, elle le sentait confusément, mais pour les autres. Pour les Allemands, peut-être. Ce qui faisait de lui une sorte d'allié.

A pas de loup, elle descendit l'escalier et sortit de l'auberge pour le surveiller. Peut-être comprendrait-elle enfin le pourquoi de sa présence ici.

Elle rampa jusqu'à une grosse roche d'où il ne pourrait la voir.

— Vous voulez reprendre votre poste d'observation ?

Magda sursauta – il ne s'était même pas retourné !

— Comment avez-vous su que j'étais là ?

— Je vous ai entendu marcher. On ne peut pas dire que vous soyez très discrète.

A nouveau cette arrogance...

— Venez à côté de moi et dites-moi pourquoi les Allemands éclairent à ce point le donjon. Ils ne dorment donc jamais ?

Elle décida de le rejoindre, sans trop s'en approcher toutefois. Il avait une odeur infiniment plus agréable, à présent. Il avait dû se baigner pendant qu'elle s'était assoupie.

— Ils ont peur du noir, dit-elle.

— Peur du noir, répéta-t-il, comme si cette réponse ne le surprenait pas. Comment cela se fait-il ?

— Ils croient qu'il y a un vampire.

Magda le vit lever les sourcils d'étonnement.

— C'est cela qu'ils vous ont dit ? Vous connaissez quelqu'un qui y habite ?

— J'y ai moi-même vécu, et mon père y demeure toujours. La fenêtre allumée, là-bas...

— Qu'est-ce qui peut leur faire croire à un vampire ?

— On a retrouvé huit victimes – rien que des soldats allemands – la gorge tranchée.

— Un vampire, dites-vous ? fit-il, l'air sombre.

— Il y a également une histoire de cadavres qui marchent. Seul un vampire pourrait être la cause de tout ce qui s'est produit ici. Et après ce que j'ai vu...

— Vous l'avez vu ?

Glenn se tourna vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Oui, fit Magda, qui eut un mouvement de recul.

— A quoi ressemblait-il ?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Il commençait à lui faire peur avec ses questions. Il se rapprocha encore un peu plus.

— Dites-moi ! Était-il sombre ? Pâle ? Beau ? Laid ? Dites-le moi !

— Je... je ne m'en souviens plus très bien. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait l'air fou et... impie, si ce mot a pour vous quelque signification.

Glenn se redressa.

— Oh, oui... Et je ne dis pas cela pour vous effrayer. Mais ses yeux, comment étaient-ils ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous savez comment ils étaient ? dit Magda, de plus en plus mal à l'aise.

— Je ne sais rien de ses yeux, dit-il vivement, mais l'on dit que ce sont des fenêtres ouvertes sur l'âme.

— Eh bien, fit-elle d'une voix lugubre, si cela est, son âme n'est qu'un gouffre sans fond.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants et se contentèrent d'observer le donjon. Magda se demandait à quoi il pouvait bien penser. Puis Glenn parla à nouveau :

— Autre chose : savez-vous comment tout a commencé ?

— Mon père et moi n'étions pas ici mais on nous a raconté que le premier homme est mort quand il a essayé d'ouvrir un mur de pierre en compagnie de son camarade.

Elle le vit grimacer et fermer les yeux – comme s'il souffrait. Puis ses lèvres formèrent une nouvelle fois le mot « Imbéciles ».

Il rouvrit les yeux et tendit la main vers le donjon.

— Que se passe-t-il dans la chambre de votre père ?

Magda ne vit rien, tout d'abord, puis la terreur l'étreignit. La lumière diminuait. Elle s'élança vers la chaussée mais Glenn la saisit par le poignet et la retint.

— Ne soyez pas stupide ! lui murmura-t-il à l'oreille. Les sentinelles vont vous tirer dessus ! De toute façon, vous ne pouvez rien faire !

Magda ne l'entendait même pas. Frénétiquement, comme une bête capturée, elle se débattait. Il fallait qu'elle rejoigne Papa ! Mais Glenn était plus fort qu'elle, et ses doigts s'enfonçaient dans ses bras.

Alors, elle se résigna.

Elle ne pouvait plus rien pour Papa. Elle ne pouvait plus l'aider.

C'est alors que désespérée, muette, elle vit la lumière mourir dans la chambre de Papa, lentement, inexorablement.

XVIII

LE DONJON

Jeudi 1^{er} mai

2 heures 17

Theodor Cuza avait fait preuve de beaucoup de patience et de dévotion, sans même savoir pourquoi il était persuadé que la créature entrevue la nuit précédente le visiterait à nouveau ce soir. Il lui avait parlé dans la langue des anciens. Et elle reviendrait. Cette nuit.

Rien d'autre n'était certain. Peut-être découvrirait-il des secrets recherchés par les savants à travers les âges. Peut-être aussi ne verrait-il plus jamais le matin.

Tout était prêt. Il était installé devant la table ; à sa gauche étaient empilés les gros ouvrages et, à sa droite, toutes sortes d'amulettes destinées à se préserver des vampires. Et puis, il y avait aussi l'éternelle timbale pleine d'eau.

L'unique lumière était prodiguée par l'ampoule nue pendue au-dessus de la table ; sa respiration constituait tout le fond sonore. Cuza tremblait, par désir de savoir mais aussi par peur de l'inconnu.

Soudain, il comprit qu'il n'était plus seul.

Il sentit, avant de voir quoi que ce soit, une présence maligne, qui échappait à son champ de vision et toute possibilité de description. Elle était là, tout simplement. Puis ce fut le début de l'obscurité. La nuit précédente, les ténèbres avaient remplacé l'air même de la chambre ; ce soir, elles sourdaient lentement des murs, insidieusement, jusqu'à les lui dissimuler.

Cuza posa les mains bien à plat sur la table pour les empêcher de trembler. Il sentait son cœur battre avec tant de violence qu'il redoutait à tout instant de voir ses vaisseaux se rompre. Le moment était venu, enfin !

Les murs avaient disparu. La nuit le couvrait d'un dôme d'ébène qui engloutissait toute lumière. Il faisait froid, mais pas autant que la nuit précédente, et le vent ne soufflait pas.

— Où êtes-vous ? dit-il en slavons.

Pas de réponse. Mais dans les ténèbres, par-delà le point que la

lumière ne pouvait franchir, il savait que quelque chose attendait.

— Montrez-vous, je vous en prie !

Il y eut un long moment de silence puis une voix fortement accentuée s'éleva dans l'ombre.

— Je peux parler une forme plus moderne de notre langue.

Les mots étaient empruntés à une forme ancienne du dialecte daco-roumain parlé dans cette région à l'époque où fut construit le donjon.

Les ténèbres se dissipèrent quelque peu à l'extrémité de la petite table. Une forme se dessina dans le noir. Cuza reconnut immédiatement les yeux et le visage, puis le corps tout entier devint visible. Devant lui se dressait une sorte de géant : il devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-quinze et se tenait fièrement campé sur ses jambes. Une cape noire, comme ses yeux et sa chevelure, traînait jusqu'à terre ; une broche d'or ciselé la retenait au cou. Cuza pouvait également voir une chemise rouge flottante faite probablement de soie, des pantalons vagues ressemblant à des culottes de cheval et de hautes bottes de cuir brun.

Puissance, décadence, arrogance – tout y était.

— Comment se fait-il que vous sachiez cette langue ? dit la voix.

Cuza s'entendit bredouiller :

— Je l'ai étudiée pendant des années, de nombreuses années.

Il se rendit compte que son esprit était engourdi. Tout ce qu'il voulait savoir, tout ce qu'il désirait demander— tout cela s'était envolé. Machinalement, il énonça la première idée qui lui vint à l'esprit.

— Je m'attendais presque à vous voir arriver en smoking.

Les sourcils épais du visiteur se rapprochèrent pour manifester son étonnement.

— Je ne comprends pas le mot « smoking ».

Cuza s'en voulut de sa légèreté – c'est étonnant de voir comment un roman écrit au ^{xix}^e siècle par un Anglais peut modifier votre perception d'un mythe essentiellement roumain. Il s'appuya sur les bras du fauteuil.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le vicomte Radu Molasar. Cette région de Valachie m'appartenait jadis.

— Un boyard ?

— Oui, un des rares qui furent fidèles à Vlad – celui que l'on surnommait *Tepes*, l'Empaleur – jusqu'à sa fin devant Bucarest.

Cuza ne pouvait en croire ses oreilles bien qu'il se fût attendu à une telle réponse.

— Cela se passait en 1476 ! Il y a près de cinq siècles ! Êtes-vous donc si vieux ?

— J'étais là.

— Mais où vivez-vous depuis le ^{xv}^e siècle ?

— Ici.

— Pourquoi ?

Au fur et à mesure qu'il parlait, la peur cédait la place au plaisir de la découverte. Il voulait tout savoir – tout de suite !

— J'étais poursuivi.

— Par les Turcs ?

Les yeux de Molasar se fermèrent à moitié pour ne plus montrer que des pupilles d'une noirceur infinie.

— Non... par d'autres hommes... des fous qui m'auraient pourchassé dans le monde entier pour me détruire. Je savais que je ne pourrais tous les écraser, aussi préfèrai-je les éviter.

Ce disant, il ébaucha un sourire qui révéla des dents longues et jaunâtres, robustes sans qu'aucune fût *particulièrement pointue*.

— C'est pour cela que j'ai édifié ce donjon, poursuivit-il, que je l'ai aménagé et que je m'y suis caché.

— Êtes-vous... commença Cuza qui ne pouvait plus retenir plus longtemps sa question. Êtes-vous un mort vivant ?

A nouveau ce sourire froid, presque moqueur.

— Un mort vivant ? Un Nosferatu ? Un *moroi* ? Peut-être.

— Mais comment avez-vous...

Molasar balaya l'air de la main.

— Assez ! Assez de questions insidieuses ! Je me moque de votre curiosité malsaine. Une seule chose m'importe : votre pays est le mien, et il y a des envahisseurs. Que faites-vous avec eux ? Trahissez-vous la Valachie ?

— Non !

Cuza sentit la terreur grandir à nouveau en lui. Mais il parvint à ajouter :

— Ils m'ont conduit ici contre mon gré.

— *Pourquoi ?* s'écria Molasar.

— Ils pensaient que je pourrais découvrir ce qui a tué les soldats. Et j'y suis parvenu, je crois...

— Oui, fit Molasar dont l'humeur était des plus changeantes. J'ai besoin d'eux pour reprendre des forces après ce trop long repos. Il me les faudra tous si je veux recouvrer la toute-puissance !

— Vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria Cuza sans même réfléchir à ce qu'il disait.

— Ne me dites jamais ce que je dois ou ne dois pas faire dans ma demeure ! Surtout lorsque des envahisseurs s'y sont introduits ! J'ai veillé à ce qu'aucun Turc ne s'aventure dans ce défilé, et je m'éveille aujourd'hui pour trouver mon donjon grouillant d'Allemands !

Il écumait littéralement et arpentait la pièce en tous sens, ponctuant chaque mot d'un geste rageur de la main.

Cuza profita de cette occasion pour soulever le couvercle d'une petite boîte et en tirer le fragment de miroir que Magda lui avait donné pendant la journée. Il le tendit en direction de Molasar pour tenter d'en saisir l'image. Molasar se tenait sur sa gauche, près de la pile de livres, mais le miroir ne renvoyait que le reflet des livres.

Le miroir fut soudain arraché à Cuza.

— Toujours aussi curieux ? dit Molasar en levant le miroir à hauteur de son visage. Oui, les légendes n'ont pas menti : je n'ai pas de reflet. Du moins, je n'en ai plus. Qu'avez-vous d'autre dans cette boîte ?

— De l'ail, dit Cuza en en tirant une gousse. On prétend qu'il éloigne les morts vivants.

Molasar tendit une paume velue.

— Donnez-le-moi.

Cuza s'exécuta et Molasar porta la gousse à sa bouche. Il en prit une bouchée et jeta le reste dans un coin de la pièce.

— J'adore l'ail.

— Et l'argent ?

Il lui présenta un médaillon que Magda lui avait laissé. Molasar n'hésita pas à s'en saisir et à le frotter entre ses paumes.

— Je n'aurais pas été un très bon boyard si j'avais eu peur de l'argent !

Il semblait presque s'amuser, à présent.

— Quant à ceci, dit Cuza en plongeant une dernière fois la main dans la boîte, on prétend qu'il s'agit du meilleur remède contre les vampires.

Il brandit la croix que le capitaine Woermann avait confiée à Magda.

Molasar émit un grognement et recula de plusieurs pas tout en se cachant les yeux.

— Enlevez cela !

— Elle vous affecte donc ?

Cuza était éberlué. Devant lui, Molasar semblait se recroqueviller de terreur.

— Je ne comprends pas. Comment une...

— Enlevez-la !

Cuza s'empressa de lui obéir et rangea la croix dans la boîte de carton.

Molasar semblait sur le point de lui sauter dessus ; il dévoilait ses dents et faisait siffler ses mots :

— Je pensais trouver en vous un allié contre les envahisseurs et je vois que vous n'êtes pas différent !

— Moi aussi, je veux qu'ils s'en aillent ! dit Cuza, terrifié, écrasé contre le dossier du fauteuil. Plus que vous, peut-être !

— Dans ce cas, vous n'auriez jamais dû apporter ici cette abomination ! Et vous n'auriez jamais dû me la montrer !

— Mais je ne savais pas ! Ç'aurait pu être une simple légende, comme pour l'ail et l'argent ! s'écria Cuza, qui se devait à tout prix de le convaincre.

— Peut-être...

Molasar se calma puis se dirigea lentement vers la zone d'ombre.

— Mais j'ai toujours des doutes à votre sujet.

— Ne partez pas ! Je vous en prie !

Molasar s'avança dans les ténèbres, qui commencèrent de l'envelopper, et regarda Cuza sans dire mot.

— Je suis avec vous, Molasar ! cria Cuza, qui avait encore tant de questions à lui poser. Croyez-moi, je vous en prie !

Seuls les yeux brillants de Molasar étaient encore visibles. Tout le reste s'était fondu dans l'ombre. Soudain, une main émergea des ténèbres et se tendit vers Cuza.

— Je vous surveillerai, vieillard. Et je reviendrai vous parler si je vois que je peux vous faire confiance. Mais je mettrai fin à vos jours si vous trahissez notre peuple !

La main disparut. Puis les yeux. Mais ses paroles résonnaient encore. Peu à peu, les ténèbres s'évanouirent, comme absorbées par les murs, et tout redevint comme avant. La gousse d'ail mordue dans un coin de la pièce était l'unique preuve du passage de Molasar.

Cuza demeura longtemps immobile. Puis il remarqua que sa langue était plus lourde qu'à l'accoutumée. Il prit la timbale et but un peu d'eau, qu'il avala avec beaucoup de difficultés. Puis il posa la main sur la petite boîte et hésita avant de l'ouvrir. Il se décida finalement à en sortir la croix d'argent, qu'il posa à plat devant lui.

Un objet d'aussi petite taille... De l'argent, ouvragé aux quatre extrémités. Nul corps n'y était cloué. Rien qu'une croix, symbole de tout ce qu'il peut y avoir d'inhumain dans l'homme.

La tradition millénaire et l'apprentissage de sa propre foi avaient toujours poussé Cuza à voir dans le port d'une croix une coutume assez barbare, le signe d'un manque de maturité de la religion catholique. Mais le christianisme était un rejeton assez tardif du judaïsme, qui avait tout son temps pour mûrir. De quel mot Molasar avait-il qualifié cette croix ? Une « abomination » ? Non, on ne pouvait dire cela. Du moins, pas pour Cuza. Un objet grotesque, peut-être, mais sûrement pas une abomination.

La croix, comme bien d'autres choses, prenait aujourd'hui un sens nouveau. Plus rien n'existait dans la pièce que cette petite croix d'argent sur laquelle Cuza concentrait toute sa pensée. Les croix

ressemblaient beaucoup à ces amulettes avec lesquelles les primitifs chassaient les mauvais esprits. Les habitants de l'Europe centrale, les Tziganes, surtout, possédaient de nombreux charmes, qui allaient de l'ail aux icônes. Cuza leur avait assimilé la croix car il ne voyait pas pourquoi elle aurait mérité plus d'attention que les autres.

Et pourtant, Molasar avait trouvé cette croix repoussante, il ne pouvait même pas la regarder. La tradition lui accordait une toute-puissance sur les démons et les vampires parce qu'elle était censée symboliser le triomphe ultime du bien sur le mal. Cuza s'était toujours dit que, si les morts vivants existaient et si la croix avait quelque pouvoir sur eux, c'était uniquement à cause de la foi profonde de la personne qui détenait l'objet et non de l'objet lui-même.

Il se rendait maintenant compte qu'il avait eu tort.

Molasar était le mal. C'était une chose très claire : toute entité qui laisse derrière elle un chemin de cadavres pour perpétrer sa propre existence est fondamentalement mauvaise. Et Molasar avait reculé quand Cuza avait brandi la croix devant lui. Cuza ne croyait pas au pouvoir de la croix, mais elle avait pourtant réussi à supplanter Molasar.

Par conséquent, c'était bien la croix qui possédait un pouvoir, et pas celui qui la porte.

Cuza commençait à entrevoir toutes les implications d'une telle découverte...

LE DONJON

Jeudi 1^{er} mai

6 heures 40

Deux nuits de suite sans mort. Woermann était d'excellente humeur. Il avait dormi à poings fermés pendant toute la nuit et se sentait particulièrement en forme.

Le donjon n'en devenait pas plus agréable pour autant. Il y régnait toujours cette présence malveillante, quoique indéfinissable. Non, c'était lui-même qui avait changé. Et il éprouvait à présent quelque obscure raison de croire qu'il reviendrait un jour à Rathenow. Il lui était arrivé de douter de cette éventualité mais, à présent, l'estomac bien rempli par un solide petit déjeuner et certain de trouver ses hommes aussi nombreux qu'hier, tout lui semblait possible. Y compris le départ d'Erich Kaempffer et de ses brutes.

Son tableau ne le troublait même plus. Bien sûr, l'ombre à gauche de la fenêtre ressemblait toujours à un corps pendu à une corde, mais cela ne lui produisait plus le même effet comme lorsque Kaempffer le lui avait fait remarquer pour la première fois.

Il descendit l'escalier de la tour de guet et, comme il parvenait au premier étage, il vit Kaempffer se diriger vers l'appartement du professeur, plus confiant que jamais.

— Bonjour, mon cher major ! s'écria Woermann, qui songeait déjà à l'imminence du départ de Kaempffer. Je vois que nous avons eu la même idée : vous êtes venu adresser vos plus sincères remerciements au professeur Cuza pour les vies allemandes qu'il a permis une nouvelle fois d'épargner !

— Rien ne prouve qu'il ait fait quoi que ce soit ! dit Kaempffer. Même s'il le prétend...

— Vous ne voulez donc pas voir une relation de cause à effet entre son arrivée et la fin des meurtres ?

— Coïncidence, rien de plus !

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous là ?

Kaempffer hésita un instant.

— Pour interroger le Juif sur ce qu'il a appris dans les livres, bien entendu.

— Bien entendu.

Ils entrèrent dans la première pièce, Kaempffer en tête, et trouvèrent Cuza agenouillé sur son sac de couchage. Il n'était pas en train de prier mais essayait de remonter sur son fauteuil. Après un bref regard lancé dans leur direction, il se concentra à nouveau sur sa tâche.

Le premier mouvement de Woermann fut de l'aider. Les mains de Cuza paraissaient incapables de s'agripper aux bras du fauteuil et ses muscles trop faibles pour lui permettre de se relever. Mais il n'avait pas demandé d'aide et devait mettre un point d'honneur à regagner son fauteuil sans assistance aucune. Woermann ne voulut pas le priver de cette satisfaction.

Cuza semblait savoir ce qu'il faisait. Woermann se plaça aux côtés du major – il était certain que Kaempffer jouissait littéralement d'un tel spectacle – et vit Cuza pousser le dossier du fauteuil contre le mur avant de se cramponner et, dans un effort surhumain, de hisser son vieux corps à hauteur du siège où il se laissa retomber, haletant et couvert de sueur.

— Que me voulez-vous ? dit-il dès qu'il eut repris son souffle.

Son ton était plus brutal, moins poli qu'auparavant ; les souffrances qu'il éprouvait lui interdisaient de se permettre le luxe d'être sarcastique avec les deux Allemands.

— Alors, Juif, qu'avez-vous appris cette nuit ? dit Kaempffer.

Cuza s'appuya contre le dossier et ferma un instant les yeux avant de les rouvrir et de les porter sur le major. Il paraissait totalement aveugle sans lunettes.

— Pas grand-chose. Sinon que ce donjon a dû être bâti par un boyard du xv^e siècle, un contemporain de Vlad Tepes.

— C'est tout ? Après deux jours d'étude ?

— *Un jour*, major, dit le professeur qui, Woermann le sentit bien, recouvrait peu à peu sa force d'esprit. Un jour et deux nuits. Ce qui est peu quand on songe que les matériaux de référence sont écrits dans une langue étrangère.

— Je ne veux pas d'excuses, Juif, mais des résultats !

— Vous n'en avez donc pas ? demanda Cuza, impatient de connaître la réponse.

Kaempffer se redressa avec une certaine fierté.

— Nous avons passé deux nuits consécutives sans déplorer de victimes, mais je ne crois pas que vous ayez quelque chose à voir là-dedans.

Il se tourna alors vers Woermann et ajouta :

— Il semble que ma mission soit accomplie. Mais je demeurerai

une dernière nuit par sécurité avant de poursuivre mon chemin.

— Ah, une dernière nuit en votre compagnie ! s'écria Woermann, qui se sentait vraiment d'excellente humeur. Quel honneur !

— Vous n'avez pas besoin de rester aussi longtemps, Herr Major, dit Cuza, sarcastique. Je suis sûr que d'autres pays vous réclament déjà.

Kaempffer eut une sorte de sourire.

— Je ne vais pas quitter votre cher pays, Juif. Je dois me rendre à Ploiesti.

— Ploiesti ? Pourquoi cela ?

— Vous le saurez assez tôt. dit-il en se tournant vers Woermann. Je partirai demain à l'aube.

— J'aurai plaisir à vous accompagner jusqu'au portail.

Kaempffer lui jeta un regard furibond puis quitta la pièce. Woermann le regarda s'en aller. Il avait le sentiment que rien n'avait été réglé, que les assassinats s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, qu'ils pouvaient reprendre ce soir, demain, un autre jour. Ils ne jouissaient que d'une pause, un moratoire ; ils n'avaient rien appris et n'avaient rien fait. Mais il ne parlerait pas de ses doutes à Kaempffer. Il ne désirait qu'une chose, voir le major quitter le donjon, et il ne ferait rien qui pût retarder son départ.

— Que voulait-il dire avec Ploiesti ? demanda Cuza.

— Cela ne vous regarde pas, fit Woermann, qui porta ses yeux sur la table où gisait toujours la petite croix d'argent.

— Je vous en prie, capitaine. Pourquoi se rend-il à Ploiesti ?

Woermann fit la sourde oreille. Le professeur avait déjà assez de problèmes, et il ne servirait à rien de lui apprendre que l'équivalent roumain d'Auschwitz allait être édifié dans les environs.

— Vous pourrez voir votre fille aujourd'hui si vous le désirez. Mais il faudra vous rendre à l'auberge. Elle ne peut venir ici.

Il prit alors la petite croix.

— Elle vous a été utile à quelque chose ?

Cuza lança un bref coup d'œil à l'objet d'argent puis détourna le regard.

— Non, pas le moins du monde.

— Je peux donc la reprendre ?

— Quoi ? Non, non ! Elle peut m'être encore utile. Laissez-la là.

L'intensité soudaine de la voix de Cuza frappa Woermann. Cet homme semblait transformé depuis hier, moins sûr de lui. Woermann n'aurait pu dire pourquoi mais c'était un fait.

Il jeta la croix sur la table et s'éloigna. Il avait bien trop de soucis pour chercher à découvrir ce qui préoccupait le professeur. En supposant que Kaempffer s'en aille, Woermann devrait décider ce qu'il

ferait lui-même. Rester, partir ? Une seule chose était certaine : il devrait rapatrier les corps des malheureuses victimes. Elles attendaient depuis déjà trop longtemps. Débarrassé de Kaempffer, il pourrait enfin penser par lui-même.

Il quitta donc le professeur sans même lui dire au revoir. Au moment de fermer la porte, il constata que Cuza avait rapproché son fauteuil de la table et rechaussé ses lunettes. Immobile, il tenait la croix à la main et ne semblait pouvoir en détacher son regard.

Au moins il était en vie.

Magda trépignait d'impatience pendant que l'une des sentinelles en faction près du portail était allée chercher Papa. Ils l'avaient déjà fait attendre une bonne heure avant d'ouvrir les portes. Elle était arrivée aux premières lueurs mais ils étaient restés sourds à ses appels. Cette nuit blanche l'avait irritée et épuisée mais, au moins, Papa était vivant.

Ses yeux balayèrent la cour. Tout était calme. Il y avait des monceaux de gravats provenant du démantèlement du donjon mais personne ne travaillait ; tous les soldats devaient prendre leur petit déjeuner. Mais pourquoi cette si longue attente ? Ils auraient très bien pu la laisser entrer...

Malgré elle, elle ne put fixer ses pensées. Glenn... Il lui avait sauvé la vie pendant la nuit, en la retenant lorsqu'elle avait voulu s'élancer vers la chaussée. Les sentinelles lui auraient tiré dessus. Grâce au ciel, il avait été assez fort pour la maîtriser jusqu'à ce qu'elle eût recouvré son sang-froid. Elle se souvenait de son corps pressé contre le sien. Aucun homme ne s'était comporté de la sorte avec elle. C'était un souvenir agréable, qui avait éveillé en elle un sentiment qui ne mourrait pas de sitôt.

Elle s'efforça de se concentrer sur le donjon et sur Papa et de ne plus penser à Glenn...

... Glenn qui s'était pourtant montré aimable avec elle, qui l'avait apaisée et convaincue de reprendre sa surveillance à la fenêtre. Il ne servait à rien de rester au bord de la gorge. Et quand ils s'étaient séparés près de sa chambre, elle avait décelé quelque chose dans ses yeux : de la tristesse, oui, mais autre chose encore. Un sentiment de culpabilité ? Pourquoi donc se serait-il senti coupable ?

Il y eut un mouvement à l'entrée de la tour et elle franchit le seuil. Aussitôt, la lumière et la chaleur matinales l'abandonnèrent – comme si elle sortait d'une serre pour errer dans la froideur de la nuit. Elle fit quelques pas en arrière, et la fraîcheur s'évanouit dès qu'elle se retrouva sur la chaussée. Les règles en cours au donjon n'étaient pas celles du monde extérieur. Les soldats ne semblaient pas le remarquer. Mais elle, si : elle était une étrangère.

Papa apparut alors dans son fauteuil roulant, poussé par une

sentinelle qui paraissait remplir sa tâche à contrecœur. Magda comprit qu'il s'était passé quelque chose dès qu'elle aperçut le visage de son père. Elle voulut se précipiter vers lui mais on ne l'aurait pas laissé entrer. Le soldat conduisit le fauteuil jusqu'à la chaussée et disparut. Magda put prendre le relais, et elle s'empressa de s'éloigner du donjon. A mi-chemin de la chaussée, avant même qu'il lui eut parlé ou dit bonjour, elle rompit le silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Papa ?

— Tout et rien.

— Tu l'as vu cette nuit ?

— Attends que nous soyons à l'auberge et je te raconterai tout.

Nous sommes encore trop près, quelqu'un pourrait nous entendre.

Anxieuse d'apprendre ce qui le troublait tant, elle le roula à toute allure vers l'arrière de l'auberge, où le soleil matinal chauffait déjà la pelouse et les murs blanchis à la chaux.

Après avoir orienté le fauteuil vers le nord pour que le soleil ne lui fasse pas mal aux yeux, elle s'agenouilla et prit dans ses mains les doigts gantés. Il ne paraissait pas spécialement en forme ; son état général était pire que d'habitude, ce qui l'inquiétait sérieusement. Il aurait dû être chez lui, à Bucarest. La vie ici était bien trop éprouvante.

— Papa, que s'est-il passé ? Raconte-moi tout. Il est revenu, n'est-ce pas ?

Il parla d'une voix blanche, les yeux tournés vers le donjon :

— Qu'il fait chaud ici... Pas seulement pour les os et la chair, mais aussi pour l'esprit. Là-bas, une âme pourrait s'étioler facilement...

— Papa !

— Il s'appelle Molasar et prétend être un boyard fidèle à Vlad Tepes.

— Mais cela lui donnerait plus de cinq cents ans !

— Je suis certain qu'il est encore plus vieux mais il ne m'a pas laissé lui poser toutes les questions que je souhaitais. Il a des préoccupations qui lui sont propres, la première d'entre elles étant de chasser les intrus du donjon.

— Tu es l'un d'eux.

— Pas nécessairement. Il me considère plutôt comme une sorte de compatriote – un Valaque, comme il dit – et ne paraît pas particulièrement inquiet de ma présence. Quant aux Allemands, la seule idée qu'ils séjournent dans son donjon le rend fou de rage. Tu aurais dû le voir quand il m'en a parlé.

— Tu as bien dit *son* donjon ?

— Oui. Il l'a construit pour se protéger après la mort de Vlad.

Magda hésita un instant puis posa la question fondamentale :

— Est-ce que c'est un vampire ?

— Oui, je le crois, dit Papa. On peut tout au moins lui appliquer le sens que le mot « vampire » prendra désormais. Je doute que la plupart des traditions résistent à cette découverte. Nous allons devoir redéfinir ce mot – plus par rapport au folklore mais par rapport à Molasar. D'ailleurs, *tant de choses* devront être redéfinies, ajouta-t-il en fermant les yeux.

Magda s'efforça de dominer le dégoût que lui avait inspiré le mot « vampire » avant d'analyser la situation d'un œil objectif :

— Un boyard de l'époque de Vlad Tepes, c'est bien cela ? Nous pourrions retrouver des traces de son existence.

Papa contemplait à nouveau le donjon.

— Oui et non. Des centaines de boyards furent associés à Vlad, ennemis pour les uns, amis pour les autres... il a fait empaler ceux qui lui étaient le plus hostiles. Tu sais comme moi que les documents de l'époque sont fragmentés et chaotiques : la Valachie était sans cesse envahie, par les Turcs ou par d'autres peuples. Et même si nous trouvions des documents concernant un contemporain de Vlad nommé Molasar, à quoi cela nous servirait-il ?

— A rien, c'est vrai...

Elle se plongea alors dans la vaste connaissance qu'elle avait de l'histoire de cette région. Un boyard fidèle à Vlad Tepes...

Pour Magda, Vlad avait toujours représenté une tache rouge sang sur l'histoire de la Roumanie. Fils de Vlad Dracul, le Dragon, le prince Vlad fut connu sous le nom de Vlad Dracula, le Fils du Dragon. Mais il dut son sobriquet familier de Vlad Tepes, Vlad l'Empaleur, à la manière si particulière dont il traitait les prisonniers de guerre, les sujets déloyaux, les boyards infidèles et pratiquement tous ceux qui lui déplaisaient. Elle se souvint de gravures représentant l'holocauste organisé par Vlad à Amlas, où trente mille habitants de cette malheureuse ville périrent empalés sur de longs pieux de bois fichés en terre ; les suppliciés étaient restés suspendus en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le pal avait de temps à autre une raison stratégique : en 1460, la vision de vingt mille cadavres de prisonniers turcs empalés pourrissant au soleil devant Targoviste épouvanta l'armée des envahisseurs au point que les Turcs laissèrent le royaume de Vlad vivre en paix pendant longtemps.

— Tu te rends compte, dit-elle, mi-amusée, être loyal à Vlad Tepes...

— N'oublie pas que le monde était très différent, alors, dit Papa. Vlad était un produit de son époque, de même que Molasar. Vlad est toujours fêté comme un héros national dans cette région – il a saigné à blanc la Valachie mais l'a aussi protégée des Turcs.

— Je suis certaine que ce Molasar ne trouvait rien de choquant au comportement de Vlad, dit-elle, écoeurée à l'idée de tous ces corps

suppliciés. Il devait même trouver cela amusant.

— Qui sait ? Mais tu peux maintenant comprendre pourquoi un mort vivant peut graviter autour d'un individu tel que Vlad : les victimes ne manquent jamais. Il peut étancher sa soif auprès des mourants, et personne n'imaginerait que les victimes sont mortes d'autre chose que de l'empalement.

— C'est tout de même un monstre, dit-elle.

— Magda, comment peux-tu le juger ? On ne peut être jugé que par ses pairs, et qui sont les pairs de Molasar ? Ne comprends-tu donc pas le sens de son existence ? Tant de choses ont changé depuis lors ! Des concepts reconnus de tous vont bientôt être balayés !

Magda hocha lentement la tête, écrasée par l'énormité de cette découverte.

— Une nouvelle forme d'immortalité...

— Cela va bien plus loin que cela ! C'est une nouvelle forme de vie, un nouveau mode d'existence ! Non, ce n'est pas exact : c'est un mode *ancien*, nouveau toutefois en ce qui concerne la connaissance historique et scientifique. Et puis, au-delà du rationnel, il y a tant d'implications spirituelles... leur portée est inimaginable !

— Mais comment cela peut-il être vrai ? *Comment ?*

L'esprit de Magda se cabrait toujours devant de telles révélations.

— Je n'en sais rien. Il y a tant de choses à apprendre, et j'ai passé si peu de temps en sa compagnie. Il se nourrit du sang des vivants – les cadavres des soldats le prouvent assez. Ils ont perdu tout leur sang par le cou. Cette nuit, j'ai appris qu'il ne se reflétait pas dans les miroirs – cette partie du mythe du vampire se trouve donc vérifiée. En revanche, tout ce qui touche à l'ail et à l'argent est faux. Il semble être une créature de la nuit – il n'a frappé que la nuit et ne s'est manifesté que la nuit. Cela m'étonnerait toutefois qu'il passe ses journées à dormir dans un objet aussi mélodramatique qu'un cercueil.

— Un vampire, dit doucement Magda, à court de souffle. Cela semble si risible ici, avec le soleil au-dessus de nos têtes...

— Était-ce aussi risible il y a deux nuits quand il a absorbé la lumière de la pièce ? Et quand il a posé sa main sur ton bras ?

Magda se leva et, se détournant de son père, remonta la manche de son tricot. La tache était toujours là... oblongue, grisâtre, comme lors d'un début de nécrose. Elle s'apprêtait à la recouvrir quand elle la vit s'effacer lentement – la peau redevenait rosée sous l'action du soleil. Quelques secondes plus tard, la tache avait complètement disparu.

La tête lui tourna et Magda se rattrapa au dossier du fauteuil. Mais Papa n'avait rien remarqué. A nouveau, il observait le donjon.

— Il est là, quelque part, dit-il, et il attend ce soir. Il faut que je

lui parle à nouveau.

— Est-ce vraiment un vampire, Papa ? Est-ce qu'il a vraiment été un boyard il y a cinq cents ans ? Comment pouvons-nous être sûrs que tout ceci n'est pas truqué ? Est-ce qu'il peut nous fournir des preuves ?

— Des preuves ? Mais il n'a rien à prouver, il se moque bien de ce que nous pouvons croire ! Il a ses propres préoccupations et pense que je peux lui être de quelque utilité – bien que je ne sache pas vraiment quoi faire. C'est pour cela que je n'ai rien dit aux Allemands.

Magda avait l'impression que les Allemands n'étaient pas les seuls à être tenus à l'écart ; la façon dont il lui parlait était des plus inhabituelles.

— Il voit en moi un allié contre les envahisseurs. C'est ce qu'il a dit.

— Papa, tu n'es pas sérieux !

— Molasar et moi avons un ennemi commun, non ?

— Aujourd'hui, peut-être. Mais plus tard ?

— N'oublie pas que sa présence m'est précieuse, dit-il, ignorant la question qu'elle lui avait posée. Je dois tout savoir de lui. Il faut que je lui parle, il le faut absolument ! Tant de choses ont changé... tant de choses doivent être reconsidérées...

Magda ne parvenait pas à comprendre son état d'esprit.

— Papa, qu'est-ce qui te chagrine ? Tu as dit pendant des années qu'il devait y avoir quelque chose derrière le mythe du vampire et tout le monde se moquait de toi. Aujourd'hui, tu as gagné, mais cela te bouleverse. Tu devrais être fou de joie !

— Tu ne comprends donc pas que ce n'était qu'un exercice intellectuel destiné à réveiller les chercheurs du département d'Histoire ? Je n'ai jamais cru qu'une telle créature pouvait exister. Et surtout, je n'ai *jamais* pensé que je pourrais un jour l'affronter ! s'écria-t-il, avant d'ajouter dans un souffle : Je n'ai surtout jamais pensé qu'il pourrait trembler devant...

Il n'acheva pas sa phrase et se replia sur lui-même tout en fouillant dans ses poches.

— Devant quoi, Papa ? De quoi a-t-il peur ?

Il se tourna à nouveau vers le donjon.

— Il est le mal, Magda. C'est un parasite doté de pouvoirs supranormaux, qui se nourrit de sang humain. Le mal incarné, le mal rendu tangible. Mais dans ce cas, où réside le bien ?

— De quoi parles-tu, Papa ? Je ne comprends rien !

Il tira enfin de sa poche un objet qu'il brandit devant Magda.

— De cela, Magda, c'est de *cela* que je parle !

C'était la petite croix d'argent que Woermann avait empruntée à l'une des victimes pour la prêter à Magda. Que voulait donc dire Papa ? Pourquoi ses yeux brillaient-ils autant ?

— Je ne comprends pas !

— Molasar était terrorisé en la voyant !

— Eh bien ? La tradition veut qu'un vampire...

— *La tradition* ! Il n'y a pas de tradition ! C'est la réalité ! Cette croix l'a épouvanté ! Il a failli quitter la pièce ! Tu te rends compte ?
Une croix !

Magda comprit subitement pourquoi Papa avait l'air si étrange depuis sa sortie du donjon. Passer toute la nuit avec ce doute... l'esprit de Magda refusait d'accepter la signification de ce qu'on venait de lui dire.

— Tu ne peux pas supposer...

— Nous ne pouvons nous aveugler plus longtemps, Magda ! dit-il en brandissant la croix qui luisait au soleil. Pour notre croyance, pour *notre* tradition, le Christ n'est pas le Messie. Le véritable Messie est encore à venir. Le Christ n'était qu'un homme et ses disciples étaient de braves gens, rien de plus. Mais si cela est vrai...

Cuza semblait totalement hypnotisé par la petite croix.

— ... si tout cela est vrai, si le Christ n'était qu'un homme, pourquoi la croix, l'instrument de sa mort, devrait-elle terrifier un vampire ? Pourquoi ?

— Papa, tu en es déjà à la conclusion ! Ce n'est pas aussi simple que cela.

— Je le sais, mais réfléchis un peu : dans tous les contes populaires, dans tous les romans, même dans les films qui en ont été tirés, cette notion nous paraissait toute évidente : le vampire a peur de la croix. Lequel de nous a jamais songé à ce que cela impliquait ? Le vampire craint la croix. Pourquoi ? Parce qu'elle est le symbole du salut humain. Est-ce que tu vois ce que cela signifie ? Je n'y avais jamais pensé avant cette nuit !

Papa poursuivit, d'une voix terne et mécanique :

— Si une créature telle que Molasar trouve le symbole du christianisme si répugnant, la conclusion logique est que le Christ était plus qu'un homme. Si cela est vrai, notre peuple, nos traditions, nos croyances millénaires, tous se sont fourvoyés ! Le Messie est venu et nous ne l'avons pas reconnu !

— Tu ne peux dire cela ! Je refuse de te croire ! Il *doit* y avoir une autre explication !

— Tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu sa grimace de dégoût quand j'ai exhibé la croix. Tu ne l'as pas vu reculer, épouvanté, tant que je ne l'ai pas rangée dans sa boîte. *Cette croix avait du pouvoir sur lui !*

Ce ne pouvait être que vrai. Cela allait à l'encontre des croyances les plus profondes de Magda mais Papa l'avait dit, il l'avait vu : ce devait donc être vrai. Elle aurait voulu trouver des mots pour le rassurer, l'apaiser, mais elle ne parvint à murmurer que : « Papa ».

Il lui adressa un sourire plein de bienveillance.

— Ne t'en fais pas, mon enfant. Je ne vais pas jeter ma Torah et m'enfermer dans un monastère. Ma foi est plus ancrée que cela. Mais ces événements nous interpellent tout de même, non ? Nous nous sommes peut-être trompés, un bateau est passé il y a vingt siècles que nous avons peut-être tous manqué.

Il s'efforçait de lui présenter les choses sous un aspect plus léger mais elle savait que sa blessure était profonde.

Elle s'assit dans l'herbe pour refléchir. Ce faisant, elle entrevit quelqu'un derrière la fenêtre ouverte au premier étage. Des cheveux roux. Elle serra les poings en comprenant que Glenn avait dû entendre toute leur conversation.

Magda surveilla la fenêtre pendant plusieurs minutes, dans l'espoir de le voir reprendre sa position. Soudain, une voix l'interpella :

— Bonjour !

C'était Glenn, qui apparaissait au coin de l'auberge, une petite chaise pliante sous chaque bras.

— Qui est là ? demanda Papa, incapable de se retourner sur son fauteuil.

— Quelqu'un que j'ai rencontré hier. Il s'appelle Glenn. Sa chambre est située juste en face de la mienne.

Glenn adressa un signe de tête à Magda avant de se placer devant Papa, qu'il surplombait tel un géant. Il portait des pantalons de laine, des cuissardes et une chemise vague ouverte au cou. Il déposa les deux chaises et tendit la main au professeur.

— Bonjour à vous, monsieur. Je connais déjà votre fille.

— Theodor Cuza, répondit Papa d'un air hésitant, voire soupçonneux.

Il mit sa main déformée et gantée dans celle de Glenn puis ce dernier montra l'une des chaises à Magda.

— Prenez-en une. Le sol est trop humide pour s'asseoir dessus.

— Je préfère rester debout, merci, dit Magda en se levant.

Elle n'appréciait pas du tout son intrusion et faisait de son mieux pour être hautaine.

— D'ailleurs, mon père et moi allions partir, ajouta-t-elle.

Magda se dirigea vers le fauteuil roulant mais Glenn posa une main sur son bras.

— Ne partez pas encore. J'ai été réveillé par la voix de deux personnes qui parlaient du donjon et d'une sorte de vampire. Ne pourrions-nous en parler tous les trois ?

Magda se trouva dans l'incapacité de répliquer bien qu'elle fût furieuse des familiarités qu'il prenait avec elle. Malgré cela, elle ne retira pas son bras. Son contact la faisait frissonner, agréablement.

Papa n'avait, quant à lui, pas envie de se retenir :

— Vous ne devez parler de cela à qui que ce soit ! Notre vie est en jeu !

— Ne vous en faites pas, dit Glenn, dont le sourire disparut. Les Allemands et moi n'avons rien à nous dire.

Il se tourna alors vers Magda.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ? C'est pour vous que j'ai apporté cette chaise.

— Papa ?

— Je crois que nous n'avons pas le choix, fit-il, résigné.

Glenn ôta sa main quand Magda prit place sur la chaise, et elle éprouva sur-le-champ une singulière impression de vide. Elle le vit faire pivoter l'autre chaise, s'y installer à califourchon et appuyer les coudes sur le dossier.

— Magda m'a parlé cette nuit du vampire du donjon, dit-il, mais je ne suis pas certain d'avoir retenu son nom.

— Molasar, dit Papa.

— Molasar répéta lentement Glenn, perplexe. Mo...la...sar. Oui, c'est cela... Molasar. Vous ne trouvez pas que c'est un nom étrange ?

— Peu commun, dit Papa, mais pas vraiment étrange.

— Et cela ? dit Glenn en désignant la petite croix que serraient toujours les doigts tordus. Vous avez bien dit que Molasar la redoutait ?

— Oui.

Magda remarqua que Papa s'efforçait de ne lui transmettre aucune information.

— Vous êtes juif, n'est-ce pas, Professeur ?

— Oui.

— Est-ce qu'il est courant que des Juifs portent des croix ?

— Ma fille l'a empruntée... pour faire une expérience.

— Où l'avez-vous eue ? demanda-t-il à Magda.

— Auprès d'un des officiers du donjon, répondit-elle tout en se demandant où cette conversation allait les mener.

— C'était la sienne ?

— Non, il m'a dit l'avoir prise sur l'une des victimes.

Magda commençait d'entrevoir la logique de son interrogatoire.

— C'est bizarre, fit Glenn en se tournant à nouveau vers Papa, cette croix aurait dû protéger le soldat qui la possédait. Une créature redoutant la croix aurait dû s'éloigner de cet homme et se trouver une autre victime, un soldat ne disposant d'aucune protection.

— La croix était peut-être sous sa chemise, dit Papa, ou dans sa poche. Ou peut-être même dans sa chambre.

— C'est possible, fit Glenn avec un sourire, c'est possible.

— Nous n'avions pas pensé à cela, Papa, dit Magda, qui saisissait

toute idée susceptible de raviver l'esprit de son père.

— Il ne faut rien laisser de côté, dit Glenn. Ce n'est pas à un chercheur que je devrais le rappeler.

— Comment savez-vous que je suis un chercheur ? lui lança Papa, une lueur dans les yeux. A moins que ma fille ne vous l'ait dit.

— C'est Iuliu qui me l'a dit. Mais il y a un autre élément que vous avez négligé : c'est tellement évident que j'ai honte à vous le dire.

— Eh bien, ayez honte ! dit Magda.

— D'accord. Pourquoi un vampire terrorisé par la croix vivrait-il dans une demeure dont les murs en sont incrustés ? Vous avez une explication ?

Magda et son père échangèrent un regard.

— Vous savez, dit Papa avec un doux sourire, je suis venu si souvent dans ce donjon que je ne vois même plus les croix !

— C'est tout à fait normal. J'y suis venu plusieurs fois moi-même et, au bout d'un certain temps, elles semblent se fondre dans la roche. Mais la question demeure : Pourquoi un être éprouvant tant de répulsion pour la croix s'en entourerait-il d'un nombre aussi extraordinaire ?

Glenn se leva et jeta sur son épaule la chaise pliante.

— Bien. Je crois que je vais demander à Lidia de me préparer mon petit déjeuner pendant que vous essayerez de trouver une solution à ce problème. Si solution il y a.

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à ce donjon ? demanda Papa. Que faites-vous ici ?

— Je ne suis qu'un voyageur, dit Glenn. J'aime cette région et je m'y rends régulièrement.

— Vous paraissez plus qu'intéressé par le donjon. Et vous semblez fort bien le connaître.

— Je suis certain que vos connaissances sont bien supérieures aux miennes, dit Glenn en haussant les épaules.

— J'aimerais savoir comment m'y prendre pour empêcher mon père d'y retourner cette nuit, dit Magda.

— Je dois pourtant y aller, tu le sais bien. Pour revoir Molasar.

— Je ne veux pas qu'on te retrouve la gorge ouverte, comme les autres.

— Ce ne serait pas la pire chose qui pourrait vous arriver.

Étonnée par ce brusque changement de ton, Magda se tourna vers Glenn et découvrit qu'il n'y avait plus rien de lumineux dans son visage. Il regardait fixement Papa. Cela dura quelques secondes, puis il sourit à nouveau.

— Le petit déjeuner doit être prêt. Nous nous reverrons certainement très bientôt.

Il posa alors une main sur le dossier du fauteuil d'infirmes et le fit pivoter de 180 degrés.

— Que faites-vous ? s'écria Magda en se levant brusquement.

— Je veux vous proposer un spectacle différent, Professeur. Ce donjon est par trop sinistre, et cette journée est bien trop belle pour ne voir que lui.

Il indiqua le fond du défilé.

— Regardez vers le sud et vers l'est au lieu de toujours vous tourner vers le nord. Ces montagnes sont, en dépit de leur sévérité, parmi les plus belles du monde. Voyez comment l'herbe verdit et comment les fleurs poussent entre les rochers. Oubliez un peu le donjon.

Ses yeux captèrent un instant l'attention de Magda, puis il disparut au coin de l'auberge.

— Quel étrange personnage, dit doucement Papa.

Magda partageait son impression mais elle éprouvait également une certaine gratitude pour Glenn. Pour des raisons connues de lui seul, il s'était mêlé à leur conversation et était parvenu à rendre un peu de bonne humeur à Papa. Il avait agi avec beaucoup de délicatesse, mais pourquoi ? Qu'avait-il à faire des tourments intérieurs d'un vieux Juif de Bucarest ?

— Il a soulevé des points intéressants, poursuivit Papa. Des points très intéressants. Comment ont-ils pu m'échapper ?

— Et à moi ? fit Magda.

— Bien sûr, ajouta-t-il, ce n'est pas lui qui a personnellement rencontré une créature que l'on croyait jusqu'ici n'être que le fruit d'une imagination morbide. Il lui est aisé de se montrer plus objectif. A propos, comment l'as-tu connu ?

— Cette nuit, alors que je me tenais au bord de la gorge pour guetter ta fenêtre.

— Tu ne devrais pas me couvrir autant ! Tu sembles oublier que c'est moi qui t'ai élevée, et pas le contraire !

Magda ignore son intervention.

— Il est arrivé à cheval, à toute allure comme s'il voulait s'engouffrer dans le donjon. Il ne s'est arrêté que lorsqu'il a vu les Allemands et la lumière.

Papa parut réfléchir un instant à ce qu'elle venait de dire puis il changea de sujet de conversation.

— A propos des Allemands, je préférerais rentrer au donjon avant qu'ils ne viennent me rechercher.

— Est-ce que nous ne pourrions pas...

— Nous enfuir ? Mais bien sûr que si ! Tu n'as qu'à me rouler sur le sentier de montagne jusqu'à Campina. A moins que tu ne réussisses à me hisser sur un cheval ! lança-t-il, acide. Nous pourrions

aussi demander au major SS de nous prêter l'un de ses camions pour faire une petite excursion, je suis certain qu'il s'empresserait de nous obliger !

— Cela ne sert à rien de me parler ainsi, dit-elle, accablée par ses sarcasmes.

— Et toi, tu n'as pas besoin de te torturer l'esprit avec tes histoires de fuite à deux ! Les Allemands ne sont pas idiots, ils savent fort bien que *je* ne peux pas m'enfuir et ne croient pas que tu partiras sans moi. Même si tel est mon désir.

— Dis plutôt que tu retournerais au donjon même si tu avais la possibilité de t'échapper ! dit Magda, qui commençait à comprendre son attitude. Tu *veux* y retourner, c'est cela ?

— Nous sommes coincés ici, dit-il en évitant son regard, et je ne dois pas laisser passer la chance de ma vie. Je serais traître envers mes propres recherches si je m'esquivais !

— Si un avion se posait dans le défilé et que le pilote t'invite à gagner ta liberté, tu ne partirais pas avec lui !

— *Je dois le revoir*, Magda ! Je dois l'interroger sur les croix incrustées dans la pierre, je dois savoir comment il est devenu ce qu'il est aujourd'hui ! Et puis, je dois surtout découvrir pourquoi il redoute tant la croix ! Si je ne fais pas cela, je... j'en deviendrai fou !

Ni l'un ni l'autre ne parlèrent pendant plusieurs minutes. Mais, Magda le sentait fort bien, il n'y avait pas que le silence qui s'était installé entre eux. Un fossé s'était ouvert, qui s'élargissait. Papa se repliait sur lui-même et la tenait à l'écart. Cela ne s'était jamais produit auparavant. Ils avaient toujours réussi à discuter. Aujourd'hui, il semblait refuser tout dialogue. Une seule chose l'intéressait : revoir Molasar.

— Ramène-moi, dit-il seulement lorsque le silence fut devenu franchement intolérable.

— Reste encore un peu. Tu as passé trop de temps au donjon. Ce n'est pas bon pour toi.

— Je me sens tout à fait bien, Magda. Et je déciderai seul quand j'en aurai assez du donjon. A présent, est-ce que tu veux me ramener ou dois-je attendre ici que les nazis viennent me chercher ?

Magda se mordit la lèvre de rage impuissante et se plaça derrière le fauteuil.

Il s'était installé un peu en retrait de la fenêtre, ce qui lui permit de suivre la fin de la conversation sans se faire voir de Magda. La première fois, il n'avait pas pris ses précautions. Désireux d'entendre ce qui se disait, il s'était appuyé sur le rebord et Magda l'avait surpris en train d'épier. Il avait alors décidé de la nécessité d'un entretien direct et était descendu se joindre à eux.

Les bavardages avaient cessé. Il entendit grincer les roues du fauteuil du professeur et se pencha par la fenêtre pour voir le père et la fille s'éloigner. Magda paraissait très calme mais il savait que la tempête faisait rage en elle. Un dernier regard, et ils disparurent au coin de l'auberge.

Il se précipita alors dans la chambre de Magda et se dirigea tout droit vers la fenêtre. Elle s'engageait sur la chaussée et poussait son père devant elle.

Glenn prenait plaisir à la voir.

Elle avait suscité son intérêt dès l'instant où il l'avait rencontrée au bord de la gorge, parce qu'elle avait manifesté un très grand sang-froid quoiqu'elle tînt une pierre à la main. Plus tard, quand elle avait refusé de lui laisser sa chambre, il avait vu ses yeux pour la première fois et avait compris que ses propres défenses commençaient à céder. Ses yeux d'un brun profond, ses joues colorées... il aimait son allure, et elle était si jolie quand elle souriait. Elle n'avait souri qu'une seule fois en sa présence, pour révéler des dents parfaites. Et ses cheveux... les quelques mèches entrevues étaient d'un brun soyeux... elle serait magnifique si elle daignait les laisser flotter librement sur ses épaules.

L'attrance qu'il éprouvait pour elle était plus que physique. Il la regarda conduire son père jusqu'au portail et le confier à la sentinelle. La porte se referma et elle se retrouva seule tout au bout de la chaussée. Il se recula alors pour ne pas être aperçu quand elle fit demi-tour en direction de l'auberge.

Voyez comme elle s'éloigne du donjon ! Elle sait que tous les soldats l'observent et qu'il en est bien une douzaine à l'imaginer nue pour leur plaisir. Malgré cela, elle marche d'un pas régulier, comme si elle accomplissait quelque travail routinier. Mais en elle, quelle

tourmente !

Il hocha la tête, admiratif. Il avait appris il y a bien longtemps à se réfugier dans une gangue de sérénité. Ce mécanisme lui permettait de s'isoler, de ne pas avoir de contacts trop intimes et de résister à ses impulsions ; il lui fournissait aussi une vision précise et dépassionnée des êtres et des choses qui l'entouraient, même lorsque le chaos régnait en maître.

Magda, il le savait à présent, était l'une de ces rares personnes dotées du pouvoir de pénétrer cette gangue et de briser son calme intérieur. Il se sentait attiré par elle et, de plus, elle méritait tout son respect – ce sentiment qu'il n'accordait que fort rarement.

Il ne pouvait pourtant pas se permettre d'avoir une aventure. Il lui fallait garder ses distances. Et pourtant... il n'avait pas eu de femme depuis si longtemps, et elle éveillait en lui des sentiments qu'il croyait éteints à tout jamais. Elle avait trouvé son point faible, et il avait l'impression que la réciproque était également vraie. Que ce serait agréable de...

Non ! Tu ne peux pas avoir une aventure ! Tu ne peux pas t'abandonner ! Pas maintenant ! Surtout pas maintenant ! Il faudrait être fou pour...

Et pourtant...

Il soupira. Il valait mieux repousser tout de suite ces idées avant que les choses n'aillent trop loin. Les conséquences pourraient être catastrophiques. Pour elle, pour lui aussi.

Elle était presque arrivée à l'auberge. Il quitta la chambre et referma soigneusement la porte avant de rentrer chez lui. Il se jeta sur le lit et, les mains croisées derrière la nuque, attendit le bruit de ses pas dans l'escalier. Mais il n'y eut que le silence.

Magda se rendit compte avec étonnement qu'elle pensait de moins en moins à Papa et de plus en plus à Glenn au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de l'auberge. Aussitôt, elle se culpabilisa. Elle avait laissé son père infirme seul au milieu des nazis, et toutes ses pensées allaient vers un étranger. Elle gagna l'arrière de l'auberge et éprouva une certaine émotion à évoquer son nom.

Il n'y avait personne. La chaise que Glenn avait apportée à son intention était déserte. Elle leva la tête vers sa fenêtre mais ne vit rien.

Magda emporta la chaise de l'autre côté de l'auberge et se dit que ce n'était pas la déception qui la tenaillait, mais bien la faim. En effet, elle n'avait rien avalé à son réveil.

Elle se souvint que Glenn avait fait allusion à son petit déjeuner. Peut-être était-il encore dans la salle commune. Elle pressa le pas. Oui, elle avait faim.

Elle entra pour trouver Iuliu installé à une table. Il venait de se

couper une large tranche dans une roue de fromage et buvait du lait de chèvre. Il devait manger au moins six fois par jour.

Il était seul.

— *Domnisoara* Cuza ! l'interpella-t-il. Désirez-vous un peu de fromage ?

Elle hocha la tête et s'assit près de lui. Sa faim s'était quelque peu estompée mais elle voulait interroger Iuliu.

— Votre nouvel hôte, dit-elle en prenant un peu de fromage sur le plat d'un couteau, il a dû emporter son petit déjeuner dans sa chambre.

— Son petit déjeuner ? fit Iuliu en fronçant les sourcils. Il ne l'a pas demandé. Remarquez, beaucoup de voyageurs apportent leurs provisions personnelles.

— Dites-moi, Iuliu, fit Magda, perplexe, vous semblez plus calme qu'hier soir. Comment se fait-il que vous étiez si nerveux devant Glenn ?

— Oh, il n'y a rien de spécial.

— Mais vous trembliez ! J'aimerais bien savoir pourquoi – surtout que ma chambre est toute proche de la sienne. J'ai le droit de savoir si vous le croyez dangereux.

L'aubergiste fit des efforts pour couper son fromage.

— Vous allez me prendre pour un imbécile.

— Pas du tout.

— Très bien, dit-il en reposant le couteau, avant d'ajouter à voix basse : Quand j'étais enfant, c'était mon père qui tenait l'auberge. Comme moi, il payait les hommes chargés de l'entretien du donjon. Une fois, une partie de l'or a disparu – mon père disait qu'il avait été volé – et nous n'avons pu payer tout leur salaire aux ouvriers. Cela s'est reproduit la fois suivante ; une partie de l'argent avait disparu. Un soir, un étranger est arrivé et s'est mis à frapper mon père avec violence pour l'obliger à retrouver l'argent. J'ai honte à le dire, mais mon père a retrouvé l'argent. Il en avait pris une partie, qu'il avait dissimulée. L'étranger était furieux, je n'avais jamais vu d'homme entrer dans une telle colère. Il s'est remis à frapper mon père pour le laisser finalement avec les deux bras cassés.

— Mais quel rapport y a-t-il avec...

— Vous devez comprendre, dit Iuliu en se penchant vers elle, que mon père était un honnête homme mais que le début de ce siècle fut terrible pour toute notre région. Il n'avait conservé un peu d'or que pour être sûr de manger l'hiver suivant. Il aurait remboursé dès que les choses seraient allées mieux. C'est la seule action malhonnête qu'il ait jamais commise dans une vie de...

— Iuliu ! l'interrompt Magda. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'homme qui vient d'arriver ?

— *Ils se ressemblent, Domnisoara.* Je n'avais que dix ans à l'époque mais j'ai vu celui qui a frappé mon père. Je ne l'oublierai jamais. Il avait des cheveux roux et ressemblait trait pour trait à cet homme. Bien sûr, ajouta-t-il en riant doucement, ce ne peut être la même personne : celui qui a frappé mon père devait avoir une trentaine d'années, tout comme notre visiteur, mais cela se passait il y a quarante ans. Pourtant, quand je l'ai vu à la lueur des bougies, j'ai cru qu'il allait me frapper à mon tour.

Magda haussa les sourcils d'un air interrogateur et il s'empressa de lui fournir des explications :

— Il ne manque pas d'or aujourd'hui, bien sûr. Le problème, c'est que les ouvriers se voient interdire l'entrée du donjon bien que je continue à les payer. Mais ne croyez surtout pas que j'ai gardé de l'argent pour moi !

— Je vous fais confiance, Iuliu, dit Magda en se levant et en reprenant un peu de fromage. Je vais me reposer un peu dans ma chambre.

— Le dîner est à six heures, dit-il avec un sourire.

Elle grimpa les marches avec vivacité mais ne put s'empêcher de ralentir en passant devant la porte de Glenn. Elle se demanda ce qu'il pouvait faire en cet instant...

Il faisait assez chaud dans sa chambre, et elle laissa la porte entrebâillée pour créer un petit courant d'air. La cruche en porcelaine avait été remplie et elle se passa un peu d'eau sur le visage. Elle était épuisée mais savait qu'elle ne pourrait pas dormir... tant d'idées tournaient dans sa tête qu'elle ne pourrait trouver le sommeil.

Elle déambula quelques instants dans la chambre puis vérifia la lampe de poche qu'elle avait apportée de Bucarest. Elle fonctionnait parfaitement. Heureusement, parce qu'elle aurait à l'utiliser ce soir même. Elle avait pris une décision en revenant du donjon.

Ses yeux se posèrent sur la mandoline. Elle attrapa l'instrument, l'accorda et se mit à jouer. Timidement, tout d'abord, puis avec plus d'assurance, passant d'une mélodie à l'autre en toute liberté, elle jouait du bout des doigts. Un grand calme intérieur l'envahissait peu à peu, et elle oubliait le temps.

Un mouvement furtif près de la porte, et elle retomba dans la réalité. C'était Glenn.

— C'était très bien, dit-il.

Elle était heureuse que ce fût lui, heureuse qu'il lui sourît, heureuse aussi qu'il prît plaisir à l'écouter.

— Cela fait longtemps que je n'ai pas travaillé, vous savez.

— Peut-être, mais votre répertoire est très étendu. En fait, je ne connais qu'une seule personne capable d'interpréter autant de mélodies avec une telle précision.

— Ah bon ? Qui cela ?

— Moi.

A nouveau cette suffisance. A moins qu'il ne cherchât à la taquiner. Magda décida de le mettre à l'épreuve et lui tendit la mandoline.

— Prouvez-le.

Souriant, il entra dans la chambre, prit le tabouret et s'installa tout près du lit. Après avoir soigneusement accordé la mandoline, il commença de jouer et Magda l'écouta, stupéfaite. Pour un homme si fort, aux doigts si larges, son toucher était infiniment délicat. Il était clair qu'il se donnait en spectacle car il reprenait bon nombre de mélodies déjà interprétées par Magda en en compliquant à l'extrême l'exécution.

Elle l'observa durant tout ce temps. Elle aimait la façon dont sa chemise bleue recouvrait ses épaules puissantes. Ses manches étaient relevées jusqu'aux coudes et elle voyait les muscles frémir sous la peau. Ses bras étaient zébrés de cicatrices : elle aurait voulu en connaître l'origine mais c'était un détail sûrement trop personnel pour qu'elle l'interrogeât à ce sujet.

Elle pouvait toutefois le questionner sur son interprétation de certaines chansons.

— Vous vous êtes trompé dans la dernière, dit-elle.

— Laquelle ?

— Je l'appelle *La femme du maçon*. Je sais que les paroles changent d'un endroit à un autre mais la mélodie est toujours la même.

— Ce n'est pas exact, dit Glenn. C'est ainsi qu'on la jouait à l'origine.

— Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?

Toujours cette maudite suffisance...

— La *lauter* du village qui me l'a enseignée était déjà très âgée à cette époque, et cela fait plusieurs années qu'elle est morte.

— De quel village parlez-vous ?

Magda était indignée : elle était une spécialiste, après tout. Qui était-il pour lui donner des leçons ?

— Kranich, près de Succava.

— Ah... en Moldavie. C'est peut-être ce qui explique les variantes.

Elle leva les yeux et vit qu'il la regardait fixement.

— Vous vous sentez seule sans votre père ?

Elle réfléchit un instant. Sa présence lui avait d'abord cruellement manqué et elle s'était demandée ce qu'elle allait devenir sans lui. Mais, pour le moment, elle était heureuse d'être aux côtés de Glenn, de l'écouter jouer et, aussi, de discuter avec lui. Peut-être

n'aurait-elle jamais dû le laisser entrer dans sa chambre, mais elle se sentait en sécurité avec lui. Elle aimait son regard, aussi, même s'il semblait lui interdire de lire dans le bleu de ses yeux.

— Oui, dit-elle finalement, et non.

— Voilà qui est clair ! dit-il en riant. Une double réponse !

Le silence s'installa entre eux, et Magda prit conscience de tout ce qu'il y avait de viril, de mâle, dans Glenn. Ce détail lui avait échappé lors de leur première rencontre et aussi lorsqu'ils avaient bavardé derrière l'auberge. Mais là, dans la petite chambre, elle ne voyait plus que cela. Elle éprouvait une sorte de sensation primitive. Le magnétisme animal... était-ce ce qu'elle ressentait en sa présence, ou son trouble n'était-il dû qu'à son extraordinaire vitalité ?

— Vous êtes mariée ? demanda-t-il en découvrant l'anneau d'or passé à son doigt – l'alliance de sa mère.

— Non.

— Un amoureux, peut-être ?

— Bien sûr que non !

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que...

Magda hésita. Elle n'osait pas lui avouer qu'elle avait abandonné tout espoir de vivre avec un homme. Sauf dans ses rêves, peut-être. Tous les hommes rencontrés dans le passé étaient mariés à présent, et ceux qui étaient restés célibataires avaient leurs propres raisons pour qu'il en fût ainsi. Mais une chose était certaine : tous les hommes qui avaient traversé son existence étaient de bien pâles créatures en comparaison de celui qui était assis devant elle !

— Parce que j'ai passé l'âge où l'on accorde de l'importance à ce genre de choses ! dit-elle finalement.

— Vous êtes une enfant !

— Et vous, vous êtes marié ?

— Pas pour le moment.

— Vous l'avez donc déjà été ?

— Plusieurs fois, oui.

— Jouez-moi autre chose ! dit-elle, exaspérée de voir Glenn la taquiner au lieu de lui répondre franchement.

La musique fut de courte durée, et la conversation reprit rapidement le dessus. Ils abordèrent toutes sortes de sujets, et Magda se rendit compte qu'elle parlait de tout ce qui la touchait de très près : les Tziganes et leur musique, le folklore rural roumain, mais aussi ses rêves, ses espoirs, ses idées. Glenn l'encourageait à poursuivre toutes les fois qu'elle s'interrompait, et il l'écoutait, sincèrement intéressé par tout ce qu'elle lui disait. Contrairement aux autres hommes qui, à la première occasion, prenaient la parole pour ne plus jamais la céder.

Les heures s'écoulèrent, et bientôt la nuit tomba sur l'auberge.

Magda se mit à bâiller.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis trop bavarde. Je ne parle que de moi. Mais vous, d'où venez-vous ?

Glenn haussa les épaules.

— J'ai grandi en Europe de l'Ouest, mais vous pouvez dire que je suis britannique.

— Vous parlez exceptionnellement bien le roumain, comme si c'était votre langue maternelle.

— Je suis souvent venu dans ce pays et j'ai vécu auprès de plusieurs familles roumaines.

— Vous ne trouvez pas qu'il est un peu risqué pour un sujet britannique de se trouver actuellement en Roumanie ? Les nazis ne sont pas loin.

— En fait, je n'ai pas de citoyenneté, dit-il avec une certaine hésitation. J'ai des papiers émanant de divers pays mais je n'appartiens à aucun. Dans ces montagnes, cela n'est pas nécessaire.

Un homme sans patrie ? Magda n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Prenez garde, il n'y a pas beaucoup de roux chez les Roumains.

— C'est vrai, fit-il en se passant la main dans les cheveux. Mais les Allemands sont au donjon et la Garde de Fer évite les montagnes. Je ferai très attention tant que je demeurerai ici mais cela ne devrait pas durer très longtemps.

Magda éprouva une certaine déception – elle aimait l'avoir à ses côtés.

— Combien de temps resterez-vous ? lui demanda-t-elle vivement – un peu trop vivement, peut-être.

— Suffisamment longtemps pour effectuer une dernière visite avant que l'Allemagne et la Roumanie ne déclarent la guerre à la Russie.

— Ce n'est pas...

— C'est inévitable, et cela se produira bientôt.

Il se leva.

— Où allez-vous ?

— Je vais vous laisser vous reposer. Vous en avez besoin.

Il se pencha vers elle et lui tendit la mandoline. Un instant, leurs doigts se touchèrent. Magda ressentit une sorte de choc électrique, mais elle ne retira pas sa main pour entretenir cette délicieuse sensation de chaleur qui envahissait son corps tout entier.

Et elle se rendit compte que Glenn connaissait le même trouble – à sa propre manière, bien sûr.

Brusquement, il se dirigea vers la porte. Elle se sentit un peu désemparée. Elle aurait voulu lui demander de rester, lui prendre la

main. Mais elle ne se voyait pas faisant une telle chose et eut presque honte d'y avoir pensé. Des émotions nouvelles naissaient dans son corps et son esprit. Comment pourrait-elle les maîtriser ?

La porte se referma, et Magda fut en proie à un profond désarroi. Elle resta assise quelques minutes puis se dit qu'il valait mieux qu'elle se reposât. Elle avait besoin de dormir, pour être parfaitement en forme quand le moment serait venu.

Car elle avait décidé que, ce soir, Papa ne serait pas seul à affronter Molasar.

LE DONJON

Jeudi 1^{er} mai*17 heures 22*

Seul dans sa chambre, le capitaine Woermann avait vu les ombres s'allonger sur le donjon avant la disparition totale du soleil. Et son malaise s'était réveillé. Les ombres n'auraient pas dû le perturber. Après tout, il n'y avait pas eu de victimes pendant deux nuits d'affilée, et il n'y avait pas de raison pour qu'il en allât autrement ce soir. Malgré cela, le pressentiment était là.

Le moral des hommes s'était considérablement amélioré. A nouveau, ils se comportaient en vainqueurs. Ils avaient été menacés, quelques-uns étaient morts, mais ils s'étaient obstinés et tenaient toujours le donjon. Maintenant que la fille était partie, un nouvel accord s'instaurait entre les soldats en gris et les uniformes noirs. Ils ne se mêlaient pas vraiment les uns aux autres mais une nouvelle camaraderie était née, celle du triomphe. Woermann se trouvait bien incapable de partager leur optimisme.

Il regarda son tableau. Il n'avait plus le moindre désir d'y travailler et ne voulait pas en commencer un autre. Il n'avait même pas le courage de sortir ses couleurs pour effacer l'ombre du pendu. Cette ombre l'obsédait littéralement. Elle lui paraissait chaque fois plus distincte, et la tête semblait dessinée avec davantage de précision. Il détourna les yeux. C'était absurde.

Non... ce n'était pas si absurde que cela. Il régnait toujours quelque chose de malsain dans ce donjon. Il n'y avait pas de victimes depuis deux jours mais le donjon n'avait pas changé pour autant. Le mal n'avait pas disparu, il était seulement en retrait. L'air ambiant, les murailles, tout était toujours aussi oppressant. Les hommes pouvaient se taper dans le dos et se féliciter. Woermann, lui, ne le pouvait pas. Il regardait son tableau et savait avec certitude que la série des victimes n'était pas achevée : elle n'était qu'interrompue et pouvait reprendre à n'importe quel moment – ce soir, peut-être. Nul n'avait été vaincu ou chassé. La mort était toujours présente, qui attendait l'instant propice

pour frapper à nouveau.

Il frissonna. Quelque chose allait se passer, il le sentait au plus profond de lui-même.

Encore une nuit... donnez-moi encore une nuit, c'est tout ce que je demande.

Si la mort voulait bien attendre demain matin, Kaempffer prendrait le chemin de Ploiesti. Woermann pourrait alors imposer de nouveau sa propre loi. Et il ferait évacuer le donjon au premier incident.

Kaempffer... il se demanda ce que ce cher Eric pouvait bien faire. Il ne l'avait pas vu de tout l'après-midi.

Le SS-Sturmabführer Kaempffer était penché au-dessus de la carte ferroviaire de Ploiesti. Le jour déclinait et ses yeux se fatiguaient à discerner les lignes minuscules des voies de chemin de fer. Il valait mieux arrêter maintenant plutôt que de poursuivre à la lumière crue de l'ampoule électrique.

Il se redressa et se frotta les yeux. Cette journée n'avait pas été inutile car il avait amassé pas mal d'informations. Il lui faudrait partir de zéro avec les Roumains. Tous les détails de la construction du camp lui seraient confiés, même le choix exact du site. Il pensait d'ailleurs avoir découvert un emplacement satisfaisant : il y avait une série d'entrepôts abandonnés à l'est du nœud ferroviaire, qui pourraient constituer les premiers éléments du camp de Ploiesti. Des clôtures en fil de fer barbelé pourraient être édifiées en quelques jours, et la Garde de Fer se chargerait de rassembler les Juifs.

Kaempffer avait hâte de commencer. La Garde de Fer s'occuperait en toute liberté des premiers « invités » tandis qu'il superviserait l'édification des bâtiments définitifs. Ensuite, il consacrerait une bonne partie de son temps à apprendre aux Roumains les bonnes vieilles méthodes SS de ratissage.

Il replia la carte et songea aux énormes bénéfices réalisés par l'intermédiaire du camp mais surtout à la façon dont il pourrait en garder la majeure partie pour lui. Commencer par saisir les montres, les bijoux et les bagues des prisonniers ; pour les dents en or et les cheveux de femme, on verrait plus tard. Les commandants en poste en Allemagne et en Pologne s'enrichissaient tous ; Kaempffer n'entendait pas faire exception à la règle.

Mais ce n'était pas tout. Dans un avenir assez proche, dès que le camp fonctionnerait comme une machine bien huilée, il aurait certainement l'occasion de louer ses pensionnaires les plus robustes aux industriels roumains. Cela se pratiquait couramment dans les autres camps. Avec l'Opération Barbarossa, l'armée roumaine

envahirait la Russie aux côtés de la Wehrmacht, drainant ainsi toutes les forces vives du pays. Les usines auraient besoin de travailleurs et les salaires seraient versés directement au commandant du camp.

Kaempffer connaissait toutes les ficelles du métier après son passage à Auschwitz. Ce n'était pas tous les jours qu'un homme se voyait confier la tâche de servir son pays et de rééquilibrer la balance génétique de la race humaine tout en ayant la possibilité de s'enrichir. Il avait bien de la chance...

S'il n'y avait eu ce maudit donjon. Enfin, le problème semblait résolu pour l'instant ; il pourrait partir dès le lendemain matin et adresser un rapport triomphal à Berlin. Il en imaginait déjà le contenu :

Il avait perdu deux hommes au cours de la première nuit avant de lancer une contre-offensive à la suite de laquelle les assassinats avaient pris fin. (Il ne préciserait pas les détails de son action mais insisterait bien sur le nom du responsable.) Au bout de trois nuits sans incident, il avait quitté le donjon. Mission accomplie.

Si les assassinats recommençaient après son départ, ce serait la faute de cet incapable de Woermann. Lui-même serait déjà à l'œuvre au camp de Ploiesti, et il faudrait trouver quelqu'un d'autre pour cautionner Woermann.

Magda se réveilla brusquement quand Lidia frappa à la porte de la chambre pour lui annoncer que le dîner était servi. Elle se passa un peu d'eau sur la figure puis se rendit compte qu'elle n'avait pas faim. Son estomac était noué, elle ne pourrait avaler la moindre bouchée.

Elle regarda par la fenêtre. La nuit était tombée sur le donjon mais les lumières de la cour n'étaient pas encore allumées. Çà et là, des fenêtres éclairées ressemblaient à des yeux luisants dans le noir. L'une de ces fenêtres était celle de Papa.

Elle se demanda si Glenn était descendu dîner. Est-ce qu'il pensait à elle en cet instant ? Peut-être l'attendait-il ? A moins qu'il ne songeât qu'à manger. De toute façon, elle se devait de l'éviter : il lirait dans ses yeux et s'évertuerait à contrecarrer ses plans.

Magda tenta de se concentrer sur le donjon. Pourquoi pensait-elle à Glenn ? Il n'avait besoin de personne, lui. Elle aurait mieux fait de penser à Papa et à sa mission.

Mais ses réflexions la ramenaient toujours à Glenn. Elle avait même rêvé de lui. Les détails étaient oubliés mais il subsistait une impression chaude, érotique. Que lui arrivait-il ? C'était bien la première fois de sa vie qu'elle réagissait de la sorte. A plusieurs reprises, des hommes l'avaient courtisée dans sa jeunesse. Elle s'était sentie charmée, flattée – mais rien de plus. Même avec Mihail... ils

avaient été très proches mais elle ne l'avait jamais désiré.

Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : Magda désirait Glenn, elle le voulait tout près d'elle, elle se sentait...

C'était ridicule ! Elle se conduisait comme la première fille de ferme venue à qui un monsieur de la ville vient conter fleurette. Elle n'avait pas le droit de penser à Glenn ou à qui que ce soit d'autre tant que Papa serait là. Il n'avait qu'elle au monde et jamais elle ne l'abandonnerait.

Il était plus de dix heures quand Magda quitta l'auberge. De sa fenêtre, elle avait vu Glenn suivre le sentier et se poster dans les broussailles, au bord de la gorge. Elle attendit qu'il se fût installé puis noua un foulard sur sa tête, passa la lampe dans la ceinture de sa jupe et sortit de sa chambre. Elle ne croisa personne dans l'escalier ni dans la salle commune.

Au lieu de se diriger vers la chaussée, Magda s'enfonça dans la gorge. Des roches éboulées formaient une pente plus douce qui lui permettrait, si elle prenait beaucoup de précautions, d'atteindre le fond de la ravine. Il lui était impossible d'utiliser la lampe. Elle connaissait parfaitement l'itinéraire pour l'avoir emprunté à de nombreuses reprises en plein jour mais, ce soir, le ciel était d'un noir d'encre. La lune ne brillerait pas avant minuit et le brouillard réduisait la visibilité à quelques mètres.

Les pierres roulaient sous ses pas. Un faux mouvement, et ce serait la chute. Se précipiter ne servirait à rien. Elle avait tout son temps. Patience et silence étaient les clefs de sa réussite.

Une nappe de brouillard flottait au fond de la gorge. Elle progressa à tâtons parmi les herbes qui s'enroulaient autour de ses jambes, les roches pointues qui griffaient ses chevilles. Les pierres étaient humides ; elle se trouvait maintenant dans l'obscurité presque totale. Pourtant, comme une aveugle, elle avançait. Jusqu'au moment où elle distingua une forme sombre au-dessus d'elle. Elle savait qu'elle était arrivée sous la chaussée. La base de la tour se trouvait un peu plus loin, sur la gauche.

Tout à coup, son pied dérapa et plongea dans l'eau glacée. Elle s'empessa de reculer avant d'ôter ses chaussures, ses bas épais, et de remonter sa jupe au-dessus des genoux. Les dents serrées, elle pénétra dans l'eau et poursuivit sa route d'un pas égal, en dépit du froid intense qui s'insinuait jusque dans la moelle de ses os.

Elle parcourut plusieurs mètres sur la terre ferme avant de se rendre compte qu'elle ne marchait plus dans l'eau. Ses pieds étaient engourdis. Grelottante de froid, elle s'assit sur une roche et massa ses orteils pour faire circuler le sang. Puis elle remit ses bas et ses chaussures.

Encore quelques pas, et ce fut le socle de granite sur lequel se

dressait le donjon. Elle palpa longuement la pierre et découvrit la dalle qu'elle cherchait. Elle s'y appuya de toutes ses forces, et la dalle pivota avec un bruit à peine audible. Un rectangle sombre s'ouvrait devant elle comme une gueule béante. Magda ne pouvait se permettre la moindre hésitation. Elle tira la lampe de la ceinture de sa jupe et s'enfonça dans le tunnel.

Une sensation maligne s'abattit immédiatement sur elle, la couvrant de gouttes de sueur glacée et lui donnant envie de battre en retraite et de s'enfuir dans le brouillard. C'était encore pire que mardi soir, quand Papa et elle-même avaient franchi le portail pour la première fois ; pire aussi que ce matin, quand elle s'était rendue seule au donjon. Était-elle devenue plus sensible au mal ? Ou le mal s'était-il fait plus virulent ?

Il errait lentement, mollement, sans but, dans les profondeurs de la caverne constituant le sous-sol du donjon, allant d'ombre en ombre, ténèbre lui-même, humain de par sa forme mais depuis longtemps déjà privé de tous les attributs de l'humanité.

Soudain, il s'arrêta, mis en alerte par une nouvelle vie qui n'était pas là l'instant auparavant. Quelqu'un venait de pénétrer dans le donjon. Après quelques secondes de concentration, il reconnut la présence de la fille de l'infirmier, celle qu'il avait touchée deux nuits plus tôt, cette créature débordante de force et de bonté qui ne pouvait qu'aviver sa faim déjà démesurée. Il avait été fou de rage quand les Allemands l'avaient chassée du donjon.

Mais elle était de retour.

Il reprit ses déplacements dans l'obscurité. Maintenant, il avait un but.

Tremblante, indécise, Magda ne pouvait plus avancer. La poussière soulevée par la dalle lui piquait la gorge et le nez. Il fallait qu'elle sorte. Elle s'était lancée dans une entreprise insensée. Qu'aurait-elle pu faire pour protéger Papa contre les morts vivants ? C'est en jouant les héros qu'on se fait tuer ! Et puis, pour qui se prenait-elle ? De quel droit pouvait-elle croire que...

Non !

Elle se mettait à réagir en défaitiste, ce qui n'était vraiment pas son genre. Elle *pouvait* aider Papa ! Elle ne savait pas très bien comment mais elle se devait tout au moins d'être à ses côtés pour lui apporter un soutien moral. Elle ne reculerait pas.

Elle avait tout d'abord eu l'intention de refermer derrière elle la dalle de pierre mais elle s'en sentait à présent incapable. Savoir que la

porte donnant sur la fuite – et la liberté – était ouverte attirait son courage.

Elle jugea qu'il n'était plus dangereux d'allumer la lampe de poche. Le rayon lumineux lui révéla les premières marches d'un escalier de pierre qui montait en colimaçon vers la base de la tour. Elle n'avait plus le choix. Elle s'engagea dans l'escalier.

Gravir les marches lui parut facile après avoir glissé sur les pierres du ravin et erré dans les nappes de brouillard. Elle éclairait chaque marche avant d'y poser le pied. Tout était silencieux, à l'exception de l'écho de ses pas que renvoyaient les pierres.

Soudain, elle sentit un courant d'air venu de la droite. Et elle perçut un bruit étrange.

Elle s'immobilisa, frissonnante dans l'air glacé, et tendit l'oreille pour déceler une sorte de grattement lointain. Irrégulier en rythme et en intensité, mais incessant. Elle tourna la lampe de poche et découvrit une sorte de fissure de près de deux mètres de haut. Elle l'avait déjà remarquée au cours de ses précédentes explorations mais n'y avait jamais vraiment prêté attention. Il n'y avait jamais eu de courant d'air à cet endroit. Pas plus que de bruit.

Elle s'approcha de la fissure et regarda à l'intérieur tout en souhaitant ne pas surprendre l'auteur des grattements.

Mon Dieu, faites que ce ne soient pas des rats !

Elle ne vit rien de plus qu'une grande surface de terre. Les grattements paraissaient provenir de plus loin. A l'extrême droite, à une bonne quinzaine de mètres, elle distingua une faible lueur. Elle braqua la lampe de l'autre côté : oui, il y avait de la lumière, et elle venait d'en haut. Ses yeux s'habituerent à la pénombre et elle entrevit les contours d'un escalier.

Elle comprit alors de quoi il s'agissait. Elle se trouvait à l'est du sous-sol et les lueurs filtraient au travers du sol effondré de la cave. Deux jours plus tôt, elle avait attendu en bas de ces marches pendant que Papa examinait les... les cadavres. Puisque les marches étaient à droite, le corps des huit soldats allemands gisaient à gauche. Mais les grattements se poursuivaient et semblaient se diriger vers elle depuis l'extrémité du sous-sol – en supposant qu'il eût une extrémité.

Elle réprima un frisson et reprit sa montée. Encore un étage. Bientôt, la lampe révéla la fin des marches. Elle était arrivée à la hauteur des appartements de Papa. Et la niche de pierre où elle se trouvait maintenant était creusée dans le mur séparant les deux pièces.

Elle posa l'oreille sur le bloc de droite et n'entendit rien. Elle s'obligea à attendre quelques instants. Nulle voix, nul bruit de pas. Papa était seul.

Elle s'appuya contre le bloc de pierre, qui aurait normalement

dû pivoter aussi facilement que la dalle masquant l'entrée du passage secret. Mais le bloc ne bougea pas. Elle insista de toutes ses forces. Rien. Coincée dans cette niche minuscule, Magda s'efforça d'analyser calmement la situation. Il s'était passé quelque chose depuis sa dernière visite au donjon, cinq ans plus tôt. Elle avait alors déplacé le bloc de pierre sans le moindre effort. Peut-être le donjon s'était-il affaissé dans l'intervalle, détraquant la mécanique délicate du passage secret.

Elle fut tentée de frapper la pierre de sa lampe de poche. Papa aurait été ainsi prévenu de sa présence. Mais ensuite ? Il n'aurait certainement pas pu l'aider à remuer le bloc. Et si le bruit se répercutait à un autre étage, s'il attirait l'attention d'une sentinelle ou d'un officier ? Elle devait renoncer à cette idée.

Il lui fallait pourtant entrer dans la chambre ! Elle fit une nouvelle tentative, bloquant ses pieds contre la paroi opposée et poussant de toutes ses forces. Rien.

Furieuse, frustrée, elle se mit à réfléchir. Et si elle empruntait un autre chemin, si elle passait par les sous-sols ? Avec un peu de chance, elle pourrait atteindre la cour, prendre l'escalier de la tour... C'était extrêmement risqué, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Elle s'empressa de redescendre au niveau de la fissure. Il y avait toujours ce courant d'air, ce grattement lointain. Elle se faufila entre les pierres et progressa vers l'escalier qui débouchait sur la cave.

Très vite, elle ralentit le pas. Son esprit, son sens du devoir, l'amour qu'elle portait à son père, tout cela la poussait à continuer. Mais une partie de son inconscient se révoltait et la tirait en arrière...

Elle chassa tous ses pressentiments et repartit de plus belle. Même si les ombres dansantes qui naissaient sous le faisceau électrique se faisaient plus inquiétantes. *C'est un jeu de lumière, rien de plus...* Elle était presque arrivée à l'escalier.

Tout à coup, elle vit quelque chose dans l'ombre de la première marche. Elle faillit hurler quand la chose bondit dans le cercle lumineux.

Un rat !

Assis sur la première marche, la queue enroulée autour du corps, il lissait ses moustaches. Puis il se figea et la regarda. Jamais elle n'oserait s'avancer vers lui, poser le pied à côté de...

Le rat s'enfuit brusquement et disparut.

Magda courut vers l'escalier, monta plus de la moitié des marches et s'immobilisa, le cœur battant.

Le silence régnait toujours – pas de bruits de voix ou de toux. Rien, excepté ce grattement persistant et lointain, plus sonore toutefois maintenant qu'elle se trouvait dans les sous-sols. Ce grattement dont elle se refusait absolument à tenter de découvrir

l'origine.

Elle s'assura qu'il n'y avait plus de rats puis grimpa lentement les dernières marches avant de jeter un coup d'œil sur sa droite. Le mur éboulé laissait entrevoir le couloir central de la cave et sa guirlande d'ampoules électriques. Elle tendit l'oreille. Le couloir était apparemment désert.

Elle allait donc devoir se lancer dans la partie la plus périlleuse de son aventure. Parcourir toute la longueur du couloir jusqu'à l'escalier menant à la cour. Ensuite, monter deux étages. Puis...

Chaque chose en son temps, se dit Magda. *D'abord, le couloir. Pour l'escalier, je verrai ensuite.*

Elle hésita. La pleine lumière la terrorisait, elle qui avait progressé dans la pénombre et le secret. Mais il n'y avait pas d'autre solution, si ce n'est faire marche arrière et abandonner.

En quelques secondes, elle atteignit l'escalier puis elle se paralysa. Elle n'avait rien vu, rien entendu, mais elle savait qu'elle n'était pas seule ! Il lui fallait sortir, tout de suite ! Soudain, il y eut un mouvement furtif dans la pénombre, derrière elle, et un bras s'enroula autour de sa gorge.

— Montrez-vous un peu en pleine lumière !

C'était une voix allemande. Une sentinelle qui venait de quitter sa chambre.

Magda sentait son cœur battre à tout rompre. Elle redoutait de découvrir la couleur de l'uniforme. Avec un soldat en gris, elle aurait peut-être une chance infime. Mais avec un soldat en noir...

C'était un uniforme noir. Et un autre einsatzkommando s'élançait vers eux.

— C'est la Juive ! dit le premier, les yeux lourds de sommeil.

— Comment est-elle arrivée ? dit l'autre.

— Je n'en sais rien, dit le premier en relâchant son étreinte et en la poussant vers l'escalier, mais je crois qu'on ferait bien de la conduire chez le major !

Le premier SS rentra dans la chambre pour y prendre son casque. Seul le deuxième homme restait à ses côtés. Sans réfléchir un seul instant, Magda le bouscula de toutes ses forces et se mit à courir vers le mur éboulé. Elle ne pourrait supporter d'affronter le major. Si elle parvenait à gagner les sous-sols, elle réussirait peut-être à leur échapper car elle seule connaissait le moyen de sortir du donjon.

Soudain, elle se sentit soulevée de terre. Une douleur fulgurante lui déchira le crâne. Le SS l'avait rattrapée et saisie par les cheveux. Des larmes de douleur et de rage lui inondèrent les yeux. Le SS la fit pivoter sur place, plaqua une main contre sa poitrine et l'écrasa contre la muraille.

Sa tête heurta la pierre avec violence, elle se sentit perdre

conscience. Puis ce furent des voix indistinctes, déformées :

— *Tu ne l'as pas tuée, au moins ?*

— *Ne t'en fais pas pour elle.*

— *Il faudrait peut-être lui apprendre les bonnes manières.*

— *Amène-la là-dedans.*

Le corps endolori, la vision brouillée, Magda comprit qu'on la traînait sur les dalles du sol. La lumière changea. Elle se rendit compte qu'elle se trouvait dans une des chambres. Mais pourquoi ? Ils lui lâchèrent les bras, la porte se referma. Le noir. Elle sentit les hommes tomber sur elle, lutter pour relever sa jupe, arracher ses sous-vêtements.

Elle aurait voulu crier mais n'avait plus de voix ; se débattre, mais ses membres étaient lourds comme du plomb ; céder à la frayeur, si tout ne lui avait semblé aussi lointain, onirique. Par-delà la masse sombre des épaules de ses assaillants, elle entrevoyait les contours de la porte. Comme elle aurait aimé être ailleurs !

Et puis, le dessin de la porte se modifia, comme si une ombre venait de passer devant. Elle sentit une présence et, soudain, la porte se fendit dans un bruit de tonnerre, projetant des éclats de bois dans toute la pièce. Une forme – énorme, masculine – emplissait l'encadrement de la porte.

Glenn ! Ce fut sa première pensée, mais ce fol espoir fut immédiatement étouffé par les ondes de malveillance glacée qui en émanaient.

Les soldats allemands poussèrent des cris de terreur en s'écartant d'elle. La forme, en s'avançant, prenait des dimensions gigantesques. Les deux hommes plongèrent pour se saisir de leurs armes mais ils ne furent pas assez prompts. L'intrus les avait déjà saisis à la gorge pour les brandir à bout de bras.

Magda avait repris pleinement conscience en découvrant avec horreur que Molasar se dressait au-dessus d'elle, forme noire et immense qui se dessinait sur le couloir éclairé, avec deux points incandescents à la place des yeux et, dans chaque main, un soldat hurlant et gesticulant. Il les maintint ainsi jusqu'à ce que leurs mouvements s'atténuent et que leurs cris de douleur restent coincés dans leur gorge. Bientôt, les deux corps s'affaissèrent. Il les secoua alors avec tant de violence que Magda put entendre craquer les os et les cartilages, avant de les jeter dans un coin sombre et de disparaître avec eux.

Magda s'efforça de surmonter l'état dans lequel elle se trouvait pour se redresser et chercher une position plus confortable. Elle réussit finalement à se mettre debout.

Un bruit la fit sursauter – un bruit de succion, gluant, immonde, qui lui donna envie de vomir. Elle s'appuya un instant contre le mur et

se hâta de gagner le couloir et sa lumière.

Elle ne pouvait plus demeurer ici ! Son père avait été oublié dans le sillage de l'horreur sans nom qui planait toujours dans la pièce. Péniblement, elle s'avança vers l'éboulis du mur puis elle regarda derrière elle.

Molasar sortait de la pièce à grandes enjambées ; sa cape flottait derrière lui, ses lèvres et son menton étaient dégoulinants de sang.

Elle poussa un petit cri et se blottit dans le creux du mur avant de s'élancer vers l'escalier conduisant aux sous-sols. Elle ne s'accordait pas la moindre chance mais elle se devait pourtant d'essayer. Elle pouvait le sentir tout près d'elle mais n'osait pas se retourner.

Elle bondit vers les marches mais se reçut mal ; son talon glissa sur la pierre humide et elle se mit à dévaler l'escalier. Des bras puissants, glacés comme la nuit, se refermèrent sur elle et la soulevèrent du sol. Elle ouvrit les lèvres pour hurler son horreur et sa répulsion mais aucun son ne s'en échappa. Après une brève vision des contours anguleux du visage livide et ensanglanté de Molasar, de ses yeux fous, de ses cheveux désordonnés, elle fut transportée dans les sous-sols et ne vit plus rien.

Elle eut l'idée de se débattre, mais les bras étaient trop puissants pour qu'elle parvînt à se libérer. Elle décida d'économiser ses forces lorsqu'une meilleure occasion se présenterait.

Comme la première fois, elle éprouvait ce froid pénétrant, en dépit des vêtements épais qu'elle portait. Une odeur fade, lourde, flottait autour de lui. Et, bien qu'il ne parût pas physiquement négligé, il semblait... sale.

Il l'emporta vers la fissure à la base de la tour.

— Où... ? commença-t-elle dans un suprême effort, mais la terreur l'empêcha d'aller plus loin.

Et il n'y eut pas de réponse.

Magda ne pouvait pas s'arrêter de trembler, comme si Molasar aspirait toute la chaleur de son corps.

Tout était sombre autour d'eux mais elle reconnut le petit escalier en colimaçon, la niche de pierre dans laquelle elle s'était retrouvée coincée. Elle entendit la pierre crisser, puis la lumière jaillit.

— Magda !

C'était la voix de Papa. Ses pupilles s'habituèrent à la nouvelle luminosité, et elle sentit qu'on la reposait à terre, qu'on la lâchait. Elle tendit la main en direction de la voix et effleura le bras du fauteuil roulant de Papa. Elle s'y accrocha désespérément, comme un noyé qui agrippe du bois flottant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Les soldats...

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Sa vision se fit plus précise et elle

vit que Papa l'observait fixement, la bouche entrouverte.

— Ils t'ont chassée de l'auberge ?

— Non, fit-elle en secouant la tête, je suis venue par le passage secret.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à faire une chose aussi absurde ?

— Je ne voulais pas que tu sois seul à *le* rencontrer.

Magda ne fit aucun geste pour signifier la présence de Molasar ; sa phrase était des plus claires.

La pièce s'était considérablement assombrie depuis son arrivée. Elle savait que Molasar attendait derrière elle, dissimulé dans l'ombre, mais elle ne pouvait se résoudre à le regarder.

— Deux SS m'ont surprise, poursuivit-elle. Ils m'ont entraînée dans une chambre, ils voulaient me...

— Que s'est-il passé ? demanda Papa, les yeux grands ouverts.

— J'ai été... sauvée, fit-elle en tournant légèrement la tête en direction de l'ombre.

Papa continuait de l'observer ; il n'était plus inquiet, choqué, mais incrédule.

— Tu as été sauvée par Molasar ?

Magda hocha la tête et trouva finalement la force de faire face à Molasar.

— Il les a tués tous les deux !

Elle le dévisagea, enfin. Figure de cauchemar tapie dans l'ombre, il cherchait à se dissimuler mais ses yeux étaient parfaitement visibles. Le sang avait disparu de son visage, pas comme s'il avait été essuyé mais absorbé de l'intérieur ! Magda frissonna.

— Tu as tout gâché ! s'écria Papa, d'une voix vibrante de fureur qu'elle ne lui connaissait pas. Je vais encourir la colère du major dès l'instant où les corps seront découverts ! Et tout ça à cause de toi !

— Je suis venue t'aider, bredouilla Magda, qui ne comprenait pas pourquoi il était aussi furieux après elle.

— Je ne t'ai rien demandé ! Je ne voulais pas que tu restes ici et je ne le veux toujours pas !

— Papa, je t'en prie !

Il désigna de la main l'ouverture secrète.

— Pars, Magda ! J'ai trop de choses à faire et trop peu de temps devant moi ! Les nazis vont bientôt se jeter sur moi pour me demander pourquoi il y a eu deux nouvelles victimes, et je serai incapable de leur répondre ! Je dois parler à Molasar avant leur arrivée !

— Papa !

— Va-t'en !

Magda le regarda. Comment pouvait-il la traiter ainsi ?

Elle aurait souhaité pleurer, le supplier, éveiller quelque clémence en lui. Mais c'était impossible. Il était son père et, même si

sa décision était injuste, elle ne pouvait que lui obéir.

Elle fit volte-face et passa devant Molasar, impassible. Le bloc de pierre pivota et elle se trouva une fois de plus dans l'obscurité. Elle voulut attraper la lampe de poche mais celle-ci avait disparu !

Magda n'avait que deux possibilités : soit revenir dans la chambre de Papa et lui emprunter une bougie, soit progresser dans le noir. Elle se refusait à revoir Papa. Ce soir, tout au moins. Il l'avait blessée à un point qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Quelque chose s'était transformé en lui. Il perdait peu à peu sa douceur, son affabilité. Il l'avait chassée ce soir comme une vulgaire étrangère. Sans même se demander si elle avait une lampe avec elle !

Magda réprima un sanglot. Non, elle ne pleurerait pas ! Mais elle se sentait impuissante et, surtout, trahie.

Elle sortirait donc du donjon. Elle entreprit de descendre dans le noir, posant le pied avec d'infinies précautions sur chaque marche. Au bout de quelques instants, elle prêta l'oreille, persuadée d'entendre à nouveau le grattement lointain. Il y avait bien un bruit, mais ce n'était pas celui-là.

C'était un bruit étouffé, traînant, *écœurant*, qui la fit grincer des dents. Non, ce ne pouvait être les rats... Le bruit se déplaçait, lentement, dans sa direction...

Affolée, Magda s'élança dans l'obscurité tout en regardant parfois si quelque chose, quelqu'un, ne la suivait pas. Son cœur battait à tout rompre quand elle franchit l'ouverture donnant sur le ravin. Sans hésiter, elle fit pression sur la dalle et la remit en place.

Après avoir repris son souffle, Magda se rendit compte que le seul fait d'avoir quitté l'enceinte du donjon ne l'avait pas soustraite à son influence malveillante. Ce matin, le mal qui semblait imprégner le donjon s'arrêtait au seuil ; il dépassait à présent la limite des murailles extérieures. Elle s'éloigna en titubant et ce n'est qu'après avoir traversé le petit cours d'eau qu'elle comprit qu'elle avait échappé à l'aura maléfique.

Soudain, le brouillard s'illumina. Des cris retentirent. Les lumières du donjon crevèrent la nuit. Quelqu'un venait de découvrir les deux cadavres.

Magda pressa le pas, ne prenant pas la peine cette fois-ci d'ôter ses bas et ses chaussures pour progresser dans l'eau. L'ombre de la chaussée fut bientôt au-dessus d'elle, puis ce furent les pierres éboulées. Son pied s'accrocha à une racine et elle s'étala de tout son long sur la pierraille. Une pierre aux arêtes vives lui déchira le genou et elle se mit à pleurer. De longs sanglots nerveux totalement disproportionnés à la douleur. Tout l'assaillait, d'un seul coup : son angoisse pour Papa, sa joie d'être sortie du donjon, le souvenir de ce qu'elle y avait vu ou entendu, de ce qu'on lui avait fait subir aussi.

— Vous êtes allée au donjon, à ce que je vois.

Cette voix – c'était Glenn ! Personne n'aurait pu lui faire plus de plaisir en cet instant. Elle se hâta de sécher ses larmes et voulut se relever. Mais la douleur se réveilla brutalement, et Glenn dut tendre la main pour l'empêcher de basculer en arrière.

— Vous êtes blessée ? dit-il d'une voix douce.

— Ce n'est qu'une égratignure, je crois.

Elle voulut marcher mais sa jambe refusait de la soutenir. Sans un mot, Glenn la prit dans ses bras et la souleva de terre pour la ramener à l'auberge.

C'était la seconde fois au cours de la même nuit qu'on la portait ainsi, mais quelle sensation différente ! Les bras de Glenn étaient un chaud sanctuaire, qui dissipait jusqu'au souvenir du contact glacé de Molasar. Elle s'appuya contre lui et la peur la quitta. Mais comment avait-il fait pour s'approcher d'elle sans qu'elle l'entendît ? A moins qu'il ne fût resté là toute la nuit pour l'attendre.

Magda posa la tête sur son épaule. Elle se sentait en paix, en sécurité. *S'il pouvait toujours en être ainsi...*

Sans le moindre effort, il la conduisit jusqu'à sa chambre et s'agenouilla auprès d'elle après l'avoir déposée mollement sur le lit.

— Voyons un peu ce genou.

Magda hésita puis releva le bas de sa jupe sur la jambe blessée, dissimulant l'autre jambe sous le lourd tissu. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle s'offrait ainsi à un homme dont elle ne savait pratiquement rien. Même si, d'un autre côté...

Son bas épais était déchiré. La chair du genou était enflée, meurtrie. Glenn plongea une serviette dans l'eau du pot et appliqua la compresse sur la plaie.

— Cela devrait calmer la douleur.

— Qu'est-ce qui se passe au donjon ? demanda-t-elle, les yeux fixés sur sa chevelure rousse.

Elle sentait sa chaleur monter en elle, envahir les parties les plus secrètes de son corps.

— Vous auriez pu me dire que vous vous y rendiez ce soir, dit-il.

— Oui, j'y étais, mais je ne parviens pas à expliquer, ni même à admettre ce qui s'y est passé. Je sais bien que le réveil de Molasar a changé le donjon. C'était un endroit que j'aimais. Aujourd'hui, je le crains. Il y règne une telle *malfaisance*... Il est inutile de la voir à l'œuvre ou de la toucher du doigt pour le savoir. Elle imprègne l'air environnant et pénètre sous la peau...

— Quelle sorte de « malfaisance » sentez-vous chez Molasar ?

— Il est mauvais. C'est un mot bien vague, je le sais, mais c'est pourtant cela. Fondamentalement mauvais. Un mal ancien, monstrueux, qui pousse sur la mort comme un champignon vénéneux,

un mal qui chérit tout ce qui est néfaste aux vivants, qui redoute et hait tout ce que nous aimons.

Elle haussa les épaules, gênée par l'intensité qu'elle avait mise dans ses paroles.

— Voilà ce que je sens, acheva-t-elle. Est-ce que cela a un sens pour vous ?

Glenn la dévisagea attentivement avant de répondre :

— Vous devez être extrêmement sensible pour avoir senti tout cela.

— Malgré cela...

— Quoi, malgré cela ?

— Malgré cela, Molasar m'a sauvée de deux êtres humains qui, en toute logique, auraient dû être mes alliés contre lui.

Les yeux bleus de Glenn s'agrandirent démesurément.

— Molasar vous a *sauvée* ?

— Oui, il a tué deux soldats allemands, dit-elle avec un frisson en repensant à cette scène. C'était horrible, mais il ne m'a rien fait. C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Très étrange.

Glenn ôta la main de la cuisse de Magda pour la passer dans ses cheveux. Elle aurait aimé qu'il la remît mais il semblait vraiment préoccupé.

— Vous avez réussi à vous enfuir ?

— Non, il m'a conduite chez mon père.

Elle vit Glenn réfléchir puis hocher la tête comme si ce geste avait quelque signification pour lui.

— Ce n'est pas tout.

— Toujours à propos de Molasar ?

— Non. Il y a autre chose dans le donjon. Dans les sous-sols... quelque chose qui s'y déplace. C'est peut-être cela qui produisait les grattements que j'ai entendus avant.

— Des grattements, répéta Glenn dans un murmure.

— Oui, une sorte de grattement, de raclement, qui provenait du fond du sous-sol.

Sans rien dire, Glenn se leva et marcha vers la fenêtre pour observer le donjon.

— Racontez-moi tout ce qui s'est passé ce soir, dès l'instant où vous êtes entrée dans le donjon jusqu'à celui où je vous ai rencontrée. N'omettez aucun détail.

Magda se lança dans le récit de son aventure. Lorsqu'elle parvint au moment où Molasar la déposa dans la chambre de Papa, sa voix se brisa.

— Qu'avez-vous ?

— Ce n'est rien.

— Votre père, dit Glenn. Il est en bonne santé ?

Elle réprima un sanglot.

— Oui, il va bien, fit-elle, mais les larmes commencèrent à couler le long de ses joues. Il m'a ordonné de le laisser seul... seul avec Molasar. Est-ce que vous vous rendez compte ? Après tout ce que j'ai fait, il m'a dit de partir !

Glenn se tourna vers elle, abandonnant un instant la surveillance du donjon.

— Il ne s'est pas inquiété de ce que j'ai failli me faire violer par deux de ces brutes de nazis, il ne m'a même pas demandé si j'étais blessée ! Il ne pensait qu'à une seule chose, Molasar ! Je suis sa fille mais tout ce qu'il veut, c'est bavarder avec ce... cette créature !

Glenn revint vers le lit et s'assit à côté d'elle, puis il la prit par les épaules et l'attira doucement contre lui.

— Votre père subit une épreuve terrible, vous devez vous en rappeler.

— Et lui devrait se rappeler qu'il est mon père !

— Oui, dit doucement Glenn, il le devrait.

Il pivota sur le lit et s'allongea avant de la forcer délicatement à en faire autant.

— Là, allongez-vous contre moi et fermez les yeux. Ne craignez rien.

Le cœur battant, Magda accepta. Sans songer à sa blessure, elle se rapprocha de lui. Il avait passé son bras sous elle, et elle avait mis la tête dans le creux de son épaule. Leurs corps se touchaient, sa main gauche reposait sur le torse puissant de Glenn. Une sensation inconnue l'envahit, qui lui fit tout oublier de Papa et de sa douleur. Elle ne s'était jamais couchée ainsi aux côtés d'un homme. C'était effrayant, et merveilleux. Son aura de virilité l'englobait, sa chair frémissait sous les lourds vêtements – des vêtements qui la faisaient suffoquer.

Prise d'une impulsion soudaine, elle souleva la tête et l'embrassa sur les lèvres. Il répondit avec ardeur puis se dégagea.

— Magda...

Elle lut dans ses yeux un mélange de désir, d'étonnement et d'hésitation. Mais il ne pouvait être plus surpris qu'elle-même. Il n'y avait eu aucune arrière-pensée à ce baiser, rien qu'un besoin nouveau, inconnu, intense. Son corps agissait de son propre chef, et elle ne faisait rien pour le contrecarrer. Ce moment ne se reproduirait peut-être plus jamais. Elle aurait voulu que Glenn lui fasse l'amour mais ne pouvait le lui demander.

— Un jour, Magda, dit-il alors, comme s'il devinait ses pensées. Un jour, mais pas aujourd'hui. Pas cette nuit.

Il lui caressa les cheveux et lui conseilla de dormir. Curieusement, cette promesse lui suffisait. La chaleur qui avait dévoré

son corps avait disparu, ainsi que la douleur et les préoccupations concernant Papa. Seules demeuraient dans son esprit certaines questions dont Glenn était l'objet.

Glenn... il semblait en savoir bien plus sur le donjon et Molasar qu'il ne voulait bien l'admettre. Elle lui avait parlé du donjon sans la moindre retenue, et il n'avait même pas sourcillé en l'entendant évoquer un passage secret ou un sous-sol mystérieux. La raison en était bien simple, et l'esprit de Magda la découvrit aisément : il était déjà au courant de leur existence.

Mais tout cela n'avait plus d'importance. Une seule chose avait, ce soir, de la valeur à ses yeux : pour la première fois, elle se sentait protégée et désirée.

Plus rien ne l'empêchait de sombrer dans le sommeil.

Dès que le bloc de pierre se fut refermé sur sa fille, Cuza se tourna vers Molasar pour découvrir que les pupilles d'un noir profond de la créature étaient déjà fixées sur lui. Il avait attendu cet instant toute la nuit, désireux d'éclaircir les contradictions soulevées ce matin même par l'étranger aux cheveux roux. Mais voici que Molasar était apparu tenant sa fille dans les bras.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Cuza, assis dans son fauteuil roulant.

Molasar ne cessa pas de le regarder fixement et ne répondit rien.

— *Pourquoi ?* Je pensais que ma fille représentait pour vous un morceau de choix !

— Vous abusez de ma patience, vieillard ! s'écria Molasar, le visage livide de rage. Je ne pouvais supporter que deux Allemands violent et souillent une femme de mon pays, de même qu'il y a cinq siècles, je ne pouvais l'accepter des Turcs ! C'est pour cela que je me suis allié à Vlad Tepes ! Mais ce soir, les Allemands sont allés plus loin que tous les Turcs réunis – ils ont tenté de commettre cet acte dans l'enceinte même de ma demeure !

Puis il ajouta avec un sourire :

— J'ai éprouvé un certain plaisir à m'emparer de leur misérable vie.

— De même que je suis certain que vous avez pris plaisir à être l'allié de Vlad Tepes.

— Son goût pour le mal me fournissait la possibilité de satisfaire mes besoins sans me faire remarquer. Vlad me faisait confiance et, sur la fin, j'étais l'un des rares boyards dont il ne se méfiait pas.

— Je ne vous comprends pas.

— Je ne vous le demande pas. D'ailleurs, vous ne le pourriez pas, j'échappe au champ de votre connaissance.

Cuza tenta de dissiper la confusion qui obscurcissait ses pensées. Les contradictions étaient si nombreuses... rien n'allait comme il l'avait pensé. Et puis, il y avait surtout ce fait troublant : il devait la sécurité de sa fille, et peut-être même sa vie, à un mort vivant.

— Je suis néanmoins votre obligé.

Molasar ne répondit pas.

Cuza hésita un instant puis posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Y en a-t-il d'autres comme vous ?

— Vous parlez des morts vivants ? des *moroi* ? Je n'en sais rien. J'ai trouvé depuis mon éveil un tel dégoût des vivants à mon adresse que j'en déduis que nous avons tous été détruits depuis cinq siècles.

— Les autres redoutaient-ils autant la croix que vous ?

Molasar se cabra.

— Vous ne l'avez pas sur vous, j'espère. Parce que je vous préviens...

— Je l'ai rangée. Mais je m'étonne de votre frayeur, dit Cuza en désignant les murs. Vous êtes entouré de croix de cuivre et de nickel, il y en a des milliers, et vous tremblez de peur à la vue d'une petite croix d'argent.

Molasar s'approcha d'une des croix sur laquelle il posa la main.

— C'est une ruse. Vous avez certainement remarqué la hauteur de la barre transversale. Eh bien, elle est placée si haut que ce n'est plus une croix. Cette forme n'a pas d'effet néfaste sur moi. J'en ai fait incruster des milliers dans les murs de ce donjon pour tromper mes poursuivants le jour où je m'y suis réfugié. Ils ne pouvaient imaginer que l'un de ma race puisse survivre dans une bâtisse parsemée de croix. De plus, cette forme a pour moi une signification bien particulière, ainsi que vous l'apprendrez si je décide de vous accorder ma confiance.

Cuza avait souhaité de tout son cœur découvrir une sorte de faille dans la terreur que Molasar éprouvait pour la croix ; il lui semblait à présent que son espoir était déçu. Un grand poids lui pesait. Il fallait qu'il oblige Molasar à demeurer pour discuter avec lui !

— Qui étaient donc vos poursuivants ?

— Le nom de *Glaeken* vous dit-il quelque chose ?

— Non.

— Rien du tout ? fit Molasar en se rapprochant.

— Je vous assure ne jamais l'avoir entendu auparavant. Pourquoi était-ce si important ?

— Peut-être ont-ils disparu, murmura Molasar, plus pour lui-même que pour Cuza.

— Expliquez-vous, je vous en prie. Qu'est-ce au juste qu'un Glaeken ?

— Les Glaeken étaient une secte fanatique qui se manifesta tout d'abord comme bras de l'Église aux Ages Sombres de l'humanité. Ses membres en renforçaient l'orthodoxie et n'obéissaient qu'aux papes ; il n'en alla ainsi que dans les premiers temps car, par la suite, ils devinrent leurs propres maîtres. Ils s'efforcèrent de prendre position à

chaque échelon du pouvoir et de placer sous leur domination toutes les familles royales pour imposer au monde un pouvoir unique – une seule religion, une seule règle.

— C'est impossible ! Je suis spécialiste de l'histoire de l'Europe, et plus particulièrement de cette partie de l'Europe où nous nous trouvons : une telle secte n'a jamais existé !

Molasar se rapprocha encore de lui et découvrit ses dents.

— Vous osez me traiter de menteur au sein même de ma demeure ? *Imbécile, ignorant* ! Que savez-vous de l'histoire, que saviez-vous de moi – de ma race – avant que je ne vous le révèle ? *Rien* ! Les Glaeken formaient une société secrète. Les familles royales n'en eurent jamais connaissance et l'Église ne l'a jamais reconnue par la suite, même si elle était au courant de leur pérennité !

Cuza se détourna pour éviter l'haleine fétide de Molasar.

— Mais *vous*, comment avez-vous eu vent de leur existence ?

— Il fut une époque où peu de choses de ce monde échappait aux *moroi*. Et nous décidâmes de prendre des mesures dès que nous fûmes mis au courant des projets des Glaeken, dit-il avec une fierté certaine. Les *moroi* se sont opposés aux Glaeken pendant des siècles. Il était clair que l'aboutissement de leur plan nous serait néfaste, c'est pour cela que nous avons systématiquement ruiné leurs projets en ôtant la vie de tous ceux qui tombaient sous leur coupe.

Il se mit à arpenter la pièce.

— Les Glaeken ne furent d'abord pas très certains de notre existence. Puis, lorsqu'ils n'eurent plus aucun doute, ils nous déclarèrent la guerre à outrance. L'un après l'autre, mes frères *moroi* connurent la mort véritable. J'ai vu le cercle se refermer autour de moi : c'est pour cela que j'ai bâti ce donjon et que je m'y suis enfermé, bien décidé à survivre aux Glaeken et à leur plan dominateur. Il semble aujourd'hui que j'ai réussi.

— Voilà qui est très intelligent, dit Cuza. Vous vous êtes entouré de simulacres de croix et vous êtes entré en hibernation. Mais il est une question que je dois vous poser et à laquelle je vous supplie de me répondre : Pourquoi redoutez-vous la croix ?

— Je ne veux pas parler de cela.

— Vous devez me répondre ! Le Messie – c'était bien Jésus-Christ ?

— *Non* !

Molasar recula vivement et se plaqua contre la muraille.

— Qu'y a-t-il ?

Il jeta un regard sombre à Cuza.

— Je vous arracherais la langue si vous n'étiez l'un de mes compatriotes !

Le nom même du Christ le rebute ! se dit Cuza, qui ajouta :

— Je n'ai jamais voulu...

— Ne redites jamais cela ! Si vous accordez une quelconque importance à l'aide que je puis vous apporter, ne répétez jamais ce nom !

— Enfin, ce n'est qu'un nom...

— *Jamais* ! hurla Molasar, qui commençait à reprendre le dessus. Sinon, votre cadavre ira rejoindre ceux des soldats allemands.

Cuza se sentait complètement perdu. Il se devait de tenter quelque chose.

— Que pensez-vous de ces mots-là ? *Yitgadal veytkadash shemei raba bealma divera chireutei, veyamlich...*

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? dit Molasar. Une prière ? Une incantation destinée à me faire fuir ? Est-ce que vous seriez du côté des Allemands ?

— Non !

Cuza ne put rien ajouter. Sa voix se brisa et il s'agrippa aux bras du fauteuil. C'était impossible ! Cette créature des Ténèbres reculait devant la croix et devenait furieuse à la seule mention du nom de Jésus-Christ. Mais les paroles du *Kaddisch* – la prière des morts – n'avaient pour lui aucun sens. C'était invraisemblable, même si cela était...

Molasar se mit à parler sans se soucier de la tempête qui agitait l'esprit de Cuza, et ce dernier s'efforça de saisir ce qu'il disait. Ses paroles étaient peut-être capitales pour la survie de Magda et la sienne propre.

— Ma force revient peu à peu, je le sens. Bientôt – dans deux nuits, tout au plus – j'aurai le pouvoir de chasser les étrangers de mon donjon.

Cuza s'efforça d'assimiler ces mots : *force... deux nuits... chasser les étrangers...* Mais d'autres mots résonnaient dans son esprit, obsédants : *Yitgadal veytkadash shemei raba...*

Ce fut alors un bruit de bottes dans l'escalier de la tour, des gémissements et des cris dans la cour.

Molasar révéla ses dents en une sorte de sourire.

— On dirait qu'ils viennent de trouver leurs compagnons d'armes.

— Oui, et ils seront bientôt ici pour m'en imputer la responsabilité, répondit Cuza, soudain tiré de sa torpeur.

— Vous êtes un homme d'esprit, dit Molasar en se dirigeant vers le bloc de pierre qu'il fit aisément manœuvrer. Servez-vous-en.

Cuza vit Molasar disparaître dans l'ombre et regretta de ne pouvoir l'y suivre. Dès que le bloc se fut refermé, Cuza fit pivoter son fauteuil et gagna la table pour se pencher sur le *Al Azif* et feindre d'étudier.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Kaempffer pénétra brusquement dans la pièce.

— Juif ! hurla-t-il, en pointant un doigt accusateur sur Cuza. Vous avez échoué ! J'aurais dû m'en douter !

Cuza ne pouvait que regarder le major sans dire mot. Il n'avait plus aucune force et se sentait misérable, malade dans son cœur comme dans son corps. Ses muscles et ses os lui faisaient mal, son esprit n'était pas encore remis de l'entrevue avec Molasar. Il avait la bouche sèche mais n'osait pas boire de peur de voir sa vessie se vider devant Kaempffer.

Il ne s'était jamais préparé à une telle épreuve. Professeur et chercheur, il n'était pas équipé pour lutter avec un ruffian ayant sur lui tout pouvoir de vie et de mort. Il aurait voulu répondre, mais quoi ? Dans ce cas, la vie avait-elle encore quelque valeur ?

Oui, mais il y avait Magda. Et l'espoir existait peut-être pour elle. Deux nuits... Molasar avait dit que deux nuits lui suffisaient pour recouvrer sa force. Quarante-huit heures. Et Cuza se demanda : parviendrait-il à tenir aussi longtemps ? Oui, il s'obligerait à vivre jusqu'au samedi soir. Samedi soir... le sabbat serait terminé. Mais le sabbat avait-il encore un sens ? D'ailleurs, *quelque chose au monde avait-il encore un sens ?*

— Alors, Juif, vous m'avez entendu ? s'écria à nouveau le major. Mais une autre voix s'éleva :

— Il ne sait même pas de quoi vous parlez.

Le capitaine était entré à son tour dans la pièce. Cuza décelait une certaine politesse chez le capitaine Woermann. Une noblesse, même – tout à fait le genre de trait de caractère qu'il n'aurait jamais pensé trouver chez un officier allemand.

— Il le saura bientôt !

Kaempffer s'avança vers Cuza et approcha de lui son visage au type aryen parfait.

— Que se passe-t-il, major ? dit Cuza, qui feignait l'ignorance mais ne cherchait pas à dissimuler sa crainte de l'homme. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous n'avez *rien* fait, Juif, et c'est cela que je vous reproche ! Vous avez passé deux nuits dans vos satanés livres et vous vous êtes vanté d'avoir fait cesser le massacre, mais cette nuit même...

— Je n'ai jamais... commença Cuza, mais Kaempffer l'arrêta en abattant son poing sur la table.

— *Silence !* Cette nuit, deux de mes hommes ont été retrouvés morts dans leur chambrée, la gorge ouverte comme les autres !

L'image des deux hommes s'imposa à Cuza. Imaginer leurs blessures n'avait rien de difficile, et il en éprouva un certain plaisir. Ces deux soldats avaient essayé de souiller sa fille et n'avaient eu que

ce qu'ils méritaient. Même si Molasar s'était rassasié de leur sang.

C'était lui à présent qui était en danger— la fureur du major le lui indiquait clairement – et il devait trouver un moyen de survivre jusqu'à samedi soir.

— Il est devenu évident que vous ne pouvez revendiquer les deux nuits de tranquillité que nous avons connues. Il n'y a aucun rapport entre votre arrivée et l'interruption des assassinats – rien de plus qu'une coïncidence ! Mais vous nous avez fait croire que vous étiez le grand responsable. C'est bien la preuve que ce que nous avons appris en Allemagne est vrai : il ne faut jamais faire confiance à un Juif !

— Je n'ai jamais rien revendiqué ! Je n'ai même pas...

— Vous tentez de me retenir ici, n'est-ce pas ? s'exclama Kaempffer sur un ton de plus en plus menaçant. C'est cela, hein ? Vous faites de votre mieux pour retarder mon arrivée à Ploiesti ?

Cuza se sentit ébranlé par le brusque changement d'idée du major. Cet homme était dément... aussi dément qu'Abdul Alhazred après avoir écrit le *Al Azif*...

Cuza eut une idée.

— Mais, major, j'ai trouvé quelque chose dans l'un de ces livres ! Le capitaine Woermann s'approcha de lui.

— Vous avez trouvé quelque chose ? Vraiment ?

— Il n'a rien trouvé du tout ! persifla Kaempffer. Ce n'est qu'un mensonge de plus pour rester en vie !

Comme vous avez raison, major...

— Laissez-le parler, pour l'amour de Dieu ! dit Woermann, qui se tourna alors vers Cuza. Qu'y est-il dit ? Montrez-le-moi.

Cuza lui indiqua le *Al Azif*, dans le texte original arabe. L'ouvrage datait du VIII^e siècle et n'avait absolument aucun rapport avec le donjon – encore moins avec la Roumanie – mais il espérait que les Allemands l'ignoraient.

Le doute s'empara de Woermann quand il découvrit le manuscrit.

— Je ne sais pas lire ces gribouillis.

— Il ment ! hurla à nouveau Kaempffer.

— Ce livre ne ment pas, major, dit Cuza.

Il se tut un instant en faisant des vœux pour que les deux officiers allemands ne distinguent pas la différence entre le turc et l'arabe ancien, puis il s'enfonça dans son mensonge :

— Ce texte fut écrit par un Turc qui envahit cette région aux côtés de Mohammed II. Il dit qu'il existait un petit château – sa description des innombrables croix prouve bien qu'il s'agit de ce donjon – qui avait été la demeure d'un des seigneurs de Valachie. L'ombre du seigneur défunt permettait aux habitants du cru de se

réfugier sans crainte dans son donjon mais il n'en irait pas de même pour les étrangers ou les envahisseurs qui en franchiraient le portail : il les tuerait alors au rythme d'un par nuit pendant toute la durée de leur séjour. Vous comprenez ? Ce qui se passe aujourd'hui s'est déjà passé il y a un demi-millénaire pour une unité de l'armée turque !

Cuza observa le visage des deux officiers. Il était lui-même surpris de la facilité avec laquelle il avait inventé cette légende. Bien sûr, il y avait des failles, mais avec un peu de chance...

— Quelle absurdité ! ricana Kaempffer.

— Pas nécessairement, dit Woermann. Réfléchissez un peu : les Turcs envahissaient souvent cette région. Et faites le compte de nos morts : avec les deux de cette nuit, cela fait une moyenne d'un par jour depuis notre arrivée, le 22 avril.

— C'est toujours... commença Kaempffer, avant de se tourner vers Cuza... nous ne sommes donc pas les premiers ?

— Non. Selon cet ouvrage, tout au moins.

Cela marchait ! Le plus énorme mensonge que Cuza ait jamais fait de toute sa vie ! Il en aurait pleuré de joie !

— Comment ont-ils finalement résolu ce problème ? demanda Woermann.

— En quittant le donjon.

Il y eut quelques secondes de silence, puis Woermann se tourna vers Kaempffer :

— Je vous avais dit qu'il fallait...

— *Nous ne pouvons pas partir !* cria Kaempffer au bord de l'hystérie. Pas avant dimanche ! Et je vous préviens, Juif, si vous ne trouvez pas de solution avant, votre fille et vous-même m'accompagnerez personnellement à Ploiesti !

— Mais... pourquoi ?

— Vous le verrez quand vous y serez.

Kaempffer parut réfléchir et ajouta :

— Non, je vais vous le dire tout de suite, cela vous incitera peut-être à faire un peu plus d'efforts. Vous avez certainement entendu parler d'Auschwitz et de Buchenwald...

L'estomac de Cuza se noua.

— Les camps de la mort !

— Nous préférons leur donner l'appellation de « centres de réinstallation ». La Roumanie en est privée et ma mission consiste à pallier ce manque. Ceux de votre race plus les Tziganes, les francs-maçons et les autres déchets de l'humanité seront conduits au camp que j'édifierai à Ploiesti. Si vous m'êtes de quelque utilité, je veillerai à ce que votre arrivée au camp soit retardée le plus longtemps possible. Peut-être même mourrez-vous de votre mort naturelle. Mais si vous nous mettez des bâtons dans les roues, votre fille et vous-même serez

parmi nos premiers invités.

Cuza était incapable de prononcer un mot. Son esprit se révoltait à de tels propos. Non, c'était impossible ! Pourtant, la petite lueur qui brillait dans les yeux de Kaempffer lui montra que tout ceci était bien vrai. Il eut finalement la force de lancer un mot :

— *Sauvage !*

— C'est étrange, fit Kaempffer avec un large sourire, j'aime entendre cela dans la bouche d'un Juif : cela prouve que je remplis parfaitement ma mission.

Il se dirigea vers la porte puis fit volte-face.

— Étudiez bien vos livres, Juif. Faites-moi du bon travail. Il n'y a pas que votre bien-être qui en dépende, il y a aussi celui de votre fille.

Il quitta la pièce. Cuza jeta alors un regard implorant à Woermann.

— Capitaine...

— Je ne peux rien pour vous, Herr Professor, dit-il doucement d'une voix teintée de regret. Et je ne peux que vous conseiller d'étudier vos livres. Vous avez déjà trouvé une référence au donjon, cela prouve que vous êtes sur la bonne voie. J'aimerais aussi vous suggérer de dire à votre fille de se trouver une résidence plus sûre que cette auberge... Dans les collines, peut-être.

Il était impossible d'avouer au capitaine qu'il lui avait menti, qu'aucune référence au donjon ne se trouvait dans les pages de ce livre. Quant à Magda :

— Ma fille est très têtue. Elle restera à l'auberge.

— C'est bien ce que je pensais. A part cela, sachez que je ne suis plus le commandant de cette position. D'ailleurs, je me demande même si je l'ai jamais été. Bonne nuit.

— Attendez ! cria Cuza en sortant la petite croix d'argent de sa poche. Prenez-la, je n'en ai plus besoin.

Woermann s'empara de la croix et le dévisagea un instant sans rien dire. Puis il s'en alla.

Cuza demeura prostré dans son fauteuil, en proie à la plus sombre dépression qu'il eût jamais connue. La victoire était impossible à remporter. Si Molasar cessait de tuer les Allemands, Kaempffer partirait pour Ploiesti et se lancerait dans l'extermination systématique de la communauté juive de Roumanie. Si Molasar persistait, Kaempffer détruirait le donjon et ferait de Magda et de lui-même les premières victimes du camp de Ploiesti.

Il fallait trouver une solution. De ce qui se passait ici dépendaient bien d'autres vies que celle de Magda ou la sienne propre. Des centaines de milliers d'existences – des millions, peut-être – étaient en jeu. Il devait bien y avoir un moyen d'arrêter Kaempffer : il

fallait l'empêcher d'entamer sa mission. Il lui semblait de la plus grande importance d'être lundi à Ploiesti. Perdrail-il son poste s'il était retardé ? Cela pourrait peut-être donner un répit aux condamnés.

Et si Kaempffer ne partait jamais du donjon ? S'il lui arrivait un accident fatal ? Mais comment faire ? Comment l'arrêter ?

Cuza se mit à sangloter d'impuissance. Il n'était qu'un vieillard infirme, juif de surcroît, au milieu de dizaines de soldats allemands. Et pourtant, il lui fallait un conseil, une réponse ! Le plus rapidement possible ! Il croisa les doigts et inclina la tête.

O Dieu, aidez-moi, Votre humble serviteur, à trouver la solution aux épreuves de Vos autres serviteurs. Aidez-moi à les aider. Aidez-moi à trouver le moyen de les préserver...

Il ne put terminer sa prière silencieuse, tant était grand son désespoir. A quoi cela servait-il de prier ? Combien étaient-ils ceux qui, au moment de mourir de la main des Allemands, avaient tourné leur cœur et leur esprit vers le Seigneur ? A quoi cela les avait-il avancés ? Ils étaient morts, tous, jusqu'au dernier ! Et lui, qu'advierait-il de lui s'il attendait la réponse à ses prières ? Il mourrait à son tour. Et ce serait encore pire pour Magda.

Le désespoir le submergea.

C'était compter sans Molasar...

Woermann demeura quelques instants derrière la porte du professeur Cuza après l'avoir fermée. Il avait éprouvé une sensation étrange lorsque le vieil homme avait expliqué ce qu'il avait découvert dans le livre mystérieux, la sensation que Cuza disait la vérité tout en l'abreuvant de mensonges. Bizarre. A quoi jouait donc le professeur ?

Il descendit dans la cour, captant au passage l'expression d'angoisse sur le visage des sentinelles. Oui, c'était trop beau pour être vrai. Dix victimes. Une par nuit pendant dix nuits. Si au moins le tueur, ce « seigneur de Valachie » dont parlait Cuza, avait pu patienter jusqu'à demain soir. Kaempffer aurait été parti et lui-même aurait pu ordonner à ses hommes de quitter les lieux. Mais, au train où allaient de nouveau les choses, il leur faudrait rester au donjon jusqu'à la fin de la semaine. Vendredi, samedi, dimanche. Trois nuits avec leur potentiel de morts. Peut-être même plus.

Woermann tourna à droite et parcourut la faible distance qui le séparait de la cave. Les deux derniers cadavres avaient dû rejoindre les autres au sous-sol et il décida de se rendre compte par lui-même si tout avait été fait correctement. Même des einsatzkommandos méritaient un minimum de dignité dans la mort.

Une fois dans la cave, il jeta un coup d'œil dans la pièce où avaient été massacrés les deux hommes ; le tueur ne s'était pas contenté de leur ouvrir la gorge mais leur avait également brisé la

nuque. Des éclats de bois provenant de la porte parsemaient la pièce. Que s'était-il passé ici ? Les victimes ne s'étaient pas servies de leurs armes. Avaient-elles tenté de se sauver en fermant la porte devant leur assaillant ? Personne n'avait donc entendu leurs cris ? Mais peut-être n'avaient-elles pas crié.

Il parcourut le couloir central jusqu'au mur éboulé et entendit des voix en provenance de l'étage inférieur. Dans l'escalier, il croisa les hommes chargés des préparatifs funéraires. Ils se soufflaient dans les mains pour se réchauffer. Woermann les obligea à redescendre avec lui.

— Voyons un peu ce que vous avez fait.

Au sous-sol, la lueur des lampes de poche ou à kérosène montra dix formes blanches allongées sur le sol.

— On a remis un peu d'ordre dans les draps, mon capitaine, dit l'un des hommes en gris.

Tout paraissait en ordre. Woermann allait devoir prendre une décision quant aux cadavres. Il lui fallait les rapatrier, mais comment ?

Kaempffer, bien sûr ! Le major avait projeté de partir dimanche soir, quoi qu'il advînt. Il pourrait emporter les corps à Ploiesti, d'où ils seraient ramenés en Allemagne. Et le problème serait résolu.

Il remarqua alors que le pied gauche du troisième cadavre à partir de la gauche dépassait du drap. En se baissant pour le recouvrir, il remarqua que la botte était salie, un peu comme si son propriétaire avait été tiré par les bras jusqu'à cette chapelle ardente de fortune. En fait, les deux bottes étaient souillées de terre.

Woermann sentit la colère monter en lui puis se calma. Quelle importance cela avait-il, après tout ? Les morts étaient morts. Pourquoi faire des histoires pour une paire de bottes tachées de boue ? La semaine dernière, il aurait jugé cela très grave. Aujourd'hui, ce n'était qu'une peccadille. Malgré tout, ces bottes souillées le préoccupaient. Pourquoi, exactement, il n'en savait rien. Mais elles le préoccupaient.

— Allons-y, dit-il aux hommes qui s'empressèrent de le suivre.

Woermann fit halte au pied des marches et accorda un dernier regard aux cadavres. Ces bottes tachées de boue... Puis il regagna la cave.

Depuis ses appartements à l'arrière de la cour, Kaempffer avait vu Woermann descendre dans la cave et en remonter. Il aurait dû se sentir un peu plus tranquille – pour le reste de la nuit, tout au moins. Non pas parce que les gardes pullulaient littéralement mais parce que la chose qui tuait ses hommes avait déjà fait son œuvre et ne

frapperait plus avant le lever du jour.

En fait, la terreur qu'il éprouvait n'avait jamais été aussi forte.

Une idée particulièrement sinistre lui était venue, née du fait que toutes les victimes étaient des hommes de rang. Les officiers avaient été épargnés. Pourquoi ? Cela pouvait être dû au hasard – les hommes du rang étaient au moins vingt fois plus nombreux que les officiers. Mais Kaempffer ne pouvait s'empêcher de croire que Woermann et lui-même étaient tenus en réserve pour un sort particulièrement épouvantable.

Il ne savait pas pourquoi il pensait cela mais il ne pouvait plus échapper à l'horreur de cette supposition. Il se serait senti partiellement soulagé s'il avait pu partager ses idées avec quelqu'un – n'importe qui. Peut-être même aurait-il pu s'endormir.

Mais il n'y avait personne.

Il lui faudrait donc attendre à la fenêtre sans oser fermer les paupières jusqu'à ce que le soleil eût à nouveau inondé le ciel de sa lumière.

LE DONJON

Vendredi 2 mai

7 heures 32

Magda attendait devant le portail et se balançait nerveusement d'une jambe sur l'autre. Le soleil commençait à briller mais elle avait froid. L'aura de maléfice que dégageait le donjon l'avait frappée dès l'instant où elle avait mis le pied sur la chaussée. La veille, elle ne dépassait pas le ruisseau mais aujourd'hui, elle atteignait déjà l'autre versant du défilé.

Les lourdes portes de bois avaient été repoussées contre les parois de pierre de l'entrée. Les yeux de Magda se posaient alternativement sur la porte de la tour où elle souhaitait ardemment voir paraître Papa et sur la partie arrière de la cour. Les soldats étaient déjà à l'œuvre et descellaient frénétiquement les pierres de la muraille. Leurs gestes étaient ceux de déments – de déments apeurés.

Pourquoi ne partent-ils pas ? Elle ne parvenait pas à comprendre ce qui les retenait ici, alors que le nombre des victimes ne cessait de s'accroître.

Le sort de Papa la préoccupait au plus haut degré. Comment avaient-ils bien pu le traiter après la découverte des corps de ceux qui avaient tenté d'abuser d'elle ? Un instant, l'idée atroce qu'ils avaient pu l'exécuter lui était venue à l'esprit mais ses appréhensions avaient été dissipées par le bref hochement de tête de la sentinelle à qui elle avait demandé l'autorisation de le voir. Et ses pensées pouvaient une fois de plus se fixer sur d'autres sujets.

Des piailllements d'oisillons sous sa fenêtre et la douleur sourde de son genou gauche l'avaient éveillée assez tôt. Elle s'était retrouvée seule dans le lit, sous les couvertures, avec tous ses vêtements. Elle s'était montrée si vulnérable, et Glenn aurait pu facilement en profiter. Mais il ne l'avait pas fait en dépit de tout le désir qu'elle lui avait manifesté.

Bouleversée par le souvenir de sa propre intrépidité, Magda ne parvenait pas à comprendre ce qui lui était advenu. Heureusement,

Glenn l'avait repoussée... ou plutôt, écartée. Elle s'en étonna, heureuse et vexée à la fois.

Pourquoi donc devrait-elle se sentir vexée ? Elle n'avait jamais réfléchi à sa capacité à séduire un homme.

A moins que l'attitude de Glenn n'eût rien à voir avec elle. Peut-être était-il l'un de ces... l'un de ces hommes qui ne peuvent aimer une femme et se tournent vers ceux de leur propre sexe. Non, elle savait que ce n'était pas le cas. Elle se souvint de leur unique baiser, de la façon dont il lui avait répondu – et ce souvenir déclencha en elle une nouvelle bouffée de chaleur.

Tout était bien ainsi. Comment aurait-elle pu le regarder en face s'il avait accepté sa proposition ? Mortifiée par sa légèreté, elle se serait cru obligée de l'éviter et aurait été ainsi privée de sa compagnie. Sa compagnie qu'elle désirait tant.

La nuit précédente avait été une sorte d'aberration, un concours de circonstances exceptionnelles qui ne se reproduirait pas : il y avait eu son épuisement physique et moral, l'agression de la part des soldats, le sauvetage par Molasar, le comportement de son père – tout s'était mêlé pour la laisser temporairement perturbée. Celle qui s'était allongée auprès de Glenn, ce n'était pas Magda Cuza ; c'était une autre femme, qu'elle ne connaissait pas. *Jamais plus* cela ne se reproduirait.

Papa apparut au pied de la tour, poussé par un soldat. Un seul regard, et elle oublia toute sa colère. On eût dit qu'il avait vieilli de vingt ans en une seule nuit. Elle n'aurait jamais cru cela possible, mais il s'était encore affaibli.

Comme il a souffert ! Ses compatriotes, son propre corps et maintenant, l'armée allemande – tout se dresse contre lui. Comment pourrais-je ne pas être à ses côtés ?

Le soldat qui manœuvrait le fauteuil roulant était plus aimable que celui d'hier. Il arrêta Papa devant Magda puis fit demi-tour. Sans un mot, elle conduisit Papa vers la chaussée. Ils n'avaient pas fait douze pas quand il leva la main.

— Arrête-toi ici, Magda.

— Qu'y a-t-il ?

Elle ne voulait pas faire halte parce qu'elle sentait encore l'influence maléfique du donjon. Papa, quant à lui, semblait ne rien remarquer.

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

— Est-ce qu'ils t'ont interrogé ? demanda-t-elle en se penchant vers lui. Ils ne t'ont pas frappé, quand même ?

Il leva vers elle des yeux humides.

— Ils ne m'ont pas frappé mais ils m'ont fait très mal.

— Comment cela ?

Il se mit alors à parler dans le dialecte tzigane que tous deux

connaissaient :

— Écoute-moi, Magda. Je sais à présent pourquoi les SS sont ici. Ce donjon n'est qu'une étape sur la route de Ploiesti, où ce major va entreprendre la construction d'un camp de la mort – pour notre peuple.

Magda se sentit prise de nausées.

— Non, ce n'est pas vrai ! Le gouvernement ne permettra jamais aux Allemands de s'installer ici pour...

— *Ils sont déjà là !* Tu sais que les Allemands construisent des fortifications autour des raffineries de Ploiesti et qu'ils entraînent des soldats roumains au combat. S'ils font déjà tout cela, je ne vois pas pourquoi il serait si difficile de croire qu'ils n'ont pas l'intention d'apprendre aux Roumains à tuer les Juifs. J'ai cru comprendre que le major avait pas mal d'expérience en matière d'extermination. Il aime son travail et cela fera de lui un bon professeur, j'en suis certain.

C'était impossible ! Mais n'avait-elle pas également proclamé que Molasar ne pouvait exister ? Des histoires circulaient à Bucarest sur les camps de la mort, leurs atrocités, leurs victimes innombrables – autant d'anecdotes que l'on ne croyait pas au début et qui, ajoutées les unes aux autres, constituaient un témoignage accablant que les Juifs les plus sceptiques finissaient par accepter. Les chrétiens, eux, n'y croyaient pas. Parce qu'ils n'étaient pas menacés. Ce n'était pas leur intérêt de croire – cela aurait pu même être à leur désavantage.

— C'est un emplacement excellent, dit Papa d'une voix lasse, dépourvue de toute émotion. Il est facile de nous y conduire. Et si l'un de leurs ennemis se mettait à bombarder les champs pétrolifères, le cataclysme qui en résulterait ne ferait que hâter la tâche des nazis. Et puis, qui sait ? l'existence du camp pourrait même empêcher l'ennemi de bombarder les champs, bien que j'en doute.

Au bout de quelques secondes, il ajouta :

— Il faut neutraliser Kaempffer.

Magda se redressa brutalement, faisant renaître la douleur dans son genou.

— Tu ne crois tout de même pas pouvoir l'arrêter *tout seul* ? Tu serais mort au moins douze fois avant d'avoir pu le frapper !

— Il faut trouver une solution. Je ne m'inquiète plus seulement pour ta vie mais pour celle de milliers de personnes, qui toutes dépendent de Kaempffer.

— Même si quelque chose parvenait à l'arrêter, ils en enverraient un autre à sa place !

— Oui, mais cela prendra du temps, et le temps joue en notre faveur. Dans l'intervalle, la Russie aura peut-être attaqué les Allemands, à moins que ce ne soit le contraire. Cela m'étonnerait que deux molosses comme Hitler et Staline s'observent longtemps sans se

sauter à la gorge. Et le camp de Ploiesti sera peut-être oublié dans le conflit qui s'ensuivra.

— Mais comment peut-on arrêter le major ?

Elle voulait forcer Papa à se rendre compte par lui-même de la folie de son projet.

— Peut-être grâce à Molasar.

— Papa, non !

— Attends, dit-il en levant une main gantée. Molasar m'a laissé entendre que je pourrais devenir son allié contre les Allemands. Je ne sais pas encore comment je peux lui rendre service mais j'aurai la réponse dès ce soir. Et je lui demanderai de mettre fin aux agissements du major Kaempffer.

— Tu ne peux pas discuter avec un être tel que Molasar ! Tu ne peux pas croire qu'il ne te tuera pas pour finir !

— Ma propre vie m'importe peu. Je te l'ai déjà dit, l'enjeu est capital. Je crois que tu le juges un peu hâtivement. Il a un certain sens de l'honneur. Tu réagis en femme et non en universitaire. Molasar est un produit de son temps, et son époque était avide de sang. Mais il possède une sorte de fierté nationaliste qui se trouve offensée par la présence des Allemands. Je pourrai profiter de ce détail. Il voit en nous des compatriotes, des Valaques, et se sent mieux disposé à notre égard. Ne t'a-t-il pas sauvée des deux Allemands qui voulaient te déshonorer ? Il aurait très bien pu faire de toi sa troisième victime. Non, nous devons essayer de nous servir de lui ! Il n'y a pas d'autre solution !

Magda réfléchit pour lui opposer quelque argument mais sans résultat. Il n'y avait vraiment pas d'autre solution, même si ce projet la rebutait au plus haut point. Ne se montrait-elle pas trop sévère avec Molasar ? Ne lui semblait-il si mauvais que parce qu'il était différent ? Et le major Kaempffer, n'était-ce pas un exemple de créature foncièrement mauvaise ?

— Je n'aime pas cela, Papa, parvint-elle à dire.

— Je ne te demande pas d'aimer cette idée. Et personne ne nous a dit que la solution serait facile – si solution il y a, dit-il dans un bâillement. J'aimerais à présent que tu me ramènes à ma chambre. J'ai besoin de dormir avant ce soir. Je devrai disposer de tous mes esprits si je veux passer un accord avec Molasar.

— C'est un pacte avec le diable, dit Magda dont la voix n'était plus qu'un murmure.

— Non, Magda. Le diable qui vit dans ce donjon porte un uniforme noir à tête de mort et a le grade de *Sturmabführer*.

Magda l'avait reconduit au portail puis avait attendu qu'un soldat vînt s'en charger. Elle s'empressa ensuite de regagner l'auberge.

Tout allait trop vite. Elle avait toujours mené une existence scandée par la musique, les recherches et les livres anciens. Elle n'était pas faite pour les intrigues.

Elle espérait seulement que Papa sût parfaitement ce qu'il allait entreprendre.

Ce n'est qu'aux abords de l'auberge qu'elle échappa à l'atmosphère glacée du donjon. Elle fit le tour de la maison à la recherche de Glenn mais il n'était pas dehors. Pas plus que dans la salle à manger. Elle monta au premier et s'arrêta devant sa porte pour tendre l'oreille : pas le moindre bruit. Il ne devait pas être homme à faire la grasse matinée et était certainement en train de lire.

Elle se préparait à frapper de nouveau quand elle se ravisa. Il valait mieux le rencontrer par hasard dans l'auberge qu'avoir l'air de lui courir après.

De retour dans sa propre chambre, elle entendit les piailllements plaintifs des oisillons et se pencha à la fenêtre pour tenter de les apercevoir. Elle vit quatre têtes minuscules jaillir hors du nid. La mère n'était pas là et les petits paraissaient très affamés.

Elle prit sa mandoline pour la reposer après avoir plaqué quelques accords. Trop nerveuse pour jouer, elle quitta brusquement la chambre pour se diriger une nouvelle fois vers celle de Glenn.

Elle frappa par deux fois sur la porte de bois. Nulle réponse, nul mouvement à l'intérieur. Elle hésita puis céda à son impulsion. Elle tourna le bouton, et la porte s'ouvrit.

— Glenn ?

La chambre était vide. Elle la connaissait bien, pour y avoir séjourné lors de sa dernière visite au donjon. Pourtant, quelque chose avait changé. Magda observa les murs, les meubles. Le miroir – oui, le miroir placé normalement au-dessus du bureau avait disparu. Il avait dû se briser et n'avait pas été remplacé.

Magda pénétra dans la chambre, qu'elle parcourut lentement. C'était donc ici qu'il vivait, et voici le lit défait où il dormait. Elle se demanda ce qu'il penserait s'il venait à rentrer à cet instant. Comment pourrait-elle lui expliquer sa présence ? Elle se dit alors qu'il était plus sage de partir.

En faisant demi-tour, elle remarqua que la porte du placard était entrebâillée. Quelque chose brillait à l'intérieur, et sa curiosité fut la plus forte. Elle ouvrit toute grande la porte.

Le miroir censé orner le mur de la chambre était rangé dans le placard. Quel intérêt Glenn aurait-il eu à l'enlever ? En fait, il avait dû se décrocher et Iuliu n'avait pas pris la peine de le remettre en place.

Le placard contenait également quelques vêtements et, surtout, un objet étrange : une sorte de caisse de cuir et de bois, presque aussi haute qu'elle.

Magda effleura le cuir craquelé – il devait être très ancien, à moins que l'on ne l'ait pas entretenu. Elle ne parvenait pas à deviner ce qu'il pouvait y avoir à l'intérieur. Elle était seule dans la chambre et il n'y avait pas de bruit dans l'auberge. Il ne lui faudrait que quelques secondes pour manœuvrer les loquets, jeter un coup d'œil, refermer la boîte.

Les trois fermoirs de cuivre crissèrent en s'ouvrant, comme s'il y avait du sable dans les charnières. Puis elle souleva le couvercle.

Magda ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait. L'objet était métallique – quel métal ? elle n'aurait pu le dire. D'un bleu sombre, électrique, il avait la forme d'un coin extrêmement allongé. Cette longue pièce de métal pointue, aux côtés tranchants, ressemblait à une épée. Oui, c'était cela ! Une épée, ou plutôt, un glaive ! A la différence près qu'il n'y avait pas de garde, rien qu'une grosse pointe d'une vingtaine de centimètres de long qui aurait pu s'enchâsser dans une garde. Quelle arme terrible c'eût été alors !

Ses yeux furent attirés par les marques portées sur la lame. Elle était couverte de symboles étranges gravés très profondément dans le métal bleu. Les rainures étaient si larges qu'elle pouvait y glisser son petit doigt. Ces symboles étaient des runes, bien qu'elle n'en eût jamais vu de telles. Elle connaissait parfaitement les inscriptions runiques germaniques ou scandinaves. même celles qui dataient des Ages Sombres de l'histoire de l'humanité. Mais ces runes étaient plus anciennes. Bien plus anciennes. Il y avait en elles une sorte d'inconcevable antiquité qui la troublait au plus profond de son âme. La lame de ce glaive était extraordinairement *ancienne* – au point qu'elle en vint à se demander qui ou quoi l'avait forgée.

La porte de la chambre se referma brutalement.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Magda sursauta et s'empressa de rabattre le couvercle sur la lame puis elle se retourna pour découvrir Glenn debout devant elle.

— Glenn, je...

— Et moi qui croyais que je pouvais vous faire confiance ! s'écria-t-il, l'air furieux. Qu'est-ce que vous espériez trouver là-dedans ?

— Rien... je vous cherchais.

Elle ne comprenait pas pourquoi sa colère était si intense. Bien sûr, il avait le droit de lui en vouloir, mais tout de même.

— Vous pensiez me trouver dans ce placard ?

— Non ! Je...

Pourquoi tenter de se justifier ? Elle n'avait rien à faire ici. Elle était dans son tort et le savait parfaitement. Mais elle n'était pas venue le voler, seulement... La réaction brutale de Glenn l'irritait au plus haut point et elle sentit la colère monter en elle, ce qui lui donna le

courage d'affronter son regard.

— Je m'intéresse à vous, c'est tout. Je suis venue vous parler. Je... j'aime votre compagnie, et je ne sais rien de vous. Mais soyez sans crainte, cela ne se reproduira plus.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée mais ne parvint pas à l'atteindre. Une main s'était posée sur son épaule et Glenn l'attira vers lui avec une douceur non dénuée de fermeté. Elle lui fit face et leurs yeux se rencontrèrent.

— Magda... commença-t-il.

Puis il la plaqua contre lui et écrasa ses lèvres sur les siennes. Magda eut un instant envie de résister, de lui marteler la poitrine de coups de poing avant de s'enfuir, mais elle n'en fit rien. Une vague de désir la submergeait. Elle jeta les bras autour du cou de Glenn et se serra plus fort contre lui. Sa langue jouait avec la sienne et les mains de Glenn commencèrent d'explorer son corps, lui caressant les fesses malgré l'épaisseur du tissu et pressant ses seins comprimés dans le corsage. Ses doigts dénouèrent son fichu et le lâchèrent avant de défaire un à un les boutons de son tricot. Et elle ne fit rien pour les en empêcher. Ses vêtements l'enserraient et il faisait soudain si chaud dans cette pièce...

Il y eut un bref instant où elle aurait pu l'arrêter et lui échapper. Lorsque les pans de son tricot s'écartèrent, une petite voix s'éleva en elle : *Que m'arrive-t-il ? Est-ce bien moi ? C'est trop fou !* C'était la voix de l'ancienne Magda, celle de la jeune femme qui avait dû faire front depuis la mort de sa mère.

Mais cette voix fut étouffée par une autre Magda, une étrangère, une Magda qui avait grandi en secret dans les ruines de tout ce qu'avait cru l'ancienne Magda. Le passé n'existait plus. Il n'y avait plus que le moment présent. Et Glenn.

Le tricot tomba à terre, puis le chemisier blanc. Les cheveux de Magda balayaient ses épaules dénudées. Glenn fit alors glisser le soutien-gorge, libérant ses seins. Sans cesser de l'embrasser passionnément, il fit courir ses doigts sur sa poitrine, s'attardant sur les pointes dressées et traçant de petits cercles concentriques qui projetaient en elle des vibrations de plaisir. Ses lèvres abandonnèrent enfin sa bouche pour explorer sa gorge, la vallée de ses seins, ses mamelons durcis. Avec un petit cri, elle rejeta la tête en arrière et écrasa sa poitrine contre son visage tandis que la volupté envahissait peu à peu son bas-ventre.

Il la souleva et la porta jusqu'au lit, la débarrassant de ses vêtements sans cesser de l'honorer de la langue et des lèvres. Puis il se dénuda à son tour et s'allongea sur elle. Les mains de Magda semblaient avoir une vie propre et courir sur le corps de Glenn comme pour s'assurer qu'il était bien réel. Il chercha alors à la pénétrer. Ce fut

une brève douleur puis une sensation merveilleuse.

Mon Dieu ! se dit-elle, secouée par des ondes de plaisir. C'est donc cela ? L'acte splendide que j'ai négligé pendant toutes ces années ? C'est trop beau, trop grand ! Et je n'ai rien perdu, en fait, car je n'aurais jamais pu trouver un homme comme Glenn !

Il commença de se mouvoir en elle et elle s'accorda à son rythme. Sa volupté s'accrut, inexorablement, jusqu'à ce qu'elle sentît Glenn se cabrer et déclencher sa propre extase. Pour Magda Cuza, l'univers tout entier se déchira en un éclair de flammes.

Haletante, les paupières mi-closes, elle le vit s'effondrer à son côté.

Ils passèrent la journée sur ce lit étroit, à rire et à bavarder, à se murmurer des choses sans importance et à se découvrir mutuellement. Glenn savait tant de choses qu'il lui révélait les secrets de sa propre chair. Il était doux, patient, tendre, et son corps la fascinait. Le corps de l'homme était pour elle une chose nouvelle, et elle se demanda si tous les hommes étaient aussi musclés que lui. Des poils roux recouvraient sa poitrine, et d'anciennes cicatrices blanchâtres tranchaient sur sa peau olivâtre. Lorsqu'elle l'interrogeait sur leur origine, il se contentait de répondre qu'il avait eu un accident puis lui faisait l'amour pour détourner sa curiosité.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les montagnes, ils s'habillèrent et allèrent se promener main dans la main, s'arrêtant souvent pour s'enlacer et s'embrasser. Lidia servait le dîner quand ils revinrent à l'auberge. Magda mourait de faim et dévora littéralement son repas sans quitter Glenn des yeux.

Sitôt le dîner achevé, ils s'élancèrent dans l'escalier, Magda en tête, riant aux éclats. Et elle l'entraîna dans *sa* chambre, dans *son* lit.

Plusieurs heures plus tard, rassasiée d'amour, Magda savait qu'elle était amoureuse. Magda Cuza, la vieille fille, le rat de bibliothèque, était amoureuse. Et elle savait qu'il la désirait.

Elle ferma les yeux. Les cris des oisillons lui parvinrent alors, plus faibles que ce matin, plus désespérés aussi. Mais elle s'endormit avant de prendre conscience qu'il y avait quelque chose d'anormal.

Il contempla le visage de Magda dans la pénombre. Paisible et innocent. Le visage d'un enfant. Il la serra plus fort dans ses bras, comme s'il redoutait de la voir partir.

Il aurait dû s'en éloigner, il le savait, mais il s'était senti irrésistiblement attiré vers elle. Elle avait fouillé les cendres de sentiments qu'il pensait éteints depuis longtemps et mis au jour des charbons ardents. Et, ce matin, quand il s'était emporté contre elle, les charbons s'étaient embrasés.

Leur aventure était-elle voulue par le destin ? Il avait vu et vécu

trop de choses pour croire que tout était immuablement agencé. Malgré cela, certains événements étaient... inévitables. La différence était subtile, quoique capitale.

Il avait eu tort de la laisser s'attacher à lui alors qu'il ignorait s'il pourrait jamais quitter ces lieux. Mais peut-être n'était-il venu ici que pour la rencontrer. S'il mourrait ici, ce serait avec le parfum de Magda aux lèvres. Non, il lui était interdit de s'abandonner, d'écouter son cœur, car cela réduirait considérablement ses chances dans le combat qu'il allait devoir livrer. Mais, en supposant qu'il triomphât et survécût, Magda voudrait-elle encore de lui lorsqu'elle connaîtrait toute la vérité ?

LE DONJON

Vendredi 2 mai

21 heures 37

Le capitaine Woermann était installé devant le chevalet. Il avait eu l'intention de s'obliger à effacer l'ombre du pendu. Mais à présent, la palette à la main, il se rendait compte qu'il n'en avait plus du tout envie. L'ombre resterait là. Cela n'avait aucune importance parce qu'il n'emporterait pas le tableau avec lui. Il voulait que personne n'évoque cet endroit après son départ. Son *éventuel* départ.

Dehors, toutes les lampes du donjon étaient allumées et les sentinelles armées jusqu'aux dents allaient par paire, prêtes à tirer à la moindre provocation. Le revolver de Woermann était posé sur son sac de couchage, rangé dans l'étui, oublié.

Il s'était forgé une théorie ; même s'il ne la prenait pas au sérieux, c'était celle qui intégrait le maximum de faits et apportait une solution à la plupart des mystères. Le donjon était vivant. Cela expliquait pourquoi personne n'avait jamais pu voir la chose qui avait tué les hommes, la traquer ou découvrir son repaire. Le donjon était le seul assassin.

Il y avait pourtant une chose qui ne collait pas avec cette théorie. Une chose capitale. Le donjon ne s'était pas montré malveillant dès leur arrivée. Bien sûr, les oiseaux évitaient d'y nicher, mais Woermann n'avait rien senti de *mauvais* jusqu'à l'instant où la croix fut descellée du mur de la cave. Le donjon s'était alors transformé et avait eu soif de sang.

Personne n'avait jamais vraiment exploré les sous-sols. En fait, cela n'était pas apparu nécessaire. Les sentinelles n'avaient aperçu qui que ce soit entrer ou sortir par la brèche. Peut-être faudrait-il explorer les sous-sols. C'était peut-être dans ces cavernes que battait le cœur du donjon. C'était là qu'il fallait chercher. Non, cela prendrait un temps fou. Les cavernes avaient peut-être plusieurs kilomètres de long et, franchement, personne n'avait très envie de s'y aventurer. La nuit y était éternelle. Et la nuit était devenue le pire ennemi. Seuls les

cadavres se moquaient bien d'y séjourner.

Les cadavres... avec leurs bottes pleines de boue et leurs draps froissés. Woermann ne cessait d'y penser. La boue sur les bottes l'obsédait et, surtout, le troublait de façon incompréhensible.

Immobile, il continua de regarder fixement le tableau.

Kaempffer était assis en tailleur, un Schmeisser sur les genoux. Il ne cessait de trembler et comprenait à présent à quel point une terreur permanente peut être épuisante.

Il fallait qu'il quitte cet endroit !

Faire sauter le donjon dès demain, c'était cela la meilleure solution ! Placer les charges et tout réduire en poussière après déjeuner. Ainsi, il passerait la nuit de samedi à Ploiesti, sur un vrai matelas, sans sursauter au moindre bruit ou au plus infime courant d'air.

C'était hélas impossible. S'il partait dès demain, ses états de service en pâtiraient. Il ne devait pas être à Ploiesti avant lundi et on comptait sur lui pour profiter de cet intervalle pour régler les problèmes du donjon. Il ne pourrait miner le donjon qu'en dernier ressort. Le Commandement Suprême avait décidé de faire surveiller le défilé et ce donjon constituait un poste d'observation idéal. Il ne pouvait pas le faire sauter.

Il entendit les pas mesurés de deux einsatzkommandos dans le couloir. Le palier était doublement gardé, il s'en était assuré par lui-même. Bien qu'un coup de fusil ne pût rien contre l'auteur des crimes – non, il espérait tout simplement que les gardes seraient tués avant lui et qu'il survivrait encore une fois. Toute la journée, il avait forcé les hommes à démanteler les murailles, et ils n'avaient pas trouvé le moindre passage secret menant à ses appartements, pas la plus petite cachette.

Malgré cela, il avait peur, et il grelottait.

Le froid et les ténèbres envahirent à nouveau la pièce mais Cuza se sentait trop faible, trop malade, pour tourner son fauteuil et faire face à Molasar. Il n'avait plus de codéine et souffrait atrocement des articulations.

— Comment faites-vous pour entrer et sortir de cette pièce ? demanda-t-il, n'ayant rien de mieux à dire.

Il avait observé le bloc de pierre en espérant le voir pivoter devant Molasar, mais celui-ci était apparu derrière lui.

— Je me déplace d'une façon qui ne nécessite ni portes ni passages secrets. C'est une méthode qui échapperait totalement à votre entendement.

— S'il n'y avait que cela, murmura Cuza, incapable de dissimuler son désespoir.

La journée avait été maussade. En plus de la douleur qui ne lui avait pas laissé une seconde de répit, il avait vu l'espoir de sauver son peuple s'évanouir en un instant. Il avait envisagé de signer une sorte de pacte avec Molasar. Mais dans quel but ? La fin du major ? Magda ne s'était pas trompée ce matin : neutraliser Kaempffer ne ferait que retarder l'inévitable. La situation pourrait même empirer. Il y aurait certainement de terribles représailles contre les Juifs de Roumanie si un officier SS chargé d'édifier un camp de la mort se faisait assassiner. Un autre officier serait désigné pour prendre ses fonctions à Ploiesti. La semaine prochaine, le mois prochain – les Allemands avaient tout leur temps. Ils remportaient toutes les victoires et conquéraient tous les pays. Rien ne semblait pouvoir les arrêter. Et, quand ils auraient finalement la mainmise sur le monde entier, ils pourraient mener à bien la politique raciale du dément qui leur servait de chef.

En fin de compte, tout ce que pourrait entreprendre un professeur infirme se révélerait vain.

Et puis, il y avait surtout le fait irrécusable que Molasar redoutait la croix !

Molasar pénétra dans son champ de vision et se planta devant lui. *Comme c'est étrange*, se dit Cuza. *Peut-être me suis-je complètement renfermé sur moi-même, à moins que je ne me sois habitué à Molasar.* Ce soir, il n'éprouvait pas la même gêne en présence de Molasar. Peut-être était-il devenu complètement insensible.

— Je crois que vous allez mourir, dit Molasar sans le moindre préambule.

Cuza sursauta.

— De vos mains ?

— Non, tout seul.

Molasar était-il capable de lire dans les pensées ? C'était une idée qu'il avait retournée en tous sens : la fin de sa vie serait une solution à tous ses problèmes. Elle libérerait Magda. Elle pourrait s'enfuir dans les collines et échapper à Kaempffer, à la Garde de Fer, à tous les autres. Oui, cette idée lui était venue, mais il n'avait aucun moyen de la mettre en pratique.

— Peut-être, dit Cuza en évitant son regard, mais cela se passera peut-être dans le camp de la mort du major Kaempffer.

— Un camp de la mort ? répéta Molasar en se penchant vers lui. Qu'est-ce que cela ? Un endroit où les gens se rendent pour mourir ?

— Non, plutôt un endroit où l'on amène les gens pour les tuer. Le major va bientôt construire un de ces camps non loin d'ici.

— Pour tuer des Valaques ?

Sous l'effet de la fureur, les lèvres de Molasar se retroussèrent

sur ses dents anormalement longues.

— Un Allemand est ici, qui veut tuer *mon* peuple ?

— Il ne s'agit pas de votre peuple, dit Cuza qui ne pouvait contrôler son désespoir, mais de Juifs. Je ne pense pas que leur sort vous intéresse.

— Moi seul peux décider de ce qui m'intéresse ! Mais pourquoi des Juifs ? Il n'y en a pas en Valachie – du moins, pas assez pour qu'on s'en préoccupe.

— C'était vrai à l'époque où vous avez édifié ce donjon. Mais nous avons été chassés d'Espagne et des autres pays de l'ouest de l'Europe. La plupart se sont établis en Turquie mais bon nombre ont préféré la Pologne, la Hongrie et la Valachie.

— *Nous* ? fit Molasar, étonné. Vous êtes juif ?

Cuza hocha la tête. Il s'attendait à entendre l'ancien boyard se répandre en blasphèmes antisémites. Mais Molasar dit :

— Vous êtes aussi un Valaque.

— La Valachie et la Moldavie ont formé un pays appelé Roumanie.

— Peu importe les noms. Êtes-vous nés ici, vous et les autres Juifs destinés au camp de la mort ?

— Oui, mais...

— Alors, vous êtes des Valaques !

Cuza sentait que Molasar perdait patience mais il lui devait une explication :

— Nos ancêtres étaient des émigrants et...

— C'est la même chose ! Mon grand-père est venu de Hongrie. Mais moi, qui suis né sur cette terre, je n'en suis pas moins valaque ! Et il en est de même pour les Juifs dont vous me parlez : ce sont des Valaques, mes compatriotes !

Molasar se redressa avec fierté pour ajouter :

— Et je ne permettrai pas à un Allemand de venir dans mon pays pour tuer mes compatriotes !

Voilà qui est typique ! se dit Cuza. *Je suis sûr qu'il ne s'est jamais élevé contre les déprédations commises à l'encontre des paysans par les autres boyards. De même qu'il n'a jamais protesté contre les empalements chers à Vlad Tepes. Il était tout à fait normal que la noblesse de Valachie décimât la populace ! Mais un étranger, pensez donc !*

Molasar s'était retiré dans l'ombre.

— Parlez-moi de ces camps de la mort.

— J'aimerais mieux ne pas le faire, c'est trop...

— Dites-moi tout !

— C'est bien, fit Cuza en soupirant. Le premier camp a été édifié à Buchenwald, ou peut-être à Dachau, il y a huit ans de cela. Mais il y en a bien d'autres : Flossenbourg, Ravensbrück, Natzweiler, Auschwitz,

sans compter tous ceux dont je ne connais même pas le nom. Et il y en aura bientôt un en Roumanie – en Valachie, si vous préférez. Ces camps ont tous la même finalité : le regroupement de millions d'hommes et de femmes, qui connaîtront ensuite la torture, l'humiliation, les travaux forcés puis l'extermination.

— Des millions ?

Il était clair que Molasar était troublé par cette révélation. Ombre tapie dans l'ombre, il parlait avec une certaine frénésie.

— Oui, des millions, répéta Cuza d'une voix ferme.

— Je vais tuer ce major allemand !

— Cela ne servira à rien. Ils sont des milliers comme lui ; vous pourriez en tuer un certain nombre mais ce serait finalement eux qui apprendraient à vous tuer.

— Qui les envoie ?

— Leur chef est un homme nommé Hitler qui...

— Un roi ? Un prince ?

— Non... je crois que le mot *voevod* serait le plus approprié.

— Ah ! Un seigneur de la guerre ! Eh bien, je le tuerai, et il n'enverra plus personne !

Molasar avait énoncé cela si naturellement que Cuza mit quelque temps à saisir sa pensée.

— Qu'avez-vous dit ?

— Le seigneur Hitler – dès que j'aurai recouvré toutes mes forces, je m'abreuverai de son sang !

Cuza se sentait comme un noyé à qui l'on tire subitement la tête hors de l'eau.

— Mais c'est impossible ! Il est extrêmement bien protégé et réside à Berlin !

Molasar se montra alors en pleine lumière. Une sorte de sourire barrait son visage.

— La protection du seigneur Hitler ne sera pas plus efficace que celle des laquais qui ont envahi ce donjon. Je m'emparerai de lui si tel est mon bon plaisir, quel que soit le nombre de portes et d'hommes d'armes qui me séparent de lui. Peu importe également le pays où il se trouve, je l'atteindrai dès que je serai assez fort !

Cuza ne pouvait plus cacher son émotion. L'espoir, enfin, un espoir plus grand que tout ce dont il aurait pu rêver !

— Quand ? Quand vous rendrez-vous à Berlin ?

— Je serai prêt demain soir. Je serai assez fort quand j'aurai tué tous les envahisseurs.

— Eh bien, je suis heureux qu'ils ne m'aient pas écouté quand je leur ai conseillé de quitter le donjon.

— *Vous avez fait quoi ?*

Molasar avait poussé un véritable hurlement et ses mains se

tordaient frénétiquement comme s'il se retenait de lacérer le visage de Cuza.

— Je suis désolé, dit Cuza, je croyais que cela correspondait à votre désir...

— Je ne désire qu'une chose, *leur vie* ! Et si je veux autre chose, je vous le ferai savoir et vous m'obéirez en tout point !

— Oui, oui, bredouilla Cuza, qui semblait avoir oublié avec quelle sorte de créature il était en train de discuter.

— C'est bien, car il me faut l'aide d'un mortel. Il en a toujours été ainsi. Limité que je suis aux heures sombres, j'ai besoin de quelqu'un qui puisse agir en plein jour et effectuer pour moi certains préparatifs. Dans le passé, je me suis adjoint des hommes dont les appétits étaient différents du mien – et différents de ceux de leurs contemporains. Je les ai récompensés en leur fournissant le moyen de satisfaire ces appétits. Mais vous... je crois que votre prix est en accord avec mes propres désirs. Nous luttons dès maintenant pour une cause commune.

Cuza contempla ses pauvres mains déformées par la maladie.

— Je ne crois pas que je ferai un très bon agent.

— La mission que je vous confierai demain soir est des plus simples : un objet qui m'est précieux doit être ôté de ce donjon et dissimulé dans les collines. Je serai alors libre de poursuivre et de détruire ceux qui en veulent à mes compatriotes.

Une sensation étrange s'empara de Cuza. Il se mit à imaginer Hitler et Himmler tremblant devant Molasar puis il vit leurs cadavres dépecés, décapités, exhibés à l'entrée d'un camp de la mort dépeuplé. Ce serait la fin de la guerre, le salut de son peuple ! L'avenir s'ouvrirait devant Magda, ce serait la fin d'Antonescu et de la Garde de Fer, sa réintégration à l'Université.

Il retomba brutalement dans la réalité. Comment pourrait-il porter quoi que ce soit hors du donjon ? Comment pourrait-il gagner les collines alors que ses forces ne lui permettaient même pas de franchir la porte ?

— Il vous faudra un homme valide, dit-il à Molasar d'une voix qui semblait devoir se briser. L'invalides que je suis ne vous serait d'aucun secours.

Il sentit plus qu'il ne vit Molasar faire le tour de la table et se placer à côté de lui. Il y eut une légère pression sur son épaule – la main de Molasar. Il leva alors les yeux et vit Molasar qui le regardait. Le sourire aux lèvres.

— Je crois que l'étendue de mes pouvoirs vous surprendra.

L'AUBERGE

Samedi 3 mai

10 heures 20

La joie.

Oui, c'était bien cela. Magda n'aurait jamais cru que ce pût être aussi merveilleux de s'éveiller dans les bras d'un être aimé. La paix, aussi, et la sécurité. La journée qui commençait serait bien plus lumineuse, maintenant qu'elle savait que Glenn la partagerait avec elle.

Glenn dormait toujours et Magda ne voulait pas le réveiller, même si elle ne pouvait empêcher sa main de se poser sur lui. Sa paume effleura son épaule, les cicatrices de sa poitrine. Elle se serra plus fort contre lui, et le désir l'enflamma. Si seulement il avait ouvert les yeux à cet instant...

Magda contempla son visage. Elle ignorait pratiquement tout de lui. D'où venait-il au juste ? Quelle avait été son enfance ? Que faisait-il dans ces montagnes et pourquoi transportait-il la lame d'un glaive ? Toutes ces questions rendaient Magda nerveuse comme une collégienne, et elle ne se souvenait pas d'avoir été plus heureuse de toute son existence.

Elle aurait souhaité que Papa le connaisse. Les deux hommes se seraient si bien entendus. Mais elle se demanda également comment Papa aurait réagi à l'annonce de leur intimité. Glenn n'était pas juif... elle ne savait pas ce qu'il était mais il était évident qu'il n'était pas juif. Pour elle, cela ne faisait aucune différence, mais Papa avait toujours accordé une grande importance à ce détail.

Papa...

Le remords étouffa son désir naissant. Elle nichait au creux des bras de Glenn et ne pensait qu'à sa jouissance, pendant que Papa se morfondait dans une pièce glacée, entouré de démons humains et vivant dans l'attente de rencontrer une créature de l'Enfer. Elle aurait dû avoir honte !

Pourtant, elle n'avait fait que dérober un peu de plaisir. Elle

n'avait pas abandonné Papa. Elle se trouvait toujours à l'auberge. Il l'avait chassée du donjon et n'avait pas voulu s'en éloigner hier matin. S'il l'avait accompagnée à l'auberge, elle ne serait pas entrée dans la chambre de Glenn.

Tout ce qui s'est passé hier ou cette nuit ne change rien au problème, se dit-elle. Oui, *j'ai changé*, mais la situation est toujours la même. Papa et moi sommes toujours à la merci des Allemands. Nous sommes toujours juifs. Et ce sont toujours des Nazis.

Magda quitta le lit et s'enveloppa dans une couverture pour s'approcher de la fenêtre. Le donjon – elle l'avait *senti* avant même de le voir. L'aura maléfique s'était étendue au village pendant la nuit, comme si Molasar cherchait à l'atteindre, où qu'elle fût.

Le donjon se dressait de l'autre côté de la gorge, pierres grises sous un ciel gris où flottaient encore des rubans de brume. Le portail était ouvert, les sentinelles arpentaient les murailles. Quelque chose avançait sur la chaussée, en direction de l'auberge. Magda cligna des yeux pour tenter de voir de quoi il s'agissait.

Le fauteuil roulant. Et dedans, Papa. Mais personne ne le poussait. Seul, il manœuvrait les roues métalliques à toute allure !

C'était impossible, et pourtant, cela était. Et Papa se dirigeait vers l'auberge !

Elle cria à Glenn de se lever puis ramassa ses vêtements éparpillés dans la chambre. Glenn fut debout en un instant : tout en riant de son émoi, il l'aida à s'habiller. Mais Magda ne trouvait pas cela drôle. Frénétiquement, elle se vêtit puis quitta la pièce. Il fallait qu'elle fût au rez-de-chaussée pour accueillir Papa.

Ce matin-là. Papa débordait de joie, lui aussi.

Il avait été guéri. Ses mains n'avaient plus besoin de gants pour se protéger de l'air glacé. Ses bras s'actionnaient comme des pistons bien huilés et sa tête tournait librement sur son axe. Sa langue était humide, la salive coulait dans sa gorge ; son visage n'était plus tendu, de sorte qu'il pouvait de nouveau sourire sans indisposer les autres.

Oui, il souriait, habité par la joie d'avoir recouvré sa mobilité, de pouvoir à nouveau agir par lui-même et jouer un rôle actif dans le monde environnant.

Des larmes ! Des larmes jaillissaient de ses yeux. Il avait maintes fois pleuré depuis le jour où la maladie l'avait frappé, mais les larmes s'étaient depuis longtemps taries. Mais ce matin, ses yeux étaient humides et ses joues ruisselaient.

Cuza ne savait pas très bien à quoi s'attendre quand, la nuit précédente, Molasar avait placé sa main sur son épaule. Il avait éprouvé un curieux sentiment. Molasar lui avait ordonné de se coucher et promis que les choses seraient différentes à son réveil. Il

avait bien dormi, sans que jamais le besoin de boire pour humidifier sa bouche desséchée ne le tirât du sommeil, et s'était réveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

Il avait pu s'asseoir dans le lit puis se lever sans se tenir à la chaise ou au mur. Dès cet instant, il avait compris qu'il serait capable d'aider Molasar. Tout ce qu'il lui demanderait, il le ferait.

Quitter le donjon avait été un peu plus compliqué. Personne ne devait soupçonner qu'il pouvait marcher et il singea l'infirmes qu'il était la veille encore. Les sentinelles le regardèrent passer sans tenter de l'arrêter puisqu'il avait le droit de rendre visite à sa fille. Grâce au ciel, il n'avait pas rencontré les officiers.

Et maintenant, il allait montrer à Magda ce que Molasar avait fait pour lui.

Le fauteuil aborda brutalement la fin de la chaussée et Cuza faillit être précipité en avant, mais cela n'avait aucune importance. La manœuvre des roues était plus compliquée sur la terre ; Cuza y vit le moyen de fortifier les muscles de ses bras, anormalement vigoureux malgré des années d'inutilité. Il arriva devant la porte de l'auberge puis contourna le bâtiment avant de s'immobiliser. Il était à l'abri des regards indiscrets. Il bloqua les roues puis se mit debout. Sans aide aucune, sans le moindre vacillement. Cuza était redevenu un homme, qui pouvait regarder les autres hommes dans les yeux au lieu de lever vers eux une tête suppliante.

— Papa !

Magda le contemplait depuis le coin de l'auberge.

— Belle matinée, n'est-ce pas ? dit-il en lui ouvrant les bras.

Elle s'y précipita après une seconde d'hésitation.

D'une voix étouffée par l'émotion, la tête enfouie dans les plis de sa veste, elle dit :

— Papa ! Tu peux te lever !

— Tu n'as pas encore tout vu.

Il s'éloigna d'elle et se mit à tourner autour du fauteuil. Il commença par se tenir au dossier puis, comprenant qu'il n'avait besoin d'aucun appui, il le lâcha. Ses jambes étaient encore plus robustes qu'au moment du réveil. Il aurait pu courir, danser ! Ivre de joie, il esqua un pas de l'*abulea* tzigane et manqua tomber à la renverse. Mais il se rattrapa à Magda et éclata de rire devant son air abasourdi.

— Papa, que s'est-il passé ? C'est un miracle !

Haletant, il lui prit les mains :

— Oui, un miracle, un miracle au vrai sens du terme.

— Mais comment...

— Molasar m'a guéri. Il m'a débarrassé de ma sclérodémie, c'est comme si je n'avais jamais été malade !

Le visage de Magda était illuminé d'une joie intérieure immense, ses yeux étaient baignés de larmes.

Elle partageait totalement son bonheur mais, en l'observant plus attentivement, il découvrit qu'il y avait autre chose en elle. Une joie plus intense encore, qu'il ne lui connaissait pas. Mais il n'était pas question d'en chercher l'origine pour l'instant. Il se sentait trop bien, trop *vivant* !

Cuza tourna la tête et Magda suivit son regard. Elle eut un mouvement de recul quand elle vit de qui il s'agissait.

— Glenn, regarde ! N'est-ce pas merveilleux ? Molasar a guéri mon père !

Le rouquin à la peau olivâtre ne dit rien. Ses yeux bleu pâle fixèrent ceux de Cuza comme pour scruter son âme. Mais Magda ne cessait de parler, comme ivre de bonheur. Elle prit Glenn par le bras et l'attira vers elle.

— C'est un miracle ! Un véritable miracle ! Nous allons pouvoir partir d'ici avant que...

— Quel prix avez-vous payé ? demanda Glenn d'une voix de basse qui mit un terme aux bavardages de Magda.

Cuza se redressa et tenta de soutenir le regard de Glenn mais il n'y parvint pas. Les yeux bleus ne reflétaient que tristesse et déception.

— Je n'ai pas eu à payer. Molasar l'a fait gratuitement pour l'un de ses compatriotes.

— Rien n'est gratuit. Jamais.

— Disons qu'en échange, je dois lui rendre un service puisqu'il ne peut sortir en plein jour.

— Quoi, au juste ?

Cuza n'aimait pas beaucoup être interrogé de la sorte. Glenn ne méritait aucune réponse, et lui-même ne se sentait pas le goût de lui en fournir une.

— Il n'a pas précisé sa pensée.

— Vous ne trouvez pas étrange d'être récompensé pour un service que l'on n'a pas rendu, que l'on ne s'est même pas engagé à rendre ? Vous ne savez pas ce qu'il va exiger de vous mais vous avez déjà accepté la contrepartie.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Cuza avec vigueur. Cela me permet seulement de l'aider. Nous n'avons pas eu à passer un marché. Ce qui nous unit, c'est notre cause commune – l'expulsion des Allemands de Roumanie et l'extermination des nazis et de Hitler !

Glenn ouvrit tout grand les yeux et Cuza ne put s'empêcher de rire.

— C'est ce qu'il vous a promis ? demanda Glenn.

— Ce n'est pas une promesse ! Molasar s'est enflammé quand je

lui ai parlé du projet de camp de la mort à Ploiesti. Et, quand il a appris qu'il y avait en Allemagne un homme nommé Hitler qui était le grand responsable de tout cela, il s'est juré de le détruire dès qu'il serait assez fort pour quitter le donjon. Je vous le répète, il n'est pas question de récompense, de marché ou de prix à payer : *nous luttons pour une cause commune !*

Il avait dû hausser le ton car Magda s'était éloignée de lui, le front soucieux, pour s'appuyer contre Glenn. Il tenta de se calmer et demanda :

— Et toi, mon enfant, qu'as-tu fait depuis hier matin ?

— Oh... je suis restée la plupart du temps avec Glenn.

Elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. Il savait. Oui, elle était allée avec Glenn. Cuza contempla sa fille serrée contre cet étranger, la tête nue, les cheveux au vent. Elle était allée *avec* Glenn. Il la laissait deux jours toute seule pour la retrouver ensuite avec ce païen. Il mettrait un terme à cette situation ! Mais pas maintenant. Bientôt. Des choses capitales étaient en jeu. Dès que Molasar et lui-même auraient achevé leur travail à Berlin, il veillerait à ce que soit réglé le cas de Glenn.

... à ce que soit réglé le cas de Glenn... ? Il ne savait même pas ce que cela signifiait et s'étonna de l'hostilité qu'il nourrissait pour cet inconnu.

— Tu ne comprends donc pas ? dit Magda pour l'apaiser. Nous pouvons nous enfuir, Papa ! Nous pouvons emprunter le défilé et quitter cet endroit. Tu n'as plus besoin de revenir au donjon ! Et Glenn nous aidera. N'est-ce pas, Glenn ?

— Oui, mais il vaudrait mieux que tu commences par demander à ton père s'il a *vraiment* envie de partir.

Bon sang ! se dit Cuza tandis que Magda tournait vers lui un visage interrogateur. *On dirait qu'il sait tout !*

— Papa... ? commença-t-elle, mais le regard de son père lui apporta la réponse qu'elle sollicitait.

— Je dois y retourner, lui dit-il. Pas pour moi, cela n'a plus d'importance, mais pour notre peuple. Pour notre culture. Pour le monde. Ce soir, il sera assez fort pour abattre Kaempffer et tous les autres Allemands. Ensuite, je lui rendrai le service qu'il m'a demandé et nous pourrons quitter ces lieux sans nous soucier des patrouilles. Puis, quand Molasar aura tué Hitler...

— Tu crois qu'il peut y arriver ?

— Je me suis posé cette question. J'ai repensé à tout ce qui s'était passé dans ce donjon, à la façon dont les hommes étaient prêts à s'entre-tuer. Et quand je vois ce qu'il a fait pour moi, rien ne me permet de douter de sa puissance.

— Est-ce que tu peux lui faire confiance ?

Cuza la regarda. La nature soupçonneuse de Glenn avait déteint sur elle. Décidément, cet homme lui était néfaste.

— Puis-je agir autrement ? Mon enfant, te représentes-tu ce que signifierait un retour à la normalité ? Nos amis tziganes ne seront plus traqués, stérilisés, réduits à l'esclavage. Nous autres Juifs, nous ne serons plus dépossédés de notre travail et de nos maisons, nous n'aurons plus à redouter la fin de notre race. Comment puis-je faire autrement qu'avoir confiance en Molasar ?

Sa fille demeura silencieuse. Elle n'émit aucune objection, ce qui ne veut pas dire que les objections n'existaient pas.

— Quant à moi, poursuivit-il, je pourrai retourner à l'Université.

— Oui, ton travail... fit Magda, perdue dans une sorte de brume.

— J'ai d'abord pensé à mon travail, c'est vrai. Mais à présent que j'ai recouvré la santé, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas chancelier.

Magda releva vivement la tête.

— Tu as toujours détesté l'administration.

— C'était avant. Et si je libère la Roumanie des fascistes, tu ne crois pas que je mériterai quelque reconnaissance ?

— Vous aurez également permis à Molasar de déferler sur le monde, dit Glenn après un long silence. Et cela pourrait vous valoir une autre sorte de reconnaissance.

Cuza serra les poings de colère. Qu'est-ce que cet étranger était venu faire ici ?

— Molasar est déjà libre, et mon rôle consistera à canaliser sa puissance ! Nous pouvons conclure un accord avec lui. Il a tant de choses à nous apprendre et à nous offrir. Qui sait ce qu'il pourra faire pour les autres malades considérés comme moi comme incurables ? Nous lui serons éternellement reconnaissants de nous avoir débarrassés des nazis. Et je pense que c'est pour nous une obligation morale de lui donner quelque chose...

— Précisez votre pensée.

— Eh bien, je ne sais pas exactement... nous pourrions lui livrer les nazis qui ont déclenché cette guerre.

— Et ensuite, de qui sera-ce le tour ? Souvenez-vous que Molasar n'en aura jamais assez. Sa soif de sang ne s'apaisera jamais. Dites-moi qui viendra ensuite !

— Je ne supporterai pas plus longtemps d'être ainsi interrogé ! s'écria Cuza. Nous trouverons une solution. Si une nation peut s'accommoder d'Adolf Hitler, nous trouverons bien le moyen de coexister avec Molasar !

— On ne cohabite pas avec les monstres, dit Glenn, que ce soient des nazis ou des Nosferatu ! Excusez-moi.

Il fit demi-tour et s'en alla. Magda ne bougea pas mais Cuza

comprit tout de suite qu'elle le suivait en esprit sinon en corps. Il avait perdu sa fille.

Cette révélation aurait dû le faire souffrir, elle aurait dû trancher à vif dans sa chair. Malgré cela, il n'éprouvait rien de douloureux. Seule la colère l'habitait, la colère pour cet homme qui lui avait volé sa fille.

Il ne comprenait toutefois pas pourquoi il n'avait pas mal.

Magda regarda Glenn disparaître au coin de l'auberge puis elle se tourna vers son père. Elle observa son visage tourmenté pour essayer de deviner quels sentiments l'animaient en cet instant.

Papa avait été guéri, c'était tout bonnement merveilleux. Mais à quel prix ? Il était transformé – pas seulement physiquement mais moralement, spirituellement. Il parlait avec une certaine arrogance qui lui était totalement étrangère. La façon dont il défendait Molasar ne correspondait absolument pas à son caractère.

— Et toi ? dit Papa. Est-ce que tu vas t'éloigner à ton tour ?

Magda attendit pour répondre. L'homme qui se tenait devant elle était une sorte d'inconnu.

— Bien sûr que non, dit-elle en espérant que sa voix ne révélerait pas trop son désir de courir après Glenn. Mais...

— Mais quoi ? fit-il, cinglant.

— Est-ce que tu t'es vraiment demandé ce que signifiait traiter avec une créature telle que Molasar ?

Papa grimaçait de colère, et les contorsions de son visage avaient quelque chose de choquant pour Magda.

— C'est cela, hein ? Ton amant a réussi à te dresser contre ton propre père, contre ton peuple ? fit-il en éclatant d'un rire plein d'amertume. J'admire ta force de caractère, mon enfant. Quelques muscles, deux yeux bleus, et tu es prête à trahir ton peuple à l'instant où il va être sacrifié !

Non, ce ne pouvait être Papa qui s'exprimait ainsi ! Il n'avait jamais fait preuve de cruauté envers qui que ce soit et voilà qu'il prenait plaisir à s'acharner sur elle ! Mais elle se refusait à lui montrer à quel point il lui faisait mal.

— Rien ne te dit que tu peux avoir confiance en Molasar.

— Et rien ne te dit le contraire ! Tu n'as jamais parlé avec lui, tu n'as jamais vu la fureur briller dans ses yeux quand il évoque les Allemands qui ont envahi son pays !

— Peut-être, mais j'ai senti sa main sur moi, dit-elle en frissonnant à ce souvenir. Et je ne crois pas qu'il soit concerné par le sort des Juifs ou de toute autre créature vivante.

— Moi aussi, j'ai senti sa main, répliqua Papa en gesticulant. Tu peux constater par toi-même le résultat ! Quant à Molasar apportant

son salut à notre peuple, je ne me fais pas beaucoup d'illusions. Il se moque bien des Juifs des autres pays. Ce qui l'intéresse, ce sont les Juifs de Roumanie. Tu comprends ? *De Roumanie !* Molasar était un noble, jadis, et il considère que cette terre est la sienne. Que ce soit par patriotisme ou nationalisme, il veut chasser les Allemands du sol de Valachie. Notre peuple bénéficiera de son geste et je m'emploierai à l'aider de mon mieux !

Papa était sincère, Magda ne pouvait que le reconnaître. Et il allait risquer sa vie pour une noble cause. Peut-être avait-il raison après tout.

Non, elle ne pourrait se ranger à son avis. Le souvenir de la main de Molasar posée sur elle la hantait trop. Et puis, il y avait autre chose. Le regard de Papa n'était plus le même. C'était un regard fou, vicié.

— Je ne désire que ton bien, dit-elle seulement.

— Moi aussi, je ne désire que ton bien.

Sa voix s'était adoucie. Elle crut retrouver celui qu'elle avait toujours connu.

— Et je veux aussi que tu t'éloignes de ce Glenn, ajouta-t-il. Son influence est mauvaise.

Magda détourna les yeux. Elle ne pourrait jamais quitter Glenn.

— Sa rencontre est la plus belle chose qui me soit jamais arrivée.

— Vraiment ? dit-il d'une voix qui, déjà, devenait plus dure.

— Oui, dit-elle dans un murmure. Grâce à lui, je sais ce qu'est vraiment la vie.

— Comme c'est touchant ! Comme c'est romantique ! fit Papa avec une moue de mépris. Mais il n'est pas juif !

— Je m'en moque ! dit Magda qui s'était attendue à ce genre de réflexion. Et si nous parvenons à partir d'ici, je resterai toujours avec lui s'il veut bien de moi !

— C'est ce que l'on verra ! dit-il, menaçant. En attendant, je n'ai plus envie de discuter !

Il se jeta littéralement dans le fauteuil roulant.

— Papa ?

— Ramène-moi au donjon !

— Débrouille-toi tout seul ! s'écria Magda, folle de rage.

Aussitôt, elle regretta ses paroles. Elle ne lui avait jamais parlé sur ce ton mais, ce qui était pire encore, son père n'avait pas réagi.

— J'ai eu tort de venir tout seul ce matin, dit-il sans relever ce qu'avait dit sa fille, mais je ne pouvais t'attendre éternellement au donjon. Je dois faire attention, je ne veux pas que l'on devine mon véritable état de santé. C'est pour cela que je te demande de m'accompagner jusqu'au donjon.

Magda s'exécuta. Et, pour la première fois, elle fut heureuse de

l'abandonner devant le portail et de revenir seule à l'auberge.

Matei Stephanescu était fou de rage. Il sentait la colère bouillonner en lui mais ne savait pas pourquoi. Il se tenait dans la pièce principale d'une minuscule maison du village et regardait la tasse de thé et la miche de pain posées sur la table. Il pensait à diverses choses, et cela ne faisait que l'irriter davantage.

Il pensait à Alexandru et à ses fils, à l'or qu'ils gagnaient pour travailler à l'entretien du donjon alors que lui-même devait courir la montagne pour surveiller un maigre troupeau de chèvres. Il n'avait jamais envié Alexandru mais, ce matin-là, il lui semblait qu'Alexandru et ses fils étaient à l'origine de tous ses malheurs.

Matei pensait aussi à ses propres fils. Il avait quarante-sept ans, ses cheveux grisonnaient et ses articulations le faisaient souffrir. Mais ses fils avaient déserté – ils étaient allés faire fortune à Bucarest, il y a deux ans de cela, sans se demander une seule fois si leurs parents n'auraient pas besoin d'eux.

Ils n'avaient jamais écrit pour donner de leurs nouvelles. S'il s'était vu charger de l'entretien du donjon à la place d'Alexandru, ses fils seraient demeurés au village, et ce serait ceux d'Alexandru qui seraient partis pour la capitale.

Le monde était pourri, de plus en plus pourri chaque jour. Sa propre femme n'avait même pas pris la peine de se lever pour s'occuper de lui. Ioan avait toujours mis un point d'honneur à lui préparer un bon petit déjeuner. Mais, aujourd'hui, elle était restée couchée. Non, elle n'était pas malade. Elle lui avait simplement dit : « Débrouille-toi tout seul ! » Il avait dû se faire du thé, mais le breuvage insipide emplissait toujours la tasse. Il prit son couteau et se coupa une fine tranche de pain, mais il le recracha après la première bouchée.

Rassis !

Matei donna un coup de poing sur la table. C'en était trop. Le couteau à la main, il se dirigea vers la chambre et se pencha au-dessus de sa femme, toujours enfouie sous les couvertures.

— Le pain est rassis, dit-il.

— Eh bien, tu n'as qu'à en cuire, répondit-elle d'une voix étouffée.

— Misérable ! Tu es la plus misérable des femmes ! hurla-t-il d'une voix rauque.

Le manche du couteau était luisant de sueur. Matei semblait ne plus pouvoir se maîtriser.

Ioan rejeta les couvertures et s'agenouilla sur le lit, mains sur les hanches, cheveux en désordre. Son visage bouffi de sommeil reflétait une colère égale à la sienne.

— Et toi, tu ne mérites pas le nom d'homme !

Matei contempla sa femme sans comprendre. Ioan ne pouvait pas lui dire une chose pareille. Elle l'aimait. Et il l'aimait. Malgré cela, il voulait la tuer.

Que leur arrivait-il donc ? On eût dit qu'il y avait dans l'air même qu'ils respiraient quelque chose qui les avait rendus fous.

La lame s'enfonça dans le corps de Ioan. Il l'entendit hurler de terreur et de douleur puis il quitta la chambre sans même se soucier de savoir si elle vivait encore.

Le capitaine Woermann était en train d'ajuster sa tunique avant d'aller déjeuner au mess quand il aperçut le professeur et sa fille s'approcher du portail du donjon. Il se félicita d'avoir obligé la fille à habiter à l'auberge tout en lui permettant de rencontrer librement son père. La discorde avait cessé parmi les hommes dès l'instant où ils ne l'avaient plus revue. Elle-même n'avait pas tenté de revenir au donjon. Oui, il l'avait bien jugée : c'était une fille loyale et dévouée.

Le père et la fille semblaient engagés dans une discussion assez vive. C'est alors qu'il remarqua que le professeur ne portait pas ses gants, pour la première fois depuis son arrivée au donjon. Et Cuza semblait même aider sa fille à faire tourner les roues du fauteuil d'infirme.

Woermann haussa les épaules. Le professeur se sentait un peu mieux, tout simplement. Il boucla son ceinturon et descendit dans la cour, où régnait la plus grande confusion : camions, jeeps, générateurs, blocs de granite arrachés aux murailles, tout traînait pêle-mêle. Les hommes ne paraissaient pas très actifs, contrairement à hier ; il faut dire qu'il n'y avait pas eu de victime cette nuit.

Il entendit des voix du côté du portail. C'était Cuza et sa fille qui, visiblement, ne semblaient pas du même avis. La fille était sur la défensive – un bon point pour elle, car Woermann avait toujours considéré le professeur comme une sorte de tyran brandissant sans arrêt l'argument de la maladie.

Bien qu'il eût l'air moins malade aujourd'hui, sa voix normalement frêle avait des accents sonores. Oui, le professeur était en forme aujourd'hui.

Woermann se dirigea vers le mess mais il s'immobilisa après quelques pas. Son regard avait été attiré par la voûte sombre de l'escalier menant à la cave.

Les bottes... les bottes pleines de boue...

Il ne cessait d'y penser, elles le hantaient littéralement. Un détail, rien qu'un détail... Il se devait de vérifier. Tout de suite.

Il se précipita dans l'escalier, décrocha une lanterne du mur et pénétra dans le sous-sol par le mur éboulé.

Au pied des marches, trois rats s'ébattaient. Il fit une grimace de dégoût et tira son Luger, mais les rats disparurent dans l'ombre.

Il s'approcha des cadavres des soldats, obsédé par une nouvelle idée : il ne se pardonnerait jamais d'avoir retardé leur rapatriement si les rats avaient commencé de les dévorer.

Tout paraissait normal. Les draps recouvraient les corps. Il les souleva un à un, les visages des hommes étaient intacts. Les rats ne les avaient pas attaqués. Il posa la main sur la chair glacée, dure – ce genre de nourriture ne devait pas les intéresser.

Il ne pouvait toutefois pas se permettre de prendre des risques. Les cadavres seraient transférés dès demain matin. Il avait trop attendu.

Comme il se relevait et faisait déjà demi-tour, il remarqua que la main d'un cadavre dépassait du drap. Il se pencha à nouveau pour la remettre en place mais recula vivement dès qu'il l'eut touchée.

Les doigts étaient déchiquetés.

Il pesta contre les rats et approcha la lampe pour constater l'étendue des dégâts. Une sensation désagréable le saisit alors. La main était sale. Les ongles étaient brisés, couverts de terre séchée, la chair des doigts arrachée, mettant pratiquement l'os à nu.

Woermann eut un haut-le-cœur. Il avait déjà vu de telles mains, celles d'un soldat de la guerre précédente qui avait été blessé à la tête et considéré comme mort. On l'avait enterré vivant. Mais il était revenu à lui dans le cercueil et avait tenté de se frayer un passage à travers les planches et cinq ou six pieds de terre. Le malheureux n'y était pas parvenu malgré des efforts surhumains. Seules les mains étaient apparues à l'air libre avant que la mort ne l'arrête à tout jamais.

Des mains semblables en tout point à celle qui dépassait du drap.

Tremblant de peur, Woermann courut vers l'escalier.

Il n'avait plus la moindre envie d'examiner les corps, ni même de descendre dans les sous-sols du donjon.

Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver la lumière du jour...

Magda regagna directement sa chambre avec l'intention d'y rester seule quelques heures. Elle voulait réfléchir, passer un certain temps en tête à tête avec elle-même. Mais c'était une chose impossible. La pièce était pleine du souvenir de Glenn et de leurs ébats. Le lit défait l'empêchait de se concentrer.

Elle s'approcha de la fenêtre, attirée une fois de plus par le donjon qui, sur son rocher, ressemblait à un poulpe monstrueux déroulant en tous sens ses tentacules.

Tournant la tête, elle aperçut le nid. Les petits étaient

étrangement silencieux. Elle s'était habituée à leurs piailllements incessants. Mais peut-être s'étaient-ils envolés. Non, c'était impossible, ils étaient encore trop faibles.

Elle tira un tabouret, monta dessus et se pencha par la fenêtre. Les oisillons étaient toujours au nid – immobiles, le bec grand ouvert, les yeux vitreux. Aucun prédateur ne les avait attaqués. Ils étaient morts, tout simplement. A la suite d'une épidémie, peut-être. A moins que leur mère n'eût péri sous les griffes des chats du village, ou qu'elle se fût enfuie, très loin d'ici...

Magda ne désirait plus être seule.

Elle alla frapper à la porte de la chambre de Glenn. Il n'y eut pas de réponse. Elle entra. La pièce était vide. Elle regarda par la fenêtre pour voir si Glenn ne prenait pas le soleil derrière l'auberge.

Il semblait n'être nulle part.

Elle descendit au rez-de-chaussée. La table était couverte d'assiettes sales. C'était étonnant de la part de Lidia, qui avait toujours été une excellente ménagère. Elle se rendit alors compte qu'il était presque l'heure de déjeuner et qu'elle n'avait rien avalé de la matinée.

Elle trouva Iuliu devant l'auberge.

— Bonjour, dit-elle. Est-ce que je pourrais déjeuner tout de suite ?

Il se tourna et lui présenta un visage renfrogné, hostile. Comme si une telle question était des plus saugrenues. Au bout d'un moment, il observa à nouveau le village. Magda suivit son regard et vit un petit groupe réuni devant une maison.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Rien qui puisse intéresser une étrangère, fit-il d'une voix rauque.

Il parut alors changer d'avis et poursuivit :

— Après tout, il vaudrait peut-être mieux que vous soyez au courant. Les fils d'Alexandru se sont disputés. L'un est mort, l'autre grièvement blessé.

— Mais c'est horrible !

Elle avait souvent rencontré Alexandru et ses fils, son père et elle-même les avaient interrogés sur le donjon. Ils semblaient tous bien s'aimer. Elle était aussi surprise par l'annonce de cette mort que par le plaisir que l'aubergiste prenait à la lui apprendre.

— Non, *Domnisoara* Cuza, ce n'est pas horrible. Alexandru et sa famille se croient depuis longtemps supérieurs à tous les autres villageois. Que cela leur serve de leçon ! dit-il avec un ricanement. Et que cela serve également de leçon aux étrangers qui se croient meilleurs que les gens d'ici !

La menace implicite de Iuliu effraya Magda. Il avait toujours été si placide. Que lui était-il donc arrivé ?

Magda se rendit derrière l'auberge mais Glenn ne s'y trouvait pas. Glenn dont la présence lui manquait tellement. Glenn qui était parti.

Soucieuse, elle revint sur le devant de l'auberge.

Elle s'immobilisa, tirée de ses pensées par la découverte d'une silhouette courbée qui gesticulait devant la porte. C'était une femme, et elle avait l'air blessée.

— Aidez-moi !

Magda s'approcha d'elle mais Iuliu surgit pour la repousser.

— Vous, restez là ! lui ordonna-t-il avant de crier à la malheureuse : Va-t'en, Ioan !

— Je suis blessée, supplia-t-elle, Matei m'a donné un coup de couteau !

Magda constata qu'elle ne pouvait pas bouger le bras gauche et que son vêtement – une sorte de chemise de nuit – était trempé de sang.

— Fiche-nous la paix avec tes histoires, dit Iuliu, nous avons déjà les nôtres !

Mais la femme ne voulait pas s'en aller.

— Je vous en supplie, aidez-moi !

Iuliu ramassa une pierre grosse comme une pomme et la lança en direction de Ioan. Il manqua son but mais la femme ne demanda pas son reste. Elle s'enfuit en courant, sans cesser pour autant d'appeler au secours.

— Attendez ! lui cria Magda, je vais vous aider !

Mais Iuliu l'attrapa par le bras avant de la tirer à l'intérieur de l'auberge et de la pousser si violemment qu'elle en tomba à terre.

— Je vous ai dit de vous mêler de ce qui vous regardait, c'est compris ? Maintenant, montez dans votre chambre et restez-y !

— Vous n'avez pas le... commença Magda, mais Iuliu serra les poings et elle préféra lui obéir.

Qu'était-il arrivé à Iuliu ? Il n'était plus le même ! Le village tout entier semblait victime d'un sort : les gens se haïssaient au point de vouloir se tuer, et l'on refusait d'assister une voisine dans le besoin. Que se passait-il donc ?

Magda se rendit directement à la chambre de Glenn.

Il aurait pu revenir à l'auberge sans qu'elle le vît. Mais la pièce était toujours vide.

Elle erra quelques instants dans la petite chambre puis alla de nouveau inspecter le placard. Les vêtements, la longue boîte abritant le glaive sans garde, le miroir – tout était à sa place. Le miroir... la cordelette était intacte, et le clou était toujours fiché dans le mur, au-dessus du bureau. Cela signifiait que le miroir ne s'était pas décroché, et que quelqu'un l'avait enlevé. Glenn ? Pourquoi aurait-il fait cela ?

Mal à l'aise, elle quitta la pièce. Les paroles cruelles de Papa et la disparition de Glenn la rendaient soupçonneuse. Elle se méfiait de tout et décida de prendre garde à elle-même. Elle voulait croire que Papa redeviendrait raisonnable, que Glenn serait bientôt de retour, que les gens du village recouvreraient leur affabilité.

Glenn. Où était-il parti, et pourquoi ? Hier, ils avaient connu une intimité totale, et aujourd'hui... Avait-il abusé d'elle ? L'avait-il abandonnée après avoir trouvé son plaisir ? Elle se refusait à le penser.

Les paroles de Papa à son égard l'avaient profondément troublé, mais cela n'expliquait pas son absence.

Elle gagna sa propre chambre et regarda par la fenêtre pour tuer le temps.

Tout à coup, quelque chose remua dans les broussailles. Des vêtements, une chevelure rousse. C'était lui !

Elle se précipita dans l'escalier, heureuse que Iuliu ne fût pas en vue, puis vers le bord du ravin. Son cœur battait à tout rompre. La joie l'envahissait à nouveau, accompagnée de la honte qu'elle éprouvait pour avoir douté de lui.

Elle le trouva assis sur un rocher. Il surveillait le donjon, caché derrière des branchages. Elle aurait voulu se jeter à son cou, lui crier son amour. Mais elle n'en fit rien.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle simplement, après avoir repris son souffle.

— Je me suis promené, dit-il sans se retourner. Je voulais réfléchir.

— Tu m'as manqué.

— Toi aussi, tu m'as manquée, dit-il en lui tendant la main. Viens ici, il y a de la place pour deux.

Son sourire n'était pas aussi rassurant qu'à l'ordinaire. Il paraissait préoccupé. Magda se serra contre lui. Qu'il était bon de se blottir entre ses bras.

— A quoi penses-tu ?

— A beaucoup de choses. A ces feuilles, par exemple, dit-il en attirant à lui une branche. Elles se dessèchent. Elles se meurent. Pourtant, nous sommes au début du mois de mai. Je pense aussi aux villageois...

— C'est le donjon, n'est-ce pas ?

— On le dirait bien. Plus les Allemands y séjourneront et en démantèleront les murailles, plus le mal s'étendra à l'extérieur. Et puis, il y a ton père...

— Moi aussi, je me fais du souci pour lui. Je ne veux pas que Molasar s'attaque à lui et le... et le laisse comme les autres.

— Il y a plus horrible encore pour un homme que d'être vidé de

son sang, dit-il d'un ton solennel auquel elle ne s'attendait pas.

— Qu'y a-t-il de pire ?

— Perdre son identité, ce qu'il est, ce qu'il a toujours voulu devenir.

— Glenn, je ne te comprends pas.

— Supposons que le vampire, le *moroi*, le mort vivant que décrit la légende – un esprit qui quitte sa tombe la nuit pour s'abreuver du sang des vivants – n'est rien de plus qu'une légende. Supposons en revanche que le mythe du vampire est le fruit des tentatives des conteurs anciens pour matérialiser une chose qui dépasse leur entendement ; que la véritable origine de la légende est un être qui ne s'intéresse pas au sang mais qui se repaît des faiblesses humaines, un être qui survit et se fortifie grâce à la folie et à la douleur, à la misère, à la terreur, à la dégradation.

— Glenn, je t'en supplie, ne parle pas ainsi. C'est trop horrible. Comment un être pourrait-il se nourrir de misères et de douleurs ? Tu ne veux pas dire que Molasar...

— Ce n'est qu'une supposition.

— Eh bien, tu as tort, dit-elle avec conviction. Je sais que Molasar est mauvais, peut-être même fou. Mais il ne peut être celui que tu dépeins, c'est impossible ! Avant notre arrivée, il a sauvé les villageois que le major avait fait prisonniers. Rappelle-toi ce qui est arrivé aux deux soldats qui m'ont agressée. Et qu'y a-t-il de plus dégradant pour une femme que d'être violée par deux nazis ? Un être qui puise ses forces dans la dégradation y aurait certainement trouvé quelque plaisir. Mais Molasar a préféré les tuer.

— De manière plutôt violente, à ce que tu m'as dit.

Magda se souvint du craquement sinistre des os des soldats allemands. Elle frissonna.

— Et alors ?

— Il n'a pas été complètement frustré.

— Peut-être, mais il aurait également pu me tuer. Il ne l'a pas fait et m'a ramenée chez mon père.

— Exactement !

Troublée par la réponse de Glenn, Magda hésita un instant puis reprit :

— Quant à mon père, il a connu ces dernières années des souffrances ininterrompues. Il était dans un état pitoyable, et il est maintenant délivré de sa sclérodémie. Si la misère des hommes est la nourriture de Molasar, pourquoi ne l'a-t-il pas laissé souffrir le martyr ? Pourquoi se priver d'une « nourriture » aussi agréable ?

— Je te le demande.

— Oh, Glenn, fit-elle en s'accrochant à lui, ne dis plus rien, je t'en prie, j'ai déjà assez peur ! Je ne veux pas discuter de cela avec

toi – mon père m’a déjà suffisamment fait du mal, je ne voudrais pas que cela recommence avec toi.

— D’accord, dit-il en la serrant dans ses bras, mais réfléchis bien à ce que je vais te dire. Ton père est aujourd’hui plus sain de corps qu’il ne l’a été pendant de nombreuses années. Mais qu’en est-il de l’homme qu’il est vraiment ? Est-ce toujours celui avec qui tu es arrivée il y a quatre jours ?

Cette question avait hanté Magda toute la journée, et elle n’avait pas su quelle réponse y apporter.

— Oui... non... je n’en sais rien ! Je crois qu’il est aussi troublé que moi. Se retrouver subitement débarrassé d’une maladie qu’on croyait incurable, il y a de quoi vous perturber, non ? Je pense qu’il redeviendra bientôt lui-même.

Glenn ne répliqua pas, et Magda en fut heureuse. Lui aussi désirait que la paix s’instaurât entre eux.

Le brouillard se formait au fond du ravin et montait lentement à l’assaut des pics rocheux tandis que disparaissait le soleil. La nuit tombait.

La nuit. Papa avait dit que Molasar supprimerait ce soir les Allemands du donjon. Elle avait connu l’espoir mais, à présent, elle ne voyait plus que le côté terrible de la chose. Même le bras de Glenn passé sur ses épaules ne pouvait chasser la peur qui l’habitait.

— Revenons à l’auberge, dit-elle enfin.

— Non, fit-il en secouant la tête, je veux voir ce qui va se passer.

— La nuit risque d’être longue.

— Ce sera peut-être même la plus longue de toutes. Une nuit éternelle...

Magda leva les yeux vers lui. Son visage était ravagé. De sombres pensées l’agitaient, qu’il semblait ne pas vouloir partager avec elle.

— Êtes-vous prêt ?

Cuza ne sursauta pas en entendant ces mots. Il avait vu pâlir les derniers rayons du soleil et, depuis cet instant, il attendait Molasar. L'instant tant souhaité était enfin arrivé. Cette nuit serait sa nuit et personne ne pourrait la lui voler.

— Prêt ! fit-il en quittant son fauteuil et en se tournant vers Molasar.

Il se tenait dans la pénombre créée par la lueur vacillante d'une unique bougie. Cuza avait préféré ne pas allumer la lumière électrique. Ainsi, il se sentait plus à l'aise. Plus proche aussi de Molasar.

— Grâce à vous, je vais pouvoir vous aider.

— Il ne m'a pas été très difficile de combattre cette maladie, fit-il d'un ton neutre. J'aurais pu vous guérir en un instant si j'avais été plus fort, mais je suis encore assez faible et la nuit entière m'a été nécessaire.

— Aucun docteur n'aurait pu y parvenir !

— J'ai de grands pouvoirs lorsqu'il s'agit de donner la mort mais j'en dispose d'aussi puissants pour soigner. Il y a toujours un équilibre. Toujours.

Cuza trouva les propos de Molasar anormalement empreints de philosophie mais l'heure n'était pas à la discussion.

— Que faisons-nous à présent ?

— Il nous faut attendre, dit Molasar. Tout n'est pas encore prêt.

— Mais ensuite, que ferons-nous ? dit Cuza, qui ne pouvait dissimuler son impatience.

Molasar se déplaça vers la fenêtre pour observer les montagnes qui s'assombrissaient. Il dit enfin, à voix basse :

— Cette nuit, je vais vous confier ce qui est la source de mon pouvoir. Vous devrez emporter cet objet loin du donjon et lui trouver une cachette sûre dans ces montagnes. Personne ne devra vous arrêter et, *surtout*, vous ne laisserez qui que ce soit vous en déposséder.

— La source de votre pouvoir ? dit Cuza, éberlué. Je n'ai jamais entendu dire que les morts vivants eussent besoin d'une telle chose.

— Parce que nous n'avons jamais souhaité que cela soit su, fit Molasar en se retournant. Mes pouvoirs en découlent mais c'est également mon point le plus vulnérable. Cet objet me permet d'exister mais il peut aussi mettre un terme à mon existence s'il tombe entre des mains ennemies. C'est pour cela que je le conserve toujours près de moi.

— De quoi s'agit-il ? Et où se...

— C'est un talisman, qui est à présent caché dans les profondeurs du sous-sol. Je ne peux l'abandonner ici, sans protection, alors que je dois partir. Je ne peux non plus prendre le risque de l'emporter en Allemagne. C'est pourquoi je dois le confier à une personne sûre.

Les pupilles d'un noir impénétrable se fixèrent sur Cuza qui frissonna mais s'efforça de soutenir leur regard.

— Je le cacherais si bien que même une chèvre des montagnes ne pourra le déterrer. Je le jure !

— Vraiment ? fit Molasar en se rapprochant de lui. Ce sera la plus importante mission que vous ayez jamais accomplie.

— Je peux le faire tout de suite ! dit Cuza, qui se sentait emplir de forces nouvelles. Personne ne me le prendra.

— Il est peu probable que quelqu'un fasse une tentative en ce sens. De toute façon, je ne vois pas qui pourrait l'utiliser contre moi. Toutefois, ce talisman est fait d'or et d'argent. Si quelqu'un le trouvait et essayait de le fondre...

— Rien ne peut demeurer éternellement à l'abri.

— Je n'ai pas besoin de l'éternité. Il suffit qu'il soit introuvable jusqu'à ce que j'en aie fini du seigneur Hitler et de ses cohortes.

— Ne craignez rien ! dit Cuza, très sûr de lui. Vous le retrouverez à votre retour. Hitler détruit ! Quel jour de gloire ce sera ! La liberté pour la Roumanie et pour les Juifs ! Et pour moi, quelle justification !

— Une justification ?

— Ma fille... elle dit que je ne devrais pas avoir confiance en vous.

— Il n'est pas très sage d'avoir parlé de cela, fût-ce à votre fille.

— Elle est aussi désireuse que moi de voir disparaître cet Hitler mais elle a du mal à se persuader de votre sincérité. J'y vois là l'influence de l'homme qui est devenu son amant.

— Quel homme ?

Cuza crut voir Molasar pâlir.

— Je ne sais pas grand-chose de lui. Il s'appelle Glenn et semble porter un certain intérêt à ce donjon. Mais pour...

Cuza se sentit soulevé de terre et secoué comme une poupée de chiffon. Les mains de Molasar paraissaient sur le point de déchirer ses

vêtements.

— *A quoi ressemble-t-il ?*

— Il... il est grand, balbutia Cuza, terrorisé par les dents jaunâtres qui pointaient à quelques centimètres de sa gorge. Presque aussi grand que vous, et...

— Ses cheveux ! Comment sont ses cheveux ?

— Roux !

Molasar le projeta à l'extrémité de la pièce tout en poussant un cri guttural, déformé par la colère mais encore suffisamment intelligible :

— *Glaeken !*

Cuza mit quelques secondes pour recouvrer ses esprits puis il lut sur le visage de Molasar un sentiment qu'il n'aurait jamais imaginé trouver : *la peur*.

Glaeken ? se dit Cuza, accroupi dans un coin de la pièce. N'est-ce pas le nom de la secte dont Molasar avait parlé deux nuits plus tôt ? Les fanatiques qui s'étaient lancés à sa poursuite et dont il n'avait pu se défendre qu'en édifiant ce donjon ? Il vit Molasar observer le village par la fenêtre puis se tourner vers lui. Les dents serrées, il dit :

— Quand est-il arrivé ici ?

— Il y a trois jours – mercredi soir, dit Cuza, qui se sentit obligé d'ajouter : Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Molasar ne lui répondit pas immédiatement. Il arpenta longuement la pièce, puis il s'immobilisa.

— La secte des Glaeken doit toujours exister, dit-il d'une voix feutrée. J'aurais dû m'en douter ! Leur zèle était trop tenace, leur soif de domination trop grande pour qu'ils acceptent de s'arrêter ! Ces nazis dont vous m'avez parlé... cet Hitler... tout est clair à présent !

Cuza pensa qu'il pouvait se relever et dit :

— Qu'est-ce qui est clair ?

— Les Glaeken ont toujours choisi d'agir en coulisses et de se servir des mouvements populaires pour dissimuler leur identité et leurs buts véritables, dit Molasar en serrant les poings. Je comprends tout. Le seigneur Hitler et ses sbires ne sont qu'un nouveau déguisement des Glaeken. J'ai été stupide de ne pas reconnaître leurs méthodes quand vous m'avez parlé pour la première fois des camps de la mort. Quant à cette croix étrange que les nazis arborent en tout lieu... c'est évident ! Les Glaeken étaient jadis un bras de l'Église !

— Mais Glenn...

— Il est l'un d'eux ! Pas un de leurs fantoches, comme ces nazis, mais l'un des initiés ! Un membre à part entière des Glaeken, un de leurs tueurs à gages !

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? demanda Cuza, gorge serrée.

— Les Glaeken donnent toujours une certaine image à leurs tueurs : des yeux bleus, une peau olivâtre, des cheveux roux. Ils leur enseignent toutes les techniques du meurtre et leur apprennent même à tuer les morts vivants. Celui qui se fait appeler Glenn est là pour que je ne quitte jamais le donjon !

Cuza s'appuya contre le mur, épouvanté de savoir que Magda aimait un homme relevant d'une force supérieure à Hitler. Il ne pouvait y croire, c'était trop fantastique ! Et pourtant, ainsi, tout concordait. C'était cela qui était horrible : tout concordait ! Pas étonnant que Glenn ait eu l'air si bouleversé en l'entendant dire qu'il aiderait Molasar à débarrasser le monde d'Hitler. Cela expliquait également ses efforts incessants pour jeter le doute sur toutes les déclarations de Molasar. Cela expliquait enfin pourquoi Cuza l'avait d'instinct détesté. Le monstre n'était pas Molasar – c'était Glenn ! Et, en cet instant même, Magda se trouvait avec lui ! Il fallait faire quelque chose, tout de suite !

Cuza ne pouvait plus se permettre de céder à la panique. Il s'approcha de Molasar pour connaître certains détails sur lesquels il fonderait son action.

— Comment peut-il vous arrêter ?

— Il connaît certaines méthodes... des méthodes que ceux de sa secte ont perfectionnées au cours de siècles de conflit avec ma race. Lui seul serait capable d'utiliser le talisman à la seule fin de me détruire !

— Vous détruire... répéta Cuza, pensif.

Glenn pouvait tout gâcher. S'il anéantissait Molasar, il y aurait encore plus de camps de la mort, encore plus de pays asservis par Hitler... et les Juifs seraient exterminés jusqu'au dernier.

— Il faut l'éliminer, dit Molasar. Je ne peux pas prendre le risque de laisser ici la source de mes pouvoirs.

— Eh bien, tuez-le ! s'écria Cuza. Tuez-le comme vous avez tué les autres !

— Je ne suis pas encore assez fort pour l'affronter, dit Molasar en secouant la tête. En dehors de ces murs, tout au moins. Je suis plus fort à l'intérieur du donjon. Je pourrais m'occuper de lui s'il venait ici. Et il ne se dresserait plus jamais sur mon chemin. Plus jamais !

— J'ai trouvé ! Il n'y a rien de plus simple, nous allons le faire conduire ici !

— Par qui ? demanda Molasar, dubitatif quoique intéressé.

— Le major Kaempffer se fera un plaisir de s'en charger !

Et Cuza éclata de rire à l'idée d'utiliser un major SS pour débarrasser à tout jamais le monde des nazis.

— Pourquoi accepterait-il ?

— Laissez-moi faire.

Cuza s'installa dans le fauteuil d'infirme et se dirigea vers la porte. Il réfléchissait à toute allure sur la façon dont il allait s'y prendre pour convaincre le major Kaempffer de faire venir Glenn au donjon. Il arriva enfin dans la cour.

— Garde ! Garde ! se mit-il à crier, ce qui eut pour effet d'attirer le sergent Oster et deux hommes du rang. Allez chercher le major, je dois lui parler immédiatement !

— Je vais le prévenir, dit Oster, mais je ne sais pas s'il se dérangera à cette heure.

Les deux soldats rirent à cette remarque.

— Dites-lui que j'ai appris quelque chose de capital à propos du donjon et qu'il faut agir dès ce soir. Demain, il sera peut-être trop tard !

Le sergent se tourna vers l'un des hommes et lui fit signe de pousser le fauteuil.

— Il vaut mieux que je vous emmène chez le major.

Cuza fut transporté à toute allure à l'arrière de la cour puis on le laissa seul pendant de longues minutes. Il en profita pour parfaire l'histoire qu'il allait raconter au major. Enfin, Kaempffer apparut, visiblement ennuyé d'être importuné à pareille heure.

— Vous voulez me parler, Juif ?

— Je veux vous communiquer une chose de la plus grande importance, dit Cuza d'une voix mourante. Une chose que je ne peux pas crier sur les toits.

Kaempffer se pencha vers Cuza et fit signe aux autres de s'éloigner.

— Vous avez intérêt à ce que cela soit intéressant, Juif. Parce que, si vous m'avez appelé pour rien...

— Je crois avoir découvert une nouvelle source d'information sur le donjon, dit Cuza sur le ton de la conspiration. Il y a un étranger à l'auberge. Je l'ai rencontré hier. Il semble très intéressé par ce qui se passe ici – *trou* intéressé. Il m'a posé tout un tas de questions très précises ce matin.

— En quoi cela me regarde-t-il ?

— Eh bien, il a fait quelques affirmations qui m'ont paru très étranges. Si étranges que j'ai consulté les livres anciens et trouvé des références qui concordaient avec elles.

— Quoi, au juste ?

— Elles n'ont pas d'importance en elles-mêmes mais cela prouve qu'il en sait bien plus sur le donjon qu'il ne veut bien l'admettre. Je crois qu'il est en relation avec les gens qui payent pour son entretien.

Cuza s'arrêta quelques secondes pour permettre au major de réfléchir. Puis il reprit :

— A votre place, major, je demanderais à cet homme de passer

demain au donjon. Peut-être sera-t-il assez aimable pour nous faire des révélations.

— Vous n'êtes pas à ma place, Juif ! ricana le major. Il n'est pas dans mes habitudes de prier les rustres de me rendre visite, et je n'attendrai pas demain matin !

Il appela le sergent Oster.

— Prenez quatre de mes hommes ! Et vous, le Juif, vous allez m'accompagner pour que je sois sûr d'arrêter la bonne personne !

Cuza dut se retenir de sourire. Tout s'était déroulé si simplement...

— Mon père te reproche également de ne pas être juif, dit Magda.

Glenn et elle étaient toujours assis derrière les branchages et continuaient d'observer le donjon. La nuit se faisait plus noire, et toutes les lumières du donjon étaient allumées.

— Il a raison.

— Quelle est ta religion ?

— Je n'en ai pas.

— Tu devais bien en avoir une à ta naissance.

— Peut-être, fit Glenn en haussant les épaules. Mais je l'ai oubliée depuis longtemps.

— Glenn, est-ce que tu crois en Dieu ?

Il lui adressa un de ces sourires qui ne manquaient jamais de la troubler.

— Je crois en toi... cela ne suffit pas ?

— Oui, cela suffit, dit-elle en se serrant contre lui.

Que faisait-elle avec cet homme si différent qui, toutefois, devinait toutes ses émotions ? Il semblait instruit mais elle ne parvenait pas à l'imaginer plongé dans la lecture d'un livre. Il était d'une force colossale, mais aussi d'une grande douceur.

Glenn était la contradiction faite homme, mais elle savait qu'elle avait trouvé en lui celui avec qui elle aimerait faire sa vie. Oui, elle aimerait le sentir à ses côtés, le voir sourire...

Glenn ne souriait plus. Il regardait fixement le donjon. Quelque chose le tourmentait, et elle aurait voulu partager ses préoccupations. Mais il faudrait pour cela qu'il s'ouvrît à elle. Peut-être ce moment était-il venu.

— Glenn, dit-elle doucement, que fais-tu *exactement* ici ?

Au lieu de lui répondre, il tendit la main en direction du donjon :

— Il se passe quelque chose là-bas.

Magda tourna la tête. Six silhouettes avançaient sur la chaussée, et l'une d'elles était en fauteuil roulant.

— Où peuvent-ils aller avec Papa ? demanda-t-elle, la gorge nouée.

— A l'auberge, probablement.

— Ils viennent me chercher, dit Magda, qui ne voyait que cette explication.

— Cela m'étonnerait. Ils n'ont pas besoin de ton père pour te ramener au donjon. Il y a une autre raison.

Magda regarda le petit groupe progresser sur la chaussée au milieu des nappes de brouillard qui ne cessaient de monter. Il n'était plus qu'à quelques mètres d'eux quand elle murmura à Glenn :

— Il vaut mieux rester cachés pour l'instant.

— S'ils ne te trouvent pas, ils vont croire que tu t'es enfuie, et ton père en subira les conséquences. De toute façon, ils te retrouveront. Nous sommes coincés ici. Il est préférable que tu ailles à leur rencontre.

— Et toi ?

— Tu pourras compter sur moi si cela s'avère nécessaire, mais il vaut mieux que je me montre le moins possible.

A regret, Magda se leva et se fraya un passage dans les buissons. Le groupe était déjà passé quand elle arriva au bord du chemin. Aussitôt, un sentiment de danger s'empara d'elle. Il y avait le major SS, et les soldats étaient également des SS ; pourtant, Papa semblait les accompagner de son plein gré. Il leur parlait, à présent. Non, il ne devait y avoir rien à redouter.

— Papa ?

Tous les soldats se retournèrent en même temps et pointèrent leur arme vers Magda. Papa s'adressa à eux en allemand.

— C'est ma fille ! Laissez-moi lui parler !

Magda courut jusqu'à lui et, sans s'occuper des hommes en noir, le questionna dans le dialecte tzigane qui leur était familier.

— Pourquoi t'ont-ils amené ici ?

— Je t'expliquerai plus tard. Où est Glenn ?

— Juste derrière, dans les broussailles, répondit-elle sans la moindre hésitation. Pourquoi ?

Papa se tourna vers le major et lui dit en allemand :

— Il est là !

Aussitôt, les quatre soldats se déployèrent pour former un demi-cercle autour des buissons.

— Papa, qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle.

Elle voulut s'élancer vers le bord du ravin mais son père la saisit par le bras.

— Tu vas comprendre, dit-il dans la langue des Tziganes. J'ai appris il y a quelques instants que Glenn était l'un d'eux.

— Non, c'est impossible !

— Il appartient à un groupe qui dirige les nazis et se sert d'eux pour aboutir à ses fins ! Il est *pire* qu'un nazi !

— Tu mens !

Papa était devenu fou !

— Non ! Je suis désolé de devoir te faire cette révélation mais il vaut mieux que ce soit maintenant. Après, il sera trop tard !

— Ils vont le tuer ! hurla-t-elle, prise de panique.

Elle voulut se dégager mais Papa rassemblait toutes ses forces pour la retenir auprès de lui.

— Ils ne vont pas le tuer, ils vont simplement lui poser quelques questions. Il sera obligé d'avouer les liens qui l'unissent à Hitler s'il veut sauver sa peau ! dit Papa, exalté. Tu pourras me remercier, Magda, quand tu comprendras ce que j'ai fait pour toi !

— C'est pour toi que tu l'as fait, cria-t-elle tout en essayant une nouvelle fois de se libérer. Tu le hais parce qu'il n'est...

Il y eut un cri, un piétinement dans les broussailles, puis Glenn apparut au milieu des soldats qui pointaient leur arme sur lui.

— Il n'a rien fait ! hurla Magda à l'adresse des soldats en noir.

— Ne t'en mêle pas, Magda, dit Glenn qui s'était tourné vers elle. Il est inutile que tu te fasses tuer.

— Comme c'est généreux, dit Kaempffer à voix basse, avant d'ordonner à ses hommes : Emmenez-le, nous allons enfin savoir qui il est !

Les soldats poussèrent Glenn vers la chaussée. Il marcha d'un pas égal jusqu'au moment où il tituba. Magda retint un cri. Glenn n'était pas tombé, il s'était élancé vers le bord du précipice ! Il allait tenter de s'échapper en profitant de la nuit et du brouillard !

Magda courut vers lui. *Mon Dieu, permettez-lui de s'enfuir !* Le temps que les Allemands apportent des cordes pour descendre dans la gorge, il serait déjà loin !

Elle n'était plus qu'à quelques mètres des soldats quand la fusillade éclata. Les premières balles s'enfoncèrent dans les planches de la chaussée, les faisant voler en éclats. Le bruit était assourdissant, les quatre armes automatiques tiraient en même temps. Glenn allait sauter dans le ravin quand la première balle le frappa en pleine poitrine. Elle vit son corps se tordre puis s'effondrer quand d'autres balles le touchèrent au torse, aux jambes. Des lignes rouges sillonnaient son corps. Et, tout à coup, il bascula dans le vide.

Magda demeura paralysée, aveuglée par les éclairs des armes automatiques. Glenn ne pouvait pas être mort ! C'était un cauchemar, elle allait se réveiller !

Elle poussa un long hurlement de désespoir puis, sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle se jeta sur l'un des soldats agenouillés au bord de la gorge. Leurs torches électriques fouillaient la nuit et le

brouillard. Ses poings s'écrasèrent sur la poitrine du soldat, dont la réaction fut immédiate : il fit pivoter son arme et lui en assena un violent coup sur la tempe.

Magda s'écroula à terre. Elle entendit la voix lointaine de Papa qui l'appelait, elle vit la silhouette indistincte du fauteuil roulant qu'on conduisait vers le donjon.

— Magda, tout ira bien, tu verras ! Ne m'en veux pas, un jour tu comprendras !

Mais Magda le haïssait, et elle le haïrait toujours. Ce fut sa dernière pensée. Les ténèbres se refermèrent sur elle.

Un individu non identifié avait tenté d'échapper aux soldats venus l'arrêter, ils lui avaient tiré dessus et l'homme était tombé dans le ravin. Woermann avait décelé une certaine satisfaction chez les einsatzkommandos de retour au donjon : abattre un civil désarmé était une de leurs spécialités. Le désarroi du professeur était tout aussi naturel : ce devait être la première fois qu'il assistait à une telle exécution.

Mais Woermann ne parvenait pas à s'expliquer la colère et la déception du major. Il l'interpella dans la cour.

— Un homme, dites-vous ? Toute cette fusillade pour un seul individu ?

— Les hommes sont nerveux, répliqua Kaempffer, qui n'arrivait pas à se calmer. Il n'aurait pas dû tenter de s'enfuir.

— Que lui vouliez-vous ?

— Le Juif m'a dit qu'il savait des choses sur le donjon.

— Vous ne lui avez certainement pas annoncé qu'on ne ferait que l'interroger.

— Il a tenté de s'enfuir, répéta Kaempffer.

— Résultat, vous n'en savez pas plus qu'avant. Vous avez dû terroriser ce pauvre type. Vous êtes bien avancé, maintenant !

Kaempffer se dirigea vers ses appartements sans prendre la peine de répondre et laissa Woermann seul dans la cour.

Le capitaine vit les hommes qui n'étaient pas de garde regagner lentement leur chambrée. Il les avait appelés dès que la fusillade avait éclaté mais il n'y avait pas eu d'affrontement, et les hommes étaient déçus. C'était bien compréhensible. Lui-même aurait voulu avoir en face de lui un ennemi de chair et de sang, quelqu'un sur qui il aurait pu tirer. Mais l'ennemi demeurait invisible.

Woermann prit la direction de l'escalier menant à la cave. Il voulait y retourner. Seul. Une dernière fois.

Oui, seul. Il ne laisserait qui que ce soit découvrir ce qu'il soupçonnait. Pas maintenant – alors qu'il avait enfin décidé de démissionner. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait pris cette

décision mais il y était tout de même parvenu : il démissionnerait et ne se sentirait plus concerné par cette guerre. C'était exactement ce que les membres du Parti et le Commandement Suprême attendaient de lui. Mais il ne pouvait permettre aux nazis de salir son nom : on le traiterait immédiatement de fou si l'on avait vent de ce qui se tramait dans les sous-sols du donjon !

... des bottes pleines de boue et des doigts déchiquetés... des bottes pleines de boue et des doigts déchiquetés... quelques mots absurdes qu'il ne cessait de se répéter et qui l'entraînaient inexorablement vers la cave. Il régnait dans ces profondeurs quelque chose d'immonde, qui échappait totalement à la raison. Et, bien qu'il crût savoir de quoi il s'agissait, il ne parvenait pas, il ne voulait pas lui donner un nom !

Il franchit l'ouverture pratiquée dans le mur éboulé et se dirigea vers l'escalier.

Il s'était trop longuement interrogé sur la finalité de cette guerre et sur le rôle qu'y jouait la Wehrmacht. Il avait attendu que les problèmes se résolvent d'eux-mêmes. Aujourd'hui, il comprenait que les atrocités conséquentes aux combats n'étaient pas des aberrations momentanées. Il avait trop longtemps refusé de voir la vérité en face et d'admettre que la guerre, *toute la guerre*, était une horreur. Mais voici qu'il n'était plus aveuglé et qu'il avait honte d'y avoir participé.

Le sous-sol du donjon serait le lieu de sa rédemption. Il découvrirait par lui-même ce qui s'y passait. Seul. Et il y mettrait un terme. Sinon, il ne recouvrerait jamais la paix intérieure. Ce n'est qu'après avoir redoré le blason de son honneur qu'il pourrait retrouver Helga, à Rathenow. L'esprit purifié, il pourrait être un vrai père pour Fritz... le tirer des Jeunesses Hitlériennes, même s'il fallait pour cela lui briser les deux jambes !

Les soldats chargés de monter la garde au sous-sol n'étaient pas encore revenus. Tant mieux. Il prit une torche puis hésita un instant en haut de l'escalier, les yeux fixés sur le trou vers lequel il se sentait irrésistiblement attiré.

L'idée lui vint qu'il était devenu fou. Oui, ce serait une folie que de donner sa démission. Il avait longtemps fermé les yeux – pourquoi ne pas continuer ? Oui, pourquoi ? Il pensa alors au tableau qu'il avait exécuté, à l'ombre du pendu... ce pendu qui, lorsqu'il l'avait observé pour la dernière fois, semblait pourvu d'un léger embonpoint. Il devenait fou, c'était certain. Et il n'avait rien à faire en bas. En tout cas, il n'avait pas besoin d'y aller seul. Après le coucher du soleil. Ne serait-il pas possible d'attendre le lever du jour ?

... des bottes pleines de boue et des doigts déchiquetés...

Tout de suite ! C'était tout de suite qu'il devait y aller. Il ne s'y aventurerait toutefois pas sans protection. Il avait son Luger, ainsi que la petite croix d'argent que le professeur lui avait rendue.

Il avait parcouru la moitié des marches quand il entendit le bruit. Il s'arrêta pour tendre l'oreille... des grattements légers, désordonnés, sur sa droite, au cœur même du donjon. Des rats ? Il balaya les murs du faisceau de sa torche mais ne vit rien. Les bêtes répugnantes qui l'avaient accueilli le matin même étaient invisibles. Il descendit les dernières marches et se dirigea sans hésitation vers la pièce où étaient couchés les cadavres.

Woermann fut littéralement pétrifié.

Les cadavres avaient disparu.

Dès que la porte de ses appartements se fut refermée, Cuza bondit hors du fauteuil pour regarder par la fenêtre. Il chercha Magda sur la chaussée mais il faisait trop sombre pour qu'il vît quelque chose. Iuliu et Lidia étaient certainement venus la réconforter.

Sa volonté de dissimuler sa guérison avait subi une ultime épreuve quand cette brute d'Allemand avait frappé Magda, mais il était resté assis. En se levant, il aurait fait échouer le plan fantastique que Molasar et lui-même avaient élaboré. Et la destruction d'Hitler était mille fois plus importante que le bien-être d'une femme, fût-elle sa propre fille...

— Où est-il ?

Cuza fit volte-face. Il y avait une nuance de menace dans la voix de Molasar.

— Il est mort, dit-il.

Molasar se tenait dans l'ombre mais Cuza le sentait se rapprocher de lui, imperceptiblement.

— C'est impossible !

— C'est la vérité. Je l'ai vu de mes propres yeux. Il a tenté de s'enfuir et les Allemands l'ont criblé de balles. C'était un geste de désespoir, il a dû entrevoir le sort qui l'attendait au donjon.

— Où est le corps ?

— Dans la gorge.

— Il faut le retrouver !

Molasar se tenait si près du professeur que les rayons de lune éclairaient en partie son visage.

— Je dois en être absolument certain !

— Il est mort ! Personne n'aurait pu survivre à une telle fusillade, il a reçu assez de balles pour tuer une douzaine d'hommes. Je vous dis qu'il était mort avant même de tomber dans le ravin !

Molasar paraissait toujours douter.

— Je voulais le tuer de mes propres mains, sentir la vie le quitter. Ce n'est qu'ainsi que je pourrais être sûr d'être à jamais débarrassé de lui. Enfin... je dois m'en tenir à votre témoignage.

— Si vous ne me croyez pas, descendez dans le ravin ! Vous

verrez bien qu'il est mort !

— Oui... oui... fit Molasar avec un hochement de tête. Je vais y aller.

Il recula de quelques pas et disparut dans l'ombre avant d'ajouter :

— Je reviendrai vous chercher quand tout sera prêt.

Cuza jeta un ultime coup d'œil par la fenêtre puis il reprit place dans le fauteuil d'infirme. Molasar paraissait extrêmement troublé par le fait que les Glaeken pussent encore exister. Peut-être ne serait-il pas aussi facile qu'il le pensait d'anéantir Adolf Hitler. Malgré tout, il se devait d'essayer.

Il ne ralluma pas la bougie. Assis dans le noir, il songeait à Magda.

Le sang lui battait aux tempes. Dans sa main, la lampe-torche tremblait. Immobile dans les ténèbres glacées, Woermann regardait fixement les draps froissés qui ne recouvraient plus que le sol de terre. Si, il y avait encore la tête de Lutz, les yeux grands ouverts, la bouche béante, posée sur l'oreille gauche, mais c'était tout. Les corps avaient disparu... c'était bien ce que Woermann avait imaginé, mais cela ne l'empêchait pas pour autant d'être paralysé d'effroi !

Où étaient-ils passés ?

Et toujours ces grattements lointains, à droite...

Woermann se devait de découvrir leur origine. L'honneur l'exigeait. Mais d'abord... Il rengaina le Luger et sortit la petite croix d'argent de la poche de sa tunique. Elle le protégerait mieux que toutes les armes à feu du monde.

La croix à la main, il s'engagea dans la caverne souterraine qui, rapidement, se changea en un tunnel zigzaguant vers l'arrière du donjon. Les bruits se faisaient plus forts, plus proches aussi. C'est alors qu'il vit les premiers rats. Ils n'étaient pas très nombreux. C'étaient des bêtes énormes, perchées sur des fragments de roche, qui le regardaient. Puis les rats devinrent centaines. Il y en avait partout, sur les murs, sur le sol, au point que tout le tunnel semblait tapissé d'une fourrure grisâtre parsemée de milliers d'yeux noirs et brillants. Woermann maîtrisa sa répugnance et poursuivit son chemin.

Le tunnel faisait un coude sur la droite et Woermann s'arrêta pour tendre l'oreille. Les grattements étaient plus distincts encore. Si proches qu'ils devaient trouver leur origine de l'autre côté du... Il devait se montrer très prudent. Il devait voir sans être vu.

Il fallait donc qu'il éteigne sa lampe.

C'était une chose à laquelle Woermann se refusait. Le coude n'était qu'à cinq pas de lui. Qu'était-ce donc que cinq pas dans le noir ? Mais tous ces rats... Peut-être était-ce la lumière qui les tenait

éloignés ? Une fois la lampe éteinte, comment réagiraient-ils ?

Woermann rassembla tout son courage et éteignit la torche électrique. Pas un bruit, rien. Rien que ces grattements incessants que l'absence *totale* de lumière paraissait amplifier. Il n'y avait pas le moindre reflet lumineux, rien. La chose qui produisait ces bruits devait bien avoir besoin d'un peu de lumière, *non* ?

Il se força à avancer, comptant les pas qui le séparaient du coude, prêt à s'enfuir à la moindre alerte. Pourtant, il devait connaître la vérité ! Où étaient passés les cadavres ? Qui causait ce bruit étrange ? Les réponses à ces questions lui permettraient peut-être de résoudre le mystère du donjon. C'était son devoir de découvrir la vérité. Son devoir...

Au cinquième et dernier pas, il perdit l'équilibre. Sa main gauche – celle qui tenait la torche – chercha un point d'appui et toucha une forme velue, qui y planta ses dents aiguisées comme des lames de rasoir. Une douleur cuisante lui parcourut tout le bras et il se mordit les lèvres pour s'obliger à ne pas lâcher la torche.

Les grattements étaient tout proches, juste devant lui. Et toujours la nuit totale. Peu à peu, la peur s'insinuait en lui. C'était impossible, il allait rencontrer de la lumière !

Il fit encore un pas – plus petit que le précédent. Les bruits, quelle que fût leur provenance, donnaient une impression d'effort, même s'ils n'étaient accompagnés d'aucune respiration.

Un dernier pas, et il allumerait la lampe-torche. Il leva le pied mais ne put bouger. Son corps refusait de lui obéir.

Woermann tremblait. Il voulait faire marche arrière. Il ne désirait plus voir ce qu'il y avait devant lui. Aucune créature normale, *naturelle*, ne pouvait se mouvoir dans une obscurité aussi parfaite. Il valait mieux ne pas savoir. Oui, mais il y avait les cadavres... et il se devait de découvrir la vérité.

Il émit un faible gémissement et actionna l'interrupteur de la torche. Ses pupilles mirent quelques secondes pour s'adapter puis son esprit enregistra toute l'horreur de ce que le faisceau lumineux venait de lui révéler.

Woermann poussa un cri, un cri terrible qui semblait ne jamais devoir cesser et que les parois du tunnel lui renvoyaient inlassablement aux oreilles. Il parvint à faire demi-tour et à courir en direction des rats médusés. Une dizaine de mètres le séparaient de la sortie du tunnel quand Woermann s'immobilisa.

Il y avait quelqu'un devant lui.

Il dirigea la lampe vers la forme qui lui bloquait le passage. Il vit le visage au teint de cire, la cape, les vêtements, les cheveux trop longs et, surtout, à la place des yeux, deux abîmes de démence. Alors, il comprit. C'était là le maître des lieux.

Woermann demeura un instant paralysé par l'horreur et la fascination, puis vingt-cinq années d'éducation militaire prirent le dessus.

— Laissez-moi passer ! cria-t-il, en brandissant devant lui la croix d'argent qu'il pensait être la plus efficace des armes. Au nom de Dieu, au nom de Jésus-Christ, au nom de tout ce qui est sacré, laissez-moi passer !

Au lieu de battre en retraite, la créature se rapprocha de Woermann et montra ses traits livides. Elle souriait, d'une grimace hideuse, si malsaine que Woermann sentit ses genoux ployer sous lui et ses mains tendues se mettre à trembler frénétiquement.

Ses yeux... oh, mon Dieu, ses yeux... Woermann était coincé, ce qu'il avait découvert au fond du tunnel lui interdisait de faire demi-tour et là, devant lui... il s'efforça de braquer le faisceau de la lampe sur la croix d'argent – *la croix ! les vampires redoutent la croix !* — qu'il brandissait devant lui, en proie à une terreur inimaginable.

Mon Dieu, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

Une main invisible fendit la nuit et arracha la croix de la main de Woermann. Fasciné, il vit la créature la tordre lentement entre ses doigts, la broyer jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une pièce d'argent informe. Puis elle la jeta négligemment à terre, comme un soldat ferait d'un mégot de cigarette.

Woermann poussa un hurlement de terreur quand la même main plongea vers lui. Il fit un bond de côté pour l'éviter. Malheureusement, il ne fut pas assez prompt.

XXVII

Magda revint lentement à elle pour sentir que quelqu'un tirait sur sa main droite. Elle ouvrit les yeux. Une forme sombre était penchée au-dessus d'elle.

Où était-elle ? Pourquoi sa tête lui faisait-elle si mal ?

Des images fugitives traversèrent son esprit — *Glenn... la chaussée... la fusillade... le ravin...*

Glenn était mort ! Elle n'avait pas rêvé : *Glenn était mort !*

Elle se redressa en gémissant, ce qui eut pour effet de faire fuir en hurlant l'individu qui lui tenait la main. Tout tournait autour d'elle. Lentement, elle effleura sa tempe des doigts et gémit de nouveau.

Elle prit alors conscience d'une douleur au niveau de l'annulaire droit. La chair était enflée, à moitié coupée. On avait dû tenter de lui arracher la bague de sa mère. Un des villageois, certainement ! Il l'avait cru morte et avait été épouvanté en la voyant revenir à elle.

Magda se mit debout et l'univers recommença de basculer autour d'elle. Puis le sol s'affermir, sa nausée se calma, et elle essaya de marcher. Chaque pas lui causait des douleurs intolérables dans la tête mais elle parvint tout de même à atteindre les broussailles. Dans le ciel, la lune perçait les nuages. Tout à l'heure, elle n'était pas encore levée. Combien de temps était-elle demeurée inconsciente ? Il fallait qu'elle retrouve Glenn !

Il vit toujours, se dit-elle. *Il le faut !* Elle ne pouvait l'imaginer mort. Mais comment aurait-il pu survivre ? La fusillade, la chute dans le ravin...

Magda éclata en sanglots, autant sur Glenn que sur elle-même. Elle était perdue, complètement perdue. Cet égoïsme était méprisable, mais elle n'y pouvait rien. La pensée de tout ce qu'ils auraient pu faire ensemble l'accablait. A trente et un ans, elle avait enfin trouvé l'amour. Elle avait passé un jour entier aux côtés de cet homme, vingt-quatre heures où elle s'était abandonnée totalement à la magnificence de la vie – et voici qu'il lui était arraché, impitoyablement !

Ce n'est pas juste !

Elle marcha jusqu'aux éboulis pierreux et regarda par-delà les voiles de brume. Peut-on haïr une bâtisse de pierre ? Oui. Elle haïssait

le donjon. Il n'abritait que le mal. Si au moins elle avait détenu le pouvoir de le réduire en poussière lui et tous ses occupants – y compris Papa !

Mais le donjon continuait de flotter, imperturbable et silencieux, sur une mer de brouillard.

Elle se prépara à descendre dans la gorge ainsi qu'elle l'avait fait deux nuits plus tôt. Deux nuits... il y a une éternité ! La brume léchait le bord de l'abîme et rendait la descente encore plus périlleuse. C'était de la démesure que de risquer sa vie à tenter de retrouver le corps de Glenn, mais son existence ne comptait plus à présent. Elle voulait toucher ses blessures, sentir sa peau encore tiède. Elle devait s'assurer qu'il n'y avait plus rien à faire. Sans cette certitude, elle ne pourrait plus jamais connaître le repos de l'âme.

Elle s'apprêtait à descendre dans le ravin quand des cailloux glissèrent en contrebas. Elle crut tout d'abord avoir provoqué une avalanche en miniature quand un bruit d'une autre nature éveilla sa curiosité. Un souffle rauque. Quelqu'un marchait dans le brouillard !

Terrorisée, Magda recula pour se dissimuler dans les buissons. Elle n'eut pas très longtemps à attendre. Une main sortit de la brume et s'agrippa à un rocher. Puis ce fut un bras, une tête.

— Glenn !

Il ne parut pas l'entendre et continua de se hisser. Magda se précipita vers lui et, le saisissant sous les épaules, le tira avec une force dont elle ne se serait jamais crue capable. Il s'écroula à terre, haletant et gémissant. Elle s'agenouilla auprès de lui, désespérée.

— Oh, Glenn, tu es... tu saignes !

C'était une remarque bien inutile mais elle était absolument incapable de dire autre chose pour l'instant.

Tu devrais être mort ! pensa-t-elle, mais elle retint les mots qui lui venaient aux lèvres. Si elle ne le disait pas, peut-être ne mourrait-il pas ! Mais ses vêtements étaient trempés de sang, et il avait reçu une douzaine de blessures mortelles. C'était un véritable miracle qu'il respire encore ! Et il était extraordinaire qu'il eût pu remonter tout seul du ravin ! Pourtant, il était là, couché devant elle... et vivant !

— Je vais chercher un docteur !

Cela aussi, elle l'avait dit sans réfléchir, parce qu'il n'y avait jamais eu de docteur au village.

— Je vais aller chercher Iuliu et Lidia, ils m'aideront à te ramener à...

Glenn murmura quelque chose et Magda se pencha tout contre lui.

— Dans ma chambre, dit-il d'une voix brisée.

L'odeur du sang frais était sur ses lèvres. *Il fait une hémorragie interne !*

— Je t'y emmènerai dès que Iuliu...

— Écoute-moi ! fit-il. La boîte... tu l'as vue hier... celle qui contient la lame...

— Elle ne servira à rien ! Il faut te soigner !

— Va la chercher ! *Il le faut !* Il n'y a qu'elle qui puisse me sauver !

Elle hésita un instant puis se mit à courir vers l'auberge, oubliant presque la douleur qui se réveillait dans sa tête. Glenn voulait la lame du glaive. C'était absurde, mais il y avait dans sa voix une telle conviction... un tel besoin...

Magda entra à toute allure dans l'auberge et se précipita dans l'escalier. La chambre de Glenn était dans le noir. Elle se dirigea à tâtons vers le placard, ouvrit la porte. Elle souleva la boîte. Elle n'avait pas refermé les loquets et le couvercle s'ouvrit tout grand : la lame glissa contre le miroir, qui vola en éclats. Magda se hâta de replacer la lame dans la boîte, qu'elle ferma soigneusement, puis elle sortit de la chambre après avoir retiré la couverture du lit. Au moment de redescendre l'escalier, elle alla dans sa propre chambre pour prendre une seconde couverture.

Alertés par le bruit, Lidia et Iuliu se tenaient au pied de l'escalier.

— Je ne vous conseille pas de m'empêcher de passer ! leur cria Magda.

Elle s'était exprimée avec une telle autorité qu'ils en restèrent pétrifiés.

Ployant sous le poids de la boîte et des couvertures, Magda courut jusqu'aux broussailles. Glenn était encore vivant mais sa voix était de plus en plus lointaine.

— La lame, murmura-t-il quand elle se pencha vers lui. Donne-la-moi.

Un instant, Magda crut qu'il allait lui demander le coup de grâce. Elle ferait tout pour Glenn – tout mais pas ça. Mais pourquoi un homme si grièvement blessé souhaiterait-il la mort après avoir déployé des efforts désespérés pour se tirer du ravin ? Elle ouvrit la boîte... Deux gros éclats de verre s'y trouvaient. Elle les jeta au loin puis saisit la lame froide et sombre gravée de runes.

Elle la lui tendit à deux mains et faillit la laisser tomber quand un long éclair bleuâtre en jaillit au contact de Glenn. Elle la lui abandonna et il émit un long soupir ; ses traits se détendirent, comme si la douleur quittait son corps. La satisfaction se dessina sur son visage comme sur celui d'un homme qui retrouve la chaleur de son foyer après un périple dans le froid.

Glenn plaqua la lame contre son corps ruisselant de sang ; la pointe n'était qu'à quelques centimètres de ses chevilles, l'extrémité

où aurait dû être fixée une garde à hauteur du menton. Il croisa les bras pour mieux plaquer la lame contre lui et ferma les yeux.

— Il vaudrait mieux que tu ne restes pas ici, dit-il d'une voix étrange, lointaine. Reviens un peu plus tard.

— Je ne t'abandonnerai pas.

Il ne répondit rien. Sa respiration se fit plus profonde, plus régulière aussi – comme s'il dormait. Magda l'observa attentivement. L'éclat bleu de la lame s'étendit à ses bras, qui s'entourèrent d'un halo lumineux. Elle posa sur lui une couverture, pour le protéger du froid mais aussi pour empêcher qu'on ne voie la lueur du donjon. Puis elle s'éloigna de quelques pas et s'enroula dans la seconde couverture avant de s'installer le dos contre un rocher. Des milliers de questions, toujours repoussées, surgissaient dans son esprit.

Qui était-il vraiment ? Quel était cet homme criblé de balles qui avait survécu alors que tout autre serait mort ? Pour quelle raison dissimulait-il un glaive sans garde dans le placard de sa chambre, et pourquoi serrait-il contre lui cette arme formidable alors qu'il semblait sur le point de franchir le seuil fatal ? Comment pouvait-elle donner sa vie et son amour à un tel homme ? *Elle ne savait rien de lui.*

Soudain, elle se souvint de la phrase terrible de Papa : *Il appartient à un groupe qui dirige les nazis et se sert d'eux pour aboutir à ses fins – il est pire qu'un nazi !*

Papa pouvait-il avoir raison ? Pouvait-elle s'aveugler au point de ne pas se rendre compte d'une chose aussi évidente ? C'était certain, Glenn n'était pas un homme ordinaire et il gardait jalousement ses secrets par-devers lui. Était-il donc possible que Molasar fût l'allié et Glenn l'ennemi ?

Elle se pelotonna dans la couverture. Elle ne pouvait rien faire qu'attendre.

Ses paupières s'alourdirent. Elle lutta brièvement puis succomba... rien qu'un instant... pour reposer ses yeux...

Klaus Woermann savait qu'il était mort. Et pourtant... il n'était pas mort.

Il se rappelait parfaitement de son trépas. Il avait été étranglé avec une lenteur délibérée, ici même, dans ce souterrain obscur. Des doigts de glace dotés d'une force inimaginable s'étaient refermés sur sa gorge et l'avaient étouffé sans la moindre précipitation, jusqu'à ce que le sang explose à ses oreilles et que la nuit l'engloutisse.

Mais ce n'était pas la nuit éternelle. Pas encore.

Il ne pouvait s'expliquer pourquoi il était toujours conscient. Il était allongé sur le dos, les yeux grands ouverts. Depuis quand ? il n'en savait rien. Le temps n'avait plus de sens. En dehors de la faculté

de voir, il était totalement étranger à son corps. Comme si c'était celui de quelqu'un d'autre. Il ne sentait rien, ni l'air glacé sur son visage ni même la terre rocailleuse sur laquelle il reposait. Il n'entendait rien, ne respirait pas, ne pouvait pas bouger. Un rat s'était aventuré sur lui et avait promené sa queue annelée sur ses yeux : il avait été incapable de battre des cils.

Il était mort. Et pourtant, il n'était pas mort.

La peur n'existait plus, la douleur avait disparu. Il n'éprouvait plus aucun sentiment, excepté le regret. Il était descendu dans les sous-sols du donjon pour y connaître la rédemption – il n'y avait trouvé que l'horreur et la mort, sa propre mort.

Woermann se rendit alors compte qu'on le transportait. On le tirait par la tunique dans un passage étroit, dans l'obscurité...

... puis en pleine lumière.

Woermann vit un couloir aux murs de granite, son regard se posa sur des taches brunâtres : c'était tout ce qui demeurait de l'avertissement sanglant.

Puis il fut jeté à terre. Son champ de vision se limitait à un trou dans le plafond, juste au-dessus de lui, et à la périphérie se déplaçait une forme sombre.

Une corde apparut, avec un nœud coulant et il se sentit à nouveau transporté...

... vers le haut, cette fois...

... jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus terre et que son corps sans vie se balance librement. Une silhouette d'ombre disparut au bout du couloir et Woermann se retrouva seul, pendu par le cou à une corde.

Il aurait voulu hurler son désespoir ! Car il savait à présent que la créature ténébreuse qui régnait sur ce donjon ne se contentait pas de s'attaquer au corps des soldats qui avaient violé son domaine : elle s'en prenait aussi à leur esprit et à leur âme !

Woermann comprit aussi le rôle qu'on allait lui faire jouer dans cette guerre : le rôle d'un suicidé. Ses hommes croiraient qu'il s'était donné la mort ! Leur officier, celui dont ils attendaient tout, s'était pendu – désertion ultime, lâcheté absolue !

Il ne pouvait accepter une chose pareille. Mais il ne pouvait rien faire pour modifier le déroulement des événements. Il était mort.

Était-ce là son châtiment pour avoir osé fermer les yeux devant l'ignominie de cette guerre ? Le prix à payer était trop élevé ! Se balancer au bout de cette corde et voir, impuissant, les einsatzkommandos le montrer du doigt. Et surtout, châtiment suprême, voir ricaner Eric Kaempffer !

Était-ce pour cela qu'on l'avait abandonné à la lisière du néant éternel ? Pour qu'il connaisse la plus grande de toutes les

humiliations ?

Si au moins il pouvait faire *quelque chose* !

Un dernier geste pour sauver son honneur d'homme et de soldat.
Un dernier geste pour donner un sens à sa mort.

Quelque chose !

N'importe quoi !

Mais il ne pouvait que se balancer au bout de cette corde et attendre qu'on vînt le trouver.

Un crissement emplit la pièce : le bloc de pierre pivota sur lui-même puis la voix de Molasar résonna :

— Tout est prêt !

Enfin ! L'attente avait été insupportable. Au fil des heures, Cuza en était venu à penser qu'il ne reverrait jamais Molasar. Il n'avait jamais été très patient mais c'était bien la première fois qu'il se sentait envahi par une telle excitation. Il avait essayé de songer à autre chose, à Magda, par exemple, à ce qu'elle était devenue après le coup reçu sur la tête. Mais en vain. La destruction prochaine du « seigneur Hitler » s'imposait inexorablement à son esprit. Cuza avait arpenté la pièce en tous sens, brûlant du désir de passer à l'action mais incapable d'agir sans directive de Molasar.

Et voici que Molasar était arrivé. Cuza franchit l'ouverture, laissant dans la chambre le fauteuil d'infirmes, désormais inutile, quand il sentit qu'on lui glissait dans la main un objet métallique de forme cylindrique.

— Qu'est-ce que...

C'était une torche électrique.

— Vous en aurez besoin, lui dit Molasar.

Cuza l'alluma. Elle appartenait à l'armée allemande. Le verre en était fêlé. Il se demanda à qui...

— Suivez-moi.

Molasar l'entraîna dans l'escalier en colimaçon qui conduisait à la base de la tour. Il paraissait ne pas avoir besoin de lumière pour trouver son chemin, mais il n'en allait pas de même pour Cuza qui se collait littéralement à Molasar. Il aurait aimé explorer les sous-sols – une tâche qu'il avait confiée à Magda – mais le temps était compté, et il se promit d'y revenir une fois que tout ceci serait terminé.

Ils passèrent par une ouverture pratiquée dans un mur et Molasar accéléra le pas. Cuza avait quelques difficultés à le suivre mais il ne s'en plaignit pas : il était si heureux d'avoir retrouvé l'usage de ses jambes et de braver le froid sans souffrir le martyre !

Il vit l'escalier qui menait à la cave et braqua la lampe vers la gauche. Les cadavres avaient disparu. Les Allemands avaient dû les rapatrier. Bizarrement, ils avaient laissé les draps sur place.

Le martèlement de ses pas résonnait entre les parois de la caverne mais Cuza perçut un autre bruit. Une sorte de grattement. Faible, tout d'abord, puis de plus en plus fort lorsqu'ils s'engagèrent dans une sorte de tunnel qui faisait de nombreux coudes. C'est alors que Molasar s'arrêta et fit signe à Cuza de se placer tout près de lui.

— Préparez-vous à découvrir un spectacle qui risque de vous choquer, dit Molasar, impassible. J'ai dû utiliser les dépouilles des soldats morts pour récupérer mon talisman. Bien sûr, j'aurais pu procéder différemment, mais cette méthode me semblait très... appropriée.

Cuza ne voyait pas très bien en quoi l'utilisation des cadavres pourrait le scandaliser.

Il suivit donc Molasar dans une vaste salle hémisphérique. Un grand trou était creusé dans le sol, un trou d'où sourdait le bruit qui l'étonnait depuis plusieurs minutes. Cuza y dirigea le faisceau de sa torche et sursauta. Des rats ! Des centaines de rats qui couraient autour de la fosse, frénétiques... impatients...

Cuza vit alors quelque chose de plus gros qu'un rat qui remontait le long de la paroi du trou. Il fit un pas en avant pour regarder au fond du trou et braqua la torche électrique. Il poussa un cri de surprise, comme s'il venait de découvrir les cercles extérieurs de l'Enfer ! Pris d'une faiblesse soudaine, il recula vivement pour se plaquer contre le mur de la salle. Les yeux clos, la respiration haletante, il tenta de recouvrer son calme, de refouler la nausée qui gonflait en lui, d'accepter le spectacle qui s'était offert à lui.

Dans la fosse, dix cadavres portant des uniformes allemands, noirs ou gris, travaillaient frénétiquement – *même celui qui n'avait plus de tête !*

Cuza rouvrit les yeux. Dans la pénombre irréaliste qui inondait la salle, il vit l'un des cadavres s'avancer de guingois vers le rebord de la fosse et y déposer une brassée de terre avant de redescendre dans le trou.

Cuza s'arracha de la paroi rocheuse pour s'approcher à nouveau du trou.

Les soldats ne paraissaient pas avoir besoin de leurs yeux car ils ne regardaient jamais leurs mains quand ils creusaient la terre dure et gelée. Leurs articulations mortes paraissaient n'obéir qu'à regret à la force qui les mouvait mais ils travaillaient sans jamais s'arrêter, dans un silence qui aurait été absolu sans le raclement de leurs bottes sur le sol et les grattements produits par leurs doigts sans vie. Le bruit qu'ils faisaient était répercuté à l'infini par les parois de la caverne.

Mais, soudain, ce bruit cessa, comme s'il n'avait jamais existé. Tous les hommes s'étaient immobilisés.

— Mon talisman n'est plus qu'à quelques centimètres, dit

Molasar à Cuza. Vous allez le tirer de terre.

— Est-ce qu'ils ne pourraient pas... commença Cuza, écoeuré à l'idée de devoir descendre dans la fosse.

— Ils sont trop maladroits.

— Vous ne pourriez pas le faire vous-même ? dit Cuza, l'air suppliant. J'en prendrai bien soin, croyez-moi.

— Cela fait partie de votre travail ! dit Molasar, les yeux brillants d'impatience. Avec un enjeu de cette importance, vous craignez peut-être de vous salir les mains ?

— Non, non... ce sont ces... dit-il en jetant un coup d'œil aux cadavres.

Molasar suivit son regard. Il ne dit rien, ne fit pas le moindre geste, mais les cadavres s'animèrent à nouveau. Ils sortirent tous du trou puis se tinrent les uns à côté des autres au bord de la fosse. Les rats couraient entre leurs jambes. Molasar se tourna vers Cuza.

Il n'attendit pas qu'on le lui dise pour se laisser glisser jusqu'au fond. Après avoir posé sa lampe-torche en équilibre sur une grosse pierre, il se mit à creuser.

La terre était dure, glacée, mais cela ne le gênait pas. Après une seconde de répulsion à l'idée d'effectuer le même travail que les cadavres, il éprouva un réel plaisir à faire fonctionner ses doigts et ses mains, même si la tâche qu'on exigeait de lui n'était pas des plus nobles.

Oui, tout cela, il le devait à Molasar. Qu'il était bon de plonger ses doigts dans la terre, de la sentir craquer dans la paume de sa main ! Cela le rendait de bonne humeur et il faisait maintenant preuve d'une certaine fébrilité.

Bientôt, ses mains entrèrent en contact avec quelque chose de dur. Il tira dessus et découvrit un paquet carré d'une trentaine de centimètres de côté et de quelques centimètres seulement d'épaisseur. Le paquet était extrêmement lourd. Il arracha le papier d'emballage à moitié pourri puis le tissu grossier qui servait à protéger l'objet.

C'était une chose brillante, métallique et lourde. Cuza retint son souffle – il avait d'abord cru que c'était une croix. Mais c'était une supposition complètement absurde. Cela avait vaguement la forme d'une croix, et les contours étaient ceux des milliers de symboles incrustés dans les pierres du donjon. Il était toutefois impossible de les comparer avec l'objet qui gisait dans cette fosse, car c'était là le modèle original, épais de près de trois centimètres, l'archétype sur lequel tous les autres avaient été copiés. La partie verticale était pratiquement cylindrique ; elle semblait faite d'or pur et une profonde encoche avait été pratiquée dans l'une de ses extrémités. La partie transversale devait être en argent. Cuza y jeta un rapide coup d'œil mais n'y découvrit ni dessins ni inscriptions.

Le talisman de Molasar – la clef de sa puissance ! Cuza était troublé – cet objet était *chargé* et il pouvait sentir le magnétisme irradier dans ses doigts. Il le tendit à bout de bras pour le montrer à Molasar et y décéla une légère phosphorescence – mais peut-être n'était-ce qu'un reflet de lumière sur la surface polie.

— Je l'ai trouvé !

Il ne pouvait voir Molasar mais il remarqua que les cadavres reculèrent quand il brandit le talisman au-dessus de sa tête.

— Molasar ? Vous m'entendez ?

— Oui, fit une voix lointaine. Mon pouvoir est actuellement entre vos mains. Gardez-le jalousement tant que vous ne lui aurez pas trouvé une cachette absolument sûre.

Fou de joie, Cuza serrait le talisman dans sa main.

— Quand pourrai-je partir ? Et comment ?

— Très bientôt – dès que j'en aurai fini avec les envahisseurs allemands. Ils vont devoir payer pour avoir osé franchir les portes de mon domaine.

Les coups sourds frappés à la porte étaient accompagnés de cris. On l'appelait par son nom. La voix du sergent Oster... au bord de l'hystérie. Mais le major Kaempffer ne voulait pas prendre le moindre risque. Il quitta le sac de couchage et tira son Luger.

— Qui est là ? fit-il, d'un air las.

C'était la seconde fois qu'on le réveillait au cours de la même nuit. La première fois pour sortir du donjon en compagnie du Juif. Et cette fois-ci... Il consulta sa montre : quatre heures du matin ! Il ferait bientôt jour.

Que pouvait-on lui vouloir à cette heure ? A moins que... à moins qu'il y ait eu une nouvelle victime !

— C'est le sergent Oster.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Kaempffer en ouvrant la porte.

Un seul regard au visage livide du sergent, et il comprit qu'il se passait des choses très graves.

— C'est le capitaine... le capitaine Woermann...

— Il s'est fait avoir ?

Woermann ? Assassiné ? Un officier ?

— Non, il s'est donné la mort.

Kaempffer mit un certain temps à saisir toute la portée de cette nouvelle.

— Attendez-moi, dit-il en refermant la porte.

Il enfila à la hâte son pantalon, ses bottes et sa veste d'uniforme puis il ouvrit à nouveau la porte.

— Conduisez-moi auprès de lui.

Tout en suivant Oster parmi les gravats qui témoignaient du

démembrement du donjon, Kaempffer se rendit compte que le suicide de Klaus Woermann le troublait au plus haut point. Cela ne lui ressemblait pas. Les gens changent, bien sûr, mais il ne comprenait pas comment l'adolescent héros de la Première Guerre mondiale avait pu devenir aussi vil – quelles que fussent les circonstances.

Mais d'un autre côté... Woermann était mort. La seule personne au monde qui aurait pu le désigner du doigt et le traiter publiquement de lâche, cette personne était muette à tout jamais. Et cela compensait largement toutes les souffrances que Kaempffer avait pu endurer depuis son arrivée au donjon. La façon dont Woermann était mort le réjouissait tout particulièrement. Son rapport ne ferait grâce d'aucun détail, et chacun saurait que le capitaine Klaus Woermann s'était suicidé. Une mort indigne. Pire que la désertion. Kaempffer aurait donné cher pour voir la tête de la femme et des deux enfants de Woermann quand ils apprendraient la vérité sur le héros familial...

Au lieu de traverser la cour pour se diriger vers les appartements de Woermann, Oster prit à droite et conduisit Kaempffer dans le couloir où avaient été emprisonnés les villageois le soir de son arrivée.

Et là, il vit Woermann. Il était accroché à une corde épaisse et se balançait doucement comme sous l'effet d'une brise. La corde avait été attachée à une grosse poutre. Kaempffer ne vit pas de tabouret et se demanda comment le capitaine s'y était pris. Peut-être était-il monté sur les blocs de pierre qui jonchaient le couloir.

... les yeux... les yeux de Woermann étaient énormes dans leur orbite. Un instant, Kaempffer eut l'impression que les yeux le suivaient, mais ce n'était qu'un jeu de lumière provoqué par les ampoules électriques.

Il s'arrêta devant le corps inerte. La boucle du ceinturon de Woermann n'était qu'à quelques centimètres du nez de Kaempffer. Il leva la tête et découvrit le visage boursoufflé, violacé.

... les yeux – ils semblaient le regarder. Kaempffer se détourna et aperçut l'ombre du corps de Woermann sur le mur. La silhouette était la même – exactement la même – que l'ombre du pendu sur le tableau.

Un frisson le parcourut.

Woermann avait-il eu la prémonition de sa mort ? Ou l'idée du suicide le hantait-elle depuis quelque temps ?

Kaempffer perdit toute gaieté quand il comprit qu'il était désormais le seul officier supérieur du donjon. Dès lors, toutes les responsabilités lui incombaient. Et il serait peut-être la prochaine victime. Que pouvait-il...

Une fusillade éclata dans la cour.

Kaempffer fit volte-face et vit Oster courir jusqu'au bout du couloir avant de revenir vers lui. La surprise qu'exprimait le visage du sergent fit place à l'horreur la plus totale quand son regard se porta à

hauteur de la tête de Kaempffer. Le major SS voulut se retourner pour découvrir ce qui avait pu provoquer une aussi brusque réaction quand il sentit des doigts raides, glacés, se refermer sur sa gorge.

Kaempffer tenta de se dégager et de décocher des coups de pied à son agresseur mais il ne rencontra que le vide. Il ouvrit la bouche pour pousser un hurlement mais ne parvint qu'à émettre une sorte de gargouillis. Il se tordit frénétiquement et chercha à desserrer les doigts qui lui arrachaient la vie. Si au moins il avait pu voir celui qui s'était jeté sur lui ! En fait, il savait déjà de qui il s'agissait. Il ne voulait pas se l'avouer, mais il savait ! Il agrippa une manche grise, la manche d'un uniforme de l'armée régulière, remonta le long du bras... jusqu'à... Woermann.

Mais il est mort !

En proie à une terreur sans nom, Kaempffer se sentit soulevé de terre. Tous ses efforts pour se libérer étaient vains. Bientôt, ses pieds ne touchèrent plus le sol. Il lança les bras en avant pour s'accrocher à Oster mais celui-ci recula, épouvanté, les yeux braqués sur celui qui avait été son supérieur hiérarchique et qui, mort, était en train de tuer !

Des images éparses se présentèrent à l'esprit de Kaempffer, toute une série de clichés et de sons de plus en plus flous, tandis que les battements de son cœur s'espaçaient insensiblement.

... dans la cour se poursuit la fusillade, à laquelle se mêlent à présent des hurlements de douleur et d'effroi... Oster qui recule dans le couloir, sans voir les deux cadavres marcher sur lui – l'un d'eux est facilement reconnaissable, c'est l'einsatzkommando Flick, tué au cours de la première nuit... Oster se rend compte de leur présence mais il est trop tard... et toujours les rafales d'armes automatiques... Oster décharge son Schmeisser sur les cadavres animés, il met en pièces leur uniforme mais cela ne les arrête pas pour autant... hurlements d'Oster quand un des cadavres le saisit par le bras pour lui fracasser la tête contre le mur du couloir, cris suraigus quand son crâne se brise comme une simple coquille d'œuf...

La vision de Kaempffer s'atténue... les sons se font plus feutrés... une prière prend forme dans son esprit :

Mon Dieu, je vous en supplie, laissez-moi vivre ! Je vous serai éternellement obéissant mais laissez-moi vivre !

Un craquement sec... la chute à terre... la corde s'est rompue sous le poids des deux corps... mais la pression des doigts sur sa gorge ne s'interrompt pas... une immense lassitude s'empare de lui... dans la pénombre, il voit le cadavre sanglant d'Oster se relever pour suivre dans la cour ses deux meurtriers... et c'est la vision finale, les traits déformés de Woermann sur lesquels se dessine un sourire !

Le chaos dans la cour.

Les cadavres animés étaient partout, pour massacrer les soldats de garde ou ceux qui n'avaient pas encore quitté leur chambrée. Les balles ne pouvaient rien contre eux – ils étaient déjà morts ! Leurs anciens camarades vidaient sur eux leurs chargeurs mais cela ne servait à rien. Et, comble de l'horreur, dès qu'un soldat était abattu, son cadavre se relevait pour grossir les rangs des assaillants !

Deux hommes en uniforme noir tentèrent de prendre la fuite. Ils ôtèrent la grosse barre de bois qui bloquait les battants du portail mais ne furent pas assez rapides. Assaillis par-derrière, ils furent étranglés puis ramenés dans la cour. L'instant d'après, ils remontaient au portail pour interdire à qui que ce soit de s'enfuir.

Soudain, une rafale de mitraillette fit exploser le générateur et toutes les lumières du donjon s'éteignirent.

Un caporal SS sauta dans une jeep et mit le contact, mais le moteur cala et refusa de redémarrer. Deux mains s'abattirent sur lui et l'étranglèrent en moins de quelques secondes.

Un homme de troupe s'était caché sous son lit, croyant ainsi échapper au massacre. Il fut étouffé par le cadavre décapité qui avait jadis été le soldat Lutz.

La fusillade diminua d'intensité. On entendait encore ça et là quelques hurlements de douleur mais ils cessèrent à leur tour. Un silence pesant s'était abattu sur la cour du donjon. Et les cadavres éparpillés, immobiles, paraissaient attendre.

Soudain, à la même seconde, ils s'écroulèrent tous à terre, à l'exception de ceux qui se dirigèrent vers l'escalier menant à la cave. Une immense silhouette noire apparut, qui progressa lentement vers le centre de la cour. Le maître incontesté des lieux contemplait l'œuvre de ses sujets.

Puis, quand le brouillard s'engouffra par le portail ouvert et noya dans ses volutes les corps désormais inanimés, la silhouette revint vers l'escalier et disparut dans les sous-sols.

XXVIII

Magda fut réveillée en sursaut par les coups de feu tirés au donjon. Elle crut tout d'abord que les Allemands avaient découvert les véritables projets de Papa et qu'ils l'avaient exécuté. Mais cette horrible pensée ne dura qu'un instant. Ce n'était pas là le bruit d'une fusillade sur ordre mais celui, chaotique, d'une bataille.

Une bataille de courte durée.

Assise sur le sol humide, Magda remarqua que les étoiles avaient pâli. Bientôt, ce serait l'aube. Quelqu'un ou quelque chose était sorti victorieux de ce combat, et Magda comprit que ce ne pouvait être que Molasar.

Elle se rendit auprès de Glenn. Le visage couvert de sueur, il respirait de manière désordonnée. Elle enleva la couverture pour constater l'état de ses blessures et ne put retenir un cri : son corps était entièrement baigné de la lueur bleue de l'épée. Elle avança la main. La lumière ne brûlait pas mais l'emplit d'une douce chaleur. Elle sentit quelque chose de dur sous la chemise déchirée de Glenn et entreprit de le tirer.

Dans la pénombre, il lui fallut quelques secondes pour reconnaître l'objet minuscule qui avait roulé dans sa main. C'était une balle.

Elle explora le corps de Glenn. D'autres balles étaient sorties. Les blessures n'étaient plus aussi nombreuses. La majeure partie avait disparu et des cicatrices grisâtres remplaçaient les trous béants. Elle arracha la chemise pour découvrir une partie du ventre sous laquelle elle avait senti une sorte de boule. Juste à la droite de l'arme qu'il tenait si étroitement serrée contre lui. Soudain, la chair s'écarta. Une autre balle faisait lentement son chemin vers la surface. Ce spectacle était aussi merveilleux que terrifiant : la lame et l'éclat qu'elle dégageait réussissaient à extraire les balles du corps de Glenn et à guérir ses blessures !

Mais la lueur était moins vive à présent.

— Magda...

Elle sursauta. La voix de Glenn était plus forte que lorsqu'elle l'avait enveloppé dans la couverture. Elle la lui remonta jusqu'aux

épaules. Les yeux grands ouverts, il contemplait le donjon.

— Repose-toi, murmura-t-elle.

— Que s'est-il passé ?

— Il y a eu des coups de feu...

Avec un gémissement, Glenn tenta de s'asseoir. Magda l'obligea à rester allongé. Il était encore très faible.

— Il faut que j'aille au donjon... pour arrêter Rasalom.

— Qui est Rasalom ?

— Celui que ton père et toi-même appelez Molasar. Il a inversé les lettres de ce nom... Rasalom... il faut l'arrêter !

A nouveau, il voulut se redresser, mais elle l'en empêcha.

— Le jour va se lever. Un vampire est réduit à l'impuissance dès que le jour paraît, tu peux donc...

— Il ne redoute pas plus que toi la lumière du soleil !

— Mais un vampire...

— Ce n'est pas un vampire ! Et il ne l'a jamais été ! C'en serait un, dit Glenn d'une voix qui trahissait son désespoir, je ne prendrais pas la peine de l'arrêter !

Magda sentit la main glacée de la terreur lui caresser le dos.

— Il est à l'origine de la légende du vampire mais il ne s'abreuve pas que de sang. Cette idée a fait son chemin dans les contes populaires parce que le sang est tangible, visible. Ce qui nourrit Rasalom est une chose qu'on ne peut voir ni toucher.

— C'est cela que tu voulais me dire hier avant l'arrivée... des soldats ? dit-elle, bien qu'elle répugnât à évoquer ce souvenir.

— Oui. Il puise ses forces dans la misère humaine, dans la souffrance et la folie. Il se nourrit de la douleur de ceux qui périssent de sa main mais tire une jouissance bien plus grande de la cruauté des hommes envers leurs frères.

— C'est ridicule ! On ne peut vivre de telles choses. Elles sont trop... trop immatérielles !

— La lumière du soleil est « immatérielle » et pourtant, la fleur en a besoin pour sa croissance. Crois-moi, Rasalom se nourrit de choses invisibles et impalpables – et qui sont toutes néfastes.

— A t'entendre, ce serait le Serpent en personne !

— Tu veux dire Satan ? Le Démon ? fit Glenn avec un sourire. Écarte toutes les religions dont tu as pu entendre parler. Elles n'ont pas de sens ici. Rasalom leur est bien antérieur.

— Je ne peux croire...

— C'est un survivant du Premier Age. Il a prétendu qu'il était un vampire de cinq cents ans pour que cela corresponde à l'histoire de ce donjon et de cette région. Également parce qu'il fait naître si facilement la peur – un autre de ses grands plaisirs. Mais il est plus ancien, bien plus ancien. Tout ce qu'il a raconté à ton père – *tout*, tu

m'entends ? — est faux, à l'exception de ce qui concerne sa faiblesse et la façon dont il peut reprendre des forces.

— Vraiment ? Tu oublies qu'il m'a secourue, qu'il a guéri Papa, et qu'il a également sauvé les villageois que le major avait pris en otage !

— Il n'a sauvé personne. Il a tué les deux soldats chargés de garder les villageois, mais ces derniers, les a-t-il libérés ? Non ! Il est allé au bout de l'ignominie en ridiculisant le major quand les soldats morts ont fait irruption dans sa chambre. Rasalom voulait forcer le major à faire exécuter sur l'heure tous les villageois. C'est le genre d'atrocité qui lui donne des forces, et il en avait bien besoin après un demi-millénaire d'emprisonnement. Heureusement, les événements se sont déroulés autrement et les villageois ont pu repartir chez eux.

— D'emprisonnement ? Mais il a dit à Papa... C'est encore un mensonge ?

— Oui. Rasalom n'a pas bâti ce donjon, ainsi qu'il l'a raconté. Il ne s'y est pas non plus caché. Ce donjon avait pour but de le retenir prisonnier... pour l'éternité. Mais qui aurait pu prévoir que cette vieille bâtisse aurait un jour une importance militaire, et que quelqu'un briserait le sceau de sa prison ? Si jamais il parvient à se libérer et à errer dans le monde...

— Mais il est libre à présent !

— Non, pas encore. Là aussi, il a menti. Il voulait que ton père le croie mais il est toujours bloqué dans le donjon grâce à ceci.

Il repoussa la couverture et montra à Magda l'extrémité de son arme.

— La garde qui s'adapte à cette lame est la seule chose que Rasalom redoute sur cette terre, la seule qui le supplante et peut l'enchaîner. Cette garde est la clef qui l'enferme dans le donjon. La lame seule ne sert à rien mais les deux morceaux peuvent le détruire une fois réunis.

Magda secoua la tête. Cela devenait par trop incroyable !

— Mais la garde ? Où se trouve-t-elle ? A quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est représentée à plusieurs milliers d'exemplaires sur les murs du donjon.

— Les croix !

Magda sentit son esprit chavirer. Les croix ! C'était pour cela que la partie transversale était placée si haut ! Elle les avait vues pendant des années et n'avait jamais soupçonné la vérité ! Et si Molasar – ou Rasalom, comme elle commençait à l'appeler – était vraiment à l'origine de la légende du vampire, sa peur de la représentation de l'épée s'était transformée dans le peuple en une terreur de la croix !

— La garde est enterrée dans les profondeurs du donjon et Rasalom demeurera prisonnier aussi longtemps qu'elle résidera entre

ces murailles.

— Il n'a qu'à creuser la terre et s'en emparer.

— Il ne peut la toucher ni même s'en approcher de trop près.

— Dans ce cas, il est prisonnier pour l'éternité !

— Non, fit Glenn d'une voix très faible. Il y a ton père.

Magda aurait voulu hurler mais elle en était tout à fait incapable. Elle était littéralement pétrifiée par la calme explication de Glenn.

— Voilà comment j'explique ce qui s'est passé, dit-il après un long moment de silence. Rasalom a été relâché la nuit même de l'arrivée des Allemands. Il lui restait suffisamment d'énergie pour en tuer un. Il a dû projeter de les massacrer l'un après l'autre pour se nourrir de cette agonie quotidienne et de la terreur qui ne cessait de grandir chez les vivants. Il a pris soin de ne pas en tuer trop à la fois – les officiers, surtout – de crainte qu'ils ne quittent le donjon. Il espérait probablement qu'une de ces trois éventualités se réaliserait : les Allemands seraient si effrayés qu'ils dynamiteraient le donjon, le libérant alors à tout jamais ; ou bien ils feraient venir d'autres renforts, ce qui lui permettrait d'acquérir toujours plus de forces et de développer la peur parmi les hommes ; enfin, il espérait trouver chez les vivants un innocent corrompible.

— Papa, fit Magda si faiblement que c'en était à peine audible.

— Ou toi-même. D'après ce que tu m'as dit, c'est à toi que Rasalom a commencé par s'intéresser. Mais le capitaine t'a fait venir à l'auberge et il a dû se rabattre sur ton père.

— Il aurait pu se servir d'un soldat !

— La corruption d'une âme innocente est pour lui plus importante que mille assassinats. Les soldats ne représentaient pas un morceau de choix. Vétérans de la campagne de Pologne, ils avaient été fiers de tuer pour leur Führer. Quant aux renforts – des sbires des camps de la mort ! Il n'y avait rien à dépraver chez ces créatures. Si l'on excepte la terreur et la douleur qu'il leur inspirait, les Allemands n'avaient qu'un intérêt très limité et ne pouvaient lui servir que de terrassiers.

— Des terrassiers ?

— Oui, pour creuser le sous-sol du donjon. Les bruits que tu as entendus quand ton père t'a chassée – ce devait être un groupe de soldats morts qui regagnaient leur tombe provisoire.

Des cadavres qui marchent... c'était une idée grotesque, trop fantastique pour qu'on pût même l'envisager. Et pourtant, il y avait eu ces deux morts qui avaient surgi dans la chambre du major.

— S'il dispose du pouvoir de faire se mouvoir les morts, pourquoi ne peut-il obliger l'un d'eux à ramasser la garde de l'épée ?

— C'est impossible. La garde annule son pouvoir. Un cadavre

qu'il anime s'écroulerait à la seconde même où il la saisirait. Ton père sera donc celui qui emportera la garde loin du donjon, ajouta-t-il au bout d'un instant.

— Mais, dès que Papa touchera la garde, Rasalom ne perdra-t-il pas le contrôle qu'il exerce sur lui ?

— Tu dois comprendre qu'il travaille pour Rasalom de son plein gré, *avec enthousiasme*, dit-il d'un air triste. Ton père pourra manipuler cet objet sans danger.

— Mais Papa n'en sait rien ! Pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

— Parce que c'était *son* combat, pas le mien. Et puis, je ne pouvais prendre le risque de faire savoir à Rasalom que je me trouvais ici. De toute façon, ton père ne m'aurait pas cru — il préfère me haïr. Rasalom a exécuté sur lui un travail exceptionnel, il est parvenu à détruire en lui tous ses nobles sentiments pour ne laisser que les aspects négatifs de sa personnalité.

C'était la vérité. Magda avait pu constater cette dégradation de ses propres yeux.

— Tu aurais pu l'aider !

— Peut-être, quoique j'en doute. Ton père devait lutter contre lui-même autant que contre Rasalom. Il a réussi en fin de compte à trouver en Rasalom la réponse à tous ses problèmes. Rasalom a commencé par la religion de ton père. Il a prétendu redouter la croix, ce qui a poussé ton père à douter de tout son héritage spirituel. Ensuite, il t'a secourue pour que ton père devienne son débiteur. Puis il a promis de mettre un terme aux exactions des nazis et de sauver ton peuple. Enfin, il a fait disparaître tous les symptômes de la maladie dont ton père souffrait depuis des années. Rasalom a fait de lui un esclave qui s'empressera d'obéir à tous ses ordres. Celui que tu appelais « Papa » est à présent l'instrument grâce auquel s'effectuera la libération du plus grand ennemi de l'humanité.

Glenn parvint à se redresser.

— Je dois arrêter Rasalom une fois pour toutes !

Magda était effondrée. Elle se rendait maintenant compte de la façon dont Rasalom avait manipulé Papa, et mesurait les conséquences de l'acceptation de Papa.

— Dans un monde qui a engendré Hitler et la Garde de Fer, que peut donc faire Rasalom qui n'ait encore été fait ?

— Tu n'as donc rien compris ? dit-il avec colère. Une fois Rasalom libéré, Hitler paraîtra doux comme un agneau !

— Il ne peut pas y avoir plus mauvais qu'Hitler ! s'écria-t-elle. C'est impossible !

— Magda, ne comprends-tu pas que l'espoir existe toujours avec un homme comme Hitler ? Ce n'est qu'un mortel. Demain ou dans trente ans, il mourra ou sera assassiné. *Il mourra* ! Il ne contrôle

qu'une petite partie du monde. Il semble invincible mais il lui faut encore affronter la Russie. L'Angleterre le défie. Et puis, il y a l'Amérique – l'Allemagne de Hitler ne pourra rien contre elle le jour où elle décidera d'entrer vraiment dans le conflit. Tu vois, l'espoir existe toujours en ces heures sombres.

Magda hocha la tête. Les paroles de Glenn allaient dans le sens de ses propres sentiments. Elle n'avait jamais perdu espoir.

— Oui, mais Rasalom.

— Je te l'ai déjà dit, Rasalom se repaît de la misère humaine. L'humanité n'a jamais connu de pareilles épreuves. Tant que la garde de cette épée demeurera au donjon, Rasalom sera non seulement assigné à résidence, en quelque sorte, mais également isolé de ce qui se passe dans le monde. Transporte cette garde, et tout se précipitera vers lui au même instant – la mort, la misère, la boucherie de Buchenwald, de Dachau, d'Auschwitz et des autres camps de la mort, toute la monstruosité de la guerre moderne. Il absorbera cela comme une éponge et deviendra extraordinairement puissant. Son pouvoir sera alors une insulte à l'imagination.

« Cela ne le satisfera pas pour autant. Il voudra aller encore plus loin. Il parcourra le monde, massacrant les chefs d'État et semant la confusion dans les gouvernements pour transformer les peuples en meutes apeurées. Quelle armée pourrait s'opposer aux légions de morts qu'il est capable de lever ?

« Alors, ce sera le chaos, et la véritable horreur débutera. Pire qu'Adolf Hitler, dis-tu ? Eh bien, imagine la terre entière devenue un camp de la mort ! »

— C'est impossible ! dit à nouveau Magda, épouvantée par le tableau d'apocalypse que lui brossait Glenn.

— Pourquoi donc ? Tu crois que les volontaires manqueront pour s'occuper du bon fonctionnement des camps de la mort de Rasalom ? Les nazis ont prouvé qu'il existe une multitude d'hommes enthousiastes à l'idée de massacrer leurs semblables. Tu as vu de tes propres yeux ce qui est advenu aux villageois. Tout ce qu'il y avait de mauvais en eux est remonté à la surface. Ils ne connaissent plus que la haine, la colère et la violence.

Glenn s'arrêta un instant pour reprendre son souffle puis il poursuivit :

— Je te le dis, Magda, l'espoir ne sera plus jamais possible une fois Rasalom libéré. Il sera intouchable... invincible... immortel ! Dans le passé, cette épée a toujours réussi à le tenir en respect. Mais aujourd'hui, dans l'état où se trouve le monde, Rasalom sera trop fort pour que cette épée et sa garde puissent quoi que ce soit contre lui. *Il ne doit jamais quitter sa prison !*

Magda comprit que Glenn souhaitait se rendre au donjon.

— Non ! cria-t-elle en jetant les bras autour de son cou. Tu ne peux y aller ! Tu es encore trop faible et il te détruira ! Personne d'autre ne peut donc te remplacer ?

— Non, personne. Il n'y a que moi. Je suis comme ton père, je dois lutter seul. Et puis, c'est ma faute si Rasalom existe encore.

— Comment cela ?

Il ne répondit pas, mais Magda insista.

— D'où vient Rasalom ?

— C'était un homme... jadis. Mais il a décidé de servir les puissances des ténèbres et cela l'a changé à tout jamais.

— S'il a choisi les « puissances des ténèbres », dit-elle, la gorge serrée, *qui as-tu choisi ?*

— D'autres puissances.

Il tentait de lui résister mais elle voulait savoir.

— Les puissances du Bien ?

— Peut-être.

— Depuis combien de temps ?

— Je l'ai fait toute ma vie.

— Pourquoi dis-tu...

Elle hésita un instant, redoutant d'entendre la réponse à sa question.

— Pourquoi dis-tu que c'est ta faute, Glenn ?

Il détourna les yeux.

— Je ne m'appelle pas Glenn mais Glaeken. Je suis aussi âgé que Rasalom. *Et c'est moi qui ai construit le donjon.*

Cuza n'avait pas revu Molasar depuis qu'il était descendu dans la fosse pour récupérer le talisman. Il avait parlé de faire payer les Allemands qui avaient osé franchir les portes de son domaine, puis il avait disparu. Et les cadavres s'étaient remis en mouvement pour suivre la créature fantastique qui les commandait.

Cuza était donc seul, avec les rats, le talisman, dans le froid et la pénombre. Il aurait aimé quitter les sous-sols. Une seule chose importait, toutefois : bientôt, tous les hommes, officiers et simples soldats, seraient morts. Bien sûr, assister à l'agonie de Kaempffer l'aurait empli de joie. Mais il devait attendre le retour de Molasar.

Il entendit des pas. Il braqua sa torche vers l'entrée de la salle et découvrit le major Kaempffer s'approchant de lui. Cuza poussa un cri de surprise et faillit tomber à la renverse dans la fosse ; puis il remarqua les yeux vitreux, la face impassible, et comprit que le SS était mort. Derrière lui venait Woermann, mort également, une corde autour du cou.

— J'ai pensé que vous aimeriez les voir, dit Molasar, qui arriva derrière eux. Surtout celui qui se proposait de construire le camp de la

mort destiné à nos compatriotes valaques. Il me faut maintenant m'occuper du seigneur Hitler et de ses laquais. Mais d'abord, mon talisman. Vous devez le mettre à l'abri dans les montagnes. Ce n'est qu'après que je pourrai consacrer mon énergie à débarrasser le monde de notre ennemi commun.

— Oui ! dit Cuza dont le cœur battait la chamade. Il est là !

Il sauta dans le trou, mit le talisman sous son bras et remonta la pente. Molasar recula de quelques pas.

— Enveloppez-le, dit-il. Ses métaux précieux pourraient attirer l'attention d'un gêneur.

— Ne craignez rien, dit Cuza en ramassant le papier d'emballage et le tissu grossier, je ferai le paquet dès que j'aurai regagné ma chambre. Je veillerai à ce...

— Couvrez-le tout de suite !

Cuza s'étonna de la véhémence de Molasar. Il n'aimait pas qu'on lui parle sur ce ton mais, après tout, son interlocuteur n'était pas un homme ordinaire.

— Très bien, soupira-t-il.

Il s'agenouilla au fond de la fosse et emballa soigneusement le talisman.

— Bien, dit la voix au-dessus de lui.

Molasar avait fait le tour de la fosse et se trouvait maintenant à l'opposé de l'entrée du tunnel.

— Dépêchez-vous. Je pourrai partir pour l'Allemagne dès que je saurai mon talisman en sécurité.

Cuza se hâta de sortir du trou et se mit à courir dans le couloir pour se diriger vers l'escalier. Un jour nouveau allait naître, pour lui, pour son peuple, mais aussi pour le monde tout entier.

— C'est une longue histoire, Magda... une histoire éternelle. Et je crains de ne plus avoir le temps de te la raconter.

Sa voix vibra, comme répercutée par les parois d'une grotte. Il avait affirmé que Rasalom précédait le judaïsme... puis qu'il était aussi âgé que Rasalom. C'était impossible ! L'homme qu'elle aimait ne pouvait être un survivant de quelque siècle éloigné ! Il était bien réel ! Humain ! C'était un être de chair et de sang !

Glenn essaya de se lever et s'appuya pour ce faire sur la pointe de son épée. Il se mit à genoux mais ne put se redresser complètement.

— Qui es-tu ? dit-elle, les yeux fixés sur lui comme si elle le découvrait pour la première fois. Et qui est Rasalom ?

— Cette histoire a débuté il y a bien longtemps, dit-il, le corps couvert de sueur. Bien avant les pharaons, bien avant la Babylonie, avant même la Mésopotamie. Il existait une autre civilisation, un autre âge.

— Le Premier Age, dit Magda. Tu m'en as déjà parlé.

Cette théorie ne lui était pas étrangère. Elle l'avait trouvée mentionnée de temps à autre dans les diverses revues auxquelles Papa était abonné. Cette hypothèse obscure voulait que toute l'histoire connue ne représente que le Second Age de l'humanité ; auparavant, une grande civilisation s'était développée en Europe et en Asie – certains prétendaient même qu'elle incluait les continents disparus de Mu et de l'Atlantide – mais le monde avait été détruit au cours d'une catastrophe généralisée.

— C'est une idée fantaisiste, fit Magda sur la défensive. Tous les archéologues et les historiens de réputation l'ont condamnée.

— Je le sais, fit Glenn, un sourire de dérision aux lèvres. Ce sont ces mêmes hommes qui ont toujours nié la réalité de Troie – avant que Schliemann ne la découvre. Mais je ne veux pas discuter de cela avec toi. Le Premier Age a bel et bien existé puisque j'y suis né.

— Mais comment...

— Laisse-moi finir. Je n'ai plus beaucoup de temps et je voudrais que tu comprennes certaines choses avant que je n'affronte Rasalom. Tout était différent pendant le Premier Age. Cette terre était un champ de bataille pour deux... Je ne veux pas parler de « dieux » parce que cela te donnerait l'impression d'identités et de personnalités limitées. Sur la terre régnaient alors deux... forces vastes et incompréhensibles... des *Puissances*. La puissance des Ténèbres, qu'on a appelée Chaos, se caractérisait par tout ce qui était hostile à l'humanité. L'autre Puissance était...

Il hésita un instant mais Magda était trop impatiente.

— Tu veux dire la Puissance de... de Dieu ?

— Ce n'est pas aussi simple que cela. Contentons-nous de l'appeler la Lumière. Ce qui importe, c'est qu'elle était opposée au Chaos. Le Premier Age fut finalement divisé en deux camps : ceux qui avaient soif de domination et utilisaient pour cela le Chaos, et ceux qui résistaient. Rasalom était un nécromant, un adepte de la Puissance des Ténèbres. Il s'y est totalement consacré et est devenu le Champion du Chaos.

— Et toi, tu as choisi d'être le Champion de la Lumière, le Champion du Bien.

Elle aurait tant aimé qu'il lui réponde oui.

— Non... je n'ai pas exactement choisi. Je ne peux pas non plus dire que la puissance que je sers est entièrement celle du bien, ou celle de la lumière. J'ai été... désigné... oui, c'est cela. Des circonstances trop personnelles, bien qu'ayant perdu toute signification pour moi, ont fait que je me suis trouvé mêlé aux armées de la Lumière. Je ne fus pas long à découvrir qu'il m'était impossible d'y échapper et je me suis retrouvé aux premières lignes, à leur tête. Cette épée m'a été

donnée. La lame et la garde furent forgées par un petit peuple depuis longtemps éteint. Elle n'avait qu'une utilité : anéantir Rasalom. Ce fut alors l'ultime bataille entre les forces en présence : l'Armageddon, le Ragnarök, toutes les guerres d'apocalypse en une. Le cataclysme qui en résulta, les tremblements de terre, les incendies, les raz de marée – tout cela détruisit jusqu'à la trace du Premier Age de l'humanité. Seuls quelques humains survécurent pour tout recommencer.

— Mais qu'en est-il des Puissances ?

— Elles existent toujours, fit Glenn avec un haussement d'épaules, mais leur intérêt a décliné après ces cataclysmes. Elles n'avaient plus grand-chose à faire dans un monde en ruine dont les habitants revenaient à l'état primitif. Elles s'intéressèrent donc à d'autres univers, tandis que Rasalom et moi-même poursuivîmes notre combat de par le monde et de par les siècles, sans jamais connaître la maladie et la vieillesse mais sans jamais remporter la victoire définitive. Mais en cours de route, nous avons perdu quelque chose...

Il désigna un éclat de miroir tombé de la boîte.

— Place-le devant mon visage, dit-il à Magda, et regarde. Que vois-tu à présent ?

Elle poussa un petit cri de surprise. Le miroir était vide. L'homme qu'elle aimait n'avait pas de reflet !

— Notre reflet nous a été ôté par les Puissances que nous servons, peut-être pour nous rappeler que nos vies ne nous appartiennent plus... Pour ma part, j'ai presque oublié à quoi je ressemblais...

— Glenn, comment peux-tu...

— Mais je n'ai jamais cessé de traquer Rasalom, poursuivit-il. Dès que j'avais connaissance de quelque carnage, de quelque misère, je le retrouvais et le chassais. Mais il poursuivait son œuvre immonde. Au ^{xiv}^e siècle, alors qu'il voyageait de Constantinople en Europe, laissant derrière lui les rats porteurs de peste dans toutes les villes qu'il visitait, il...

— La Mort Noire !

— Oui. C'eût été une épidémie sans importance mais Rasalom en a fait une des plus épouvantables catastrophes du Moyen Age. J'ai alors compris qu'il me fallait l'arrêter avant qu'il n'invente quelque chose de plus hideux. Si j'avais réussi, ni lui ni moi ne serions ici aujourd'hui.

— Mais pourquoi te culpabilises-tu ? Ce n'est pas ta faute si Rasalom s'est libéré, c'est celle des Allemands !

— Il devrait être *mort* ! J'aurais dû le tuer il y a cinq siècles mais je ne l'ai pas fait. J'étais parti à la recherche de Vlad l'Empaleur. J'avais entendu parler de ses atrocités et je croyais qu'elles répondraient aux désirs de Rasalom. Je me suis trompé. Vlad n'était

qu'un pauvre fou totalement influencé par Rasalom. J'ai alors bâti ce donjon. Par ruse, j'y ai fait entrer Rasalom, et le pouvoir de cette garde devait l'y emprisonner pour l'éternité. En fait, j'aurais pu le tuer — j'aurais *dû* le tuer — mais je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi donc ?

Glenn ferma les yeux et attendit un long moment avant de répondre :

— Ce n'est pas facile à dire... j'avais peur. Tu vois, j'ai vécu par rapport à Rasalom. Mais que se passe-t-il si je suis vainqueur et le tue ? Une fois la menace disparue, que va-t-il m'advenir ? J'ai vécu pendant des éons et je ne me suis jamais lassé de la vie. C'est peut-être difficile à croire, mais il y a toujours du nouveau.

Il ouvrit tout grands les yeux et se tourna vers elle.

— Toujours. Mais je crains que Rasalom et moi-même ne formions une sorte de couple : l'existence de l'un dépend de celle de l'autre. Je suis le Yang et lui le Yin. Et je ne suis pas encore prêt à mourir.

— Peux-tu *vraiment* mourir ? demanda Magda, avide de connaître la réponse.

— Oui. Les blessures que j'ai reçues ce soir auraient pu me tuer si tu ne m'avais pas apporté l'épée. Sans toi, je serais mort, dit-il avant de regarder le donjon et d'ajouter : Rasalom croit probablement que je le suis. Cela me donnerait un certain avantage sur lui.

Magda aurait voulu l'enlacer mais quelque chose la retenait. Elle comprenait maintenant la tristesse qui l'habitait parfois.

— N'y va pas, Glenn.

— Appelle-moi Glaeken, fit-il doucement. Cela fait si longtemps qu'on ne m'a pas appelé par mon véritable nom.

— Très bien... Glaeken. Mais dis-moi, les livres terribles que nous avons découverts, qui les a cachés ?

— C'est moi. Ils peuvent être très dangereux s'ils tombent entre des mains impures mais je n'ai pu me résoudre à les détruire. Le savoir — celui du mal, en particulier — doit être préservé.

Magda avait encore une question à lui poser, mais elle hésitait. Elle s'était rendu compte en l'écoutant que son âge lui importait peu — il était toujours celui qu'elle aimait. Mais lui, que ressentait-il à son égard ?

— Et moi ? dit-elle enfin. Tu ne m'as jamais dit...

Elle voulait savoir si elle n'était qu'une étape le long du chemin, une conquête parmi tant d'autres. Cet amour qu'elle avait décelé en lui, dans son corps, dans ses yeux, n'était-ce qu'une simple feinte de sa part ? Était-il encore *capable* d'aimer ? Elle ne pouvait formuler ces pensées. Leur seule évocation était déjà trop pénible.

— Est-ce que tu m'aurais cru si je te l'avais dit ? fit alors Glenn

qui, une fois de plus, paraissait lire en elle. Oui, Magda, je t'aime. Tu as su me toucher. C'est une chose dont personne n'a été capable depuis très longtemps. Je suis peut-être plus vieux que tout ce que tu peux imaginer mais je suis toujours un homme.

Magda se serra très fort contre lui. Elle aurait voulu le garder auprès d'elle, à l'écart du donjon.

Après un long silence, il lui murmura à l'oreille :

— Aide-moi à me lever, Magda. Je dois arrêter ton père.

Magda savait qu'elle devait lui obéir même si elle tremblait pour lui. Elle le prit par le bras et tenta de le soulever mais ses genoux fléchirent et il s'affala à terre. Fou de rage, il martela la terre de ses poings.

— Il me faut encore attendre !

— Je vais y aller, moi, dit Magda presque malgré elle. Je peux voir mon père au portail.

— Non, c'est trop dangereux !

— Je peux lui parler. Il m'écouterà.

— Il a perdu la raison. Il n'écouterà que Rasalom.

— Il n'y a pas de meilleure solution.

Glaeken demeura silencieux.

— Tu vois bien que je dois y aller.

Elle s'efforçait de paraître calme et décidée mais, en fait, elle était terrorisée.

— Ne franchis pas le seuil, dit Glaeken d'un ton ferme. Quoi que tu fasses, ne pénètre pas dans le donjon. C'est le domaine de Rasalom à présent !

Je le sais, pensa Magda qui courait déjà en direction de la chaussée. Et je ne peux pas laisser Papa sortir du donjon avec la garde de cette épée !

Cuza avait envisagé d'éteindre sa torche une fois arrivé dans la cave mais toutes les ampoules électriques avaient sauté. Le couloir, cependant, n'était pas entièrement obscur. Les représentations du talisman scellées dans la pierre luisaient faiblement. La lueur se ravivait à son approche puis diminuait après son passage.

Theodor Cuza se trouvait dans une sorte d'état second. Le surnaturel ne lui avait jamais été aussi proche. Il n'aurait plus jamais la même vision du monde ou de sa propre existence. Comme il avait été mesquin, aveuglé par des œillères... Mais aujourd'hui, un univers nouveau s'offrait à lui !

Il serra contre sa poitrine le talisman et se sentit encore plus proche du surnaturel... tout en s'éloignant davantage de son Dieu. Mais qu'avait-il fait pour ce peuple qu'il avait élu ? Combien de milliers, de millions d'hommes étaient morts en invoquant son nom sans jamais obtenir une réponse ?

Cette réponse serait bientôt formulée, enfin, et Theodor Cuza en serait en partie responsable.

Son triomphe personnel éclaterait bientôt. Il allait pouvoir *faire* quelque chose, agir utilement contre les Nazis. Pourtant, un sentiment de malaise prenait naissance en lui. Comme si tout n'était pas aussi parfait.

La forme du talisman préoccupait Cuza, elle s'apparentait trop à celle de la croix que Molasar redoutait tant. Et puis, pourquoi ne s'en chargeait-il pas lui-même ? Pourquoi avait-il insisté pour que lui, Cuza, l'emporte sur-le-champ ? Si cet objet avait tant d'importance pour Molasar, si c'était vraiment la source de sa puissance, pourquoi ne lui trouvait-il pas *personnellement* une cachette ?

Lentement, méthodiquement, Cuza gravit les dernières marches de l'escalier débouchant sur la cour. Une lumière grisâtre baignait le donjon. Le jour allait se lever. Le jour ! C'était donc cela ! Molasar ne pouvait se déplacer en pleine lumière et avait donc besoin de quelqu'un qui en fût capable. La lumière expliquait tout, balayait ses moindres doutes !

Les yeux de Cuza s'adaptèrent à la lumière. De l'autre côté de la cour parsemée de cadavres, il vit une silhouette dressée. Une des sentinelles était parvenue à échapper au carnage ! Puis il constata que la silhouette était trop petite et trop mince pour être celle d'un soldat allemand.

C'était Magda. Fou de joie, il s'élança vers elle.

Immobile au seuil du donjon, Magda contemplait la cour. Le silence y était absolu. Des nappes de brouillard flottaient au ras du sol. Ça et là gisaient les vestiges du combat : parois des camions criblées de balles, pare-brise éclatés, générateurs fumants. Tout était figé. Elle se demanda alors quelle horreur pouvait se cacher sous le brouillard épais de près d'un mètre.

Elle se demanda aussi ce qu'elle faisait là, grelottante dans la fraîcheur du jour qui allait poindre, à attendre Papa qui tenait peut-être dans ses mains l'avenir du monde. Elle était plus tranquille à présent et pouvait réfléchir sans contrainte à ce que Glenn – ou Glaeken – lui avait révélé. Et le doute s'insinuait dans son esprit. Les paroles chuchotées dans la nuit perdent de leur vigueur à l'approche du jour. Elle avait cru Glenn alors qu'il lui murmurait à l'oreille ou la regardait droit dans les yeux. Mais maintenant qu'elle était loin de lui, seule... elle ne savait plus très bien quoi penser.

C'était complètement fou, cette histoire de puissances invisibles... la Lumière... le Chaos... leur lutte pour la domination de l'humanité ! Quelle absurdité ! C'était digne des divagations d'un mangeur d'opium !

Et pourtant...

... il y avait Molasar – ou Rasalom – quel que fût son véritable nom. Il n'avait rien d'un fantasme. Il était certainement plus qu'humain et dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer ou connaître personnellement. Molasar était le mal incarné. Elle l'avait compris à l'instant même où il l'avait touchée.

Il y avait aussi Glaeken – en supposant que ce fût bien là *son vrai nom*. Il ne paraissait pas mauvais mais peut-être était-il fou. En tout cas, il était bien réel, même s'il possédait une épée capable d'émettre des lueurs et de guérir des blessures d'une incroyable gravité. Même, aussi, s'il ne possédait pas de reflet.

Si quelqu'un était fou dans cette histoire, c'était peut-être elle.

Mais non, elle n'était pas folle. Et si l'avenir du monde se jouait dans ces montagnes perdues, qui croire ? Rasalom, qui de son propre aveu avait été emprisonné pendant cinq siècles et s'app préparait maintenant à mettre un terme aux atrocités des nazis ? Ou ce rouquin qui était devenu l'amour de sa vie mais lui avait menti sur tant de points – sur son nom, même – et que son père accusait d'être l'allié des Allemands ?

Qui suis-je donc pour que m'échoie un tel dilemme ?

La confusion régnait partout et il lui *fallait* choisir. Mais qui ? Ce père en qui elle avait eu une confiance aveugle, toute sa vie durant, ou cet étranger qui lui avait révélé une part d'elle-même qu'elle ne soupçonnait même pas ? Décidément, ce n'était pas juste !

Elle soupira. *Mais qui a dit que la vie était juste ?*

Elle devait se prononcer. Très vite.

Elle se souvint alors de l'avertissement de Glenn : *Quoi que tu fasses, ne pénètre pas dans le donjon. C'est le domaine de Rasalom à présent*. Mais elle savait qu'elle devait franchir le seuil fatal et éprouver le mal de l'intérieur. Cela l'aiderait à décider.

Elle prit une profonde inspiration et serra les poings. Son corps était couvert de sueur. Elle ferma les yeux et passa le portail du donjon.

Le mal se rua littéralement sur elle, plus puissant que jamais. Elle sentit son estomac se tordre, son cœur cogner contre sa poitrine. Elle eut envie de fuir mais s'obligea à ne pas céder à cette bourrasque maléfique qui s'abattait sur elle. L'air même qu'elle respirait venait confirmer ce qu'elle avait toujours pensé : rien de bon ne sortirait jamais de cette bâtisse.

A présent, elle devait trouver Papa. Et l'arrêter s'il portait la garde d'une épée.

Quelque chose bougea de l'autre côté de la cour.

Papa arrivait par l'escalier de la cave. Il regarda autour de lui puis l'aperçut et se mit à courir vers elle. Ses vêtements étaient

souillés de terre. Il tenait sous le bras un paquet grossièrement emballé.

— Magda ! cria-t-il. Ça y est, je l'ai !

Essoufflé, il s'arrêta devant elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, lointaine.

— Le talisman de Molasar – la source de son pouvoir !

— Tu le lui as dérobé ?

— Non, il me l'a confié pour que je le mette à l'abri pendant son séjour en Allemagne.

Magda était pétrifiée. Papa allait sortir un objet du donjon – exactement comme Glaeken l'avait prédit.

— Montre-le-moi.

— Je n'en ai pas le temps.

Il se dirigea vers le portail mais Magda se plaça devant lui pour lui barrer le passage.

— Je t'en prie, fit-elle, suppliante. Montre-le-moi.

Il hésita puis déballa lentement le paquet et lui présenta ce qu'il appelait le talisman de Molasar.

Seigneur ! C'était un objet massif d'or et d'argent, tout à fait semblable aux croix scellées dans les pierres des murailles. Il y avait à une extrémité une fente dans laquelle pouvait s'enchâsser la lame de Glaeken.

C'était la garde de l'épée de Glaeken. La garde... la clef du donjon... la seule chose susceptible de protéger le monde de Rasalom.

Magda la contempla longuement, sans même entendre les propos de son père. Les mots qui résonnaient dans sa tête étaient ceux de Glaeken, quand il lui avait dépeint le monde après la libération de Rasalom. Elle n'avait plus le choix. Il fallait arrêter Papa – à tout prix.

— Je t'en supplie, dit-elle, les yeux rivés sur lui comme si elle y cherchait un souvenir de cet homme qu'elle avait tant aimé. Laisse cela au donjon. Molasar n'a pas cessé de te mentir. Cet objet n'est pas la source de sa puissance mais la seule chose qui puisse la contrecarrer ! Il est l'ennemi de tout ce qui est bon dans ce monde ! Ne lui permets pas de s'échapper !

— C'est ridicule, il est déjà libre ! Et puis, c'est un allié. Regarde ce qu'il a fait de moi : je peux marcher, courir !

— Non, il ne pourra quitter le donjon tant que cet objet y demeurera !

— Mensonges que tout cela ! Molasar va tuer Hitler et mettre un terme aux camps de la mort !

— Non, Papa, *il va s'en repaître !* Écoute-moi, pour une fois ! *Fais-moi confiance ! Ne sors pas cette chose du donjon !*

— Laisse-moi passer ! dit-il en l'écartant.

Mais Magda plaqua ses mains contre la poitrine de celui qui l'avait élevée, qui lui avait tant appris.

— Écoute-moi, Papa !

— *Non !*

Elle le poussa alors de toutes ses forces. Ce geste lui répugnait mais elle n'avait pas d'autres possibilités. Elle ne devait plus le considérer comme un infirme ; Papa était redevenu un homme comme les autres, robuste et décidé – aussi décidé qu'elle pouvait l'être.

— Tu frappes ton père ? cria-t-il, la voix enrouée, le visage empourpré par la colère. C'est donc cela, la conséquence d'une nuit de débauche avec ton amant aux cheveux roux ? Je suis ton père, Magda, ne l'oublie pas ! Et je t'ordonne de me laisser passer !

— Non, Papa, fit-elle, les larmes aux yeux, je ne le puis pas.

Un instant, la vue de ses larmes parut l'ébranler mais il se reprit très vite. Ses traits se durcirent, il ouvrit la bouche pour émettre un cri de fureur et, tout à coup, il brandit la garde pour l'assommer.

Rasalom attendait dans la caverne souterraine baignée de ténèbres et de silence quasi absolu. On n'entendait que le piétinement incessant des rats qui grouillaient sur le cadavre des deux officiers. Bientôt, il s'échapperait du donjon et connaîtrait à nouveau la liberté.

Sa faim immense serait apaisée. Si l'infirmes ne lui avait pas menti, l'Europe serait rapidement transformée en un gigantesque charnier. Après des siècles, des éons de lutte, après tant de défaites devant Glaeken, son triomphe allait enfin éclater. Il s'était cru perdu quand Glaeken l'avait pris au piège de cette bâtisse mais il avait tout de même vaincu. La cupidité des hommes lui avait permis de quitter la cellule infime où il avait croupi cinq siècles durant. La haine et la volonté de puissance qui déferlaient sur l'Europe lui permettraient bientôt d'être le maître de cet univers.

Rasalom attendait mais il n'éprouvait toujours pas ce sursaut de puissance qu'il souhaitait tant connaître.

Que s'était-il passé ? Le vieillard avait eu au moins trois fois le temps de franchir le portail !

Un élément extérieur – oui, c'était cela. Il promena ses sens dans tout le donjon et décela très vite la présence de la fille de l'infirmes. Elle était la cause de son retard. Mais pourquoi ? Elle ne pouvait rien savoir...

... à moins que Glaeken ne lui eût parlé de la garde avant de mourir.

Rasalom fit un geste de la main gauche. Derrière lui se relevèrent instantanément les cadavres du major Kaempffer et du capitaine Woermann.

En proie à une rage sans nom, Rasalom s'élança hors de la

caverne. Il ne lui serait pas très difficile de venir à bout de la fille. Les deux cadavres lui emboîtèrent le pas, mécaniquement. Un peu en retrait courait l'armée des rats.

Magda vit avec horreur la garde d'or et d'argent s'abaisser vers son crâne. Elle n'aurait jamais pu imaginer une pareille chose de la part de Papa. Et pourtant, c'était avec le désir évident de la tuer qu'il cherchait à la frapper.

Son instinct de conservation la fit réagir au tout dernier instant. Elle fit un bond en arrière, évitant ainsi le choc fatal, puis plongea en avant. Son père tomba à la renverse. Elle se jeta sur lui et lui arracha la garde de l'épée.

Il se débattait comme un animal, roulait sur le sol, lui tordait les poignets pour tenter de récupérer la garde.

— Donne-la-moi ! Donne-la-moi ! Tu vas tout gâcher !

Elle parvint à se relever et alla se plaquer contre la muraille, à quelques centimètres seulement du seuil du donjon. Mais elle avait réussi à maintenir la garde à l'intérieur du périmètre fatal.

Péniblement, Cuza se redressa puis il s'élança vers elle, les bras tendus. Magda l'évita de justesse mais il la saisit par le coude et la projeta sur le sol, tout en poussant des cris stridents.

— Arrête, Papa ! hurla-t-elle. Arrête !

Il ne paraissait pas l'entendre. Cuza n'avait plus rien d'un homme, il était devenu une bête sauvage. Et comme il cherchait à lui enfoncer les ongles dans les yeux, elle le frappa sans réfléchir avec la garde de l'épée.

Il s'immobilisa, les yeux grands ouverts. Déjà, des nappes de brouillard flottaient autour de lui.

Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Mais il était trop tard pour s'apitoyer. Il lui fallait traîner Papa hors de l'enceinte du château – quelques mètres suffiraient – après avoir mis la garde en sécurité.

L'escalier menant à la cave ! Elle pourrait y jeter la garde... Elle s'élança dans la cour quand quelqu'un apparut à la porte.

Rasalom !

Il semblait ne pas toucher terre et avait émergé de la cave comme un gigantesque poisson mort qui remonte à la surface d'un étang. A la vue de Magda, ses yeux se changèrent en globes de haine et il se dirigea vers elle.

Magda ne recula pas. Glaeken lui avait dit que la garde avait le pouvoir de repousser Rasalom, et elle se sentait le courage de l'affronter.

Mais Rasalom n'était pas seul. Deux autres formes lugubres avaient surgi et Magda reconnut instantanément le capitaine et le

major. Leur visage était blafard, leur démarche hésitante, et elle sut tout de suite qu'ils étaient morts. Glaeken lui avait parlé des cadavres animés ; elle ne fut donc qu'à moitié surprise, même si son sang se glaça dans ses veines.

Rasalom s'arrêta à quelques mètres d'elle pour étendre les bras comme des ailes. Au bout d'un instant, Magda vit la nappe de brouillard se soulever par endroits. Des mains jaillirent, avec des doigts qui semblaient la désigner, puis ce furent des bras, des torsos et des têtes monstrueuses. Pareils à des champignons nés de l'ordure, les cadavres des soldats allemands se dressaient tout autour d'elle.

Elle pouvait voir leur corps mutilé, leur gorge déchirée, leurs yeux révoltés. Elle aurait dû être terrorisée. Mais elle serrait la garde contre elle. Glaeken lui avait affirmé qu'elle pouvait annuler les pouvoirs de Rasalom, et elle le croyait.

Les corps prirent place de part et d'autre de Rasalom avant de s'immobiliser.

Peut-être redoutent-ils la garde ! se dit Magda, le cœur battant.
Peut-être ne peuvent-ils plus avancer !

Elle perçut alors un étrange bruissement autour des pieds des soldats. Elle baissa les yeux et découvrit des formes brunes et grises qui s'agitaient en tous sens. Des rats ! Le dégoût l'envahit et elle ne put s'empêcher de reculer.

Elle pouvait tout affronter : Rasalom, les morts vivants – tout sauf les rats !

Elle vit un sourire se dessiner sur le visage de Rasalom et comprit qu'elle réagissait exactement comme il l'avait espéré. Lentement, la distance qui la séparait du seuil du donjon diminuait. Elle aurait voulu résister mais ses jambes semblaient ne plus lui obéir.

Les pierres sombres de l'arche se profilaient au-dessus d'elle. Encore un ou deux mètres, et elle franchirait le portail... et Rasalom serait libre, à tout jamais !

Magda ferma les yeux. *Je ne dois plus bouger... je dois résister....* voilà ce qu'elle ne cessait de se répéter – quand quelque chose lui frôla la cheville. Un corps furtif, velu. Puis un autre. Puis un autre encore. Elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler. La garde n'avait aucun pouvoir sur eux ! Les rats l'assaillaient l'un après l'autre, et ils allaient bientôt la submerger !

Elle rouvrit les yeux. Rasalom s'était rapproché pour mieux poser sur elle ses yeux insondables. La légion des morts s'était déployée autour de lui, et les rats formaient les premières lignes. Il les obligeait à avancer toujours un peu plus, à courir entre ses jambes. *La garde de l'épée ne me protège pas !* Elle voulut s'enfuir, et puis elle se ravisa. Les rats l'encerclaient mais ils ne l'attaquaient pas, comme si son contact les effrayait. La garde ! Rasalom perdait tout pouvoir sur

eux dès l'instant où ils l'effleuraient !

Magda rassembla tout son courage et demeura sur place.

Rasalom avait dû comprendre ce qui se passait. D'un geste de la main, il anima les cadavres.

Les corps formèrent un mur de chair qui, bientôt, se referma sur elle. Il n'y avait rien dans leurs mouvements qui pût révéler un sentiment de haine à son égard. Ils avançaient, mécaniquement, maladroitement, les yeux révulsés et le visage impassible. Vivants, leur souffle se serait mêlé au sien. Mais ce n'était rien de plus que de la chair morte qui, par endroits, entraînait déjà en putréfaction.

Un cadavre s'écroula sur elle, puis un second, l'obligeant chaque fois à reculer de quelques centimètres. Magda comprit alors quelle était la tactique de Rasalom : puisque la terreur n'avait aucun effet sur elle, il l'obligeait *physiquement* à sortir du donjon en la poussant peu à peu vers le portail fatidique.

Presque malgré elle, Magda brandit la garde de l'épée et décrivit un vaste cercle tout autour d'elle. Le métal heurta les cadavres les plus proches. Aussitôt, des lumières vives éclatèrent à la surface de la chair morte, des fumerolles acides s'en échappèrent et, dans un spasme ultime, les corps s'affaissèrent comme des marionnettes dont on a coupé les fils.

Dans un sursaut d'énergie, Magda fit un pas en avant, levant plus haut la garde de l'épée, touchant de nouveaux cadavres qui, comme les précédents, s'écroulaient foudroyés.

Rasalom lui-même paraissait sur le point de battre en retraite.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Magda.

Enfin, elle avait une arme efficace, et elle allait s'en servir !

Mais le regard de Rasalom se porta soudain sur sa gauche, et elle chercha à découvrir ce qui avait bien pu attirer son attention.

Papa ! Il avait repris conscience et s'agrippait aux blocs de pierre de l'arche pour se redresser. Du sang coulait sur son visage.

— Toi ! s'écria Rasalom, le doigt tendu vers Papa. Prends-lui le talisman ! Elle a rejoint nos ennemis !

Magda vit son père secouer la tête et un espoir fou l'envahit.

— Non, dit Papa d'une voix mourante, si cet objet qu'elle détient est vraiment la source de votre pouvoir, vous n'avez pas besoin de moi pour le récupérer ! Prenez-le vous-même !

Elle n'avait jamais été aussi fière de son père qu'en cet instant ! Les larmes aux yeux, elle le vit braver Rasalom en un suprême effort.

— Ingrat ! siffla Rasalom, le visage déformé par la colère. Tu m'as trahi après tout ce que j'ai fait pour toi ! Que la maladie s'abatte à nouveau sur toi !

Papa tomba à genoux en gémissant. Ses mains prirent une teinte blanchâtre, ses doigts se déformèrent. En un instant, son corps se

recroquevilla et il roula à terre en hurlant de douleur.

— *Papa !*

Folle de terreur, elle s'élança vers lui pour le protéger des rats qui, en une seconde, s'étaient retournés contre lui. Avec des cris stridents ils mordaient toutes les parties de son pauvre corps. Pareilles à des rasoirs, leurs dents déchiraient sa chair. Malgré son dégoût, Magda les frappait furieusement de la garde de l'épée, suppliant, sanglotant, implorant Dieu du plus profond de son âme.

Tout près de son oreille, la voix de Rasalom retentit, plus lugubre que jamais :

— Jette cet objet de l'autre côté du portail et tu le sauveras ! Jette-le et il vivra !

Magda aurait voulu l'ignorer mais, en son for intérieur, elle savait que Rasalom avait gagné la partie. Elle ne pouvait laisser cette horreur se perpétrer — Papa allait être dévoré vivant par cette vermine, et elle ne pouvait rien pour lui !

Si, il y avait encore un espoir, puisque les rats ne s'attaquaient pas à elle. Elle se coucha sur le corps de son père, la garde serrée contre sa poitrine.

— Il va mourir ! répétait la voix pleine de haine. Il va mourir et tu seras la seule responsable ! La seule, tu entends ? Il te suffirait de peu.

La voix grave de Rasalom se changea soudain en un cri de rage et de terreur.

— *Toi !*

Magda leva la tête. Blême, souillé de son propre sang, Glaeken était apparu au portail du donjon.

— Je savais que tu viendrais.

Magda n'avait jamais été si heureuse de voir quelqu'un. Mais son allure trahissait sa faiblesse extrême. C'était un miracle qu'il fût parvenu à franchir la chaussée, et il ne réussirait jamais à combattre Rasalom dans cet état.

Pourtant, il était là, et il avait apporté la lame de l'épée. Il lui tendit la main. Les mots n'étaient plus nécessaires entre eux. Elle savait pourquoi il était venu et ce qu'elle devait faire à présent. Elle abandonna le corps de Papa et plaça la garde dans la main de Glaeken. Rasalom poussa un hurlement mais Glaeken ne s'en préoccupa pas. Il sourit à Magda puis, d'un geste précis, il emboîta l'épée dans la garde.

C'était comme si l'univers tout entier explosait. Il y eut un bruit terrible et un éclair de lumière plus vif que le soleil à son solstice. Une boule de feu d'un éclat insupportable jaillit de l'arme fantastique pour balayer tout le donjon.

Le brouillard se dissipa en un instant, les rats s'enfuirent en

piaillant dans tous les sens. Les cadavres tombèrent en poussière comme des épis de blé desséchés.

Même Rasalom reculait en se protégeant le visage des deux mains.

Le véritable maître du donjon était enfin de retour.

Puis la boule de feu perdit de son intensité avant de disparaître dans l'épée dont elle était issue. Magda resta quelque temps aveuglée puis vit à nouveau normalement. Les vêtements de Glaeken étaient toujours déchirés et ensanglantés mais l'homme avait retrouvé toute sa puissance. La fatigue, les blessures, tout s'était évanoui. Son regard terrible exprimait toute sa résolution, et Magda était heureuse de trouver en lui un allié. Tel était l'homme qui, pendant des éternités, avait mené le combat de la Lumière contre le Chaos... tel était l'homme qu'elle aimait.

Glaeken brandissait devant lui l'arme formidable enfin reconstituée. Les yeux étincelants, il se tourna vers Magda et inclina la tête.

— Sois remerciée, ma bien-aimée, dit-il doucement. Je te savais courageuse mais ta hardiesse a dépassé toutes mes espérances.

Magda ne put s'empêcher de rougir devant un tel éloge. *Ma bien-aimée... il m'a appelée sa bien-aimée...*

Glaeken tendit la main en direction de Papa.

— Porte-le de l'autre côté du portail, je veillerai à ta sécurité.

Magda jeta un coup d'œil circulaire. Les restes des cadavres inondaient le sol. Mais Rasalom avait disparu.

— Je le trouverai, dit Glaeken, mais je veux d'abord te savoir à l'abri.

Magda s'agenouilla et prit Papa sous les aisselles avant de le tirer vers la chaussée. Il respirait très faiblement et son corps était ensanglanté d'un millier de morsures.

— Au revoir, Magda.

C'était la voix de Glaeken. Elle leva la tête pour lire dans ses yeux une tristesse infinie.

— Au revoir ? Mais où vas-tu donc ?

— Je vais mettre un terme à une guerre qui aurait dû s'achever depuis bien longtemps, fit-il d'une voix brisée par l'émotion. Je te souhaite...

— Tu vas revenir, n'est-ce pas ? cria-t-elle en proie à une terreur soudaine.

Mais il ne lui répondit pas. Déjà Glaeken s'élançait vers la cour.

— Glaeken !

Il s'engouffra dans la tour. Et le cri de Magda se changea en un long gémissement.

— *Glaeken !*

XXIX

La tour était plongée dans le noir. C'était bien plus qu'une simple obscurité – c'étaient les ténèbres que seul Rasalom pouvait engendrer. Glaeken y pénétra mais il n'était pas totalement démuni. Son épée runique projetait des lueurs bleu pâle, et les représentations de la garde incrustées dans la muraille répondaient à la présence du modèle original en émettant une lumière blanche et jaune dont les lentes pulsations semblaient suivre le rythme de quelque cœur gigantesque.

Glaeken courut jusqu'au deuxième étage avant de s'arrêter, tous les sens en alerte. L'air était chargé de danger. Rasalom l'attendait, quelque part au-dessus de lui.

Soudain, il sentit les blocs de pierre du palier se mettre à vibrer. Il ne savait pas ce que signifiait ce phénomène et n'en connaissait pas la cause, mais une chose était certaine : il lui fallait fuir.

Il avait à peine atteint les marches menant au troisième étage qu'un fracas épouvantable retentit derrière lui. Toute la partie inférieure de l'escalier s'était écroulée, et des nuages de poussière s'élevaient des décombres.

Il se plaqua contre le mur pour reprendre son souffle. Il était clair que cet effondrement n'avait rien de naturel. Rasalom en était l'auteur, mais dans quel but agissait-il ainsi ?

Il était tout près du troisième étage quand il sentit quelque chose frôler son visage. De la terre. Sans réfléchir, il se colla à la paroi. Un énorme bloc de pierre passa à quelques centimètres de lui pour rejoindre l'éboullis situé en contrebas.

Que cherchait donc Rasalom ? Avait-il le moindre espoir de le blesser ? C'était absurde, puisque l'un et l'autre savaient que leur ultime confrontation était désormais inévitable.

Le troisième étage était désert. Tout était immobile et personne ne semblait se tapir dans l'obscurité. Mais à nouveau, la tour se mit à trembler. Le palier fut secoué comme par une main invisible, des moellons d'une taille énorme furent projetés en tous sens avant de sombrer dans le gouffre béant.

Peut-être Rasalom espérait-il ensevelir Glaeken sous des tonnes

de pierres, jusqu'au jour où un villageois viendrait fouiller les décombres et découvrir l'épée runique. Il la sortirait du donjon pour l'emporter chez lui et, alors, Rasalom serait enfin libre de déferler sur le monde. C'était une possibilité, mais Glaeken était persuadé que Rasalom avait une autre idée en tête.

Magda vit Glaeken disparaître dans la tour. Elle éprouva un instant le désir de s'élancer à sa poursuite mais Papa avait besoin d'elle, plus que jamais. Le cœur brisé, elle détourna ses pensées de Glaeken pour se consacrer aux blessures de son père.

Son état était des plus graves. Le sang ruisselait littéralement sur son corps et formait une flaque qui s'étalait sur les poutres de la chaussée.

Soudain, il ouvrit tout grands les yeux et lui présenta un visage d'une pâleur infinie.

— Magda, fit-il, d'une voix mourante.

— Ne parle pas, économise tes forces...

— Cela ne sert plus à rien... Pardonne-moi...

— Tais-toi !

Elle se mordit la lèvre. *Il ne va pas mourir, c'est impossible !*

— Je dois parler. Après, il sera trop tard.

— Ne dis pas...

— Je voulais que la paix revienne, c'est tout. Je ne te voulais pas de mal. Il faut que tu saches...

Un bruit épouvantable la fit sursauter. On eût dit que le donjon tout entier se mettait à vaciller. Horrifiée, Magda vit des nuages de poussière s'échapper des fenêtres du deuxième et du troisième étage de la tour. *Glaeken !*

— Je ne suis qu'un vieil imbécile, dit Papa d'une voix quasi imperceptible. J'ai renié ma foi et tout ce qui m'était le plus cher au monde, y compris toi-même, ma fille. Et tout cela à cause de ses mensonges. J'ai même causé la mort de celui que tu aimes.

— Ne t'en fais pas, dit-elle. L'homme que j'aime est toujours vivant ! Il est dans la tour et il va mettre un terme à toutes ces horreurs.

Papa s'efforça de lui sourire.

— Je lis dans tes yeux tout ce que tu ressens pour lui... si un jour tu as des fils...

Il y eut un autre bruit, plus fort que le précédent, et la tour s'enveloppa de nuées de poussière. Quelqu'un se profilait au sommet du donjon. Magda baissa les yeux vers son père : son regard était vide, sa poitrine immobile.

— Papa ?

Elle le secoua par les épaules, pressa sa poitrine, lui serra la

main.

— Papa ! Réveille-toi, je t'en prie ! *Réveille-toi !*

Elle se souvint de la haine qu'elle avait éprouvée à son égard, la nuit dernière. Et maintenant... elle aurait donné n'importe quoi pour qu'il l'écoute, ne fût-ce qu'une seule minute, pour qu'il l'entende dire qu'elle le pardonnait, qu'elle l'aimait et le respectait, que rien n'avait changé entre eux ! Papa ne pouvait pas mourir sans savoir !

Glaeken ! Oui, Glaeken trouverait une solution ! Elle se tourna vers le donjon et vit qu'il n'y avait plus une mais deux silhouettes dressée au bord du parapet.

Glaeken s'élança jusqu'au cinquième étage tout en évitant les blocs qui ne cessaient de tomber dans la cage de l'escalier. Il découvrit Rasalom debout au bord du toit. En contrebas, le col de Dinu était encore enfoui dans la brume ; à l'horizon de l'est, la crête des montagnes flamboyait déjà sous les rayons du soleil levant.

Rasalom était de dos, complètement immobile. Glaeken s'approcha lentement de lui, l'arme à la main. Mais l'autre ne se retourna pas.

Il se contenta de lui adresser la parole, utilisant pour ce faire la Langue Oubliée :

— Voici donc que nous nous retrouvons, barbare.

Glaeken ne répliqua pas. Il préférerait nourrir sa haine, attiser le feu de sa colère en pensant à ce que Rasalom avait fait subir à Magda. La haine lui était nécessaire pour assener le coup de grâce. Cinq siècles plus tôt, il avait faibli au moment suprême et avait emprisonné Rasalom au lieu de l'abattre. Cela ne se reproduirait pas. Leur guerre éternelle allait trouver une fin.

— Approche, Glaeken, dit Rasalom d'un ton qui se voulait conciliant. Il me semble que l'heure fatidique a sonné.

— Oui, siffla Glaeken entre ses dents.

Il regarda vers la chaussée et vit la silhouette minuscule de Magda agenouillée auprès de son père blessé à mort. La fureur le submergea et il parcourut les derniers pas qui le séparaient de Rasalom, l'épée levée comme pour le décapiter.

— *Une trêve !* s'écria Rasalom, le visage décomposé.

— Il n'en est pas question !

— La moitié d'un monde ! Je t'offre la moitié d'un monde, Glaeken ! Nous nous partagerons cette terre, tu pourras garder avec toi tous ceux que tu désires, et moi, je prendrai l'autre moitié !

Glaeken abaissa puis brandit plus haut son arme.

— C'en est fini des demi-mesures !

Rasalom attaqua alors Glaeken sur son point le plus sensible.

— Tue-moi et tu scelleras ton propre destin !

— Où cela est-il écrit ? s'écria Glaeken, qui sentit toutefois sa volonté vaciller.

— Cela n'a pas besoin d'être écrit ! C'est évident ! Tu ne continues à exister que pour t'opposer à moi. Élimine-moi et tu supprimeras ta raison d'être. Ma mort sera la tienne !

Oui, c'était *évident*. Glaeken avait redouté cet affrontement dès l'instant où, à Tavira, il avait pris conscience de la libération de Rasalom. Malgré tout, il n'avait pu s'empêcher d'espérer que la mort de Rasalom ne serait pas un acte suicidaire.

Mais c'était un espoir bien futile. Il devait voir la vérité en face. Le choix que lui proposait Rasalom était des plus clairs : frapper maintenant et disparaître, ou envisager une trêve.

Pourquoi pas ? La moitié d'un monde valait toujours mieux que la mort. Il serait vivant, et il aurait Magda à ses côtés...

Rosalom avait dû deviner ses pensées.

— Tu sembles aimer cette fille, dit-il, les yeux tournés vers la chaussée. Tu pourrais la garder auprès de toi. C'est un brave petit insecte, n'est-ce pas ?

— C'est donc tout ce que nous sommes pour toi, des insectes ?

— « Nous », dis-tu ? Es-tu romantique au point de te croire *encore* des leurs ? Nous sommes bien au-delà de tout ce qu'ils pourraient jamais espérer ! Nous devrions nous unir et nous partager le monde au lieu de nous livrer cette guerre ridicule !

— Je ne me suis jamais éloigné des hommes et j'ai toujours tenté de vivre comme eux.

— Tu sais bien que tu n'es pas un homme *ordinaire* ! Ils meurent alors que tu continues de vivre ! Tu ne peux pas être l'un d'eux ! Demeure ce que tu es – un être supérieur ! Soyons alliés et nous les dominerons. Tue-moi, et nous mourrons *tous les deux* !

Glaeken hésita. Si au moins il disposait d'un peu plus de temps pour réfléchir. Il voulait se débarrasser de Rasalom, une fois pour toutes. Mais il ne voulait pas mourir. Surtout après avoir trouvé Magda. L'idée de la laisser seule lui était insupportable.

Et puis, les mots de Magda lui revinrent en mémoire : *Je savais que tu viendrais*.

Malgré lui, Glaeken avait abaissé son arme, et un sourire hideux s'était dessiné sur les lèvres de Rasalom. Mais maintenant, sa résolution était prise. *Pour Magda !*

Il dressa très haut son arme, mais c'est à cet instant précis que le soleil levant apparut au-dessus des montagnes. Son éclat soudain l'aveugla. Et Rasalom plongea vers lui.

En un éclair, Glaeken comprit pourquoi Rasalom avait cherché à le retarder dans l'escalier du donjon et pourquoi il s'était montré si

bavard. Il avait attendu que le soleil projette ses feux pour se jeter sur lui. Et cet instant était venu.

Glaeken ne pouvait pas bouger. Il lui était impossible de faire un bond de côté et il ne pouvait pas davantage reculer. Le précipice s'ouvrait à quelques centimètres de lui. Tout ce qui lui était permis, c'était d'abattre son arme pour frapper à mort Rasalom. Le reste n'avait plus d'importance.

Rasalom le heurta de toutes ses forces en pleine poitrine. Il se sentit déséquilibré et entraîné dans le vide mais il ne pensa qu'à son épée. Et d'un coup formidable, il en enfonça la pointe entre les omoplates de Rasalom. Il poussa un hurlement de douleur et de rage tout en tentant de se redresser, mais il était trop tard. L'un et l'autre basculèrent dans le ravin.

Le cri de Rasalom s'interrompit brusquement pendant leur chute vers les rochers perdus dans la brume. Ses yeux sombres, incrédules, se posèrent sur Glaeken. Même maintenant, Rasalom refusait d'admettre qu'il allait mourir. Pourtant, l'épée runique dévorait son corps et son essence. Sa peau se mit à blanchir, à se dessécher, à se décomposer. Et ce ne fut bientôt plus qu'un amas de poussière que déjà le vent emportait.

À l'instant d'entrer dans la nappe de brouillard, Glaeken se tourna vers la chaussée. Il entrevit le visage épouvanté de Magda, leva une main en signe d'adieu.

Puis il s'écrasa sur les rochers.

Folle de douleur, Magda s'élança sur la chaussée. Glaeken était tombé, Glaeken était mort ! *Mon Dieu, c'est impossible, Papa et puis maintenant, Glaeken !*

Arrivée au bout de la chaussée, elle dévala la pente qui menait au ravin. Il avait survécu une fois – cela pouvait bien se reproduire ! *Je vous en supplie, mon Dieu !* Elle courut sur les pierres sans se préoccuper des ronces et des arêtes vives qui lui déchiraient les jambes. Les cailloux roulaient sous ses pieds et elle glissait à chaque pas, mais cela ne faisait rien.

Le soleil n'était pas encore très haut mais sa chaleur dissipait progressivement le brouillard. Elle accéléra l'allure, tant bien que mal, se forçant à ne pas penser au corps de Papa qui gisait sur la chaussée, là-haut, seul à tout jamais.

Haletante, elle franchit le ruisseau pour gagner la base de la tour. Là, elle chercha frénétiquement parmi les blocs rocheux quelque signe de vie. Mais elle ne trouva rien.

— Glaeken ?

Sa voix rauque résonnait lugubrement.

— Glaeken ?

Pas de réponse.

Et pourtant, il fallait bien qu'il fût ici !

Quelque chose brillait à terre, à quelques mètres d'elle. Elle courut et vit que c'était l'épée... du moins, ce qu'il en restait. La lame s'était brisée en fragments innombrables ; parmi eux, la garde, terne, grisâtre. Une étrange alchimie s'était produite. L'or et le métal s'étaient changés en plomb. Et Magda comprit que l'épée ne servirait plus jamais à rien puisque était atteint le but pour lequel elle avait été conçue.

Rasalom était mort, l'épée était inutile. De même que l'homme qui l'avait brandie avec tant de vaillance.

Cette fois-ci, il n'y aurait pas de miracle.

Elle tomba à genoux et serra la garde contre sa poitrine avant de se mettre à sangloter, à hurler sa douleur. Elle aurait voulu se révolter, mais contre quoi ? Se battre, mais tout le monde était mort. Il n'y avait plus qu'elle au fond de ce ravin à demi enfoui sous la brume.

Elle demeura ainsi pendant de longues minutes puis tenta de trouver une raison de vivre. Il ne lui restait plus rien. Tout ce qu'elle avait chéri lui avait été arraché. Son père, Glaeken. La vie n'avait plus de sens.

Si, la vie avait encore un sens. Glaeken n'avait jamais cessé d'espérer et il avait admiré son courage. Ce serait trahir sa mémoire que de renoncer à tout.

Glaeken avait voulu qu'elle vive, et c'était pour cette raison qu'il était mort.

Elle serra plus fort la garde contre elle et ses sanglots cessèrent presque instantanément. Elle se releva et se mit à marcher droit devant elle, sans bien savoir où elle allait. Cela importait peu. Elle trouverait la force de lutter.

Et elle garderait toujours près d'elle ce fragment d'épée.

EPILOGUE

Je suis vivant.

Assis dans la pénombre, il touchait son corps pour s'assurer d'exister encore. Rasalom avait disparu à jamais, réduit en cendres par la magie de l'épée. Après des éternités de lutte, Rasalom était vaincu.

Et pourtant, je suis toujours vivant. Pourquoi ?

Il avait basculé dans le vide et s'était écrasé sur les rochers. La lame avait volé en éclats et la garde elle-même n'était plus que de vil métal.

Malgré tout, il vivait.

A l'instant du choc, il avait senti quelque chose le quitter et avait attendu la mort.

Mais elle n'était pas venue.

Sa jambe droite lui faisait atrocement mal. Mais il pouvait voir, sentir, respirer, bouger. Entendre, aussi. Il avait perçu le bruit des pas de Magda au fond du ravin et s'était traîné vers la dalle masquant l'entrée du passage secret, à la base de la tour. Il s'y était caché et avait dû se boucher les oreilles pour ne pas céder aux cris de désespoir de Magda. Il fallait attendre, encore un peu. Pour être sûr.

Puis Magda franchit une nouvelle fois le ruisseau et s'éloigna. Il sortit de sa cachette et essaya de se lever. Sa jambe ne le soutenait pas. Était-elle cassée ?

Il n'avait jamais souffert de fracture auparavant. Incapable de marcher, il rampa vers le cours d'eau. Il lui fallait regarder avant de faire quoi que ce soit d'autre.

Près de l'onde, il hésita. Il voyait le bleu du ciel s'y refléter. Y découvrirait-il autre chose quand il se pencherait au-dessus de l'eau ?

Et il adressa une prière silencieuse à la Puissance qu'il avait servie, une Puissance qui ne l'écoutait même peut-être déjà plus.

Faites que ce soit la fin de mon épreuve. Faites que je passe le reste de mon temps comme un homme normal. Faites que je vieillisse auprès de cette femme au lieu de la voir se faner tandis que je conserverais mon éternelle jeunesse. Ma tâche est accomplie ! Libérez-moi à tout jamais !

Il avança la tête au-dessus de l'eau. Un homme aux cheveux roux le contemplait. Il pouvait se voir ! Son reflet lui avait été rendu !

Une joie sauvage envahit Glaeken. *C'est fini ! Tout est fini !*

Il se redressa et vit de l'autre côté du ravin la femme qu'il aimait d'un amour qu'il n'avait jamais connu de sa longue existence.

— Magda !

Il voulut se mettre debout mais sa jambe le lui interdit. Enfin, il allait devoir se soigner comme le commun des mortels !

— Magda !

Elle se retourna et s'immobilisa. Il agita les deux bras et aurait éclaté en sanglots s'il avait encore su pleurer. Les larmes – c'était une chose qu'il devait réapprendre.

— Magda !

Elle laissa tomber à terre un objet qui ressemblait à la garde de son épée, puis elle s'élança vers lui. Sur son visage se lisaient la joie mais aussi le doute, comme si elle ne pouvait croire à ce qu'elle voyait avant de le toucher.

Pendant ce temps, au-dessus du ravin, un oiseau bleu transportant de la paille dans son bec voletait vers le donjon avant de se poser sur le rebord de la fenêtre où il allait bâtir son nid.